



SUITE
DES JUGEMENS
DES SAVANS
DE
M. BAILLET.

TOME I.



JUGEMENS DES SAVANS SUR LES AUTEURS qui ont traité de la Rhétorique,

AVEC UN PRÉCIS DE LA DOCTRINE DE CES AUTEURS.

TOME PREMIER

CONTENANT

LES AUTEURS GRECS, ET LES LATINS JUSQU'A QUINTILIEN.

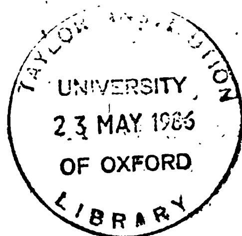
Par M. GIBERT, ancien Recteur de l'Université de Paris, l'un des Professeurs de Rhétorique au Collége de Mazarin.



A PARIS,
Chez JACQUES ESTIENNE, ruë S. Jacques à la Vertu.

M. DCC. XIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI,





PRÉFACE.

RIEN n'eſt plus neceſſaire à l'homme que la raiſon ; rien auſſi ne lui eſt plus avantageux aprés elle que la parole. La premiere, parvenuë à un certain point d'excellence, eſt ce qu'on appelle Sageſſe ; la ſeconde, arrivée à un degré éminent de perfection, eſt ce qu'on nomme Eloquence. La liaiſon eſt grande entre elles. Il eſt rare qu'un homme qui penſe bien, ne puiſſe pas s'exprimer avec dignité ; & que celui qui s'exprime noblement, ne penſe pas en même tems avec juſteſſe. Il n'eſt pourtant pas impoſſible de rencontrer ces deux talens l'un ſans

l'autre (1). En ce cas, la raiſon eſt préferable (2) à la parole. Mais il faut convenir, ſelon la remarque d'un grand Maître, que ſi l'Eloquence ſans la ſageſſe eſt une ſource de maux, la Sageſſe ſans l'Eloquence ne produit pas de grands biens (3).

C'eſt auſſi par cette conſideration que l'amour même de la Sageſſe a fait cultiver l'Art de bien parler; que ceux qui s'y ſont rendus habiles, ont pris plaiſir à communiquer & à répandre leurs lumiéres; que les autres ſe ſont empreſſez d'en profiter; que cette ardeur a multiplié les Maîtres & les Diſciples

(1) Fieri poteſt ut rectè quis ſentiat, & id quod ſentit, politè eloqui non poſſit. *Cic. 1. Tuſc. Quæſt. n. 6.*

(2) Malo indiſertam prudentiam, quàm ſtultã loquacitatem. *Cic. 3. de Orat. 140.*

(3) Sapientiam ſine eloquentiâ parum prodeſſe Civitatibus; Eloquentiam verò ſine ſapientiâ nimium obeſſe plerumque, prodeſſe numquam. *Cic. l. 1. de Invent. n. 1.*

de l'Eloquence; que tous les livres ſont pleins de préceptes de Rhétorique, & que jamais on n'a tant écrit d'aucun Art, que de celui de perſuader.

Au milieu des ouvrages qui ont été faits ſur cette matiere, & de ceux qui ſe feront encore, celui-ci peut être conſideré ou comme un Sommaire des premiers, ou comme des Memoires pour les ſeconds. C'eſt néanmoins le fondement d'un plus grand ouvrage que je médite; c'eſt par cette partie que j'ai dû le commencer.

J'ai entrepris ſur les Orateurs ce que Monſieur Baillet a executé ſur les Poëtes : mon deſſein eſt de rapporter les jugemens qu'on en a faits; & comme il a commencé par les Auteurs qui ont traité de l'Art poëtique, je commence de même par ceux qui ont traité des préceptes de l'Eloquence, parce

qu'on ne peut juger ni des Orateurs, ni des Poëtes, que par les regles de leur Art.

La beauté du ſujet, jointe à ſon utilité, m'a porté à ce travail. J'ai conſideré d'ailleurs que Monſieur Baillet ayant eu deſſein de recueillir les jugemens des Savans ſur toutes ſortes d'Auteurs, ſon projet ne devoit pas demeurer imparfait. Je me ſuis flatté que mon entrepriſe exciteroit les Théologiens, les Philoſophes, les Juriſconſultes, les Hiſtoriens & autres, à ſe charger, chacun dans ſon reſſort, de la partie de cet important travail qui lui conviendroit; de même que dans ma profeſſion je me charge des Rhétoriciens & des Orateurs, ſans m'exclure néanmoins de traiter quelqu'une des autres parties que j'ai nommées, ſi je viens heureuſement à bout de celle-ci, que j'ai choiſie d'abord, parce

qu'elle ne me tire point de ma ſphére, & ne me détourne point de ma principale occupation. Par cette raiſon, je ne me ſuis point arrêté à ce qui, dans le plan de Monſieur Baillet, reſte à faire ſur les Poëtes. Il s'agiſſoit de parler des Romans, qui ſont des Poëmes en proſe; & il n'y avoit pas moins d'honneur à acquérir dans cette partie que dans les autres, mais elle me convenoit moins que celle-ci.

On n'aime point d'ordinaire à travailler ſur le plan d'un autre, dans la penſée qu'il y a plus d'honneur à choiſir ſon ſujet, & à faire ſon plan ſoi-même, que de bâtir en quelque ſorte ſur le fond d'autrui: mais l'utilité publique doit l'emporter ſur cette délicateſſe; & d'ailleurs Monſieur Baillet ne fournit que le ſujet des parties qu'il n'a point traitées, & rien n'empêche d'ajoûter quelque choſe

à ſon plan, ainſi que je fais dans ce que je donne aujourd'hui ſur les Maîtres de l'Eloquence.

Ce fameux Auteur s'étant propoſé de ne rapporter que les jugemens d'autrui ſur tous les Ecrivains dont il prétendoit parler, en a uſé de la ſorte dans la premiere partie à l'égard des Critiques, des Grammairiens, & des Traducteurs. Il en a uſé de même dans la ſeconde à l'égard des Maîtres de l'Art poëtique & des Poëtes. De mon côté, je pourrai à ſon exemple n'en pas faire davantage ſur les Orateurs; mais ſur les Maîtres de l'Art oratoire, je me permettrai quelque choſe de plus. J'ajoûterai le précis de leur doctrine aux jugemens que je rapporterai; & au lieu que Monſieur Baillet a fait profeſſion de ne rien avancer de lui-même, je hazarderai, en alléguant le ſentiment d'autrui, de dire quelque-fois le mien.

Quel moyen, en effet, de donner une pleine connoiſſance des Auteurs qui ont écrit d'un Art, & de faciliter le choix qu'on en doit faire pour les études, qui eſt la fin de cet ouvrage, ſi l'on ne donne quelque abregé de leurs préceptes ? Du moins doit-on avoüer que ſi le ſuccés de mon travail répond au deſſein que je me ſuis propoſé, & au ſoin que j'ai pris de lire avec application les Auteurs dont je parle, je puis me flatter de donner par cette méthode un corps de Rhétorique, dont on me ſaura quelque gré.

C'eſt ce qu'Ariſtote avoit fait ſur les Rhéteurs qui l'avoient précedé (4); & c'eſt dommage

(4) Ac veteres quidem ſcriptores artis uſque à principe illo & inventore Tiſia repetitos, unum in locum conduxit Ariſtoteles, & nominatim cujuſque præcepta magnâ conquiſita curâ perſpicuè conſcripſit, ac enodata diligenter expoſuit, ac tantùm inventoribus ipſis ſuavitate & brevitate dicendi præſtitit, ut nemo illorum

que le tems n'ait point épargné cet écrit, trés-different de la Rhétorique qui nous reste. Ce Philosophe y avoit recueilli les préceptes de tous les Maîtres avec tant d'art, de netteté & d'agrément, qu'on ne les cherchoit plus que dans son livre. C'étoit sans doute un effet de l'habileté & de l'esprit de l'Auteur. Je suis pourtant persuadé que la nature des ouvrages qu'il avoit abregez, ne contribua pas peu à un si grand succés : j'ai peine à croire qu'aujourd'hui on pût dégoûter le Public de la lecture des Traitez de Rhétorique que les premiers Maîtres nous ont laissez. C'est donc assez pour moi d'ébaucher dans ce

præcepta ex ipsorum libris cognoscat ; sed omnes, qui, quod illi præcipiant, velint intelligere, ad hunc quasi ad quendam multò commodiorem explicatorem convertantur. *Cic. de Inv.* 2. n. 6.

Aristotelis illum legi librum, in quo exposuit dicendi artes omnium superiorum. *Cicer.* 2. *de Orat.* n. 160.

Recueil les vrayes idées de cet Art, & de mettre mes lecteurs en état de lire les originaux avec plus de profit & de plaisir.

Que si, non content de rapporter & la doctrine des Auteurs, & les jugemens qu'on en a faits, je m'ingere aussi d'en juger moi-même, c'est qu'il s'agit d'un Art que je professe, dont j'ai déja écrit, & sur lequel, par consequent, il ne me convient pas de me montrer irrésolu. J'ai dû prendre mon parti il y a longtems pour instruire, puisque ce n'est pas instruire que douter.

Si quelqu'un néanmoins n'approuve pas cette liberté, je le prie de considerer qu'il n'est guéres possible, quand on rencontre quelque chose de bon, de ne le pas approuver, aussi-bien que de ne pas condamner ce que l'on trouve mauvais. On a fait sur cela de grandes plaintes de Monsieur Baillet : mais c'est

qu'on a prétendu qu'il ne tenoit
» pas ſa parole. Vous avez pro-
» mis, lui diſoit-on, de ne point
» porter votre propre jugement,
» vous le faites néanmoins &
» trés-ſouvent, & trés-librement. On peut voir au commencement de ſa ſeconde Partie, ce qu'il a répondu à ceux qui n'étoient pas contens de ſa méthode. Pour moi, quand je dis mon ſentiment, je le fais moins en déclarant ce que je penſe, qu'en rapportant ce que les plus grands Maîtres ont penſé avant moi. Mais je m'en tiens au droit commun; & ſans prétendre qu'on doive déferer à mes avis, ou mettre mon ſuffrage au nombre de ceux des Savans, je dirai dans l'occaſion mon ſentiment, ſauf à chacun de prendre le parti qu'il lui plaira.

Au reſte, pour avoir ainſi travaillé ſur les préceptes de Rhétorique, je ne prétends pas tout

attribuer à l'Art. Je n'ignore pas aussi quels sont les droits de la Nature. Je crois en connoître toute l'étenduë : mais plus on voit que la Nature contribuë au succés de l'Orateur, & plus on conçoit, quand on entend bien la matiere, que les regles y sont aussi nécessaires.

C'est la Nature qui donne l'Eloquence, & l'Art ne peut la donner à ceux à qui la Nature l'a refusée. D'heureux genies étoient entrez dans les voyes de la persuasion, avant que les Maîtres les eussent découvertes ; ils y avoient marché avec succés, & souvent ils étoient parvenus sans guide au but qu'on cherche par les regles.

On peut ajoûter que ce furent des éléves de la Nature, & non des disciples de l'Art, qui les premiers rectifiérent les mœurs des hommes, & réprimérent leurs passions ; qui adou-

cirent leur humeur, & les unirent d'interêt; qui bâtirent des Villes & fondérent des Empires; qui les aggrandirent; qui soûtinrent la liberté; qui donnérent des loix, & quelque-fois même des Maîtres.

On peut dire encore que ce furent des hommes naturellement éloquens, qui d'abord poursuivirent la punition des crimes, ou défendirent l'innocence; qui dominérent dans les Conseils, & reglérent les déliberations; qui firent la guerre & la paix, & exercérent une autorité quelque-fois absoluë, soit dans les Républiques, soit dans les Monarchies.

Non-seulement je reconnois que l'Eloquence est capable de ces effets, quand c'est la Nature qui parle; je soûtiens même que c'est toûjours la Nature qui doit parler, comme c'est elle qui écoute; & qu'il est impossi-

ble qu'elle entende un autre langage, que celui qu'elle-même a formé. C'est pour cela qu'un Discours veritablement oratoire n'a jamais rien qui se sente de la subtilité de l'Art; c'est pour cela que les qualitez, tant d'esprit que de corps, qui font valoir les Orateurs, sont toutes si bien marquées au coin de la Nature, que rien ne peut lui disputer le droit de les donner.

Il y a plus. Rien n'étant si important que de distinguer la vraye & la fausse Eloquence, on peut assûrer que la vraye est celle que la Nature inspire, & la fausse celle qu'elle ne dicte pas: ce qui est fondé sur ce principe, Que tout est vrai dans l'Eloquence, lorsqu'elle suit la Nature, & que tout y est faux si-tôt qu'elle s'en écarte.

En suivant toujours ce guide, l'Eloquence peut varier, parce que la Nature est féconde; mais

elle ne peut ſe corrompre, comme il arrive dès qu'on l'aſſujettit à la bizarrerie des goûts & au caprice des hommes. La raiſon eſt, que la Nature n'a qu'un ſeul but, qui regle tout dans le diſcours, & qu'elle ne perd jamais de vûë; c'eſt la Perſuaſion. Il n'y a que certains moyens pour y parvenir; les preuves qui nous inſtruiſent; les paſſions qui nous remuent, & l'autorité de l'Orateur, qui nous prévient & nous entraîne. Fixez votre vûë ſur cette fin, vous ne tomberez ni dans la ſécheresse de certains Orateurs, ni dans la profuſion des autres: vous vous tiendrez dans la juſteſſe des Attiques, dont on a tant vanté le ſel; & qui ſont les vrais modeles, tant par l'exactitude & la beauté de leur diction, que par la ſolidité de leurs penſées. Les autres ont donné dans le défaut ou dans l'excés, parce qu'ils ont

moins ſongé à cette fin naturelle de l'Eloquence, qu'à faire montre de leur fécondité ou de leur retenuë, deux qualitez dont les Athéniens éclairez faiſoient un juſte emploi. Leur bon goût dura juſqu'à Démétrius le Phalérien, qui le corrompit (5) par une maniere à la verité differente des deux premieres, mais qui n'étoit pas moins vicieuſe. Au lieu de ne ſonger à plaire qu'autant qu'il faut, & en la maniere qu'il le faut pour perſuader, il ne ſongeoit préciſément qu'à plaire. Il eſt vrai que Diogéne Laërce lui donne quelque véhemence & quelque force digne d'un Orateur (6); mais c'étoit une véhémence & une force qui ne le tiroit pas du ſty-

(5) Primus hic inflexit orationem, & eam mollem teneramque reddidit: & ſuavis, ſicut fuit, videri maluit; ſed ſuavitate eâ, quâ perfunderet animos, non quâ perfringeret. *Cic. de clar. Orat. n.* 38.

(6) Χαρακτὴρ ὁ φιλόσοφος, εὐτονίᾳ ῥητορ-

le Philoſophique. Il n'alloit point au cœur par des raiſons ou par des expreſſions naturelles. Tout ſon exterieur exprimoit aſſez le caractere de ſon eſprit. Il étoit homme d'une belle réprésentation. Il faiſoit beaucoup de dépenſe pour ſa table & pour ſon logement. Il affectoit une extrême propreté en ſa perſonne (7), & une grande magnifi-

κῇ καὶ δυνάμει κεκραμένος. *Id eſt*, Forma dicendi in eo Philoſophi propria eſt, oratoriâ vi & facultate temperata. *Diog. Laërt. p. m.* 134.

(7) Ταῖς μὲν δαπάναις ταῖς εἰς τὰ δεῖπνα τοὺς Μακέδονας, τῇ δὲ καθαριότητι Κυπρίους καὶ Φοίνικας ὑπερέβαλεν... ἀνθινά τε πολλὰ τῶν ἐδαφῶν ἐν τοῖς ἀνδρῶσι κατεσκεύαζεν διαπεποικιλμένα ὑπὸ τῶν δημιουργῶν... ἐπεμελεῖτο δὲ καὶ τῆς ὄψεως, τήν τε τρίχα τὴν ἐπὶ τῆς κεφαλῆς ξανθιζόμενος, καὶ ἀλείμμασιν ἐγχρίων ἑαυτὸν ἐβούλετο τὴν ὄψιν ἱλαρὸς καὶ τοῖς ἀπαντῶσιν ἡδὺς φαίνεσθαι... ἠλειμμένος προσηγόρευεν... ἠπιόμενος, &c. *Id eſt*. Sumptu in epulas Macedonibus, munditiis ſuperior & Cypriis & Phænicibus... Pavimentum in virorum cænaculis floribus erat artificiosè variegatum... formæ curioſus, crinem capitis flavo colore tingebat, faciemque oblinebat unguentis, ut aſpectu hilaris & venuſtus obviis videre-

cence dans ses habits : il les portoit de diverses couleurs ; & s'il n'y faisoit pas représenter en broderie le Ciel, les douze signes du Zodiaque, & les plus brillantes étoiles en or (8), comme un autre Démétrius fils d'Antigone, les graces de ses harangues avoient du rapport à ces ornemens exterieurs ; tout y étoit curieux & recherché (9). Ciceron dit que ses discours étoient émaillez d'étoiles (10), & Quintilien en désigne le caractere par celui de ses vêtemens (11) : en

tur.... soli facie similis dicebatur .... ingenium mite sortitus. *Athen. de Demet. Phaler. pag. m.* 542.

(8) αἱ γὰρ χλαμύδες αὐτοῦ ἦσαν ὄρφνινον ἔχουσαι τὸ φέγγος τῆς χροιᾶς. ὁ γὰρ πᾶς ὁ πόλος ἐνύφαντο, χρυσοῦς ἀστέρας ἔχων, καὶ τὰ δώδεκα ζῴδια. *Id est*, Nitebant colore fusco chlamydes, depicto textu cœlo, cum aureis sideribus & duodecim signis. *Athen. de Demet. Antigoni filio.*

(9) Demetrius omnium politissimus. 2. *de Orat. n.* 95.

(10) Cujus orationem illustrant quasi stellæ quadam. *In Oratore ad Brutum. n.* 92.

(11) Dum meminerimus ... versicolorem illam quâ De-

un mot, il ne prenoit pas garde que dans l'Orateur, toutes les beautez qui vont à l'esprit sans aller au cœur, ne sont pas de veritables beautez. Il introduisit donc une Eloquence effeminée, qui n'avoit rien ni d'assez mâle, ni d'assez vigoureux pour le Barreau & pour les assemblées publiques. Ainsi la veritable Eloquence ne se perdit à Athénes, que parce que les Athéniens perdirent la Nature de vûë.

Les Romains succedérent aux Athéniens dans la gloire & dans la possession de l'Eloquence, parce qu'ils sûrent enfin, comme les Grecs, tourner les yeux où la Nature les conduisoit, & qu'ils y marchérent avec succés, jusqu'à ce que se laissant éblouïr par les faux brillans, ils s'égarérent à leur tour. Ils ne son-

metrius Phalereus dicebatur uti, vestem non bene ad forensem pulverem facere. *Quintil. l. 10. fol. m. 155. recto.*

gérent plus qu'à plaire par de vains ornemens ; au lieu que le vrai moyen de se faire admirer, est de ne songer qu'à sa cause.

N'est-ce pas ainsi que l'Eloquence s'est introduite & maintenuë parmi nous, depuis qu'à l'imitation des Romains & des Grecs, nous avons reconnu qu'elle ne consiste pas dans l'ostentation d'une érudition frivole, ni dans certains mouvemens forcez & convulsifs, ni dans des expressions affectées, qui n'ont rien d'extraordinaire que leur opposition au bon sens : mais dans des pensées & des expressions naturelles, seules capables de produire la veritable persuasion ? Que si elle est en danger de tomber, avant même qu'elle soit arrivée à son comble, quelle raison pourroit-on en donner, à regarder les choses de prés, sinon qu'il y a des esprits d'un caractere contagieux, éclairez sur

d'autres matieres ; aveugles en l'Art de persuader, & qui font parade dans leurs discours de connoissances subtiles, curieuses dans la spéculation, impertinentes dans la conduite de la vie, éloignées du moins de la maniere commune de concevoir naturellement les choses, contraires par consequent à la persuasion, & au genie de l'Eloquence.

Enfin, qu'on examine les principes dont les Ecoles retentissent, on trouvera qu'ils sont moins les préceptes de l'Art, que les regles de la Nature. En effet, n'est-ce pas elle qui nous apprend à commencer par se concilier l'Auditeur, à expliquer ensuite le fait, à l'établir, à y faire des réflexions, à conclure? Tant il est vrai que non-seulement *dans l'Invention*, comme Antoine le remarque dans Ciceron, mais generalement dans

ce que fait l'Orateur, *tout appartient proprement à la Nature, & que l'Art en comparaison n'y entre que pour peu de chose* (12).

Il y entre néanmoins, & ce peu qu'il y contribuë est tel aprés tout, que trés-souvent ce n'est que par là qu'on devient veritablement naturel; ce qui rend à l'Orateur l'Art aussi nécessaire que la Nature. C'est la pensée d'Horace (13) touchant les Poëtes, quand il dit qu'il ne voit point ni ce que peut l'Art sans le genie, ni ce que peut le genie sans l'Art. Quintilien (14) va plus loin. Il croit que *le parfait Orateur doit plus à l'Art qu'à la Nature, quoique le genie sans*

(12) Perpaululùm loci reliquum est arti. *Cic. 2. de Orat. n.* 150.

(13) Ego nec studium sine divite vena, nec rude quid prosit video ingenium. *Horat. de Arte. v.* 409.

(14) Si parti utrilibet omnino alteram detrahas, natura etiã sine doctrina multum valebit, doctrina nulla esse sine natura poterit. *Institut. Orator. l. 2. c.* 19.

regles puisse beaucoup, & que les regles sans genie ne puissent rien. Pour faire entendre sa pensée, il compare l'Orateur à un champ fertile & cultivé, qui doit plus au travail du Laboureur, qu'à sa propre fécondité, quoique sans cette fécondité naturelle le travail du Laboureur fût inutile (15).

En effet, ou la Nature se montre d'elle-même, ou elle ne se montre pas. Si elle se montre, ce n'est ordinairement ni quand il faut, ni où il faut, ni dans la mesure qu'il le faut. Elle se montre ou à moitié, ou avec excés, ou à contre-tems, ou hors de lieu; & rien ne peut ni la regler, ni la ranger, que les préceptes. C'est faute de les savoir, qu'on a vû échoüer de fort

(15) Terræ nullam fertilitatem habenti nihil optimus agricola profuerit... In solo fœcundo plus cultor, quàm ipsa per se bonitas soli efficiet. *Ibid.*

fort grands esprits, parce que plaçant mal ce qu'ils pouvoient faire de mieux, ou déployant toutes leurs forces sans prudence, ou les resserrant avec trop de ménagement, ils cessoient d'être naturels à force de l'être. Que si la Nature ne se montre pas, elle est alors trés-difficile à attrapper; on ne sait ni où elle se cache, ni le secret de la trouver, à moins que l'on ne soit conduit par les préceptes. Que dis-je? avec ce secours même, on y est fort embarrassé. Il n'en faut point d'autre preuve que les peines infinies que les hommes les plus éclairez se sont données pour perfectionner leurs ouvrages. On sait qu'Isocrate mit dix ans, & quinze même, selon quelques-uns, à polir son discours intitulé *le Panégyrique*. Démosthéne en mit dix aussi à sa fameuse Apologie, s'il s'y prépara depuis le jour que son

L'Oraison Pro corona.

ennemi l'eut attaqué, jusqu'au jour qu'il fut obligé de se défendre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'étoit fait une loi de ne point parler, qu'il ne s'y fût préparé. Quel étoit son dessein? Il vouloit être naturel dans ses discours; il vouloit paroître ne parler que de genie, aprés avoir mis en œuvre ce que l'Art a de plus caché & de plus fin. C'est dans cette vûë que Ciceron exhorte l'Orateur à écrire ses discours, & l'avertit qu'il n'y a point de meilleur Maître de Rhétorique que la plume (16). C'est dans cette vûë encore, selon Horace, qu'un Poëte aprés avoir fait un Poëme, le garde neuf ans sous la clef. C'est ainsi que Monsieur Pascal, à ce qu'on assûre, ne se contentoit presque jamais de ses premieres pensées, & que souvent il refaisoit le mê-

Plut. in Demosth. vita.

Cic. 1. de Orat. n. 150.

Horat. de Arte. v. 388.

Pensées de M. Pascal.

(16) Stylus optimus dicendi magister. | *Cic.*

me Ouvrage jusqu'à huit ou dix fois. D'autres enfin ont vieilli sur un discours de trois feüilles, & ont employé une semaine entiere à achever une période. Ces grands Hommes avoient appris que tout ce qui s'offre naturellement à l'esprit, n'est pas la Nature que l'on doit chercher. Ils concevoient qu'elle veut être étudiée avec méthode, qu'il en faut examiner les ressorts avec soin, & observer long-tems ses differens mouvemens pour la connoître.

Apolog. de Balz. par M. Ogier. p. m. 120.

Les ignorans y sont moins embarrassez; ou ils prennent pour Nature des défauts que l'Art a soin de corriger; ou ils prennent pour Art un mauvais sens qui gâte quelque-fois la Nature; & il ne faut pas être médiocrement habile pour éviter ces deux erreurs. Les Anciens du moins pour s'en garantir, ne s'en tenoient point à leurs premieres

études, où l'on n'apprend d'ordinaire que ce que la Rhétorique a de plus ſuperficiel : ils cherchoient encore des Maîtres, même aprés avoir plaidé avec ſuccés. C'eſt pour cela que tous les Traitez de Rhétorique que nous avons de l'antiquité, ne ſont preſque que pour des hommes éclairez qui ont déja beaucoup d'uſage. Loin donc de s'imaginer alors que l'Eloquence purement naturelle pût arriver jamais à rien d'achevé, on concevoit au contraire que l'Art développe les talens qu'il ne peut donner, qu'il les polit, qu'il les fortifie, & qu'il les améne à la plus haute perfection. Car il n'en fournit pas ſeulement des regles & des préceptes, mais ce qui vaut encore mieux, il nous conduit dans la lecture des bons Auteurs ; il nous éclaire dans l'imitation ; il nous dirige dans l'exercice ; enfin il nous

donne une idée nette, distincte & certaine de la vraye Eloquence, afin de ne s'y pas tromper.

Mais ce n'est pas le besoin seul que nous avons des préceptes, qui doit rendre utile cet Ouvrage, c'est encore la nécessité de choisir les meilleurs Maîtres; puisqu'au jugement d'un Auteur de réputation, *une des causes les plus certaines du peu d'Orateurs qui réüssissent, & un grand obstacle à l'Eloquence, c'est qu'on y conduit les jeunes gens par de fausses routes. Ce n'est pas merveille*, ajoûte-t-il, *si les succés en sont si peu heureux, y ayant même des Maîtres qui promettent l'Art avec faste, & qui néanmoins ne le savent pas.* Un autre Auteur nous avertit qu'il faut bien du discernement dans la lecture des préceptes, parce que parmi ceux qui les ont donnez, les uns ont inventé, & les autres ont perfectionné; beaucoup ont mis des choses inuti-

Le Pere Rapin. Réfl. sur l'Eloq. n. 27.

Melch. Jun. Method. Eloq. comp. c. 6.

les dans leurs livres, & quelques-uns n'ont pas touché les plus nécessaires. *Quelque-fois*, dit-il, *ils ont eu égard aux mœurs de leur siécle, & quelque-fois ils n'ont songé qu'à se contenter eux-mêmes. Ou la mort les a prévenus, ou il leur est survenu des affaires qui les ont empêchez de mettre la derniere main à leurs ouvrages.* En faut-il davantage pour prouver la nécessité du choix, non-seulement entre les Maîtres, mais aussi entre les choses qu'ils ont traitées ?

Inutilement diroit-on que le chemin est long par les préceptes (17) : car premierement il est aisé de répondre avec un Auteur de bon sens, qu'on ne sauroit arriver à l'Eloquence par une voye plus courte ni plus sûre, que par celle des regles. En second lieu, Ciceron (18) nous assûre qu'on

La Mothe le Vayer. Consid. sur l'Eloq. pag. 196. in 12.

(17) Longum iter per præcepta.

(18) Ista discuntur facilè, si & tantum

les apprend en peu de tems, ou qu'on ne les apprend jamais. D'ailleurs on ne peut guéres concevoir que le chemin de l'ignorance soit plus court. Ce ne sont que perpetuels égaremens; ou si le hazard vous conduit au but, vous y êtes sans le savoir; au lieu qu'un homme instruit a des principes pour le connoître.

Cette connoissance est non-seulement utile aux Orateurs, ou à tous ceux qui composent, mais à tous ceux qui jugent des ouvrages d'autrui; & où sont ceux qui n'entreprennent pas d'en juger? Tout le monde croit

sumas quantum opus sit, & habeas qui docere fideliter possit, & scias etiam ipse discere... Res quidem se meâ sententiâ sic habet, ut nisi quod quisque citò potuerit, numquam omnino possit perdiscere. *Cicer. 3. de Orat. n.* 87. 88. 89. 146.

Saint Augustin cite cet endroit comme s'il n'y étoit parlé que de la Rhétorique: Hanc artem nisi qui citò potuerit, numquam omnino posse perdiscere. *L. 4. de Doct. Christ.*

s'y connoître. Cependant que dit un fameux Critique de ces prétendus Connoiſſeurs? J'admire, dit-il, (19) leur impudence, ou leur aveuglement, ou même tous les deux; puiſqu'ils s'ingerent hardiment de décider de la bonté d'un diſcours, non-ſeulement ſans experience, mais, qui pis eſt, ſans étude, ſi nous n'appellons étude la lecture précipitée de quelques pages de préceptes. Auſſi ſont-ce des gens, continuë-t-il, à trouver bon qu'on diſe tout du même ſtyle (20), & qu'on traite du même ton les grands & les petits ſujets, les Lettres & les Harangues, la Phyſi-

(19) Quo magis miror quorumdam, impudentiam dixero, an temeritatem, an &c.... intrepidè judicant inexercitati, & quidem ex brevi aliqua & tumultuaria pagellæ unius aut alterius lectione. &c. *Lud. Vivés de Cauſ. corruptarum artium. l. 4. p m. 491.*

(20) Ergo videas eos eâdem dictione conſcripſiſſe res magnas, parvas, Epiſtolas, Orationes, Phyſica, Moralia, Forenſia, &c. *Ibid.*

que & la Morale, les choses de pure curiosité, & celles de pratique. C'est ainsi qu'ils en useroient eux-mêmes, s'ils se mêloient de composer ; & en cela il n'y a rien qui doive nous étonner. On risque tout, quand on ne voit point ce qu'on risque ; au lieu qu'un habile homme, circonspect & retenu dans ses compositions, ne l'est pas moins dans ses jugemens, même aprés l'étude sérieuse des préceptes, & aprés le pénible exercice de la parole.

Deux remarques importantes que fait Monsieur Baillet, donnent du jour à la verité que je traite. L'une est, Que *l'Eloquence du Barreau n'a point encore été rencontrée en France telle qu'on la souhaiteroit absolument.* L'autre est, Que *personne n'a pû jusqu'ici exprimer bien nettement ce que l'on demande.* Je n'examinerai point si la premiere est vraye, ni quelle en peut être la cause ; mais si

Jug. des Sav. t. 1. p. 333.

la seconde l'est, je ne fais nulle difficulté de dire qu'il n'y en a point d'autre raison que l'ignorance de l'Art. Quiconque le sauroit à fond, sauroit en même tems ce qui fait le bon, le médiocre, & le mauvais Orateur; & examinant sur cette idée nos Avocats, ou il reconnoîtroit nettement quel est ce degré de perfection qu'on cherche en eux, & que l'on n'y trouve point; ou il seroit en état de montrer que ce n'est que par un injuste dégoût qu'on les blâme.

C'est ainsi qu'avant Ciceron, l'Eloquence du Barreau avoit été trés-imparfaite à Rome, sans qu'on pût dire ce qui manquoit aux plus fameux Orateurs. Ciceron parfaitement instruit, le vit d'abord. Il fit en sorte que ce défaut ne se trouvât pas dans ses harangues, & il exprima ensuite trés-nettement dans ses préceptes ce que c'étoit.

De clar. Orat. n. 322.

Monsieur Baillet lui-même ne dit-il pas, que dans la préférence qu'on a voulu donner à M. Patru sur Monsieur Lemaître, le Public n'a point crû que l'Eloquence dût se terminer à la politesse du discours; qu'il a demandé de l'élevation & de la force; en un mot qu'il a voulu un Orateur, & non pas un Grammairien? Assûrément c'est déja dire quelque chose; mais nous trouverons des Maîtres parmi ceux dont nous parlerons, qui diront tout, & qui le diront nettement. *Ubi sup. p. 334.*

Ecoutons cependant un des grands Maîtres de notre Langue, rempli de belles connoissances, à qui de l'aveu de tout le monde, notre Langue a beaucoup d'obligation. Voyons comment il parle, & si c'est toujours selon la science. *Il y a*, dit-il, *deux sortes d'Eloquence, l'une pure, libre & naturelle; l'autre fi-* *Balzac. tom. 2. p. m. 515.*

gurée, contrainte, & apprise. La premiere est l'Eloquence du monde; la seconde est l'Eloquence de l'Ecole. La premiere est pour le commerce de la vie; la seconde est pour les Chaires & pour les Barreaux. La premiere n'a rien que le sens commun & la bonne nourriture ne puisse dicter; l'autre conserve l'odeur & la teinture tant des livres, que des sciences. Sans manquer à ce que l'on doit à ce celebre Ecrivain, on peut dire que dans l'endroit que je cite, il y a quelque chose qui n'est pas juste. En effet l'Eloquence de la Chaire & du Barreau, quoiqu'apprise, n'a pourtant rien de *contraint*. Elle est toute aussi *pure*, toute aussi *libre* & aussi *naturelle*, que celle qu'on n'a point apprise. Balzac n'y a pas assez pensé, quand il a dit que c'est *l'Eloquence de l'Ecole*; car si par l'Eloquence de l'Ecole, il n'entend qu'une *Eloquence acquise par l'étude*, il n'a

pas dû la qualifier de *contrainte*, puiſque l'Art ne tend qu'à l'imitation de la Nature : & s'il entend par ce terme *une Eloquence de Déclamateur ou de Sophiſte*, il n'a pas dû dire que c'eſt *l'Eloquence des Chaires & des Barreaux*. Je vais plus loin. Ce terme *d'Eloquence de l'Ecole*, ſe prend d'ordinaire en mauvaiſe part, & ſignifie, non pas ſeulement une Eloquence acquiſe par le travail, mais une mauvaiſe Eloquence, ou du moins *une Eloquence d'oſtentation*, oppoſée *à l'Eloquence qui eſt d'uſage* dans les Déliberations & dans les Plaidoyers. Cette Eloquence d'uſage conſerve quelque-fois *l'odeur des livres*, comme dit Balzac, *& la teinture des ſciences*; mais c'eſt avec tant de moderation, qu'elle paroît toujours *ne rien avoir, que le ſens commun & la bonne nourriture ne puiſſe dicter*: elle fuit ce que les arts & les

ſciences ont de ſubtil; en un mot, elle a les mêmes caracteres que l'Eloquence du monde, & ne lui eſt pas oppoſée comme une eſpece differente. C'eſt un grand exemple que je cite : mais il ne falloit pas une moindre autorité pour montrer qu'avec beaucoup de genie & avec de grandes lumieres, on peut encore quelque-fois ne pas parler exactement de l'Art, ſoit faute d'y faire attention, ſoit faute de l'avoir aſſez approfondi.

Un homme inſtruit ne tombe point dans le défaut où tombe le commun des hommes, de loüer ou de blâmer dans le diſcours le bon & le mauvais également, ſans le connoître. On ne le voit point condamner ou le Sublime ou le Brillant en general, ou le Pathétique, ou même toute l'Eloquence, ſans pouvoir dire ce qu'il condamne.

Les ignorans quand ils la blâ-

ment, la regardent comme l'art de tromper les hommes, & c'eſt l'art de mettre la verité dans ſon jour. Ils la croyent fort coupable quand elle excuſe un criminel, ou qu'elle le tire d'affaire, & elle ne l'eſt pas plus quelquefois qu'un bon ami qui obtient ſa grace. Ils condamnent le Sublime & le Brillant, ſous prétexte de vanter la ſimplicité & l'Eloquence naturelle; & ils ne voyent pas que le vrai Sublime & le vrai Brillant en leur place, ſont auſſi naturels, que la ſimplicité l'eſt en la ſienne; & même que la ſimplicité eſt quelque-fois inſéparable du Sublime. Ils blâment les paſſions dans le diſcours; cependant, outre que ce ſont quelque-fois les mouvemens du cœur les plus vertueux, ce ſont, à parler generalement, des choſes fort indifférentes. Ils s'imaginent qu'il ne faut que prouver la verité aux hommes;

& ils confondent en cela l'Orateur & le Philosophe.

Ce qui les trompe, c'est qu'on a vû d'heureux Genies qui ont pû être l'un & l'autre; ou que l'un & l'autre paroissent n'avoir qu'un seul & même but, qui est de rendre les hommes vertueux & raisonnables. Mais la distance entre l'Orateur & le Philosophe est infinie.

Le premier n'a à faire qu'à des esprits dociles, & à des disciples volontaires, à des gens libres de passions, & qui ne demandent qu'à s'instruire dans le loisir dont ils joüissent. Le second au contraire trouve des passions & des interêts à combattre; il a à vaincre des cœurs rebelles, ce qui rend les fonctions & les manieres du Philosophe & de l'Orateur bien différentes, outre la différence de la matiere qui les occupe.

Car la verité qu'ils servent

l'un & l'autre, toujours une en elle-même, n'est pas la même à leur égard. Pour le comprendre, il faut savoir que la verité est une Reine, qui, comme les grands Princes, a des Ministres de plusieurs sortes; les uns pour expliquer les matieres difficiles, generales & de spéculation; les autres pour traiter les choses communes, particulieres, & qui sont de pratique, & celles-ci sont le partage de l'Eloquence. Ainsi la verité qui occupe les Orateurs, n'est point cette fille du tems si recherchée des Philosophes; ce n'est point cette verité fugitive qui se tient cachée au fond du puits; c'est au contraire celle qui se tient sur les chemins & dans les places publiques, qui se présente à tout le monde; parce que le peché même ne l'a point effacée de l'esprit des hommes, quoiqu'il en ait presque anéanti l'amour qu'il

Proverb. c. 1. v. 20. 21.

est question de faire revivre. En un mot, il n'entre de Philosophie dans un discours oratoire, que celle qui consiste dans la fermeté d'ame, dans la justice, dans la constance, dans la fidelité & dans le bon sens ; ou si l'on veut, celle qui porte les hommes à être raisonnables & vertueux.

Voilà sur quoi, ainsi que sur beaucoup d'autres points de doctrine également importans, on trouvera, comme je l'espere, des éclaircissemens dans ce Recueil, parce que les Maîtres s'en sont expliquez, & que je rapporte le précis de ce qu'ils ont dit. Ce qui ne peut manquer d'être d'usage, puisque l'experience nous fait connoître que toutes ces choses, quelque importantes qu'elles soient, s'effacent pourtant de l'esprit des hommes, si l'on n'a soin d'en rafraîchir la memoire.

Aprés cela, quand même on ne voudroit ni être Orateur, ni juger des ouvrages des autres, la connoissance des Maîtres de l'Art, ainsi que celle des Orateurs, ne laisse pas de donner à ceux qui savent s'en servir, un grand avantage pour le commerce du monde, soit pour connoître les hommes, soit pour savoir vivre avec eux. C'est ainsi du moins qu'en a jugé un Ecrivain désinteressé, lequel parlant de ceux qui ont traité de la Politique, ne fait nulle difficulté de dire qu'outre les Auteurs qui ont parlé expressément de cette matiere, il y en a d'autres qui n'en parlent pas moins pertinemment, & qui en donnent d'aussi beaux préceptes, & aussi à propos, que ceux qui ne parlent d'autre chose. Ce sont sur-tout les Orateurs, à ce qu'il dit, ainsi que quelques Poëtes. Il ajoûte qu'il faut n'avoir pas la moindre

Bibliog. Polit. contract. p. 62. In Bibliog. Histor. Polit. de Boeclerus.

teinture *de leurs divins ouvrages*, (ce sont ses termes) pour ne pas voir que leurs pensées, leurs expressions, les ressorts qu'ils font joüer, & tout leur art, n'ont pour principes que les maximes les plus certaines de la Politique. En quoi, dit-il, il n'y a rien qui doive nous paroître merveilleux, puisque c'étoit, comme l'on sait, les Orateurs qui dans Athénes & dans Rome manioient les plus importantes affaires, & gouvernoient la République. D'où il conclut qu'avec leurs Harangues, il faut lire encore les bons Traitez de Rhétorique. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce sont d'excellens Traitez de sens commun, s'ils sont bien faits; & qu'au jugement d'un Critique que j'ai déja cité, *s'il est question de se rendre l'esprit net, droit, pénétrant, c'est moins par l'étude de la Logique qu'on y réüssit, que par*

Le Pere Rapin. Réfl. sur l'Eloq. n. 11.

l'étude, par exemple, de la Rhétorique d'Aristote, jointe au fréquent commerce des bons livres, dont la lecture imprime à l'esprit une justesse de sens, qui ne s'acquiert point sans cela.

Quoiqu'il en soit, il ne m'en falloit pas tant pour m'encourager à cet Ouvrage, & me le faire travailler avec tout le soin possible, en prenant avis de plusieurs personnes éclairées, dont je mettrois ici les noms si je ne les avois mis dans le corps du livre. p. 188. 189. De sorte que pour finir cette Préface, je n'ai plus qu'à marquer l'origine de la Rhétorique & le nom des Maîtres les plus célebres qui ont écrit de cet Art en Grec ou en Latin, afin d'entrer ensuite en matiere, en commençant par les Grecs, & de continuer par les Latins, sans m'arrêter aux divers noms ou de *Rhéteurs*, ou de *Sophistes*, qu'on leur a donnez. Monsieur Baillet

Jugem. des Sav. t. 1. p. 183. a aſſez parlé du dernier, & il me ſuffit d'obſerver que ces deux titres ont eu long-tems l'idée que nous attachons aux termes *d'Orateur*, de *Savant*, ou de *Maître d'Eloquence*. Ils ont dégeneré dans la ſuite, & n'ont plus ſignifié que les *moindres Orateurs*, qu'on a auſſi appellez *Déclamateurs*. Ce n'eſt pas dans ce dernier ſens qu'il faut prendre ici le nom de *Rhéteur*, ſur-tout quand il s'agit de ces Maîtres reſpectables de l'antiquité. Il faut le prendre generalement pour un Maître d'Eloquence. Il n'y aura que les circonſtances particulieres qui le détermineront quelque-fois à un mauvais ſens.

A l'égard de l'origine de cet Art, ſi l'on ne veut point remonter juſques au tems héroïque & fabuleux, où les Poëtes placent déja des Orateurs * & des Maîtres ** de l'art de per-

Cic. in Brut. n. 40. Quint. l. 2. c. 17.

* Ulyſſe, Neſtor, &c.

** Phénix.

ſuader, la Rhétorique doit ſa naiſſance à Empedocle (21) de Sicile. Ce Philoſophe en conçut les premieres idées. Corax ſon diſciple, & Tiſias diſciple de Corax, furent les premiers qui en donnérent des Traitez. Gorgias plus jeune qu'eux, éléve néanmoins d'Empedocle, & leur Emule dans la profeſſion, eut une grande vogue (22) au milieu d'une longue ſuite de Maîtres célebres qui furent ſes contemporains, parce qu'il vécut trés-long tems. De ce nombre étoient Thraſymaque, Prodicus, Protagore, Hippias, Alcidamas, Antiphon, Polycrate, Theodore de Byzance, ſans parler de Socrate, qui fut le fleau de Gorgias.

Cic. 1. de Orat. n. 91. & in Brut. n. 46. Quintil. l. 3. c. 1.

Satyrus apud Laërt. in Emped. p. m. 228. Quintil. l. 3. c. 1.

Apud Platon. in Gorgia.

Tant de Maîtres en produi-

(21) πρῶτος εὗρε τὴν ῥητορικήν. *Ariſtot. apud Laërt. in Emped. & in Zen.*

(22) Cum multis ſimul floruit. *Quint. ibid.*

ſirent beaucoup d'autres, parmi leſquels on trouve Iſocrate, Ariſtote, Theodecte, Theophraſte, Athénée, Molon, Areus, Cécilius, Denys d'Halicarnaſſe, Apollodore de Pergame, & Theodore de Gadare. Quelques-uns d'entr'eux firent Secte comme les Philoſophes, par la difference ou de leur goût, ou de leur methode, ou de leurs ſentimens.

Pour ce qui eſt des Romains, Caton le Cenſeur eſt le premier qui ait écrit de cet Art. L'Orateur Antoine donna enſuite un petit Traité ſur cette matiere; mais l'honneur de donner des chefs-d'œuvres étoit réſervé à Ciceron, afin qu'il fût le modéle des Maîtres, comme il l'étoit des Orateurs. Sa gloire, aprés tout, n'empêcha point que pluſieurs n'écriviſſent encore ſur le même ſujet, parmi leſquels on peut dire que Quintilien

lien est sans contredit celui qui le suit de plus prés. Il y a même des Critiques qui ne font pas difficulté de le lui préferer.

C'est de cet illustre Rhéteur que j'ai tiré ce dénombrement des Maîtres les plus célebres, sans y comprendre pourtant tous ceux qu'il y a compris, & sans avoir dessein de parler de tous ceux que j'ai citez. Il y en a beaucoup dont les ouvrages se sont perdus, & dont il n'y auroit d'ailleurs rien de fort curieux à dire. Mais je parlerai de plusieurs qu'il n'a point nommez, soit parce qu'il ne l'a pas jugé à propos, soit parce qu'ils sont posterieurs. Pour une plus grande commodité, je donne dans chaque volume, une liste de ceux qu'il contient. Que si j'en mets quelques-uns qu'on ne peut proprement regarder comme des Maîtres de Rhétorique, j'expliquerai en parlant d'eux, ce qui

peut en quelque façon les faire regarder comme tels, c'eſt à dire, les ſecours & les préceptes qu'on y trouve pour l'Eloquence. Je commencerai par Platon : voici auparavant la premiere liſte.



TABLE
DES NOMS DES AUTEURS contenus dans ce Volume.

Fin de la Table des Auteurs.



LES MAÎTRES D'ELOQUENCE.



PLATON

Philosophe Athénien, mort la I. *année de l'Olympiade* CVIII. *la* 348. *avant la naissance de Jesus-Christ; âgé d'environ* 82. *ans.*



I je mets Platon au nombre des Maîtres de Rhétorique, il y a des Anciens & des Modernes qui l'y ont mis avant moi, entre autres Ciceron, Paul Beni, & le Pere Rapin. Ils se sont fondez dans leur jugement sur ce que ce Philosophe a écrit de cet Art en divers endroits de PLATON.

PLATON. ses ouvrages, sur-tout en deux de ses Dialogues, l'un intitulé Phédre, l'autre Gorgias, du nom d'un des Interlocuteurs que l'Auteur y fait parler avec Socrate. Son dessein dans Gorgias, selon la remarque de Quintilien, est de réfuter ce que les autres pensent de la Rhétorique, au lieu que dans Phédre il établit ce qu'il en pense lui-même.

Instit. Orator. l. 2. c. 15.

Le Pere Rapin trouve Platon *toûjours grand dans ses desseins, toûjours élevé dans sa maniere, toûjours admirable dans son ordonnance & dans son execution :* de sorte *qu'il se fait des projets plus vastes de tous les arts & de toutes les sciences, que les autres qui en ont traité aprés lui.*

Compar. de Demosth. & Cic. p. 6. 7. 8.

Le jugement du Pere Rapin peut se justifier par le Dialogue de Phédre, où en effet il y a du grand, du sublime & du merveilleux, dans la maniere dont Platon s'y prend pour instruire l'Orateur. Car comme la beauté du discours est un des caracteres les plus sensibles de l'Eloquence, & que, quand un ouvrage nous plaît, la premiere chose qui se presente, c'est de dire, *cela est beau*, sans trop savoir quelque-fois ce que l'on dit, il

PLATON.

entreprend d'expliquer en quoi consiste cette veritable beauté. Pour nous en donner une idée, il remonte jusques à la premiere source, posant pour principe que Dieu seul est beau par lui-même, & que la vraye beauté parmi les hommes, est celle des ames qui s'attachent à Dieu d'esprit & de cœur par l'étude de la sagesse & par l'amour de la vertu.

La vraye beauté néanmoins se trouve aussi dans le discours, parce qu'il est l'image de la raison; comme elle se trouve dans la raison, parce qu'elle est l'image de Dieu. Mais il n'y a, selon Platon, ni raison hors de la verité & de la vertu, ni image de la raison dans un discours, si la vertu & la verité ne l'animent, & si outre cela il n'y a du dessein, de l'ordre, de la conduite, de la convenance avec ce que l'on traite, sans quoi les ornemens & les brillans de l'expression ne sont que de fausses beautez.

Ce que Platon demande par cette haute idée qu'il nous donne de l'Eloquence, il l'explique lui-même. C'est un genie superieur par son élevation & par son extrême justesse; c'est une science presque generale de toutes

choſes ; c'eſt un exercice continuel de la parole ; c'eſt enfin le diſcernement des eſprits, parce que l'habileté de l'Orateur n'eſt autre choſe que l'art de tourner les volontez comme il lui plaît.

Le genie & la ſcience donnent les idées des choſes pour les définir, & en font connoître les eſpeces ou les parties, tant pour les diviſer, que pour les ranger. Par la définition du ſujet, on donne un centre à toutes les parties du diſcours, on y répand la lumiere, on en bannit les choſes étrangeres, on fixe l'eſprit de l'auditeur, & l'on donne un fondement ſolide à toutes ſes preuves. Par la diviſion, on diſtingue dans ſon objet, comme dans un corps, la droite & la gauche, le fort & le foible, le bon & le mauvais, ou même diverſes vertus, ou au contraire differens vices. Platon comprend toutes ces choſes quelque-fois ſous le nom de la Dialectique, faculté admirable dans ſon ſens, & telle en un mot, que, ſi quelqu'un la poſſedoit de la maniere qu'il la conçoit, il le regarderoit, dit-il, non-ſeulement comme un grand homme, mais comme un Dieu.

Dans Phédre p. 262.

Pour ce qui est du discernement des esprits, on se rend capable de le faire par une étude serieuse du monde. C'est-là qu'on apprend à connoître les hommes, malgré les voiles dont ils se couvrent pour se déguiser, & à distinguer les temps, soit de se taire ou de parler, soit d'être concis ou diffus, soit d'exciter la pitié ou la colere, soit d'employer la force du discours ou la douceur. *Voilà*, dit-il, *ce que c'est proprement que l'Art, & ce que les Maîtres, les Orateurs, tous ceux qui écrivent doivent savoir, s'ils aspirent à la perfection.* D'où il conclut (1) que *ce n'est pas une petite affaire que l'Eloquence, mais une chose qui demande un trés-grand travail, dont même le succés est fort douteux.* PLATON.

S'il y a du grand dans toute cette doctrine de Platon, il n'y en a pas moins dans la vûë qu'il veut que l'Orateur se propose. *Ce n'est*, dit-il, *ni pour la gloire de bien dire, ni même pour celle de bien faire, qu'il faut risquer tant de peine; c'est dans la vûë de plaire aux Dieux, qui sont nos maî-* Ibid. p. 273

(1) οὐ σμικρόν γε φαίνεται ἔργον. p. m. 271. ταῦτα δ' οὐ μή ποτε κτήσηται ἄνευ πολλῆς πραγματείας.

PLATON. *tres, & à qui on plaît en faiſant bien; au lieu que tous les hommes ſont leurs eſclaves, & qu'on ne doit pas ſe mettre beaucoup en peine de leur plaire.* Ne ſemble-t-il pas vouloir dire, qu'on ne leur plaît ſouvent qu'en faiſant mal? C'étoit la penſée d'un autre Philoſophe, qui prouvoit qu'*on ne devoit point ſe mêler des affaires de la République; parce que, ſi on y agit bien, on offenſe les hommes; & ſi on y agit mal, on offenſe les Dieux.*

L'élevation de Platon paroît encore dans les deux modeles qu'il veut qu'on ait devant les yeux lorſqu'on aſpire à l'Eloquence, c'eſt Periclés & Iſocrate. Le premier étoit en effet un modele pour les diſcours d'uſage, que font ceux qui ont à parler en public; le ſecond en eſt un auſſi pour les diſcours d'apparat, ſur-tout quand on ne les fait pas pour les prononcer. A la verité les ouvrages de Periclés ne ſont pas venus juſqu'à nous, & nous ſavons ſeulement qu'on trouvoit dans ſon éloquence des éclairs & des foudres, la vertu de porter le trouble dans l'ame, & de laiſſer des aiguillons dans le cœur, leſquels mettoient toute la Grece en mouvement: mais

nous avons les écrits du dernier, & par l'éloge magnifique qu'en fait Platon, on pourra juger de son goût lorsque je parlerai d'Isocrate.

PLATON.

A la fin de Phédre.

Avant que de nous proposer ces grands modeles, il se donne un relief merveilleux dans le procés qu'il fait à des Orateurs, qui, selon lui, ne sont point à suivre, & à des maîtres qu'il ne faut point écouter : dans l'un & dans l'autre genre il s'en prend à ce qu'il y a de plus celebre, & s'éleve fort au-dessus de tous, par la beauté de la critique qu'il en fait.

Pour ce qui est des Orateurs, il frappe particulierement sur Lysias ; & ce n'est point par quelque endroit foible qu'il attaque ce fameux Orateur ; mais c'est sur un discours qui passoit pour un chef-d'œuvre. Il le rapporte tout entier, & par un trait des plus hardis, il nous propose sur le même sujet un discours de sa façon, tel qu'il croit que Lysias l'auroit dû faire. Il ne trouve dans le premier que de vains ornemens, qui flattent l'oreille & n'expliquent point son sujet. Il y trouve d'ennuyeuses redites, propres peut-être à montrer dans l'Auteur une assez grande fecondité d'expressions, mais

PLATON.

aussi une égale sterilité de pensées. Il ne trouve point que Lysias donne les vrayes raisons de ce qu'il avance ; il prétend même qu'il n'avoit garde de les donner, n'ayant pas eu soin de poser d'abord l'idée de son sujet, qui pouvoit seule les lui fournir. Il trouve enfin que ce discours n'est qu'un amas de pensées jettées au hazard ; au lieu qu'à ranger naturellement un sujet, il y a un commencement, un milieu, une fin, qui ne sauroient changer de place. Au contraire, dans le discours de sa façon qu'il oppose à celui de Lysias, il nous donne d'abord l'idée de sa matiere, afin qu'on sache de quoi il s'agit ; & il pose pour maxime que c'est la methode qu'il *faut* (2) garder en toutes choses. Il divise cette même matiere en ses especes, afin qu'il n'y ait point de méprise dans l'application de ce qu'il dira ; & il dispose tellement ses pensées, qu'elles ne font qu'un même tout, mais un tout qui a de l'ame & de la vie, dont on ne peut déranger les parties

Dans Phéd. p. 264.

(2) Omnis quæ suscipitur aliqua de re disputatio, debet à definitione proficisci, ut intelligatur quid sit id de quo disputetur. *Cic. 1. de Offic. ex Plat. in Phæd.*

ſans les gâter. Les mouvemens n'y paroiſſent qu'après la preuve ; & ſes penſées par un enchaînement naturel, ſe produiſent les unes les autres juſques à la péroraiſon, qui en contient une juſte récapitulation.

C'eſt une preuve que ce Philoſophe n'étoit point ennemi de la Rhétorique : quelques-uns néanmoins l'ont crû, parce qu'il ſe mocque encore de divers Rhéteurs celebres, de Gorgias, de Thraſymaque, de Theodore & de bien d'autres : mais il s'en mocque, parce qu'ils ne ſont pas aſſez habiles, ſelon lui, & que toutes leurs regles ne pouvoient conduire à rien de meilleur que ce qu'avoit fait Lyſias. Auſſi les raille-t-il tous finement, les uns avec leurs préceptes ſur l'Exorde, la Narration, la Preuve, l'Amplification ; les autres ſur les explications vives & ſur les digreſſions qu'ils demandoient ; les autres ſur la préference du vraiſemblable au vrai, ſur leurs manieres de faire paroître grandes les petites choſes, & petites les grandes ; d'exprimer les anciennes (3) par des tours nouveaux, & les nouvelles comme auroient fait les Anciens ; de ſe

Dans Phéd. 267.

(3) Καινά τ' ἀρχαίως, τά τ' ἐναντία καινῶς.

PLATON. faire un ſtyle trop concis ou trop diffus, ſans ſavoir garder un juſte milieu; les autres enfin ſur leurs merveilleuſes figures de Rhétorique, auſquelles ils donnoient les grands noms de *Diplaſiologie*, *Gnomologie*, *Iconologie*, *Orthoépée*, *Evépée*, *&c.* à l'occaſion deſquels il jette ſur leurs inventeurs un ſi grand ridicule, & mêle tant d'eſprit & tant d'éloquence dans ce qu'il dit, qu'il eſt fort difficile de ne pas donner dans ſon ſens.

Telle eſt la nature de la Rhétorique; on ne ſauroit la blâmer avec quelque ſuccés, qu'on ne mette en uſage dans ſon diſcours les mêmes choſes qu'on y veut détruire. C'eſt ainſi que, dans Ciceron, Antoine fait un diſcours trés-éloquent pour donner une idée aſſez baſſe de l'Eloquence, & l'oppoſer à l'idée magnifique que Craſſus en a d'abord donnée. Ce qui fait dire à Craſſus (4) qu'Antoine a repreſenté l'Orateur comme un homme du plus bas étage. Au fond Antoine & Platon ne cherchent qu'à ſe divertir. Platon le marque lui même (5),

1. de Orat. à n. 213. ad n. 263.

(4) Remigem aliquem aut bajulum Oratorem deſcripſeras. *2. de Orat. p. m.* 141.

(5) οὐκοῦν ἤδη πεπαίσθω μετρίως ἡμῖν τὰ περὶ λόγων. *p. m.* 278.

PLATON.

aussi-bien qu'Antoine (6). Et la matiere y est fort propre, puisqu'il n'y a rien de si important dans l'Eloquence, qui, à le prendre dans les préceptes, ne soit, de l'aveu des connoisseurs, autant susceptible de ridicule, si l'on veut s'en mocquer, qu'il est digne d'admiration, lorsqu'il est mis en œuvre & executé à propos.

Ainsi les railleries de Platon ne le rendent que plus digne des éloges que Ciceron lui a donnez. Cet Orateur si capable d'en juger, le regarde (7) comme un excellent Maître, soit pour connoître la verité, soit pour la persuader. Il merite le premier éloge par la beauté de son esprit, par sa pénetration, par son étenduë, jointes partout à une methode admirable d'approfondir les questions. Il merite le second par l'élegance premierement & par l'élevation de son style, ce qui le fait aussi regarder comme un grand

(6) Heri enim hoc mihi proposueram ut hos à te discipulos abducerem. Nunc, Catulo audiente, videor debere non tam pugnare tecum, quàm quid ipse sentiam dicere. 2. *de Orat. p. m.* 141.

(7) Ille non intelligendi solùm, sed etiam dicendi gravissimus auctor & magister Plato. *Cic. in Orat. n.* 10.

PLATON. Orateur ; & en ſecond lieu par l'importance & par l'utilité de ſes préceptes.

Rien n'eſt plus inſtructif en ce genre, que de mettre, comme il a fait, le bon & le mauvais, ou l'excellent & le mediocre vis-à-vis l'un de l'autre, afin qu'on puiſſe en juger, la vraye idée du beau s'imprimant bien davantage, lorſqu'on a fait quelque attention ſur ce qui n'en a tout au plus que l'apparence.

Rien n'eſt auſſi plus utile, que de nous faire concevoir comme des badineries tous les préceptes de Rhétorique qu'on donnoit alors aux enfans ; à moins qu'on ne s'en faſſe une autre idée, & qu'on n'en faſſe un autre uſage que ne faiſoient les Rhéteurs qu'il attaque. Ces Rhéteurs regardoient leurs préceptes comme ce qu'il y a de plus parfait dans l'Art oratoire ; & Platon, non plus que Ciceron, ne les regarde que comme une préparation (8) à des préceptes plus importans. Ces Rhéteurs n'exigeoient ni le genie, ni les belles connoiſſances, ni l'exercice ; Platon au contraire ſoûtient qu'il eſt impoſſible qu'un

Phed. p. m. 266.

(8) τὰ πρὸ τῆς τέχνης, *Artis apparatus.*

homme devienne Orateur, si l'une de ces trois choses lui manque. Enfin, selon Platon, il faut connoître le caractere de ceux à qui on parle, afin de leur proposer nos pensées d'une maniere convenable, comme le Medecin (9) doit savoir le temperament de ses malades, pour varier ses remedes, & n'appliquer à chacun que ceux qu'il faut. C'est pour cela que ce Philosophe demande dans l'Orateur, comme nous l'avons vû, une grande experience du monde : c'est de quoi les Rhéteurs prétendoient dispenser leurs disciples par la vertu de leurs préceptes. C'est un fait difficile à croire ; mais Lucien nous en confirme la verité, en se mocquant, comme Platon, de ces Sophistes.

PLATON.

In Præceptore Rhetorum.

Platon, au jugement de Longin, nous a encore enseigné une autre route, qui peut nous conduire à l'Eloquence, si nous ne voulons point la negliger. Quelle est cette route ? C'est

Dans le Traité du Subl. 11.

(9) Sicut Medico diligenti, priusquàm conètur ægro adhibere medicinam, non solùm morbus ejus cui mederi volet, sed etiam consuetudo valentis, & natura corporis cognoscenda est. *Cic.* 2. *de Orat. n.* 186.

PLATON.

l'imitation & l'émulation des Poëtes & des Ecrivains illustres qui ont vêcu avant nous. En effet ce Philosophe, grand imitateur d'Homere, dit Longin, est venu comme un nouvel Athlete, disputer de toute sa force le prix à Homere même, c'est-à-dire, à celui qui étoit l'admiration de tous les siecles précedens. Et, si nous en croyons Athénée (10), Platon a été le rival des Auteurs mêmes de son tems, entre autres de Xenophon, ou, pour mieux dire, ces deux grands Génies se sentant tous deux de la force, ont été rivaux l'un de l'autre.

Ces combats sont d'autant plus glorieux, qu'on peût même y être vaincu sans honte : mais Platon, à ce qu'on prétend, n'y va pas toûjours de bonne foi, & s'attache non-seulement à faire mieux que ceux qu'il veut surpasser, mais à les décrier par des calomnies. C'est ainsi, dit-on, qu'il en use à l'égard des Orateurs & des Maîtres, sur-tout dans son Gorgias.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que, dans

(10) Licebit intelligere splendidissimum Platonem æmulũ Xenophontis non immeritò fuisse, vel potiùs &c. *Athen. l.* 11. *p. m.* 504.

ce Dialogue, ce Philosophe distingue quatre arts utiles à la vie, deux pour le corps, & deux pour l'esprit, lesquels se répondent les uns aux autres. Pour le corps, il distingue la *Gymnastique*, qui par des exercices bien entendus entretient la santé; & la *Medecine*, qui guérit les maladies. Pour l'esprit, il distingue l'art de dicter de sages loix, ou la *Sagesse*, qui par ses leçons entretient la santé de l'ame; & la *Justice*, qui en arrête les passions ou les maladies. Lés arts pernicieux qui contrefont ces arts utiles, par rapport au corps, sont premierement la *Composition des fards*, qui prétend imiter la Gymnastique, & qui, avec du rouge ou du blanc, donne au teint une beauté que la nature lui a refusée, ce qui n'est qu'un faux embonpoint; en second lieu l'art *des Cuisiniers*, vrais singes des Medecins, & qui, avec une simple routine de ce qui flatte le goût, présentent des mets quelque-fois trés-délicieux & trés-nuisibles en même tems à la santé. Par raport à l'ame, un art pernicieux, c'est d'un côté la *Sophistique*, qui fait à l'esprit ce que la composition des fards fait au corps, c'est-à-dire, qu'elle impose par une

PLATON.

In Gorg. p. m. 464. 465.

PLATON. vaine apparence de ſageſſe ; d'autre côté c'eſt la *Rhétorique*, qui, ſous un maſque de juſtice ou de verité, imite en ſa maniere les Cuiſiniers, & empoiſonne, pour ainſi dire, les auditeurs, parce qu'elle ne s'étudie qu'à leur dire ce qui les flatte, & non ce qui leur eſt ſalutaire. Telle eſt la fameuſe comparaiſon que Platon fait de l'Eloquence avec l'adreſſe des Cuiſiniers, & l'idée par conſequent qu'il ſemble donner tant des Maîtres que des Orateurs. Il les accuſe non ſeulement d'ignorance, de vanité & de folie ; mais de méchanceté & d'injuſtice.

Car, au lieu de renfermer leur art dans les bornes de ſon objet, qui ſont les diſcours d'uſage dans la vie, leur vanité, ſi on en croit ce Philoſophe, ne lui donnoit aucunes bornes, prétendant qu'il rendoit capable de parler de toutes choſes, & d'en parler mieux que ceux qui les enſeignent. *Admirez*, dit dans Platon l'un de ces Rhéteurs, *combien, par le moyen de l'Art que nous enſeignons, les études ſont abregées ! Diſpenſé de rien apprendre, quand il ſait nôtre Art, un homme eſt en état de parler de tout !* Cependant que ſait le

In Gorg.

fanfaron qui parle ainſi ? il ne ſait pas même dire ce que c'eſt que cet Art, ſinon qu'il eſt le plus beau de tous, & que ſon uſage eſt de parler des plus grandes choſes. Telle eſt ſon ignorance & ſa vanité. Son crime eſt d'être perſuadé & d'enſeigner qu'on n'eſt en ce monde que pour ſatisfaire ſes paſſions; & d'employer ſes talens, non pas à trouver des tours pour faire goûter aux hommes des veritez utiles, mais à ne rien dire que ce qui peut leur plaire afin de faire fortune. Platon conclut que ce n'eſt donc qu'une lâche flatterie que l'Eloquence, & qu'elle n'eſt pas un Art. Il ne faut point d'art en effet à un Cuiſinier qui ne cherche qu'à flatter le goût. Il lui faudroit un art, s'il vouloit ne préſenter que des alimens & des aſſaiſonnemens ſalutaires, parce que l'agréable & l'utile n'étant pas la même choſe, il n'appartient qu'à l'Art de diſcerner les agrémens utiles de ceux qui ſont pernicieux. Il lui faudroit auſſi le courage du Medecin, qui oſe préſenter le remede, quelque déſagréable qu'il ſoit, s'il ne peut faire autrement.

PLATON.

In Gorg. p. m. 491.

Ibid. p. 501.

On voit le ſens du Philoſophe. Ce n'eſt pas l'Eloquence en general qu'il

PLATON.

condamne ; c'eſt une Eloquence ſcelerate dans ſes deſſeins, qui ne ſongeoit qu'à ſe ſatisfaire contre les regles ; oblique & inſidieuſe dans ſes maximes, qui ne viſoit qu'à tromper ; mal-inſtruite de ſes propres regles, juſqu'à ignorer la définition de l'Art & ſa veritable fin ; fauſſe dans ſes manieres, qui ne pouvoit ſe diſpenſer d'uſer de menſonges, & qui, à la place des ſolides beautez, ne pouvoit guéres qu'en ſubſtituer de frivoles. En un mot il en veut aux Maîtres & aux Orateurs de ſon ſiecle. *C'eſt*, leur dit-il, *votre conduite que je condamne, & la maniere dont vous vous y prenez pour rëüſſir* (11).

Inſtit. Orator. l. 2. c. 15.

Auſſi Quintilien ſe plaint-il qu'il y a des gens qui, pour juger de la Rhétorique, ſe contentent de lire quelques endroits de ce Dialogue aſſez mal-extraits (12), & qui, aprés les avoir lus, ſe mettent dans l'eſprit que la Rhétorique, ſelon Platon, n'eſt ni un Art ni rien d'utile ; tandis que ce Philoſophe s'attache par tout à l'Eloquence & qu'il en donne des regles ; tandis

(11) τοῦτον τὸν τρόπον ὃν ὑμεῖς πολιτεύεσθε.

(12) Pauca imperitè à prioribus excerpta. *Ibid.*

qu'on voit de lui l'Apologie de Socrate, l'Oraiſon funebre de ceux qui étoient morts au ſervice de la Patrie, un autre Diſcours qu'il oppoſe à celui de Lyſias, & un Eloge ſi magnifique de l'Eloquence d'Iſocrate.

Le docte & celebre M. Dacier dit pareillement, que, *par la Rhétorique* que Socrate condamne dans ce Dialogue, *il eſt aiſé de voir que* ce Philoſophe *veut parler de cet Art qui n'a aucun égard à la verité, qui ne cherche que la vrai-ſemblance, & qui n'a d'autre but que d'orner & d'embellir un ſujet.* M.Dacier croit pouvoir donner pour exemple de cet Art le *Panégyrique d'Helene dans Iſocrate*, dans la penſée qu'il a que ce fameux Rhéteur *n'employe dans ce diſcours que les figures de la Rhétorique, & ne cherche ni les preuves ni les raiſonnemens de la Dialectique*: ſur quoi je crains que cet illuſtre Auteur ne ſoit allé & contre les ſentimens que Platon avoit d'Iſocrate, & contre ceux qu'il faut quelquefois avoir du Panégyrique.

Oeuvres de Plat. tom. 1. p. 205.

Sans nous arrêter ſur cela, ajoûtons que Platon reconnoît formellement une veritable Eloquence, qui n'a pour but que d'être utile & d'é-

In Gorg. p. 503. 504.

PLATON. tablir la verité & la justice (13). Ceux que ce Philosophe attaque la reconnoissent aussi ; mais ils la soûtiennent inutile, parce qu'elle ne sert point à s'avancer. Platon lui-même ne la croit pas d'un grand usage, mais c'est par d'autres raisons. La premiere est, que les flatteurs la décrient aussi aisément dans l'esprit du peuple, qu'un Cuisinier décrieroit auprés d'un enfant malade, un Medecin qui ne le flatteroit point. La seconde est, que tous les hommes sont corrompus, & il faut être homme de bien pour soûtenir le caractere d'Orateur.

L. 1. de Orat. n. 47. Avec tout cela Ciceron paroît croire que ce Philosophe condamne absolument l'Eloquence, & la tourne en ridicule. N'est ce point en effet la pensée de cet Orateur, lorsqu'il dit sous le nom de Crassus : *Je lûs pour lors son Gorgias, & ce que j'y admirai le plus, c'est qu'en se mocquant des Orateurs, il se montre lui-même un Orateur merveilleux?*

On peut répondre, que ces paroles ne contiennent pas le propre sentiment de Ciceron, & qu'elles expri-

(13) ἀνάγκη τὸν ῥητορικὸν δίκαιον εἶναι, τὸν δὲ δίκαιον τὰ δίκαια βούλεσθαι. *Socr. in Gorg.*

ment plûtôt le caractere du commun des hommes, qui ne s'instruisent que superficiellement des choses pour en juger. Neanmoins le Commentateur de Platon prend à la lettre ce que dit l'Orateur Romain, & il appelle de son jugement à Platon même, dont il rapporte des textes si clairs & si précis, qu'il faut ou ne les avoir pas lûs, ou n'y pas penser, ou prendre plaisir à se tromper soi-même ou à tromper les autres, pour soûtenir que Platon a regardé la Rhétorique comme une chose nuisible aux hommes. Et c'est sans doute sur ces fondemens que saint Augustin soûtient à Cresconius, que Platon n'a blâmé que la Sophistique, & que c'est cet art pernicieux qu'il a voulu bannir des Républiques.

Cependant on ne peut nier que ce Philosophe n'ait condamné l'Eloquence qui donne le faux pour le vrai, & le vice pour la vertu. Or le faux & le vice peuvent être ou dans les tours & dans les manieres, ce qui fait la Sophistique ; ou dans les choses que l'on avance, ce qui fait l'erreur ou le mensonge. Dans l'un & l'autre cas il condamne l'Eloquence, & la traite

PLATON. de *fausse*, comme le remarque fort bien M. Dacier dans ce qu'il nous a donné des œuvres de Platon. Mais à proprement parler, dans le second cas, Platon ne devoit condamner que l'abus qu'on fait de l'Eloquence, & non pas lui donner l'épithete qu'il lui donne. Il y a bien de la difference entre *la fausse Eloquence* & *l'Eloquence qui dit faux*, comme il y en a aussi beaucoup entre *la vraye Eloquence* & *l'Eloquence qui dit vrai.* VERUS & VERAX expriment cette difference.

Tom. 1. p. 200.

Quand donc un homme, dans un discours oratoire, s'exprime d'une maniere naturelle, & qu'en s'exprimant ainsi, il donne l'erreur pour la verité, on n'a pas raison pour cela de dire que c'est un faux Orateur qui contrefait le veritable, puisque son éloquence est aussi solide que celle d'un Orateur qui dit vrai. Ce qu'on peut dire, c'est qu'il ment, & que c'est un malhonnête homme qui contrefait un homme de bien; encore faut-il pour cela qu'il parle contre sa conscience; car s'il agit de bonne foi, & s'il ne porte à l'erreur que parce qu'il se trompe lui-même, on ne peut lui rien reprocher sur ses mœurs, non plus

que sur son éloquence. PLATON.

Cela étant, il y a un fait à examiner, qui est de savoir si les Rhéteurs sont coupables de tous les reproches que leur fait Platon. On rapporte sur cela que Gorgias, ayant vû le Dialogue qui porte son nom, & où ce Philosophe en fait une peinture si affreuse, ce Rhéteur dit sans façon, que *Platon étoit un très-habile calomniateur*(14), sans qu'il paroisse s'en être autrement mis en peine, comme étant audessus de ces satires.

Il paroît certain que ce Rhéteur avoit du merite ; il étoit riche, fort consideré, savant Maître de Rhétorique, grand Orateur, d'une haute réputation. Un Historien, dans Diogene Laërce, rend un témoignage glorieux à son habileté, & croit faire honneur à Empedocle de le lui donner pour disciple. Diodore de Sicile n'en parle pas moins avantageusement. Il donne (15) la qualité de *sage* à son Eloquence, & il le represente comme un homme si fort audessus de

Satyrus apud Laërt. in Emped. p. m. 218.

Diod. Sic. l. 12. p. m. 99. Henric. Steph. 313.

(14) ὡς καλῶς οἶδε Πλάτων ἰαμβίζειν. *I.* Ad maledicendum aptissimum esse. *Ath. l.* 11. *p. m.* 505.

(15) Sapientis Eloquentiæ studio eminuit.

PLATON.

tous les Orateurs & de tous les Maîtres de ſon ſiecle, que ſes diſciples lui donnoient chacun plus de quatre cens piſtoles (16) de récompenſe. Il ajoûte que Gorgias fut le chef de l'ambaſſade que la ville de Leonce envoya aux Athéniens, pour leur demander du ſecours contre les Syracuſains. Les Athéniens, eſprits fins & délicats, admirerent ſon Eloquence ; ils en furent charmez, & lui accorderent ce qu'il demandoit. On fit grand cas de ſon diſcours, appellé *Olympiaque*, ce qui eſt confirmé par Ariſtote, Quintilien & Pauſanias. On n'eſtima pas moins la harangue de ce Rhéteur, appellée *Pythienne*. La haute idée qu'on eut de lui, ſelon Ciceron, lui fit dreſſer dans le Temple de Delphes, non une ſtatuë dorée, mais toute d'or, honneur qu'on n'avoit encore rendu à perſonne, & qu'on ne rendit qu'à lui. Les jours qu'il prononça les deux harangues dont je viens de parler, furent appellez des jours de fêtes. Thucydide & Critias, ſelon Philoſtrate, lui furent redevables de l'élevation de leur ſtyle : ce qui fait voir que ce Rhéteur, en s'attachant au brillant de la

Pauſan. l. 6. c. 27. p. 495. & l. 10 p. 842.

Cic. 3. de Orat. n. 129.

(16) Centum minas à ſingulis acciperet.

diction,

PLATON.

diction, ne négligeoit point les beautez solides. Isocrate fut son disciple, & il paroît en avoir pris toutes les manieres. Il y en a même* qui ont voulu dire qu'il lui avoit pris son fameux discours intitulé *le Panégyrique*. Photius (17) convient qu'à peu de chose prés les pensées & les preuves de ce discours sont de Gorgias en même tems & de Lysias, quoique, selon lui, tout l'honneur de la composition appartienne d'ailleurs à Isocrate. Enfin Platon lui-même, qui décrie si fort les manieres de Gorgias, les affecte dans tous ses ouvrages; il ne faut que le lire pour s'en convaincre, outre que Denys (18) d'Halicarnasse atteste comme une chose connuë de tout le monde, que ce Philosophe, à l'âge de quatre-vingts ans, avoit encore la passion de polir ses discours, d'en ranger les mots, de tourner ses périodes avec autant de soin, qu'une femme en prend à s'ajuster.

Quint. Instit. Orat. l. 3. c. 1. & Phot. p. 1454. Cic. in Orator. n. 176.

* *Apud Plutarch. in Isocr. vita.*

(17) A Gorgiæ Leontini & Lysiæ Enthymematis & Epicherematis parùm mutata est oratio Panegyrica Isocratis. *Phot. p. m.* 1455.

(18) Κτενίζων καὶ βοστρυχίζων . . . οὐ διέλιπεν ὀγδοήκοντα γεγονὼς ἔτη. *Dionys. Halicar.* περὶ συνθέσ.

PLATON.

Que dire donc des portraits qu'il nous a fait des Rhéteurs ? Ce que l'on pourroit dire des portraits désavantageux que feroit un Poëte pour décrier quelqu'un contre sa conscience. Les Anciens (19) ont crû qu'il est permis dans les dialogues de faire dire aux interlocuteurs ce qu'ils n'ont jamais dit. Platon a poussé la licence jusqu'à les faire parler contre leurs propres sentimens. Il en usa de la sorte à l'égard même de Socrate, comme à l'égard de Gorgias ; aussi ce dernier le traita-t-il de *calomniateur*, comme nous avons vû, & le premier de *menteur*, en assurant l'un & l'autre * qu'ils n'avoient jamais eu de tels entretiens. Il y a plus : Platon avoit ses passions & ses défauts ; il en vouloit aux richesses & à la gloire des Orateurs ; c'est pour cela qu'il les a décriez, aussi bien que les Poëtes. Il a même fort maltraité des personnes considerables dans la République, & qui étoient des gens de bien, dont Athenée a donné une longue liste,

Diog. Laërt in Plat. p. m. 78.

* *Ibid. & Athen. l. 11. p. 505.*

Athen. ibid.

(19) Puto fore ut mirere nos id locutos esse inter nos, quod nunquam locuti sumus ; sed nosti morem Dialogorum. *Cic. Ep. ad M. Varron. l. 9. Ep. 8.*

PLATON.

que l'on peut voir ; (20) ce qui fait dire que Platon étoit vain, envieux & méchant ; qu'il ne vouloit du bien à personne ; qu'il y a du superflu, du faux & du mauvais dans ses dialogues ; qu'il y outre les matieres, & qu'il y fait parler ensemble des personnes qui ne se sont jamais vûës, & n'ont pû se voir.

C'est à peu prés ce que le Pere Cresol & le Pere Vavasseur Jesuites ont remarqué à l'avantage de Gorgias, sur la foi des garants que je cite. Vossius trouve aussi que Platon exagere, qu'il n'est pas de bonne foi, & qu'en parlant contre les Sophistes, il employe lui-même les mauvais artifices de la Sophistique. Paul Beni en a jugé de même, & ce jugement est conforme à celui d'Aristide, lequel dans les discours qu'il a fait pour la Rhétorique contre Platon, montre que la preuve de ce Philosophe est un sophisme, lorsqu'il prétend faire voir que l'Eloquence ne vise qu'à flatter le peuple ; il ajoûte que cela ne s'ac-

Theat. Rhetor. l. 1. c. 5. De ludicra dictione.

Voss. de Nat. & constit. Rhetoric. p. 462.

Dans ses Dissert. oratoires.

Aristid in Orat. Et ex eo Phot. p 1247. 1255. &c.

(20) Erga cunctos malevolus, invidus, moribus parùm probis, cupidior gloriæ. *Athen. ibid. p. 506. 507. &c. Vide Dionys. Halicarn. ad Pomp.*

corde, ni avec cette genereuſe liberté des Orateurs, qui leur fait contredire les opinions populaires, quand elles ſont mauvaiſes ; ni avec cette force qui les fait triompher des eſprits les plus rebelles ; ni avec l'idée même de la Rhétorique, qui eſt l'Art de perſuader.

Ainſi, à l'égard de la victoire que Socrate paroît remporter ſur Polus & Gorgias dans le dialogue qui porte le nom de ce dernier, le Pere Creſol n'y trouve aucun fondement. A dire vrai, Platon fait paſſer bien des choſes à Socrate par ces deux Rhéteurs, qu'on ne doit pas lui paſſer ; & leur en fait auſſi bien avancer, que des hommes un peu éclairez ne doivent pas avancer. Or ce n'eſt que par ce moyen que le champ de bataille demeure à Socrate. C'eſt ce qui a fait dire à Ciceron, que le triomphe de ce Philoſophe n'eſt qu'un triomphe en idée, & que ſa diſpute avec les Orateurs n'eſt qu'une invention de Platon, ou du moins, ſi c'eſt un triomphe réel, qu'il n'eſt fondé que ſur la foibleſſe de l'adverſaire.

3. de Orat. n. 119.

Il eſt pourtant difficile de croire que Platon ait calomnié Gorgias ſur tout ce qu'il dit de lui, par exemple ſur

l'enflure de son style, ou sur *sa vanité.* Et c'est peut-être sur quoi le Pere Cresol ne prétend pas défendre ce Rhéteur, lorsqu'il dit qu'*il ne veut pas le justifier en tout.* Pour son style, Longin, Hermogéne & Aristote ne le blâment pas moins que Platon. On blâme aussi son mauvais goût dans les métaphores, & c'est ce que Denys d'Halicarnasse blâme aussi dans Platon. D'autres ont blâmé ses affectations dans le nombre, l'harmonie, la cadence & autres ornemens de la diction, lesquels paroissent petits quand ils sont seuls & trop fréquens; & pour ce qui est de sa vanité, si nous en croyons Ciceron (21), elle alloit jusqu'à l'insolence, ce Rhéteur se faisant fort *d'avoir l'Art de rendre mauvais le bon droit, & de faire triompher l'injustice.* Il n'y a point d'apparence que cette vanité ait réüssi à Gorgias, puisqu'au rapport d'Aristote, elle avoit rendu Protagore odieux à tout son siecle; d'autant plus que ce grand secret n'étoit aprés tout qu'une puerilité, qui con-

PLATON.

Cresol. ibid.

Dion. Halic. tom. 2. p. 127.

Dion. Halic. tom 2. p 165. lin. 42. p. 127. lin. 19.

Arist. in Rhet. l. 2. c. 24.

(21) Gorgias, Thrasymachus... aliique profitebantur arrogantibus sanè verbis docere quemadmodum causa inferior dicendo fieri superior posset *Cic. de clar. Orator. n.* 30.

PLATON. ſiſtoit, quand vous avanciez les choſes les plus incroyables, à les ſoûtenir plauſibles, parce qu'il eſt vraiſemblable qu'il arrive des choſes contre la vrai-ſemblance. A cette vanité Gorgias en ajoûtoit une ſeconde; il faiſoit profeſſion de pouvoir traiter ſur le champ quelque ſujet qu'on lui propoſât; mais ce qui paſſe tout le reſte, c'eſt ſa ſtatuë de Delphes. Ce qu'en dit Catulus dans Ciceron, eſt fort glorieux pour Gorgias, & de la maniere dont il le dit, il ſembleroit qu'il n'y auroit point deux ſentimens ſur la verité de ce fait. Cependant tous les Hiſtoriens n'en conviennent pas; & non ſeulement quelques-uns diſent qu'elle n'étoit que dorée, ce qui feroit peu au ſujet; mais ce qui y fait beaucoup, il y en a qui diſent que ce ne fut pas la Gréce qui la fit ériger pour honorer le merite de Gorgias, mais qu'il ſe l'a fit ériger lui-même; & on rapporte à ce ſujet un mot de Platon, qui le voyant de retour à Athenes, *Voici*, dit-il, *ce beau Gorgias tout d'or*; à quoi Gorgias répondit, *Voici le bel Archiloque* (22) *d'Athenes*. Le mot de Pla-

Cic. 3. de Orat. n. 129.

Ibid.

Pauſan. l. 6. c. 17. p. 495.

Apud Athen. l. 11. p. m. 505.

(22) C'eſt à dire, *un grand médiſant*, ou *un calomniateur*.

PLATON.

ton suppose que la statuë étoit toute d'or, & l'Historien qui le rapporte dans Athenée, dit nettement que Gorgias lui-même se l'étoit fait ériger. C'est aussi précisément ce qu'en dit Pline (23). Pausanias qui dit qu'elle n'étoit que dorée, dit en même tems qu'elle lui fut érigée par Eumolpus petit-fils de sa sœur; ce qui est fort éloigné encore de ce qu'en a dit Ciceron. Il se peut faire que la raillerie de Platon ait donné cours à l'opinion que Pline a adoptée, & cependant cette raillerie peut subsister dans la bouche *d'un envieux*, quand même cette opinion seroit fausse, & que la Gréce auroit effectivement honoré Gorgias d'une statuë d'or. Il résulte de tout ce que j'ai dit, que ce Rhéteur se décria sans doute un peu lui-même par le caractere de son style: mais il paroît que la malignité de Platon a beaucoup contribué à le décrier plus qu'il ne meritoit.

Pausan. ibid.

On fait encore d'autres reproches à ce Philosophe, entre autres on ne conçoit point pourquoi Platon lui-

(23) Hominum primus, & auream statuam & solidam Gorgias Leontinus Delphis in templo sibi posuit. *Plin. l.* 33.

PLATON. même, dans son Phédre, * ne donnant point de bornes à l'objet de l'Orateur, blâme si fort, dans son Gorgias, les Rhéteurs d'avoir fait la même chose ; & ce qui surprend encore plus, c'est que dans ce dernier ouvrage il range Periclés (24) au nombre des faux Orateurs, aprés l'avoir proposé dans son Phédre comme un Orateur parfait. Cela confirme ce que le Commentateur a remarqué, que Platon varie dans ses jugemens ; ou ce que Paul Beni fait avoüer par ce Philosophe, que pour vaincre ses adversaires il ne se met pas toûjours en peine de dire vrai.

* *In Phæd. p. 261.*

In Dissert. Orat.

Une chose plus considerable, c'est que beaucoup de gens trouvent son Phédre trop libre, aussi bien que trop figuré, ou trop allégorique. On peut voir sur cela son Commentateur, qui tâche de le justifier. Pour moi, à parler generalement, je crois qu'il en est à peu prés de ces figures de Platon comme de celles des Poëtes, & qu'elles sont loüables à les prendre comme il faut. Mais il y en a de trop licentieuses. Ce Philosophe dit des choses touchant l'amour (25) qui sont con-

Serranus.

(24) ἐν τῇ ἀληθινῇ ῥητορικῇ ἐχρῶντο.

(25) Inhonestæ ac indecoræ narrationes

traires à l'honnêteté & à la bienséance ; & , si on les prend à la lettre , il donne par-tout une idée détestable tant de lui que de Socrate : il y fait paroître ce Philosophe , & il y paroît lui-même coupable d'un amour infame. Quand il n'y auroit que la question qu'il examine dans Phédre , elle sent fort le jeune homme , au jugement de Diogene Laërce , & c'est ce qui donne lieu de croire que ce dialogue fut le premier ouvrage de Platon. Dicearque est plus severe encore que Diogene Laërce , & on trouve qu'il a raison. Il blâme Platon d'avoir donné trop de pouvoir à l'amour , & condamne * tout le caractere de Phédre , non-seulement comme *ennuyeux* à cause des *superfluitez* qu'il trouvoit dans cette piece , selon un des Commentateurs de Ciceron , mais comme *insupportable* & *odieux* (26) à cause des saillies outrées & du débordement impetueux d'imagination qu'il y remarquoit. Comment peut-on souffrir en effet , qu'un Philosophe comme Socrate parlant con-

PLATON.

Diog. Laërt. in Plat. p. m. 78.

Cic. 4. Tusc. n. 71.

* *Apud Diog. Laërt. ibid.* ὡς φορτικόν.

Bosius in Ep. 30. l. 13. Ep. fam.

de amore , contempto lectorũ judicio. *Athen. l. 11. p. 508.*

(26) φορτικὸν *signifie* odieux & ennuieux. *M. Bayle sur Dicearque l'explique de ces* saillies , *&c.*

PLATON. tre l'amour, dise des choses qui l'obligent à se couvrir toute la tête, parce qu'il ne peut les dire sans rougir? En est-il moins coupable parce qu'il se couvre? Mais, lorsque dans la crainte d'avoir offensé le Dieu de l'amour, il en vient à une palinodie; lorsqu'il retracte ce qu'il a dit, & qu'en loüant l'amour honnête, il fait de l'amour qu'il condamne, des portraits fort vifs; alors il se découvre, & ose dire sans rougir, qu'il y aura en l'autre monde des privileges avantageux pour ceux qui, dans celui-ci, concilient cet amour criminel avec l'amour de la Philosophie. Tertullien (27) n'a pas manqué de relever une doctrine si affreuse. N'est-ce point en-effet un trait visible du *sens réprouvé*, auquel l'Ecriture nous enseigne que les Philosophes furent livrez? Quelle disproportion entre ce sentiment de Platon & ceux qu'il a d'abord marquez touchant la veritable beauté du discours, *qui doit*, se-

In Phæd. p 248.

(27) Animas Philosophorum in cœlo ponit, non tamen omnium, sed eorum qui Philosophiam exornaverint amore puerorũ. Adeò inter Philosophos magnum habet privilegium impuritas. *Tertull. l. 1. de anim. c. 54. Cresol. Thea. Rhet. p. 491.*

son lui, *ne respirer que la sagesse & la vertu!* Telles sont les inégalitez de l'esprit humain, quand il n'est pas soûtenu par les lumieres de la grace.

Il faut cependant convenir que le *Phédre* de Platon n'offre pas à tous ceux qui le lisent, une idée si désavantageuse de ce Philosophe. Du moins est-il certain que M. Dacier trouve que *Phédre & Gorgias sont des dialogues qu'on ne sauroit assez loüer.* Il se fonde sur les *excellens préceptes de Rhétorique* que l'Auteur y donne, & sur les grands principes de Morale qu'il y fournit. Mais pour donner à ces deux raisons toute la force qu'on peut y souhaiter, plusieurs choses paroissent necessaires. Premierement il faut que Platon ne se démente pas lui-même, & qu'il n'y ait point d'inégalité dans sa doctrine. Il faut en second lieu que Monsieur Dacier, selon sa promesse, examine si la censure que Dicearque a faite de Phédre, merite ou ne merite pas d'être reçûë; & si c'est avec raison ou sans raison que Ciceron a embrassé le sentiment de ce Critique. En troisiéme lieu il faut voir, si pour loüer ces deux Dialogues sans reserve, on ne doit pas se dispenser d'une regle fort

Ouvres de Platon T. 1. p. 204.

Ibid. p. 66.

PLATON. sage que M. Dacier * nous propose lui-même & qu'il emprunte de S. Jerôme.

* Ibid. pag. 3. Ce Pere applique à ce sujet la loi que Dieu donne à son peuple à l'égard d'une femme étrangere prise en guerre, lorsqu'un Israëlite vouloit l'épouser : il falloit auparavant lui faire changer d'habits, la purifier, lui couper les ongles & les cheveux. *Nous faisons de*

Lettre 146. *même*, dit saint Jerôme, *quand nous lisons les Philosophes payens* (*qui sont à nôtre égard cette femme étrangere*) *& quand les livres de la sagesse du siecle tombent entre nos mains, si nous y trouvons quelque chose d'utile, nous nous en servons en le rapportant à nos principes ; & lorsque nous y trouvons de l'inutile & du superflu, comme sur les Idoles*, sur l'amour, *& sur le soin des choses terrestres & perissables, nous le retranchons. Ce sont les habits que nous ôtons à cette étrangere, ce sont les ongles & les cheveux que nous lui coupons.* Encore un coup, c'est à M. Dacier à voir ici s'il l'épousera, cette étrangere, sans garder ces formalitez.

Ibid. ubi suprà pag. 65. Il dit déja que la censure d'Athenée contre les propos que Platon tient de l'amour, tombe sur le dialogue qui a pour titre *Le Banquet* ; il croit que

ce Critique *se décrie plus lui-même* par sa censure, qu'*il ne décrie ce dialogue*, & *qu'il découvre également & la corruption de son cœur*, & son peu de lumiere, selon Origéne, dont le sentiment paroît à M. Dacier préférable sans difficulté à celui d'Athenée. Mais il lui reste à éclaircir si la censure d'Athenée ne convient pas au dialogue de Phédre ; si ce dialogue peut se justifier par le sentiment d'Origene ; si Tertullien, qui censure cet ouvrage, montre aussi *la corruption de son cœur* ; si l'autorité d'Origene doit l'emporter sur celle de Tertullien ; si elle doit aussi l'emporter sur S. Jerôme, qui regarde les discours *sur l'amour* comme *les cheveux, les ongles & les habits de la femme étrangere* ; si c'est tout à fait par des autoritez qu'il faut juger cette question, ou par le fond des ouvrages ; si l'on a besoin de justifier *le Banquet de Platon* pour justifier *le Cantique des Cantiques*, qui est ce qu'Origéne a voulu faire ; enfin si l'Apologie que cet Auteur a faite du Banquet, est aussi forte qu'on pourroit dire, & si elle ne fournit pas aussi-tôt de quoi condamner le Banquet, qu'elle fournit de quoi le justifier, puisqu'elle ne déci-

Ubi suprà.

PLATON. de point si ceux qui en ont abusé, *y ont veritablement trouvé des choses qui les ont incitez à pecher, ou si la corruption de leur cœur les a empêchez d'en prendre le sens.*

Mes pensées sont peu de choses, il faut lire M. l'Abbé Fleury (28). Ce savant Academicien parle de Platon aprés l'avoir lû, & l'idée qu'il s'en est fait en le lisant, il la communique à une personne illustre dans une lettre qu'il lui écrit. Il y fait profession de

Pag. 310. loüer le divin Philosophe; il lui donne en effet de grands éloges; *La solidité, le jugement, le bon sens, la justesse, la profondeur, l'élevation, la grandeur de génie, l'imagination belle, l'invention, le tour délicat; une Eloquence dans les sciences, qui va de pair avec celle de Démosthene dans les affaires; un Traité de Rhétorique où l'on trouve les préceptes les plus essentiels, & où l'on apprend en quoi consiste la veritable Eloquence.* M. l'Abbé Fleury *ne croit pas*, à ce qu'il dit, *pouvoir donner de ce Traité une plus haute idée qu'en le mettant au-dessus de la Rhétorique d'Aristote.* Il lui semble que *Platon va plus au fond de l'Art*, & qu'il *n'y*

Pag. 293, 301. 311. 314. 311.

(28) *Discours sur Platon à M. de Lamoignon de Baville; on le trouve à la fin du Traité sur le choix des études.*

a point d'Auteur qui ne trouve de quoi s'humilier à la fin du Phèdre. Car avec les grandes connoissances, on trouve encore dans tous ses ouvrages *une morale merveilleuse, & des réflexions capables de désabuser les plus emportez.* Qu'on ne s'en étonne pas. Ses mœurs *étoient nobles, honnêtes, douces, modestes; & on peut dire qu'il approchoit de l'humilité : rien de plus pur, quant au désinteressement; rien de plus noble, quant à la fermeté du courage, au mépris de la volupté, à l'amour du veritable plaisir.* On voit la magnificence de ces éloges, & neanmoins au milieu de tout cela que nous dit-on? M. l'Abbé Fleury nous dit que *Marsile Ficin veut sauver par des allégories ce qu'il y a de plus condamnable dans cet Auteur.* On voit le sens de ces paroles, il faut entendre les autres. *J'avoüe, dit-il, que ni Platon, ni Socrate ne connoissoient point l'humilité, quoiqu'ils semblent l'avoir entrevüë... Il faut encore avoüer à la honte de la raison humaine, que ces Philosophes connoissoient moins la chasteté que l'humilité.* Terrible sentence! Mais afin qu'on voye que je ne suis pas le seul qui rapporte ce désordre des Philosophes

PLATON.

Pag. 293.

Pag. 302. 310.

Pag. 296.

Pag. 312.

PLATON. anciens à une juste punition de Dieu, M. l'Abbé Fleury continuë. *Ils ont* Ibid. *parlé*, dit-il, *avec si peu de scrupule des amours les plus infâmes, & en ont fait des railleries si impudentes, que l'on voit sensiblement que Dieu, comme dit saint Paul, les avoit livrez au sens réprouvé, & abandonnez à l'impureté.* La conclusion est naturelle. *Je ne conseillerois pas*, ajoûte ce savant Abbé Pag. 347. en finissant, *la lecture de Platon à toutes sortes de personnes. Il faut avoir l'esprit droit & affermi dans les bons principes, pour n'être pas scandalisé de certains traits de libertinage qui s'y rencontrent.* Cela étant, il en est de Platon comme du tableau dont parle Horace (29), il commence par une belle tête, & finit par un poisson monstrueux.

Comme il est tems de finir cet article, je ne rapporterai point ici tout De Eloquent. sacr. & prof. entier le jugement que le Pere Caussin fait de Platon ; en voici le commencement : *Eleve-toi, mon Eloquence, j'apperçois Platon qui s'éleve au-dessus de l'homme ; c'est sur sa bouche que les abeilles ont fait leur miel, que*

(29) Definit in piscem mulier formosa supernè. *Horat. de Arte.*

les rossignols ont chanté &c. Par ce début il est aisé de juger du reste. Mais je ne puis m'empêcher d'observer en finissant, qu'encore que Platon demande à un Orateur l'usage d'une bonne Dialectique, il ne s'ensuit pas pour cela qu'un homme cesse d'être Orateur, s'il cesse d'être bon Dialecticien. Ce Philosophe ne s'en trouveroit pas mieux, si l'on s'en tenoit à sa regle. Mais je crois avec Aristote, qu'un homme qui persuade par un sophisme, par une mauvaise raison, par une définition, ou par une division vicieuse, est aussi bon Orateur que celui qui en vient à bout en observant les regles de la Dialectique, & même qu'il n'est point blâmable, si ce qu'il persuade est bon. J'en donnerois de grands exemples, si je n'apprehendois d'être trop long. Je me contente d'en donner la raison. Elle consiste en ce qu'un discours oratoire, tel qu'un Plaidoyé, ne doit point être regardé comme une dispute de science. Dans celle-ci il ne s'agit que d'un point de doctrine, sur lequel il faut éclairer l'esprit, & pour cela ne point perdre son objet de vûë. Dans l'autre il s'agit quelquefois de sauver un cou-

PLATON. pable, & pourvû que pour y réüssir on se restraigne à des adresses comme celles dont je parle, on peut dire hautement : (30) *Omnis honesta ratio expediendæ salutis.*

(30) *Tout est honnête quand il s'agit de la vie.* Cic. pro Mil.



ARISTOTE

Philosophe de Stagire, mort la 3. année de la CXIV. *Olympiade, la même année que Démosthene, deux ans aprés Alexandre le Grand, & 322. avant la naissance de Jesus-Christ.*

CE que nous avons d'Aristote, sur l'Art oratoire, est une Rhétorique divisée en trois livres. On ne doute point que cet ouvrage ne soit de lui. Tout concourt à nous en convaincre ; le style, l'ordre, la methode, la solidité des pensées, & le consentement unanime des Auteurs Grecs & Latins, qui en ont parlé. Il est vrai que Diogene Laërce ne donne que deux livres à ce Philosophe sur cette matiere ; mais on croit que c'est une faute ; tous les Anciens lui en donnent trois.

ARISTOTE.

Victor. Proleg. in Rhet. Arist.

Diog. Laërt. l. 5. p. m. 119. in Arist.

Il nous apprend lui-même ce qui le porta à traiter de l'Art oratoire : ceux qui l'avoient précedé n'en avoient pas parlé assez savamment ; il croyoit

L. 1. Rhet. c. 1.

ARISTOTE.

même, à ce qu'on dit, * pouvoir mieux faire qu'Isocrate, & repetoit souvent à [illegible] propos un vers grec (1) qui revient à peu prés à celui-ci,

Le silence est honteux, lorsqu'Isocrate parle.

* Cic. 3. de Orat n. 141. & Quintil. Inst. Orat. l. 3 c. 1.

On blâmera peut-être une confiance si déclarée; mais, s'il en faut juger par le succès, il ne manque rien à la justification d'Aristote. J'ai rapporté dans la Préface de cet ouvrage, ce que Ciceron dit d'un Recueil de préceptes, que ce Philosophe avoit fait; & on ne juge pas moins avantageusement de la Rhétorique dont je parle.

L. 2. de Invent. initio.

Paul Beni dit que c'est un trés bel ouvrage, un ouvrage admirable, où ce grand Maître a fait entrer des trésors d'esprit & de science; qu'il nous y montre des sources inépuisables d'Eloquence; qu'ailleurs il a surpassé les autres, & qu'il se surpasse ici lui-même; de sorte qu'il faut le regarder, dit-il, comme le vrai genie de l'Eloquence, ou comme le Dieu Mercure qui la découvre aux hommes. Beni nous assûre encore, que Ciceron lisoit cette Rhétorique nuit & jour, &

Paul Beni Præf. quæstion. Oratoriar.

(1) Αἰσχρὸν σιωπᾶν, καὶ Ἰσοκράτην ἐᾶν λέγειν.

que, par le conseil de cet Orateur, tout le monde la lisoit à Rome; que, depuis la renaissance des beaux Arts, Aristote est devenu aussi fameux parmi les Rhétoriciens que parmi les Philosophes; que les uns & les autres l'ont reconnu pour leur chef; qu'encore que Ciceron soit le Prince des Orateurs, sans en excepter les Grecs, il lui cede pourtant en fait de préceptes: enfin le Critique dont je rapporte le jugement, admire l'esprit & l'adresse d'Aristote; il en admire la methode, & la regarde comme la vraye maniere d'enseigner l'Eloquence.

ARISTOTE.

C'est le sens de Louis Vivés (2), lorsqu'il dit que ce Philosophe tient constamment le premier rang parmi les Maîtres; que personne ne s'entend mieux à donner les préceptes des Arts; qu'il est aussi concis dans ses paroles, que profond dans ses pensées; qu'il dit beaucoup en peu de mots, & qu'il le dit d'une maniere fort methodique, pour soulager la memoire de ceux qui veulent l'étudier. Tellement que Louis Vivés le represente comme le modele que tous les Maîtres doivent se pro-

(2) Princeps in tradendis artibus Aristoteles &c. *Viv. l. 3. de ratione dicendi. p.* 150.

ARISTOTE.

poser, avec la précaution neanmoins de n'être pas si concis. Aristote l'est si fort, selon lui, que, pour peu qu'on y soit distrait, on manque à prendre sa pensée. A cela près, on trouve, dit-il, dans cet Auteur, quand il donne des regles, plus de genie, plus d'exactitude, plus de jugement, plus de conduite & plus de science que dans les autres.

Morhof. Polyhist. l. 6. c. 1. n. 2.

M. Morhof regarde aussi ce Philosophe comme le Prince des Rhéteurs, parce que personne, à son avis, n'a traité l'Art en même tems avec plus de profondeur, plus de brieveté, & plus d'étenduë; & qu'il a épuisé la matiere, excepté qu'il n'a pas parlé des figures, ni de la difference du style. Pour *les figures*, Vossius croit, qu'encore qu'Aristote n'en parle point, cela ne rend pas sa Rhétorique imparfaite; & on peut dire sur ce principe, que ce Philosophe en dit aussi assez sur *l'élocution*. M. Morhof remarque encore qu'on a voulu dire, que le style d'Aristote étoit sec & fort éloigné de l'Eloquence: mais que Leonard Aretin le justifie sur cet article. Certainement Diogene Laërce (3) reconnoît une ex-

Voss. Instit. Orat. t. 2. p. 265.

Ep. l. 4. p. 177.

(3) In omni sermone præstantiam. *Laërt. p. m.* 119.

cellence de ſtyle dans tous ſes ouvrages, & Louis Vivés (4) le traite même de *grand Orateur*. Ciceron n'en parle point ainſi dans ſes Offices, quoiqu'il marque ailleurs beaucoup d'eſtime pour ſon ſtyle, & qu'il l'appelle *un fleuve d'or*.

ARISTOTE.

Cic. 1. de Of. n. 4.

Enfin Melchior Junius adopte le jugement de l'Orateur Romain, que j'ai rapporté dans la Préface ; & ſoûtient qu'Ariſtote explique à fond l'Art *d'inſtruire*, ou de prouver, auſſi bien que celui de *plaire* & celui de *toucher*. Il ajoûte que ce Philoſophe ne laiſſe rien à deſirer ni ſur la maniere d'arranger les parties d'un ſujet, ni ſur celle de l'exprimer ; & qu'en un mot, ſi on ne ſait Ariſtote, on ne peut ni lire ſoi-même avec fruit, ni expliquer aux autres les préceptes de Ciceron.

Method. Eloq. compar. c. 4.

Pour ce qui eſt de l'art *d'inſtruire*, c'eſt un point eſſentiel de Rhétorique, que les Anciens avoient negligé, pour ne s'attacher qu'aux moyens de gagner le Juge, ou de le corrompre, ou enfin de le ſurprendre. Ariſtote au contraire nous fait conſiderer la preuve comme le corps ou comme la baſe du

L. Rhet. 3. c. 17.

(4) Ariſtotelem præſtantiſſimum Oratorem. *Viv. t. 1. p. m.* 294.

ARISTOTE.

discours. Il montre la verité de sa pensée, par la nature de l'Art oratoire, trés-semblable à la Dialectique, raisonnant de même, & propre également à persuader le *pour* & le *contre*. Il distingue les preuves qui dépendent de l'adresse de l'Orateur, & celles qui n'en dépendent pas; division que Ciceron, dans sa jeunesse, avoit fort blâmée, mais qu'il approuva si bien dans la suite, que Quintilien avoüe qu'elle a eu l'approbation de tout le monde.

L. 2. de Invent. n. 47 vide Vict. in Arist. p. 35. & Instit. Orator. l. 5 c. 1.

Les preuves artificielles sont, ou des raisonnemens, ou des exemples; & comme, dans les raisonnemens, il faut des principes, Aristote remarque qu'il y en a de particuliers aux Plaidoyers, aux Déliberations, aux Panégyriques; & qu'il y en a de generaux qui entrent dans tous ces genres de causes: mais qu'il n'en entre aucun dans un Discours oratoire, qui ne soit à la portée de ceux même qui n'ont point étudié, & par consequent, qui ne soit uniquement tiré du sens commun, sans le secours des sciences. De sorte que, pour trop faire l'habile, & pour y trop réussir, un Orateur fourniroit contre lui-même des preuves de son ignorance;

Rhet. l. 1. c. 2. circa fin.

ignorance, non pas dans la ſcience dont il tireroit ſes principes, mais dans l'art de perſuader.

ARISTOTE.

C'eſt pour cela qu'Ariſtote préfere toujours les enthymêmes & les penſées enthymematiques aux ſyllogiſmes entiers ; c'eſt pour cela qu'il préfere quelque-fois les exemples aux enthymêmes, & que, parmi les enthymêmes, il fait plus de cas de ceux qui prennent l'adverſaire en contradiction par ſes propres actions, ou par ſes paroles ; comme auſſi de ceux que l'eſprit ſaiſit d'abord, quelque nouveaux qu'ils ſoient ; parce que les uns & les autres ſont fort intelligibles.

Rhet. l. 1. *c.* 1. *Vict. p.* 20.

Rhet. l. 2. *c.* 23.

Sur quoi il eſt à propos de voir l'éloge que l'Auteur de l'Art de penſer fait de cette doctrine en l'adoptant. L'enthymême, dit cet Auteur, eſt « un ſyllogiſme parfait dans l'eſprit, « mais imparfait dans l'expreſſion; par- « ce qu'on y ſupprime quelqu'une des « propoſitions, comme trop claire & « trop connuë, & trés-facile à ſup- « pléer. Il eſt commun dans les diſ- « cours oratoires, parce qu'on n'y « parle que de choſes communes, non « plus que dans la vie & dans l'uſage « ordinaire, où l'on raiſonne auſſi «

3. *Partie c.* 14. *p.* 280. *de la* 3. *edit.*

ARISTO-
B.

» de même ordinairement. La suppression d'une proposition flatte ceux » à qui on parle, en se remettant de » quelque chose à leur intelligence, » qui aime naturellement qu'on lui » laisse quelque chose à suppléer. La » même suppression abrege aussi le dis» cours, & le rend en même tems plus » fort & plus vif, parce qu'elle y lais» se peu de mots & beaucoup de sens. Ce qui est encore plus vrai dans la pensée enthymematique, qui vous présente toutes les forces du raisonnement ramassées sous un même point de vûë en une seule proposition.

Ainsi Aristote ne se contente pas d'établir la necessité de la preuve; il donne encore & la nature des argumens & leurs especes. Il donne aussi l'art de les trouver, & c'est ce qu'on appelle *les Lieux de Rhétorique* ou *la Methode*. Ciceron & Quintilien en font grand cas; la plûpart des Rhétoriciens & des Philosophes en jugent comme eux; l'Auteur de l'Art de penser, M. de la Mothe le Vayer, & le Pere Lamy * de l'Oratoire, en gardant les mesures qu'il faut garder, s'éloignent de leur sentiment; ils croyent cette methode inutile. Il est difficile d'en

3. *Part.* c. 16. p. 291.
Rhetor. du Prince. au 6. *vol. in* 12. p. 164. & 167.
* *Art de parler* l. 5. c. 3 *pag.* 372. 4. *edit.* 3. *edit.* p. 308.

montrer l'utilité ; & l'on peut dire que, pour trouver les argumens, il n'est rien tel que d'être instruit, non pas des sciences, mais du sujet qu'on doit traiter. Aprés tout, c'est ce qu'Aristote recommande particulierement, & il n'a donné le reste de la methode, que pour indiquer ce qu'il faut apprendre ailleurs qu'en Rhétorique, ou tout au plus pour donner des vûës à l'esprit.

ARISTOTE.

Victor. in Arist. p. 120.

A l'art de trouver les argumens, il joint celui de les choisir, qui est de les prendre convenables à la matiere, à l'auditeur, à l'Orateur même, vifs, nouveaux, intelligibles. Il donne l'art de les tourner, qui est de les serrer, ou d'y joindre ce qui prend l'adversaire par lui-même. A quoi il faut ajoûter que, reconnoissant la Rhétorique également propre à persuader le *pour* & le *contre*, il veut pourtant qu'on ne défende que la justice, & décide qu'il y a un abus trés-criminel à la combattre, dont neanmoins l'Art en lui-même n'est point coupable, mais celui qui fait un mauvais usage de l'Art. Et il fait une reflexion remarquable ; *Que la bonne cause est toujours sans comparaison bien plus facile à soû-*

L. 2. c. 22.

ARISTOTE.

tenir que la mauvaise.

Tel étoit le sentiment de ce Philosophe sur la faculté de traiter le *pour* & le *contre*. De sorte que, si Alexandre le Grand croyant un jour voir quelque usage de cette Dialectique dans une chose de bon sens qu'un Seigneur de sa suite lui disoit pour justifier son pere ; si, dis je, en cette occasion il échappa à ce Prince de dire *qu'il voyoit là les prestiges ou les sophismes d'Aristote*, on ne peut regarder ce terme injurieux, que comme un mouvement de colere, qui lui faisoit blâmer une bonne chose, lors même qu'on s'en servoit à propos, selon les principes de son Maître.

Caßandre.

Antipatre.

Plutarch. in Alexan. sub fin. Voss. de nat. & const. Rhet. p. 46.

Mais si, avant Aristote, les Rhéteurs n'avoient pas cultivé cette partie de leur Art qui traite de la preuve, ceux qui étoient venus depuis, trompez peut-être par sa doctrine malentenduë, avoient pris le contre-pied des Anciens, &, pour s'attacher trop à la preuve, avoient negligé les autres moyens de persuader, & les ornemens. Que fait sur cela Ciceron (5) ? Il nous

(5) Qui Aristotelico more in utramq; partem dicere possit, & Rhetoricum usum adjungat, is verus, is perfectus, is solus Ora-

apprend que *le vrai Orateur, l'Orateur parfait, & le seul qui merite ce nom, est celui qui, selon les principes d'Aristote, peut joindre la beauté des ornemens à la solidité de la preuve.* Et ailleurs : La secheresse de l'Orateur, « dit-il, ne vous fait-elle pas de peine ? « & êtes-vous content de lui, pourvû « que, selon la doctrine des Maîtres « ordinaires, il puisse ou nier le fait, « ou le soûtenir legitime, ou non con- « traire à la Loi, ou en rejetter la fau- « te sur autrui, ou l'excuser, ou en « éviter le jugement ? Vous lui épar- « gnez bien de la peine : mais si vous « demandez un Periclés, un Démo- « sthene, en un mot, un parfait Ora- « teur, il vous faut (6) suivre les re- « gles de Carneade ou d'Aristotle. «

ARISTOTE.

Idem 3. de Orat. n. 70 71.

Ce Philosophe en effet a joint à la preuve deux autres moyens de persuader, qui sont les passions & les mœurs ; celles-là pour la force, celles-ci pour la douceur du discours. Sur quoi je puis premierement rapporter ce que remarque M. l'Abbé Fleury, que *Platon & les autres Grecs de son*

Traité du choix des études. p. 304.

tor. *Cic.* 3. *de Orat. n.* 80.

(6) Aut hæc Carneadia vis, aut illa Aristotelia comprehendenda est. *Ibid. n.* 71.

ARISTOTE.

tems ont excellé dans la connoissance des mœurs, des passions & des inclinations des hommes ; parce que cette loüange generale, comme l'on voit, convient sans doute à Aristote aussi-bien qu'à Platon. J'ajoûterai en second lieu, qu'au jugement du Pere Rapin, personne n'a jamais si bien connu ni si bien enseigné qu'Aristote, l'Art de se rendre maître des esprits par la persuasion. C'est le seul qui ait bien sçû pénetrer le cœur de l'homme, la chose du monde la plus impénetrable ; qui ait sondé la profondeur de cet abysme, & qui ait trouvé le moyen de reconnoître & de démêler les détours qu'il faut prendre pour y entrer, & y pratiquer des intelligences par les passions : & ses principes sont si infaillibles, que, pourvû qu'on les suive, on ne peut manquer d'arriver à la fin qu'on se propose.

Compar. de Cic. & de Demosth. p. 28.

A l'égard des passions, le Pere Caussin, rapportant la division que saint Thomas en a faite, celle de Gallien, celle des Stoïciens, celle de Platon, celle d'Aristote, les approuve toutes ; mais il préfere la derniere comme plus propre en fait de Rhétorique. Victorius, qui est un fameux Commen-

De Eloquent. sacra & prof. l. 8. p. 460.

Vict. Comment. in Rhet. Arist.

tateur d'Ariſtote, dit, qu'encore que les Maîtres, avant ce Philoſophe, ne ſe fuſſent appliquez qu'à traiter cette matiere, néanmoins il y a mieux réuſſi qu'eux. A dire vrai, il n'y oublie rien : il fait voir qu'il y a trois choſes à traiter ſur chaque paſſion pour l'uſage de l'Orateur, & il les traite avec beaucoup de ſoin. La premiere eſt de ſavoir quelle eſt la diſpoſition de ceux qui ſont ſuſceptibles d'une telle ou telle paſſion, afin de faire naître en eux cette diſpoſition par le diſcours ; la ſeconde eſt de ſavoir à l'égard de qui ils entrent dans cette diſpoſition, afin de faire voir que ceux dont on parle ſont de ce nombre ; enfin la troiſiéme eſt de ſavoir quelles cauſes font naître chaque paſſion, afin de montrer que ces cauſes ſont dans le ſujet que l'on traite. Par exemple, dit-il, ſur la colere, il faut ſavoir en quel état ſe trouvent ceux qui ſont ſujets à cette paſſion ; contre quelles ſortes de perſonnes ils ſe fâchent ; à quelle occaſion & pour quelle raiſon ils le font ; & tant ſur ces trois articles, que ſur ce qu'il y a d'ailleurs de curieux dans les paſſions, comme ſur le plaiſir, ou ſur la douleur qui

ARISTOTE.

ARISTOTE.

les accompagne, ce Philosophe * vous découvre les vrayes sources de ce que vous voulez savoir. De maniere que, comparant ce qu'il en dit avec ce que d'autres en ont voulu dire, vous sentez que ce n'est pas sans raison que Quintilien (7) a observé en une autre occasion, que *de n'être pas content quand on a trouvé ce qu'il y a de meilleur, c'est vouloir trouver ce qu'il peut y avoir de pire.* En tout cas, deux témoignages nous assûrent de la bonté de cet ouvrage. L'un est de l'Auteur de l'Art de penser, l'autre de Ciceron.

* *L. 2. c. 2. &c. vide Victor. p. 415.*

Préface de l'Art de penser p. 34.

Le premier dit dans sa Préface, qu'il est certain qu'Aristote est un esprit trés-vaste & trés-étendu, qui découvre dans les sujets qu'il traite un grand nombre de suites & de consequences : & c'est pourquoi il a trés-bien réussi en ce qu'il a dit *des passions* dans le second livre de sa Rhétorique.

Cic. Epist. l. 1. Epist. 9. ad Lent.

Pour ce qui est de Ciceron, il nous fait connoître en general l'idée qu'il a d'Aristote, lorsqu'écrivant à un de ses amis, & lui envoyant ses livres de l'Orateur, il lui dit qu'il s'y est pro-

(7) Invento quod est optimum, qui aliud quærit pejus vult.

posé ce Philosophe pour modele, & qu'il y parle de l'Eloquence selon les principes d'un si grand Maître ; ce qui lui fait croire, à ce qu'il dit, que son travail ne sauroit manquer d'être utile, parce qu'il contient ce qu'il y a de plus exquis dans les préceptes. Telle est l'idée generale que Ciceron avoit de la Rhétorique en question. Pour ce qui regarde la maniere dont les passions y sont traitées, c'est sur quoi l'Orateur Romain s'explique dans ses livres mêmes de l'Orateur. Il y traite cette matiere suivant les principes d'Aristote, & il l'avoüe par la bouche d'Antoine ; de sorte que, si on regarde Ciceron comme un homme qui n'est pas d'humeur à se rabaisser, il faut dire qu'il a crû, ou que cet aveu lui feroit honneur, ou qu'il ne pouvoit se dispenser de le faire.

ARISTOTE.



Lib. de Orat. 2. n. 160.

Il y a des Auteurs qui vont plus loin. Ils disent qu'à reprendre ce qu'il y a d'Aristote dans les Dialogues de Ciceron, & ce que cet Orateur en a traduit quelque-fois mot pour mot, il ne lui resteroit presque plus rien. Aussi Paul Beni fait-il une Dissertation exprés pour examiner si, sur ce point,

Fab. Paul. Utinens. Epist. Nuncupat. ad Cardin. Valer. Veron. Episc. in Majorag.

Dissertat. Orator.

ARISTOTE.

Ciceron n'eſt point plagiaire ; comme ſi cette accuſation pouvoit avoir lieu contre un Auteur qui indique les ſources où il puiſe, & qui traite les choſes d'une maniere ſi differente ! Quoiqu'il en ſoit, d'autres nous aſſûrent que c'eſt encore d'Ariſtote qu'Hermogéne a tiré la principale partie de ſa Rhétorique.

Ce qu'il y a de particulier, c'eſt, qu'occupé d'autres choſes, Ariſtote n'avoit jamais fait la profeſſion d'Orateur, & même il la mépriſoit (8). Cependant la ſeule force de ſon eſprit lui a ſi bien tenu lieu d'experience dans cet Art, qu'il en traite plus ſavamment que tous ceux qui en faiſoient leur unique occupation. *Je trouve*, dit Antoine, *cette difference entre Ariſtote, & les autres Maîtres qui ne s'occupent que de l'Art oratoire, que ceux-ci ne paroiſſent avoir d'uſage qu'en cette matiere ; au lieu que cet habile homme, s'étant fait une étude de tout ſavoir, parle encore mieux qu'eux de Rhétorique.*

Apud Cic. 2. de Orat. n. 160.

» Il en parle plus methodiquement » que les autres, aux termes du Pe-

(8) Dicendi artem quam ille deſpiciebat. | *l. 2. de Orat. n. 160.*

re Rapin * ; & son dessein, admira- « ble en general, l'est encore plus « dans le détail. C'est un chef-d'œu- « vre, où toutes les parties répondent « dans une proportion parfaite au des- « sein universel. Enfin ce grand Hom- « me (9), dit le même Pere, a connu « l'Eloquence comme il a connu la na- « ture, & il a traité l'une & l'autre « avec la même profondeur de genie. «

ARISTOTE.

* Préf. de ses Refl. sur l'Eloq. p. 1. 2. 3.

La question, dira peut-être quelqu'un, est de savoir ce que le Pere Rapin entend en cet endroit par *la nature* ; car si c'est la Physique, il ne donne pas à bien des gens une haute idée de la Rhétorique d'Aristote, & il est à craindre qu'on ne partage son jugement en deux, comme on partage un avis dans une assemblée, ou comme Jupiter, dans les Poëtes, partage les vœux qu'on lui fait, pour en approuver une partie, & désapprouver l'autre. Mais, outre que le Pere Rapin prend assez souvent *la nature* pour les *caracteres* des hommes, dont

(9) Aristoteles eâdem acie mentis qua rerum omnium vim naturamque viderat, hæc quoque adspexit, quæ ad dicendi artem, quam ille despiciebat, pertinebant. *Cic.* 2. *de Orat. n.* 160.

ARISTOTE.

on ne peut nier qu'Ariſtote n'ait eu une parfaite connoiſſance ; on peut dire que s'il la prend ici pour la Phyſique, il a Ciceron pour garant : c'eſt de lui qu'il a emprunté ſa penſée, comme je l'ai marqué, dans la note qui répond aux paroles de ce Pere.

Quoi-qu'il en ſoit, tout le monde n'a pas jugé ſi favorablement de ce Philoſophe, du moins pour ce qui regarde chaque partie de ſa Rhétorique ; & nous trouvons des Auteurs d'un trés-grand poids, tels que ſont Quintilien & le Pere Malebranche, leſquels parlent avec aſſez de mépris de cet endroit du ſecond livre, où il a expliqué, dans un fort grand détail, les mœurs des hommes, à cauſe qu'il croyoit cette connoiſſance trés-neceſſaire à l'Orateur (10), comme la ſource d'un des plus puiſſans moyens de perſuader.

En effet on ſe ſert des mœurs des hommes dans le diſcours ; premierement comme d'un argument naturel pour prouver qu'ils ſont capables d'une action, ou qu'ils n'en ſont pas ca-

(10) Τρόπος ἐστ᾽ ὁ πείθων τοῦ λέγοντος, οὐ λόγος. *Menand. apud Plut. tom. 3. p. 1434. edit. Steph.*

ARISTOTE.

pables ; & lorſqu'on en fait cet uſage, le diſcours conſiſte en preuves ou en raiſonnemens. Secondement, on s'en ſert pour les décrire, c'eſt ce qu'on appelle faire des *peintures* ou des *portraits* ; & cette maniere, qui a ſon agrément, eſt fort connuë dans l'Eloquence. Enfin, il y a une troiſiéme maniere de s'en ſervir, & c'eſt lorſque, ſans les alléguer pour preuves, ſans les déſigner par leurs propres noms, ainſi qu'on fait dans les portraits, certains mots, ou certaines penſées jettées à propos, ou comme échappées, repreſentent les mœurs de l'Orateur & de ceux dont il parle ; de telle ſorte que, ſans autrement raiſonner, ni émouvoir les paſſions, ce qu'on dit a une force merveilleuſe (11) de perſuader, par la convenance des mœurs marquées dans le diſcours avec celles des auditeurs.

Quintilien (12) a crû qu'Ariſtote,

(11) Exprimere mores oratione genere quodam ſententiarum & genere verborum, mirum quiddam valet... ut ſæpe pluſquam cauſa valeat. *Cic. de Orat.* 2. n. 184.

(12) Hoc exequi mitto... ſi quis tamen deſideraverit, à quo peteret oſtendi. *l.* 5. *Inſtit. Orat. c.* 10.

ARISTOTE.

en traitant des mœurs n'avoit en vûë que le premier usage qu'on en peut faire ; ce qui, selon lui, ne meritoit pas que ce Philosophe se donnât toute la peine qu'il s'est donnée pour les expliquer si exactement. Aussi n'en a-t-il pas tant pris lui-même, persuadé qu'il en faisoit encore assez que d'avertir ceux qui en veulent savoir davantage, de recourir à Aristote, dont il regarde, sur ce point, la doctrine comme assez inutile.

Recherche de la verité l. 5. c. 2. p. in 4. 295.

Le Pere Malebranche paroît croire qu'Aristote, dans tout ce qu'il a dit des mœurs, n'a songé qu'aux portraits qu'on en peut faire en general ; & sur ce principe, il ne juge point de ce Philosophe autrement que Quintilien. Quoi qu'on puisse, dit-il, exprimer en general les differens caracteres d'esprit, & les differentes inclinations des hommes & des femmes, des vieillards & des jeunes gens, des riches & des pauvres, des savans & des ignorans ; enfin des differens sexes, des differens âges, & des differens emplois : cependant ces choses sont trop con-

fol. 74. recto ad calcem. Voyez Vict. in c. 12. l. 2. Rhet. p. m. 441.

nuës de tous ceux qui vivent par- « mi le monde, & qui pensent à ce « qu'ils y voyent, pour en grossir ce « livre. Il ne faut qu'ouvrir les yeux, « pour s'instruire agreablement & so- « lidement de toutes ces choses. Pour « ceux qui aiment mieux *les lire en* « *grec*, que de les apprendre par quel- « ques reflexions sur ce qui se passe « devant leurs yeux, ils peuvent lire « le second livre de la Rhétorique « d'Aristote. C'est, je crois, le meil- « leur ouvrage de ce Philosophe, par- « ce qu'il y dit peu de choses dans les- « quelles on puisse se tromper; & qu'il « se hazarde rarement de prouver ce « qu'il avance. «

ARISTOTE.

Il paroît à Victorius que Quintilien ne rend pas justice à Aristote, & qu'au-contraire il prend à tâche de diminuer le merite d'un ouvrage, dont lui & tous les autres Maîtres ensemble ne seroient pas venus à bout. Il ajoûte que, sur cet article, ce Rhéteur se trompe en bien des choses, & sur-tout, en ce qu'il a crû qu'Aristote ne traite des mœurs, que parce qu'on peut les alléguer pour preuves. A quoi ce Philosophe n'a point songé, non plus qu'aux portraits. Il n'a parlé des mœurs

In c. 12. l. 2. Rhet. p. m. 441.

ARISTOTE.

que pour montrer (ce qui est vrai) que, sans preuves, & sans émouvoir les passions, les mœurs marquées dans le discours font autant d'effet que les passions & les preuves. Ainsi le Commentateur croit que de ne point faire cas du travail d'Aristote sur cette matiere, ce n'est pas moins manquer de lumieres que de justice.

Vossius (13) s'exprime encore plus fortement. Il soûtient que le sentiment de *Quintilien est une erreur grossiere*; formellement contraire à Ciceron; & qu'il faut être stupide pour donner dans son sens. Ce n'est pas qu'il n'estime fort Quintilien; il lui donne de grands éloges: mais c'est dommage, selon lui, que ce grand Homme se laisse tromper si souvent, si legerement, pour abandonner un maître comme Aristote, qui a des vûës, sans comparaison, plus étenduës que les siennes; qui a le mieux connu l'Art; qui l'a traité avec plus d'ordre, & merite d'être le mieux étudié. Vossius dé-

De nat. & constit. Rhet. p. 88. 89.

(13) Spissus error Quintil. scribentis doctrinâ hanc sine damno omitti posse. *Voss. Instit. Orator. t. 1. p. 309. Au reste Vossius en cet endroit cite l'interpretation de Victorius pour le texte de Quintilien.*

ARISTOTE.

clare qu'il en juge ainsi, sans s'étonner de ce qu'en disent Ausone & Laurent Valle; parce que, quand le premier préfere Quintilien à tous les Maîtres, il n'entend parler que des Latins, & que le second, avec tout le merite qu'il a, ne garde point de mesures dans les loüanges qu'il donne à Quintilien, comme il n'en garde pas non plus dans les invectives qu'il fait, sans aucun fondement, contre Aristote, Ciceron, Priscien, & plusieurs autres; & cela, pour contrequarrer Georges de Trébizonde, qui rabaissoit trop Quintilien.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le sens & le dessein d'Aristote ne sont point obscurs. Il y a, dit-il, trois moyens « de persuader: le premier est fondé « sur les mœurs de celui qui parle & « sur la bonne opinion qu'on a de « lui; le second vient de la disposition « de l'auditeur, & de la maniere dont « on le tourne; le troisiéme enfin naît « du discours, soit que veritablement « on ait démontré son sujet, ou seulement en appatence. Voilà *les mœurs*, « sans contredit, bien distinguées *des* « *preuves*. «

Rhet. l. 1. c. 2.

L'Orateur, continuë ce Philoso- «

ARISTOTE.

* Ibid.

» phe *, persuade à l'occasion de ses » mœurs, lorsqu'il parle de maniere » qu'il se rend digne de foi ; (c'est-à » dire, quand il parle en homme sa- » ge & vertueux :) car la vertu est » d'un tel credit, que nous ajoûtons » plus de foi aux gens de bien qu'aux » autres, sur-tout dans les matieres » douteuses, & où l'esprit, de part & » d'autre, ne voit point de raison qu'il » puisse suivre avec sûreté. Il est cer- » tain, qu'en cette occasion nous nous » abandonnons à eux entierement, & » que nous croyons tout ce qu'ils di- » sent. Mais il faut remarquer que ce » credit doit venir de l'adresse de nô- » tre discours, & non simplement de » ce que l'auditeur avoit cette bonne » opinion de nous avant que de nous » écouter. Et il ne faut point s'arrêter » à ce que disent quelques-uns de ceux » qui ont traité de la Rhétorique, » qui, à propos de ces bonnes mœurs » & de cette probité qui doit éclat- » ter dans le discours, soûtiennent qu'- » absolument elle est inutile ; au lieu » que c'est même un des plus forts & » des plus puissans moyens qu'il y ait » pour persuader.

L. 2. Rhet. c. 1. p. in 12. 170.

» Et ailleurs : Il sera necessaire, dit-

il, que l'Orateur, non-seulement, « ait soin de rapporter de bonnes rai- « sons, & de prouver ce qu'il dit ; « mais aussi de donner une bonne opi- « nion de lui en parlant, c'est-à dire, « de paroître tout ensemble & habile « homme, & homme d'honneur, & « porté pour le bien de ceux qui l'é- « coutent ; ce qu'il assûre *n'avoir rien* « *de commun avec l'argument*, & ce « qu'on peut assûrer, selon lui, n'a- « voir aussi rien de commun avec les « portraits. «

ARISTOTE.

L. 3. Rhet. c. 17. p. 462.

Ciceron a connu la verité de cette doctrine (14). C'est ce qui lui fait reconnoître que les mœurs & les passions sont deux choses dignes, sur-tout, d'admiration dans l'Eloquence, lorsqu'elles y sont bien touchées ; & que, si le pathétique est l'image d'un torrent qui emporte tout, les mœurs sont l'image d'une bonace, qui, pour être pleine de charmes, ne laisse pas d'avoir autant de force. Il est vrai que cet Orateur a crû que le talent de les répandre dans le discours, étoit plûtôt un don de la nature, qu'un effet de l'Art. Il avoüe néanmoins qu'on en

Cic. De clar. Orat. n. 112.

Ibid.

(14) Duo sunt quæ bene tractata. &c. *De Orat. 2. n. 184. & in Orat. ad Brut. n. 128.*

ARISTOTE.

donnoit des préceptes, & il en a donné lui-même *. En voilà plus qu'il n'en faut pour faire voir & le vrai sens, & l'importance de la doctrine d'Aristote.

* De Orat. 2. n. 184. &c.

Au jugement pourtant de Ciceron, j'ajoûte celui de M. Cassandre, qui a fait en françois une si belle Traduction de la Rhétorique d'Aristote, en faveur de ceux *à qui le grec feroit peur.* Cet Auteur, aprés avoir dit que *sa Traduction est comme une fidele copie du plus difficile original que nous ayions, & qui exerce avec émulation, & en plusieurs langues, les plus savantes plumes*, dit encore, que *cet original est ce riche chef-d'œuvre d'Aristote, qu'on doit appeller le livre du grand monde & de la Cour, puisqu'il représente au naturel les caractères differens de toutes sortes de conditions & de personnes.* Le Traducteur auroit pû dire encore, qu'il contient l'Art de donner de soi ou des autres, telle opinion qu'il convient ; ce qui est la fin d'Aristote, comme le dit fort bien la Traduction.

Préf. de la Trad. de Cassandre.

Ce que nous avons vû jusqu'ici, ne regarde guéres que les deux premiers livres de l'ouvrage. Ils roulent à peu prés sur l'invention. Dans le troi-

siéme, l'Auteur traite de l'élocution & de l'ordre ; ce qui fait voir qu'il ne borne point l'Art à l'invention seule, comme Quintilien l'en accuse. Que s'il ne parle ni de la memoire, ni de l'action, c'est qu'il n'y a point d'art pour la premiere, & il dit que de son tems il n'y en avoit point encore pour la seconde. Ciceron (15) même rend témoignage que de son tems les Rhéteurs n'en parloient point.

ARISTOTE.

Instit. Orat. l.2 c. 15. vide Voss. de nat. & const. Rhet. p. 89.

Au reste, Aristote reconnoît l'importance de l'action, égale à celle, non seulement, de l'élocution, mais encore des passions, jusques à comparer les Orateurs qui ont l'action belle, aux Athletes qui remportent toujours le prix, pourvû néanmoins qu'ils prononcent leurs ouvrages ; car à la lecture, c'est la diction qui l'emporte. Sur quoi, il fait une reflexion judicieuse, qu'il ne suffit pas de dire ce qu'il faut ; mais qu'il faut encore le bien dire, d'autant plus que la diction donne au discours un caractere qui peint les mœurs. Aprés quoi, il par-

L. Rhet. 3. c. 1. in id caput. Vide Vict. p. 618.

(15) Totum genus hoc Oratores qui sunt veritatis ipsius actores reliquerunt : imitatores autem veritatis Histriones occupaverunt. *l. 3. de Orat. n.* 214.

ARISTOTE.

si bien à fond de ce qui fait l'élocution belle, de ce qui la rend froide, des images en fait d'Eloquence, de la pureté de l'élocution, de l'enflure, de la diction propre au sujet, du nombre, & des poses necessaires dans le discours; enfin de la maniere de dire les choses spirituellement, qu'on y trouve la verité, & de ce que j'ai avancé ci-devant, qu'*Aristote en dit assez sur l'élocution*, & de ce que dit le Pere » Rapin, que ce Philosophe nous a » laissé un grand & admirable plan de » Rhétorique, qu'il faut plûtôt medi- » ter que lire, parceque c'est un tré- » sor dont on ne peut exprimer le prix; » & qu'on ne peut assez exhorter ceux » qui parlent en public d'étudier ce » bel ouvrage, & de bien pénetrer » tout l'Art qu'il contient. Ce qui doit » nous y porter encore plus, c'est qu'- » on s'accommode mieux d'Aristote, » selon ce Pere, que de Platon; qu'il » est plus instructif, de meilleure foi; » qu'il ne biaise pas tant; qu'il est » plus simple & plus convenable pour » enseigner.

P. 46. de cet Ouvrag.

Compar. de Demost. & de Cic. in 4. p. 73.

Compar. de Cic. & de Demosth. p. in 4. p. 73.

Tout cela semble dire contre Monsieur l'Abbé Fleury, que c'est Aristote, & non pas Platon qui va plus au

Traité du Choix des études. p. 315.

fond de l'Art. Rien n'est plus simple, en effet, ni en même tems d'un plus grand sens, que sa doctrine sur l'expression. Les Poëtes, selon lui, sont les premiers qui l'ayent cultivée ; parce que, occupez du soin d'imiter, ils en ont trouvé les premiers moyens dans la voix & dans les paroles. Ce qu'ils avoient trouvé d'ornemens pour leurs ouvrages, les Orateurs crûrent d'abord pouvoir aussi l'employer dans leurs harangues. Mais la raison fit bientôt voir la difference, & donna à connoître que ce qui fait la beauté dans le style poëtique, parce qu'on y suppose ceux qui parlent enthousiasmez, rend en prose le style froid, si ce n'est quelque-fois dans les passions, qui tiennent lieu d'enthousiasme. Hors cela, les Orateurs n'ont d'autres ornemens à chercher que les mots les plus nobles & les plus beaux, communément usitez dans leur langue, avec quoi ils doivent mieux parler que le commun, sans paroître néanmoins parler autrement que les autres ; & ils meritent d'autant plus d'éloges, que les ornemens de leurs discours sont plus difficiles à trouver, quoi-qu'ils paroissent plus naturels.

ARISTOTE.

L. Rhet. 3. c. 1.

ARISTOTE.

Maniere de bien penser dans les ouvr. d'esprit. in 4. p. 15. ad calc.

Rhet. l. 3. c. 10. initio.

Pour la maniere de dire les choses agréablement & avec esprit, nous verrons dans le second Tome, en parlant du Pere Bouhours, que ce Pere & le Comte Tesauro, qu'il cite, n'ont pas pris la doctrine d'Aristote dans toute son étenduë ; il suffit maintenant d'observer que ce Philosophe avoüe *qu'il y faut du génie, ou s'y être exercé de longue main* : mais pourtant il soûtient, que *de le faire à propos, & d'en donner les moyens, cela n'appartient qu'à la Rhétorique, & que c'est d'elle qu'il faut l'apprendre.* Or la Rhétorique, selon lui, réduit la chose aux *métaphores*, aux *antitheses*, aux *peintures*, à *l'hyperbole*, & à *l'art de tromper l'attente des auditeurs par des expressions imprévûës.* Il estime particulierement les métaphores, les antithéses, & les peintures, sur-tout quand elles sont réunies dans la même phrase, & exprimées en peu de mots ; parce qu'alors elles présentent des idées plus vives, & que l'esprit les saisit plus facilement.

Car, non-seulement il nous marque, avec une solidité admirable, en quoi consistent les pensées pleines d'esprit ; mais il a soin encore de nous découvrir

vrir en même tems la vraye source du plaisir qu'elles procurent. C'est ainsi que plaçant parmi ces pensées, les proverbes ingenieusement appliquez, il donne à leur agrément la même cause, qu'à l'agrément des métaphores. Et on peut dire, qu'il y a dans son principe de quoi expliquer le plaisir que donne ce qu'il y a d'ingenieux dans une devise, & dans les applications, ou de vers, ou d'autres passages d'Auteurs, & par consequent, des textes mêmes de l'Ecriture.

ARISTOTE.

Pour mieux juger de sa doctrine, comparons ce qu'il dit de la source du plaisir dans les métaphores, avec ce qu'en a dit aussi un trés-habile homme ; c'est l'Auteur du Recueil des Epigrammes.

M. Nicole.

Il y a dans notre ame, dit cet « Auteur, & de la force, & de la foi- « blesse. Quand nous faisons usage de la « premiere, nous aimons le travail ; « quand nous suivons le penchant de « la seconde, nous voulons du relâ- « che. De là vient cette vicissitude que « nous mettons volontiers entre l'ap- « plication & le repos ; de là vient « ce mêlange que nous voulons dans « les discours, du grave & du doux, «

Epigram. Delect. Dissertat. de vera pulchr. p. 11. 12.

ARISTOTE.

» du plaiſant & du ſerieux ; de là enfin, il arrive que, dégoûtez quelque-fois de la verité trop exacte, & des expreſſions ſimples, nous voulons des métaphores, qui s'en éloignent. De ſorte qu'il n'y a point d'autre cauſe du plaiſir des métaphores, que notre propre foibleſſe. Telle eſt la doctrine de cet Auteur ; voici celle d'Ariſtote.

L. 3. Rhet. c. 10. initio.

» Pour la maniere, dit-il, de dire les choſes agreablement & avec eſprit, il faut poſer pour fondement, que d'apprendre avec facilité quelque choſe de nouveau, c'eſt une choſe qui plaît naturellement à tout le monde. D'où il s'enſuit que, parmi les mots, ceux-là ſont trés-agréables, qui portent une nouvelle connoiſſance à l'eſprit, & lui apprennent, ſans qu'il ſe gêne, ce qu'il ne ſavoit pas. C'eſt l'avantage, non des mots propres ou conſacrez, mais des métaphores ; parce que, ſans nous gêner, elles nous font connoître des rapports que nous ne connoiſſions pas. Auſſi eſt-il beſoin d'un heureux genie, pour bien trouver les métaphores ; & il eſt aiſé de voir que, dans l'uſage qu'on en fait, l'eſprit paſſe ra-

pidement du ſujet qu'on lui propoſe, à l'image qu'on lui en fournit, & revient de l'image au ſujet, en découvrant la convenance qu'ils ont enſemble. Ce qui, certainement, ne peut être regardé comme un effet de notre foibleſſe. ARISTOTE.

Le Pere Bouhours parle diverſement de la penſée d'Ariſtote, touchant la cauſe du plaiſir que donne une métaphore. D'un côté, ſans citer l'endroit, ce Pere dit que, ſelon la remarque de ce Philoſophe, nous aimons à voir une choſe dans une autre, & que ce qui ne frappe pas de ſoi-même, ni à face découverte, ſurprend dans un habit emprunté & avec un maſque. D'un autre côté, le même Pere obſerve que, ſelon la doctrine d'Ariſtote, le plaiſir qu'on a de voir une belle imitation, vient de la reſſemblance, de la réflexion de l'eſprit, & de je ne ſai quoi de nouveau qu'il y apprend. On voit où eſt le veritable ſens du Philoſophe.

Maniere de bien penſer. &c.

Pag. 143.

Pag. 155.

Rhet. l. 1. *c.* 11.

A l'égard de l'harmonie dans le diſcours, Ciceron n'eſt pas toûjours du goût d'Ariſtote : l'un approuve plus certaines cadences, qui plaiſent beaucoup moins à l'autre. Et quoi-qu'il ne

3. de Orat. n. 193. *n Orat ad Brut. n.* 214.

ARISTOTE. soit pas possible de juger entre ces deux grands hommes, en des choses, sur tout, qui regardent le génie de deux langues mortes; on peut neanmoins remarquer qu'ils veulent tous deux que le discours soit nombreux. En quoi, le sentiment du Philosophe

Ibid. n. 171. a paru si considerable, que Ciceron se voyant blâmé d'avoir pris tant de peine à traiter cette matiere, se fit un bouclier de l'autorité & de l'exemple d'Aristote; & aprés l'Orateur Romain, Denys d'Halicarnasse s'est défendu de la même maniere sur cet article.

Au reste, tous les habiles Maîtres convenant qu'il faut du soin pour donner de l'harmonie au discours, conviennent aussi que ce soin ne doit point aller jusques au scrupule. Il est vrai que le nombre donne des bornes, tant aux pensées, qu'aux expressions; que ces bornes fixent agréablement l'esprit; qu'elles soulagent l'Orateur, aussi-bien que ceux qui l'écoutent, par les justes poses qu'il trouve de tems en tems dans ce qu'il dit; neanmoins Ciceron (16) est du sentiment d'A-

(16) Genus hoc, si semper utare, detrahit orationis dolorem, aufert humanum sensum actoris, tollit funditùs veritatem &

ristote (17), qu'aussi-tôt qu'il y a de l'excés, cet excés détruit ce qu'il y a de naturel dans les sentimens & dans les passions ; le discours ne va plus jusqu'au cœur ; l'esprit s'arrête malgré soi à ce qu'il y a de fleuri, & ces mignardises de diction l'empêchent de faire attention aux choses. ARISTOTE.

Le Philosophe va plus loin. Il dit, que *c'est un moindre mal d'être negligé dans son style, que d'y être trop orné.* Tout ce qu'on peut reprocher au style negligé, ne va qu'à dire, qu'il n'y a point d'ornement ; au lieu qu'*il y a de trés-grands défauts dans les ornemens, dés qu'ils passent les bornes.* Il ajoûte, que les ornemens changent, augmentent, diminuent selon les personnes, & qu'il n'est point à propos qu'un enfant, un soldat, un esclave, une femme paroisse parler avec tant d'art. Ainsi, quelque grace qu'ait une hyperbole bien entenduë, ce Philosophe la croit plus convenable aux jeunes gens, à cause de leur vivacité, ou aux gens passionnez, tel qu'est Achille dans Homere. *Ibid. & Vict. p. 654.* *L. Rh. 3. c. 7. ad calc.*

fidem. *Cic. in Orat. ad Brut. n.* 209.

(17) Et à rebus gravibus ad elegantias festivitatesque considerandas animum auditoris traducit. *Arist. l.* 3. *c.* 8.

ARISTOTE.

Enfin, il traite de l'arrangement, ou de l'ordre. Il fait voir que tout discours, à le bien prendre, n'a que deux parties necessaires, qui sont la Proposition, & la Confirmation. Quintilien trouve en cela de la nouveauté; & s'il excuse ce Philosophe d'avoir rangé la Narration sous la Proposition, il ne peut l'approuver, dit-il, en ce qu'il range la Réfutation sous la Preuve. Il ne croit pas que cela se puisse, parce que l'usage de l'une est d'établir, au lieu que l'emploi de l'autre est de détruire. Victorius prend la défense d'Aristote, & répond, qu'un Orateur établit sa cause en détruisant celle de l'adversaire. Et, si Quintilien n'avoit point appris cette verité en apprenant la Dialectique, il auroit dû l'apprendre, selon lui, en lisant les instructions que Ciceron donne à son fils sur l'Art oratoire; puisque cet Orateur range aussi la Réfutation sous la Preuve.

Instit. Orat. 3. ubi de part. causar. Judic.

Victor. in Rhet. Arist. p. 797.

In Partition. Orator.

Il paroît par cette réponse, que les objections de Quintilien mettent Victorius de mauvaise humeur. Ce Rhéteur néanmoins n'est pas toujours opposé au Philosophe, & quelque inclination qu'il ait à le contredire, se-

ARISTOTE.

lon une remarque de Vossius (18), il reconnoît (19) pourtant avec lui, qu'il y auroit dans l'Eloquence beaucoup de choses à retrancher, si les hommes étoient aussi sages & aussi justes qu'ils devroient l'être. Outre que Quintilien, pour avoir contredit Aristote sur quelques points particuliers, ne paroît pas néanmoins avoir jamais blâmé ni sa doctrine, ni son livre en general. Il dit au contraire (20), qu'on ne sait ce qui l'a rendu plus illustre, ou sa science, ou sa fecondité, ou la douceur de son style, ou ses curieuses découvertes, ou la varieté de ses ouvrages. Il convient en cela avec Ciceron (21), qui ne connoît point d'homme plus docte, plus ingenieux dans l'invention, ni plus solide dans ses décisions, qu'Aristote.

(18) Proclivis in damnandis Aristotelis opinionibus Quintilianus. *Voss. de Stat. & const. Rhet. p.* 87.

(19) Nam si mihi sapientes Judices &c. Aristoteles apud bonos Judices &c. *Instit. Orat. l.* 2. *c.* 17. *fol.* 35. *recto. l.* 4. *c.* 1. *fol.* 58. *verso.*

(20) Quid Aristotelem? quem dubito scientiâ rerum, an eloquendi suavitate, an inventionum acumine, an varietate operum clariorem putem. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

(21) Sed quis omnium doctior, quis in rebus vel inveniendis, vel judicandis acrior Aristotele fuit? *Cic. in Orat. n.* 172.

ARISTOTE.

Mais, à l'égard de Ciceron, la maniere la plus glorieuſe dont il ait jugé de ce Philoſophe, c'eſt d'avoir copié ſes préceptes, ainſi que je l'ai déja dit, & d'avoir avoüé que ſes Dialogues de l'Orateur ne contiennent proprement que les regles de cet excellent Maître; & il eſt bon de remarquer, qu'en effet, s'il y a de la difference, ce n'eſt guéres que dans le ſtyle ou dans l'ordre.

Le ſtyle de Ciceron eſt plus diffus & plus libre, mêlé de diverſes digreſſions convenables à une converſation de gens d'eſprit, qui ne s'entretiennent de Rhétorique, que pour ſe délaſſer de leurs occupations plus ſerieuſes. Ariſtote eſt plus ſerré; il va toujours à ſon but, ſans s'écarter, comme ne ſongeant qu'à ce qu'il fait. C'eſt de cette préciſion, & du ſoin de traiter les choſes à fond, que vient l'obſcurité que Victorius, Caſſandre, & Paul Beni y ont trouvée. Sa diction pourtant eſt nette & exacte, ne diſant rien que ce qu'il faut, & le diſant bien. Il découvre en toutes choſes, le bon & le mauvais, d'une maniere trés-ſimple, & generalement aſſez équitable. Il ſatisfait l'eſprit, & rem-

plit l'ame de joie, par la verité de ses préceptes, & des raisons qu'il en donne; il est également éloigné par la noblesse de sa diction, tant de la bassesse du style, que de l'enflure; s'il parle de lui même, il le fait trés-sobrement; enfin, il garde par-tout une admirable methode, qui vous mene, non-seulement de livre en livre, mais de pensée en pensée, sans manquer jamais de vous avertir du chemin que vous avez à faire, & de vous remettre devant les yeux celui que vous avez déja fait.

ARISTOTE.

C'est, sans doute, la raison pourquoi Majoragius adopte les paroles de Ciceron, & dit, que *le style d'Aristote est un fleuve d'or.* Il trouve que ce fleuve porte par-tout l'abondance: & il faut concevoir qu'il la porte, non par la multitude des paroles, mais par celle des pensées. Majoragius ajoûte, que les préceptes de ce Philosophe sont si savans, si bien rangez, si poliment énoncez, qu'on ne peut rien trouver de plus parfait en ce genre. Ciceron même ne l'emporte sur lui que par l'Eloquence, & non par la connoissance de l'Art. De sorte que, par cet endroit, Aristote est, selon

Comment. in Rhet. Aristot. initio.

ARISTOTE. lui, le premier de tous les Maîtres. C'est une pensée qui est commune à Majoragius avec Paul Beni : car, outre ce que j'ai déja rapporté de lui, *T. 1. p. 9. 10.* il ajoûte, qu'Aristote surpasse les autres de si loin, qu'on ne peut même lui égaler Ciceron.

Que s'il faut dire quelque chose des guides qu'on peut prendre pour étudier un si parfait original, Victorius, comme je l'ai dit, y a fait un excellent Commentaire. Cet Auteur (22) est également profond, judicieux, exact & modeste. Il n'a pas fait la traduction de l'ouvrage qu'il commente ; on peut la tirer de son Commentaire. Majoragius l'a faite, & l'a accompagnée d'un Commentaire aussi long que celui de Victorius. Il copie même Victorius presque par-tout mot pour mot ; il a pourtant cela de propre, qu'il ramasse les idées de divers Auteurs, sur les mêmes préceptes, & qu'aux préceptes, il joint souvent des exemples : il montre beaucoup d'érudition ; Victorius n'en a pas moins.

Un Auteur, nommé Jean Cocin,

(22) *André Schott. compar. d'Arist. & de Demosth. p. 161. préfere* Victorius, Maioragius, Riccobon *à tous les autres.*

a fait imprimer à Strasbourg la Rhétorique d'Aristote, avec une préface de sa façon. Cette édition contient le Grec, la Traduction Latine, & les Notes de Sturmius. Cocin fait grand cas de toutes les parties de cet ouvrage; cependant il est plein de fautes dans le texte grec, dans la traduction & dans les notes.

ARISTOTE.

La Paraphrase de Riccobon me paroît meilleure. Elle est comparable à l'ouvrage de Victorius. On y examine cet ouvrage en beaucoup d'endroits, aussi-bien que celui de Majoragius, sans omettre ni celui de Muret, qui a fait seulement la traduction des deux premiers livres de la Rhétorique d'Aristote; ni celui de Sigonius, qui l'a traduite toute entiere, & qui a eu dessein de garder, avec la pureté du style, un juste milieu entre les traductions de cet ouvrage, trop litterales, ou trop diffuses, & de se rendre ainsi plus conforme à l'original.

And. Schott. suprà.

Mais, ce qui peut tenir lieu de Commentaires, & des Traductions latines, c'est la Traduction de Cassandre en notre langue, laquelle est, sans doute, fort méthodique, en bon termes, & à peu de choses prés, trés-fidele.

ANAXIMÈNE
DE LAMPSAQUE,
Contemporain d'Ariſtote ;
OU
LA RHETORIQUE
adreſſée à Alexandre.

ANAXIMÈNE de Lampſaque.

QUoique la Rhétorique à Alexandre ſoit à la ſuite de celle d'Ariſtote, on ne la croit pourtant pas de lui, parce qu'on n'y trouve pas les mêmes caracteres. On y voit d'abord une aſſez longue Préface ; ce Philoſophe n'en met point à ſes Traitez : quand même il en auroit fait quelqu'une, celle-ci n'eſt pas de ſon ſtyle. Elle eſt d'un caractere fleuri, preſque comme les ouvrages d'Iſocrate, & l'on ne voit point qu'Ariſtote ait jamais donné dans ce goût. Il eſt vrai que les principes generaux, ſi on y prend garde, y ſont à peu prés les mêmes : mais rien n'eſt démêlé, rien n'eſt rangé, ni traité dans cette Rhétorique, avec le ſoin & la methode que l'on remarque dans Ariſtote. Ce

ne sont ni les mêmes noms pour signifier les mêmes choses, ni les mêmes idées, lorsqu'on y trouve les mêmes noms; les mœurs y sont à peine touchées; on insiste un peu plus sur les passions, & néanmoins ce n'est qu'en passant: les matieres les plus marquées en leurs lieux, y sont encore rebattuës dans d'autres; &, si c'est pour en dire des choses nouvelles, il y a aussi des redites inutiles. C'est ce qui a fait juger à Vossius que cette Rhétorique n'est point d'Aristote; & ce qui a fait dire au Bibliographe anonyme, qu'il y a long-tems que les Savans s'en sont persuadez.

ANAXIMÉNE de Lampsaque.

Instit. Orator. tom. 1. p. 361.

Bibliog. hist. Polit. anonym. p. 27. & 63.

Certainement, ce que je viens de remarquer, est un grand défaut, surtout dans une Rhétorique à l'usage d'un Prince, à qui l'Art ne pouvoit rien présenter de trop parfait, pour répondre à l'honneur qu'il lui faisoit de vouloir être son disciple. A dire vrai, Alexandre n'est pas le premier, parmi les Rois, qui ait marqué cette estime pour l'Eloquence. Achille, & les autres Heros de l'Iliade, ne paroissent, sans doute, formez la plûpart, au discours, & à l'action, que parce que c'étoit la mode de tous les Grands

ANAXIMÈNE de Lampsaque.

du tems d'Homere. Mais c'est ici, apparemment, le premier Traité fait exprés pour une personne d'un si haut rang. Quel éclat, quelle solidité, & quelle justesse n'exigeoit pas de l'Auteur une si glorieuse destination! Un tel ouvrage ne devroit avoir rien de sec, rien de fardé, rien de défectueux, rien de superflu, rien enfin, qui par ses agrémens, sa brieveté, sa précision, ne convînt à la déclicatesse du Prince, & à la gloire du thrône. Mais, comme le dit Juvenal (1), sur un autre sujet, *Il est plus aisé de sentir ce qu'on y desireroit*, je ne dis pas seulement, *que de l'y mettre*, mais même *que de l'exprimer.*

La Préface roule sur l'excellence de l'Art oratoire, & cela, pour nous montrer deux choses; l'une, qu'il faut l'étudier avec soin; l'autre qu'il donne un grand relief à un Prince, déja distingué des autres hommes par son rang, & par la gloire de ses actions; parce que l'Eloquence n'est autre chose que la raison même qui se déclare, & qui brille d'une maniere convenable dans les affaires de la vie.

(1) Hunc qualem nequeo monstrare; & sentio tantum. *Juv. Sat. 7. ubi de Poët.*

Sur le soin qu'on doit prendre de l'étudier, l'Auteur dit beaucoup de choses que l'on retrouve dans Ciceron *; soit que l'Orateur Romain les ait puisées dans cette source, soit qu'il les ait lui-même rencontrées. Pour ce qui est de l'honneur que cet Art peut faire à un Roi, il falloit qu'Alexandre en fût bien persuadé, puisqu'on voit, au commencement du Traité dont nous parlons, qu'il l'avoit demandé plusieurs fois avec instance.

ANAXIMENE de Lampsaque.

* L. 1. de Orat. ubi de laud. Eloq.

Mais, élevé au dessus de ses sujets, convient-il à un Prince de s'assujettir aux regles de la Rhétorique ? On sait ce qui fut dit à un Empereur, *Qu'il pouvoit donner aux hommes le droit de bourgeoisie, mais qu'il ne pouvoit le donner aux mots*; & l'on voit tout le sens de cette pensée, qui ne regarde que la Grammaire. A l'égard de l'Art oratoire, l'élevation donne aux Princes de grands avantages, & les dispense de bien des choses; soit parce qu'elles ne conviennent qu'à l'Eloquence commune; soit parcequ'on est favorablement prévenu pour eux; soit à cause des matieres qu'ils ont à traiter, & des tems & des lieux où ils les traitent. Mais il y

ANAXIMÈNE de Lampsaque.

a des graces, une noblesse, des bienséances, dont il semble que rien ne puisse les dispenser. Et c'est sur quoi l'on peut dire *, qu'ils se sont souvent prévalus fort avantageusement des préceptes de l'Eloquence, & qu'ils ont tiré d'elle-seule d'aussi grands effets, que des troupes les plus nombreuses & les plus aguerries. Que ne fit point le premier des Césars par son moyen ? & que ne fit point Alexandre lui-même ? Pompée, Crassus, Antoine, & plusieurs autres, ont été grands Orateurs, aussi-bien que grands Capitaines. Nous ne lisons presque jamais les victoires, tant des uns, que des autres, qu'aprés avoir admiré de quels discours ils avoient sû animer au combat les armées qu'ils commandoient. Enfin, il n'y a lecture, ni sacrée, ni profane, qui ne fournisse en foule des exemples, pour prouver, quand on voudra s'en donner la peine, qu'il n'y a guéres de celebres évenemens dans toutes les histoires, qu'on ne doive rapporter à ce principe; c'est-à-dire, où l'Eloquence n'ait eu la meilleure part. C'est pour cela, que dépoüillant l'Art oratoire de toutes les choses dont les Princes n'ont que

* *La Mothe le Vayer. Rhét. du Prince.*

Dial. de Orat. apud Tacit. p m. 170.

faire, il ne faudroit leur présenter l'Eloquence, que sous la forme qui leur convient. Pourquoi ne croirions-nous pas qu'on réüssiroit à leur faire serieusement aimer ce bel Art, si une main habile & délicate le leur avoit ainsi reduit dans de justes bornes? Oui, sans doute, jaloux de cette autorité que la naissance leur donne sur les peuples, ils auroient la noble ambition, comme les grands Hommes que j'ai nommez, d'exercer encore, en tems & lieu, cet empire de la parole, qui flatte si agréablement, par deux raisons assez sensibles; l'une est, que c'est un avantage qu'on ne doit qu'à son merite; l'autre est, que pour n'être pas si périlleux, il ne laisse pas d'être plus rare, & peut-être plus difficile de devenir bon Orateur, que de devenir grand Capitaine.

ANAXIMÈNE de Lampsaque.

L'Auteur de la Rhétorique à Alexandre semble avoir vû lui-même que, travaillant pour un Prince, il ne falloit rien produire de commun. Du moins, nous fait-il entendre qu'il avoit pris du tems pour executer ce qu'on lui demandoit, & qu'il prétend donner quelque chose de plus exact sur la matiere qu'il traite, que ce qu'on

ANAXIMENE. de Lampſaque.

avoit vû avant lui. Vanité qui n'eſt pas exempte d'erreur, comme on peut aiſément s'en convaincre, ſi l'on conſidere la nature de ſon ouvrage, & les habiles Maîtres qui avoient déja écrit ſur ce ſujet.

Bibliog. hiſt. Polit. Philol curioſ. p. 29 & 64.

Aprés tout, il ne laiſſe pas d'y avoir de trés-bonnes choſes dans cette Rhétorique. C'eſt le jugement qu'en a porté en deux endroits le Bibliographe anonyme, quoi-qu'il nous avertiſſe en même tems, qu'on n'a fait aucun Commentaire pour l'expliquer, ce qui n'en donne pas une idée avantageuſe; d'autant plus qu'elle ſe trouve parmi les œuvres d'Ariſtote, & que tant d'Auteurs ſe ſont exercez ſur les trois livres qui ſont de ce Philoſophe. Ce que je trouve de meilleur & de plus juſte dans l'ouvrage dont nous parlons, quoiqu'on le trouve auſſi ailleurs, c'eſt l'avis que l'Auteur nous y donne, Que les preuves, les paſſions, les mœürs, l'amplification, l'Art de parler ſoit des biens ſoit des maux de la vie, conviennent à toutes ſortes de diſcours; & néanmoins, que la preuve eſt plus d'uſage dans le genre judiciaire; que la connoiſſance des biens & des maux convient plus dans les

Conseils ; & que l'amplification est plus propre au Panégyrique. Il explique assez bien, non seulement ce que c'est qu'*amplifier*, mais encore en quelle occasion il est à propos de le faire. Il pose pour principe, que ce n'est qu'aprés la preuve, ou aprés l'éclaircissement d'un fait. Il entre dans un grand détail touchant les biens & les maux qu'on loüe ou qu'on blâme, ou qui tombent en déliberation : mais tout ce qu'il en dit, se reduit à cet important précepte, qui seul doit suffire sans aucun autre détail, *Que l'Orateur doit être instruit des sujets dont il veut parler.* Ces sujets sont les affaires de la vie ; ce n'est pas la Rhétorique qui nous en instruit ; elle ne traite que de l'Eloquence.

ANAXIMENE de Lampsaque.

Mais, une réflexion excellente que l'Auteur fait sur les preuves, & qu'on ne peut trop répeter, c'est, qu'afin qu'elles soient bonnes, il faut que ceux qui écoutent, s'y trouvent d'intelligence avec celui qui parle ; ce qui arrive, lorsque l'Orateur n'y présente à ses auditeurs que des idées qu'ils ont déja. C'est en ce sens que Ciceron observe que, dans les sciences, la perfection consiste à s'éloigner de

L. 1. de Orat. n. 12.

ANAXIMENE de Lampsaque.

l'intelligence & des opinions communes ; au lieu que, dans l'usage de l'Art oratoire, il n'y a pas de plus grand défaut. C'est le sens encore de ce qu'on a dit, Que le genie de l'Eloquence n'est que de développer, tant en general, qu'en particulier, ce que tout le monde pense, quelque-fois même sans y penser. De sorte que ce n'est point de son propre fond, ni de ses propres découvertes, que l'Orateur doit faire montre dans ses discours ; c'est le fond & le bien commun de tous les hommes qu'il doit y étaler ; & le grand succés de l'Eloquence est, que tous ceux qu'elle interesse, c'est-à-dire, l'Orateur & les Auditeurs, se rencontrent à ce niveau d'intelligence commune, dans tout ce qui se dit des actions des hommes, ou des passions qui les font agir, ou de leurs raisonnemens. Cette doctrine est generale pour tout ce qui entre dans un discours. Ce grand principe n'empêche pas que l'Auteur n'admette quelque-fois dans l'Eloquence des pensées, ou des propositions paradoxes: mais quand elles sont de ce caractere, il faut, ou y préparer les esprits, ou appuyer aussi-tôt ces pensées de quelque preuve

qui les fasse rentrer dans les bornes de la portée du commun, dont elles semblent s'éloigner.

ANAXIMENE de Lampsaque.

Je n'en dirois pas davantage, s'il ne me restoit encore à faire connoître l'Auteur, &, si pour y réüssir, il ne falloit le caracteriser de plus en plus. Il est donc à propos de remarquer, qu'il descend quelque-fois dans de fort petites minuties, & qu'au contraire, il tranche court sur des matieres importantes. Il n'est point trop étendu sur les figures. Il donne assez bien les regles de l'Exorde, de la Narration, de la Confirmation, de la Réfutation, & de la Peroraison. Il donne aussi, & recommande même trés-fort, l'art d'interrompre à propos, ou le cours de la narration, ou la suite des preuves, par des réflexions judicieuses, afin que le discours ne soit point une histoire continuë, ni une pure dissertation. Mais, ce qu'on ne sauroit approuver, c'est qu'ensuite il reparle des diverses especes de causes dont il avoit déja parlé, & qu'il en traite d'une maniere aussi diffuse qu'il avoit fait au commencement; ce qui n'est pas, assûrement, une methode bien exacte, ni digne d'un homme qui croit mieux

ANAXIMÈNE de Lampsaque.

faire que les autres. On le voit même, en cet endroit, donner encore trois parties au genre judiciaire, qui sont *l'accusation*, *la défense*, & *la recherche* ; division qu'il faut observer comme une chose qui lui est particuliere. On n'admet ordinairement que les deux premieres, & il n'explique pas trop bien lui-même ce que c'est que la troisiéme. Comment concevoir, en effet, que ce soit un genre de cause different des autres, *de voir & d'examiner si les actions, les paroles, ou les inclinations d'un homme ne se démentent point ?* Enfin, il dit avoir fait un ouvrage adressé à Théodecte, & cet endroit pourroit faire croire que c'est Aristote qui parle : mais, outre les preuves que j'ai rapportées du contraire, on peut encore s'en convaincre par le dernier chapitre du livre. Ce chapitre contient une récapitulation fort singuliere de l'ouvrage. L'Auteur, conseillant à son Eleve d'avoir soin de regler ses mœurs, aussi bien que d'étudier l'Eloquence, lui recommande d'appliquer à la conduite de la vie, les regles mêmes de l'Art oratoire ; & par consequent, de travailler à se rendre recommendable par

ſes premieres actions, comme par un Exorde, & de ſe concilier ainſi la bienveillance des hommes; de marquer aprés cela, de l'ordre & de l'arrangement dans la ſuite de ſa vie, comme dans la Narration; de faire tomber les mauvais bruits & les mauvais diſcours, par ſa ſageſſe, comme par une eſpece de Réfutation; de fortifier ſa gloire, par ſa conſtance à bien faire, comme par la Preuve, & d'avoir des manieres qui rappellent la memoire de tout ce qu'il a fait de bon, comme par une eſpece de Récapitulation. Quelque jugement qu'on porte de cette idée, la peut-on croire d'Ariſtote?

ANAXIMÉNE de Lampſaque.

Un Auteur François, qui a eu la même idée ſur les parties du diſcours, ne la pouſſe pas ſi loin. Mais, s'il y a plus de moderation dans la maniere dont il la propoſe, je ne ſai s'il y a plus d'exactitude. Cet ordre, dit-il, des parties du diſcours, ne ſauroit être déſaprouvé; nous en remarquons un ſemblable dans l'Univers. La nature, non plus que l'Art, ne produit pas d'abord les choſes dans leur perfection. Les arbres ne commencent point par les fruits; ils pouſſent de petits boutons; ils

M. de Vaumoriere. Harang sur toutes sortes &c. p. 17.

ANAXIMÉNE. de Lampsaque.

» les épanoüissent en feüilles & en » fleurs ; & ce n'est qu'à la fin qu'ils » nous font leurs meilleurs presens. » Ne nous arrive-t-il pas le même ? » Venons-nous au monde dans un âge » parfait ? L'enfance n'est-elle pas l'E-» xorde de notre vie, & n'est-ce pas » peu à peu que nous devenons hom-» mes ? L'enfance est, en un sens, l'Exorde de notre vie ; mais peut-on dire, ou faire entendre, que l'Exorde du discours en soit l'enfance ?

On ne sauroit croire, aprés tout ce que j'ai dit, que la Rhétorique adressée à Alexandre soit d'Aristote. A qui donc faut-il l'attribuer ? Il me paroît trés-vrai-semblable qu'elle est d'Anaximéne de Lampsaque, Victorius l'a prouvé, au jugement d'André Schot ; & nous voyons qu'en effet, Quintilien * attribuë nommément à cet Auteur la division du genre judiciaire en trois parties, qu'on ne trouve que dans le livre dont il s'agit. Quintilien n'en dit rien davantage. Nous apprenons d'ailleurs qu'Anaximéne étoit du tems d'Aristote & d'Alexandre le Grand. Il étoit tout ensemble Historien, Orateur, homme habile dans la connoissance de l'Art poëtique, & dans celle de

Compar. Arist. & Demosthen. p. 164.

* *Insti. Orator. l. 3. c. 4. fol. 40. verso.*

Diodor. Sicul. Biblioth. 15. pag. 497. edit. Steph. & Pausan. p. m. 195. lib. τῶν ἠλιακῶν. posterior.

ANAXIMÈNE de Lampsaque.

de l'Art oratoire. Il voulut écrire de tout, & il le fit, dit-on, avec assez de succés ; mais néanmoins sans atteindre jamais à la perfection. C'est le jugement qu'en porte Denys d'Halicarnasse, dans un fragment imprimé par les soins de Victorius ; & dans lequel on le compare à ces Athletes qui se signalent, comme dit Longin, en toutes sortes d'exercices, & ne remportent le prix dans aucun. Il avoit écrit, en douze livres, l'Histoire generale des Grecs & des Barbares ; il la commençoit à la premiere origine des hommes, & la finissoit à la bataille de Mantinée. Il avoit encore écrit celle de Philippe de Macedoine, qui contenoit au moins huit livres, & l'envoya à Alexandre. Il écrivit ensuite celle de ce Prince. Il y a donc lieu de croire qu'Alexandre avoit pû lui demander un Traité de Rhétorique ; d'autant plus que tous les ouvrages d'Anaximéne étoient d'un style fort châtié, si nous en croyons Plutarque, & même trés-fleuri, comme ceux d'Ephorus, de Theopompe & d'Isocrate. Aussi avoit-il l'esprit tourné à l'Eloquence des Sophistes. Il avoit même le talent de contrefaire

Apud Victor. Proleg in Aristot. Rhet ex Dionys. Hal c. in Isæi vita.

Traité du Subl. c. 28.

Diod. Sic. Biblioth. l. 15. p. 504. edit. Stephan. Pausan. l. poster. p. 195. Pausan. ibid.

Harpocrat. Lexic. ubi vocab. ab Atticis usurp.

Plut. πολιτικ. παραγγελμ. in t. 3. p. 1437. edit. Steph.

Pausan. l. τῶν ἠλιακ. poster. p. 195.

ANAXIMÉNE de Lampsaque.

le style de ceux qui en faisoient profession, & il porta le caractere de cette Eloquence jusques sur la Tribune aux harangues, & au Barreau *. Toutes ces considerations prouvent qu'il est l'Auteur de la Rhétorique dont il s'agit, puisqu'on l'y retrouve tel qu'on le peint, avec ses tours étudiez, & en même tems foibles & peu persuasifs, que Denys d'Halicarnasse lui attribuë. Certainement, Diogene Laërce le qualifie de *Rhéteur*, & Aldobrandin * dit, qu'autant qu'il en peut juger, c'est à ce Rhéteur qu'on doit l'ouvrage dont je parle. Cela étant, l'expression de Moreri n'est pas juste, quand il dit, Que quelques Savans attribuent à Anaximéne les livres de Rhétorique d'Aristote ; non-seulement, parce qu'on ne lui attribuë que ce qui est à lui, mais encore, parce que la Rhétorique dont il s'agit n'est pas divisée en plusieurs livres.

On peut s'étonner, qu'Anaximéne n'ayant composé ce Livre qu'à la priere d'Alexandre, ce Prince ne se fût pas plûtôt adressé à Aristote. Mais il est aisé de répondre, ou qu'il l'avoit déja pris en aversion, ou que ce Philosophe n'avoit point encore paru

* *Vict. in Proleg. Plutarch. ibid. Halic. in Isæi vit.*

Apud Vict. ubi suprà.

Diog. Laërt. l. 2. p. m. 33. ad calc.

* *Thom. Aldobr. in 2. Laërt. lib.*

Dict. de Mor. sur Anax.

d'humeur à écrire ſur des matieres qu'il mépriſoit, quoi-qu'il en ait enſuite mieux écrit qu'aucun autre ; ou enfin, que le ſtyle d'Anaximéne avoit ſû plaire davantage.

ANAXIMÉNE de Lampſaque.

On rapporte de cet Auteur un fait qui ſauva ſa Patrie du pillage, & qui marque, en même tems, qu'il avoit de l'eſprit, & qu'il étoit fort conſideré d'Alexandre. Ce Prince avoit découvert que ceux de Lampſaque favoriſoient les Perſes : violent de ſon naturel, il entra dans une furieuſe colere, réſolut de ruïner leur ville, & ſe mit en chemin pour la faire. Ceux de Lampſaque épouvantez, lui députent Anaximéne pour le fléchir ; mais le Roi, averti de ſa venuë, ſe roidit dans ſa fureur, &, par un ſerment ſolemnel, jure de faire tout l'opposé de ce que cet Envoyé lui demandera : l'Envoyé inſtruit de tout, lui demande la ruïne de Lampſaque, & le Roi, pris par ſon ſerment, ſe crut obligé de pardonner à cette ville.

Pauſan. ibid. p. m. 195. Cauſſ. ex ipſo, eloq. ſac. & prof. l. 1. c. 6.

Anaximéne rendit ainſi, par ſon eſprit, un bon ſervice à ſon Païs. Mais il joüa une piece bien ſanglante à Théopompe, avec qui il s'étoit broüillé aprés avoir été ſon ami. Ce fut de pu-

Pauſan. ibid. ad calc.

M. Bayle Dict. art. de Theop.

ANAXIMÈNE de Lampsaque.

blier, sous son nom, & d'un style tout-à fait conforme au sien, une histoire qui choquoit les principales Républiques de la Gréce, ou, pour mieux dire, un Livre d'injures contre les Athéniens, les Lacedémoniens & les Thébains; ce qui attira à son ennemi la haine de tout le monde.

Pausan. t. m. 196. Causs. ex ipso. l. 3. p. 157.

Pausanias, de qui je tiens la plûpart de ces faits, ajoûte qu'Anaximéne fut le premier qui s'offrit de parler sur le champ sur toutes sortes de sujets. D'autres (28) donnent cette gloire à Gorgias, qui s'exposa, dit-on, à cette épreuve, pour effacer Prodicus, qui ne récitoit que des harangues bien travaillées. Quoiqu'il en soit, on ne peut douter, qu'excepté sa fourberie, Anaximéne n'ait été un homme de merite & de considération, savant, fameux Orateur, & bon Maître de Rhétorique; quoi-qu'il ne soit pas du premier rang. Tel est le sentiment de Victorius, qui s'appuye sur les fondemens que j'ai rapportez.

Comment. in Arist. Rhet. t. 1. p. 4.

Je crois devoir être de son avis: je ne puis pourtant pas dissimuler que Paul Beni prend un parti contraire. Il

(28) Primus dixit προβάλλετε. *Philostr. de Gorg.*

ANAXIMÉNE de Lampsaque.

est persuadé que cette Rhétorique est d'Aristote, aussi bien que la précedente, par la raison que j'ai déja touchée, qui est, Que l'Auteur de l'une, comme l'Auteur de l'autre, se dit auteur de la Rhétorique à Théodecte; d'où Paul Beni croit conclure démonstrativement, que c'est Aristote qui a fait la seconde, aussi bien que la premiere, & que Victorius, qui pense autrement, s'est trompé; de sorte qu'il ne daigne pas seulement répondre aux preuves de Victorius. Mais, quand même on ne pourroit pas s'imaginer que deux hommes, comme Aristote & Anaximéne, eussent écrit à la même personne, ou à deux personnes differentes de même nom, je ne vois pas qu'il y ait de comparaison à faire entre les preuves de Paul Beni, & celles de Victorius; & je tiens pour certain qu'Aristote auroit beaucoup mieux réüssi.

Au reste, s'il y a des choses à reprendre dans cette Rhétorique, il y en a encore plus dans la Traduction latine que nous en avons. Elle est de Philelphe. C'étoit un habile homme d'ailleurs, mais qui, peut-être, n'entendoit pas assez la matiere, dont la

ANAXIMÈNE de Lampsaque.

connoissance n'est pas moins necessaire que celle des Langues, lorsqu'il s'agit de traduire. Quoi-qu'il en soit, il paroît ici, que pour bien prendre le sens de l'original, il ne faut pas toujours s'en tenir à la version.

M. de Vaumoriere. Harang. sur toutes sortes de sujets. p. 147.

Il me reste une réflexion, que je tire d'un Auteur François que j'ai déja cité. Il n'est pas trop ordinaire, » dit-il, qu'un Roi accuse lui-même » des criminels, & il est encore plus » rare qu'il se voye obligé de répon» dre à leurs invectives. Cependant, » Alexandre a fait l'un & l'autre plus » d'une fois ; soit qu'il suivît en cela » la coutume des Rois de Macedoine, » dont le pouvoir n'étoit pas tout-à» fait absolu sur cette Nation guerrie» re, ou qu'il fût bien aise de faire » voir que ce n'étoit point par la seu» le valeur qu'il savoit vaincre. D'ajoûter aprés cela, comme fait l'Auteur de la réflexion, que *ce Prince, en ces occasions, pratiquoit les préceptes d'Eloquence qu'Aristote n'avoit pas manqué de lui donner*, c'est un fait dont on peut raisonnablement douter, si celui qui l'avance a prétendu qu'Aristote a fait une Rhétorique pour Alexandre.

Voyez Quinte-Curse. liv. 8. c. 7. 8.

Denys d'Halicarnasse.

DENYS
d'HALICARNASSE,

Qui arriva en Italie, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, aussitôt aprés qu'Auguste eut terminé les guerres civiles; vers le milieu de la CLXXXVII. *Olympiade, environ 28. ans avant Jesus-Christ. On juge, par quelques endroits de ses ouvrages, qu'il enseigna la Rhétorique à Rome, ou publiquement, ou en particulier.*

Antiq. Rom. pag. 6.

T. 2. p. 21. lin. 42. p. 64. lin. 34.

COMME Aristote avoit concilié l'étude de la Rhétorique avec la Philosophie, Denys d'Halicarnasse la concilia avec le soin d'écrire l'Histoire, soit qu'il aimât l'Eloquence pour elle-même, soit qu'il fût de l'avis de Ciceron, Que pour être bon Historien, il faut être bon Orateur.

Cic. L. 2. de Orat. n. 51. 52.

Tout ce qu'il avoit composé, dans l'un & dans l'autre genre, n'est pas venu jusques à nous. Il ne nous reste

DENYS d'Halicarnasse.

qu'une partie, tant de ses histoires, dont il n'est pas question ici, que de ses préceptes, & de ses critiques. Celles-ci ne regardent guéres que l'Art de persuader; on y trouve néanmoins d'excellentes choses, non-seulement pour l'Eloquence, mais encore pour l'Histoire.

Proleg. Sylburg. in Halicarn. ad calc. & in Praef. Rhet. ad Dudith.

Nous avons de cet Auteur un Traité *de l'Arrangement des paroles*; un autre *de l'Art*; un troisiéme, qui n'est pas entier, *touchant le caractere des Ecrivains* anciens, & sur-tout, des Orateurs, avec deux Lettres: dans l'une, *il examine le style de Platon*; dans l'autre, il agite la question, *Si Démosthéne s'est formé sur la Rhétorique d'Aristote.* Nous avons encore ses *Comparaisons* d'Herodote & de Thucydide, de Xénophon, de Philiste & de Theopompe. Enfin, nous avons ses réflexions *sur ce qui fait le propre caractere de Thucydide.* Le but de ces derniers ouvrages, est de faire connoître les Auteurs dont il parle; de marquer en quoi ils sont imitables, & en quoi ils ne le sont pas. Dans l'examen qu'il en fait, il considere les pensées, la diction, le tour & l'arrangement, les mœurs, les passions, la simplicité du,

Ad Pompeium.
Ad Ammaeum.

discours & ses adresses.

Ce n'est donc pas une Rhétorique en forme que nous avons de cet Auteur ; ce ne sont que des morceaux de Rhétorique, ou quelques points de cet Art, qu'il a jugé à propos de traiter. C'est pourquoi le Bibliographe anonyme le préfere, lui & Longin, non pas à tous les Maîtres, mais à tous ceux qui n'ont pas traité l'Art entier. Il ajoûte néanmoins, que les ouvrages de Denys d'Halicarnasse, quelque petits qu'ils soient, sont trés-savans, & qu'il y a plus de science & plus d'esprit que dans Hermogéne.

DENYS d'Halicarnasse.

Bibl. hist. Polit. Philol. Cur. p. 30.

Monsieur Morhof, qui croit qu'Hermogéne & Longin l'emportent sur Denys d'Halicarnasse, ne laisse pas d'estimer beaucoup ce dernier, & d'en faire cas, comme d'un Maître fameux, & d'un Critique trés-habile.

Morhof. Polyhist. l. 6. n. 3.

Ce n'est pas en juger moins avantageusement, de dire avec Nugnés, dont je parlerai ci-aprés, que Denys est un de ces Maîtres qui ont joint l'usage de l'Eloquence à la connoissance des préceptes, ou, avec le Pere Rapin, que ce Rhéteur est un des plus savans parmi les Anciens. Ce Pere ajoûte, que Denys n'a touché que les or-

Nugnés Professeur de Rhétorique à Barcelone. dans la Préface de sa Rhét.

Compar. de Demosth. & de Cic. p. 7.

DENYS d'Halicarnasse.

nemens & l'harmonie du discours, ce qui est vrai de son ouvrage *touchant l'arrangement des mots*, & non pas de celui qu'il a intitulé *De l'Art*, puisqu'il ne regarde pas seulement la diction, mais le fond même des differens discours, dont il donne des préceptes.

De ludicra Dict. p. 257.

Enfin, le Pere Vavasseur remarque quatre choses dans ce qui nous reste du Rhéteur dont je parle, toutes trés-utiles à ceux qui aspirent à la parfaite Eloquence. La premiere est, que cet Auteur *donne toute la Rhétorique*: ce qui se peut dire en un sens, parce que ses préceptes feroient une Rhétorique complete, à peu de choses prés, si on se donnoit la peine de les ramasser en un corps, & de les ranger. La seconde est, qu'*il nous apprend à juger des Auteurs*, par les regles qu'il nous en donne. La troisiéme est, qu'*il porte lui-même son jugement sur plusieurs Ecrivains fameux*, d'une maniere qui peut nous servir d'exemple; & la quatriéme est, qu'*il fait la comparaison de quelques-uns de ces Ecrivains*, en gardant par-tout une trés-grande méthode, qui consiste à examiner les mœurs, les pensées, l'art

Dion. Halic. περὶ λόγων ἐξετάσεως. p. 65. lin. 3. 4. &c.

& la diction ; ou bien à réduire tout à deux points, qui ſont *l'expreſſion*, & *les choſes*. Il diſtingue enſuite dans les choſes, *l'invention* & *l'ordre* ; & dans l'expreſſion, *le choix* & *l'arrangement des mots* ; ce qui eſt une leçon fort utile pour ceux qui veulent lire avec fruit.

DENYS d'Halicarnaſſe.

On a encore remarqué que Denys d'Halicarnaſſe s'attira par ſes ouvrages, non-ſeulement l'eſtime, mais l'admiration de ſon ſiécle ; parce que ſes jugemens parurent auſſi ſolides que hardis, & que ſon crayon faiſoit connoître, par des principes infaillibles, les défauts ou les beautez des Ecrivains dont il parloit. C'eſt ce qui le fit appeller, même dès ſon vivant, *le Critique* par excellence, pour dire, qu'il n'appartenoit qu'à lui de juger du merite des Auteurs. Ses décisions étoient ſans appel ; & ce qui eſt encore plus glorieux, l'idée qu'on a de ſa vertu, répond à celle qu'on a de ſes lumieres. On reconnoît que ce n'eſt ni l'envie de s'élever lui-même, ni le deſir de rabaiſſer les autres, qui le guide ou le conduit dans ſes critiques, mais une volonté ſincere d'être utile à ſes lecteurs. Auſſi, ne hazarde-t-il

Epître grecque d'Henri Eſtien. ſur cet Auteur.

Henr. Eſtien. ibid.

Sigiſm. Gelen. Ep. ad Jo. Rodolp. 4. initio.

Dion. Halic. t. 2. p. 120. 137. & 161.

DENYS d'Halicarnasse. rien qui ne soit l'effet, & comme le fruit, non-seulement d'une pénetration exquise, d'une étude consommée, & en même tems d'un long usage; mais encore de son amour pour la verité, & de son zele pour l'avancement des Lettres.

C'est à cause de ses lumieres, que Suidas (1) l'a appellé *un Rhétoricien rempli de toutes sortes de belles connoissances*, & que Sylburge, dans sa préface qu'il a mise à l'édition qu'il en a donnée, ne fait aucune difficulté de dire, qu'il est aussi impossible de bien connoître les Orateurs, ou d'en juger sans le secours de Denys, qu'il est impossible, selon Horace, d'imiter Pindare. Sa raison est, qu'il ne conçoit rien de plus juste, ni de plus exact, que les réflexions de ce savant Critique, tant sur les Historiens, que sur les Orateurs, soit pour le fond des choses mêmes, soit pour le style.

Sylburg. Præf. ad Dudith. sub fin.

En effet, sur ce dernier point, Denys d'Halicarnasse nous donne à connoître ce qui manque encore au style sublime de Thucydide, ou au style

Sylburg. ibid.

(1) Rhetor in omni litterarum genere præclarè versatus. *Suid. de Dion. Halic.*

simple de Lysias, & nous apprend la maniere de mêler l'un avec l'autre, selon les regles de l'art que Thrasymaque avoit d'abord commencé, que Platon & Isocrate avoient fort poli, mais que Démosthéne seul a porté à sa perfection; ce qui lui a fait remporter le prix de l'Eloquence sur tous les Orateurs de tous les siécles. On ne fait pas moins de cas des remarques de notre Auteur sur Dinarque & sur Isée. Elles ont paru à Victorius toutes remplies d'érudition, & fort instructives pour ceux qui aspirent à devenir Orateurs. Il en est de même de ce qu'il a écrit sur Lysias & sur Isocrate. On y trouve par-tout d'excellentes regles, dont l'experience a fait reconnoître l'utilité. Non-seulement ce sont des principes de Rhétorique propres à éclairer l'esprit, ce sont en même tems de grandes maximes de morale, qui s'insinuent agréablement dans le cœur; &, si d'un côté on nous y développe les beautez des ouvrages qu'on y examine, on a soin d'un autre, de nous faire goûter les vertus les plus heroïques dont l'Orateur est animé, ou dont il répand les préceptes dans ses harangues.

DINYS d'Halicarnasse.

Petr. Victor. Ep. ad Petro-Anton. Thebald. Præf. in Dionys.

Ibid.

DENYS d'Halicarnasse.

Il eſt vrai qu'à la premiere vûë, les déciſions de Denys ont paru quelque-fois ſurprenantes, comme je l'ai déja fait entendre ; mais à la fin, on en a reconnu la juſtice. C'eſt ainſi qu'on fut étonné de la critique qu'il fit de Platon, lorſqu'il décida nettement, que le ſtyle ſublime de ce Philoſophe n'eſt, en bien des endroits, » qu'une vaine enflure. Qu'y a-t-il de » plus ſurprenant, dit Henri Eſtienne, » que de voir critiquer Platon en une » choſe où ce grand Homme s'eſt lui-» même ſurpaſſé, c'eſt-à-dire, dans » un genre d'écrire pour lequel tous les » Auteurs l'admirent, & ſe le propo-» ſent pour un modele qui leur doit » ſervir de regle, loin de croire qu'on » puiſſe le critiquer?

Henr. Eſtien. Epiſt. grecque ſur Denys.

Ce qui fait de la peine à Henri Eſtienne, en avoit fait long-tems auparavant à Pompée ; mais ce que Denys écrit à Pompée pour le ſatisfaire, a ſatisfait Henri Eſtienne. De maniere que l'un & l'autre ſe ſont rendus enfin à ſes déciſions, malgré tout ce qui ſe pouvoit dire pour défendre » Platon. Si Pompée lui-même, dit » Eſtienne, n'a pas eu honte de ſe ſou-» mettre au jugement de cet Auteur,

Ibid.

& a reconnu ſon habileté en cette « matiere, je vous prie de pardonner « ma hardieſſe à contredire encore ce « jugement, & de prendre plûtôt com « me un jeu tout ce que j'ai dit en « faveur de Platon, que comme une « choſe ſerieuſe. «

DENYS d'Halicarnaſſe.

Mais, dira-t-on, Denys d'Halicarnaſſe étoit-il plus habile que les Philoſophes, les Orateurs, les Hiſtoriens dont il parle, pour en juger? Sa réponſe eſt auſſi modeſte que ſolide. Pour n'être pas auſſi éloquent que ces Auteurs, il ne s'enſuit point qu'il ne puiſſe pas juger de leur éloquence. Ne juge-t-on pas des tableaux d'Apelle, de Zeuxis, de Protogéne, & des autres Peintres celebres, ſans avoir leur merite? & ſans être Sculpteur, un homme n'eſt-il pas en état de juger des ouvrages de Phidias, de Polyclé-te, de Miron? Il y a bien des chefs-d'œuvres dont les Auteurs ne jugent pas mieux que les autres; peut-être ſont-ils moins en état de le faire. Les tableaux, les ſtatuës, les diſcours, les édifices ſont des choſes auſſi-bien de ſentiment & de goût, que de raiſonnement. On en juge par l'impreſſion qu'elles font ſur nous; ſouvent mê-

Henr. Eſtien. ibid. ex Dion. Halic. de hiſt. Thucyd. jud. p. 138. lin. 21. &c.

DENYS d'Halicarnasse.

Horat. Epist. ad Pison.

me, c'est sur le sentiment & le goût que les Arts se forment & se perfectionnent. Enfin, on sait ce que dit Horace, *qu'une pierre qui n'est point aiguë est pourtant propre à aiguiser.* C'est une pensée qu'on attribuë originairement à Isocrate. Henri Estienne dit, qu'en tout cas, Denys d'Halicarnasse pourroit aussi s'en servir pour se justifier; & en effet, c'est l'esprit qui regne dans sa réponse.

A ne considerer que par le titre, son Traité sur l'arrangement des mots, peut-être auroit-on de la peine à croire qu'il contienne autre chose que des minuties; d'autant plus que la Prose françoise, sur ce point, ne paroît pas susceptible d'un si grand raffinement. Mais il n'en est pas de même du Grec, que de notre Langue. Dans le Grec, la chose est d'une si grande importance, qu'il n'y a point de Maître qui ne regarde l'arrangement des paroles comme une des sources du Merveilleux dans le discours. Aristote, Hermogéne, Longin, Lucien, & mille autres ont reconnu cette verité; & s'il n'y a point tant à raffiner dans le François, il ne laisse pas d'avoir aussi son harmonie.

Que dis-je ? ce que Ciceron a dit du Latin, ce que Denys d'Halicarnasse a dit du Grec, se peut dire generalement de toutes les Langues : *Il y a dans le discours de l'Orateur un chant* (2), *il y a une Musique, qui ne differe de l'autre, que du plus ou du moins ; & qui est même plus agreable*, (3) à cause que l'oraison est soûtenuë par la beauté du sujet, & par celle des pensées. Ce qui est certain, c'est que nous avons des Auteurs François qui estiment que cette partie ne demande pas moins d'attention, & n'est pas moins considerable en notre Langue, que dans ses autres. Ainsi M. Charpentier de l'Academie, dit que les mesures & les nombres font la principale beauté de l'élocution ; & l'Abbé Cassagnes, dans sa Préface sur les œuvres de Balzac, loüe particulierement cet Auteur, parce qu'on trouve cet ornement dans ses écrits, & qu'il est le premier qui a fait voir par son exemple, que notre Langue en étoit susceptible. A cet

DENYS d'Halicarnasse.

De l'Excel. de la Lang. Franç. p. 495.

Préf. sur les Oev. de Balz. pag. 6.

(2) Est autem in dicendo etiam quidam cantus obscurior. *Cic. in Orat. n. 58.*

(3) Qui enim cantus moderatæ orationis pronuntiatione dulcior inveniri potest. *Cic. l. 2. de Orat.*

DENYS d'Halicarnasse.

» avantage, dit-il, (de *l'élégance* & » de la *clarté,*) nous en pouvons joindre un autre, qui touche & ravit » les lecteurs ; qui étoit inconnu en » France avant ce fameux Ecrivain, » & qui excita par ses premieres lettres tant d'applaudissement & d'admiration. On n'aura pas de peine à » deviner que je veux ici parler des » nombres de l'Oraison, dont il a fortifié & enrichi notre Langue. De sorte que, selon l'Abbé Cassagnes, Balzac a fait dans la Prose ce que, selon Monsieur Despreaux, Malherbe a fait dans les vers :

Art. Poët. Chant. 1. v. 131.

Enfin Malherbe vint, & le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence.

Ces témoignages montrent deux choses. L'une, que l'harmonie du discours convient aussi à notre Langue ; l'autre, qu'elle est fort estimable, tant dans les Vers, que dans la Prose. Ajoûtons, qu'en toutes sortes de Langues elle est trés-difficile & à connoître, & à expliquer. Certainement des personnes fort habiles croyent que peu de gens connoissent l'art de bien arranger les mots dans le François. Mon-

ſieur Charpentier dit que le peuple ne connoît point ces fineſſes du diſcours ; quoi-qu'il en ſente l'effet, parce que la nature a placé dans les oreilles de tous les hommes la puiſſance d'en juger. C'eſt pourquoi ce fameux Académicien entreprenant d'expliquer cette partie de l'Eloquence, demande des eſprits trés-intelligens pour la comprendre, & emprunte ſur cela les termes de Denys d'Halicarnaſſe, qui ayant, dit-il, à traiter de ſemblables matieres, déclare que ce ſont eſpeces de ſecrets où le menu peuple ne ſauroit pénetrer. Auſſi n'y appelle-t-il que ceux qui ſont initiez aux myſteres de l'Eloquence, & il fait fermer la porte aux autres, comme à des profanes qui mépriſent ce qu'ils n'entendent pas. On voit le merite du ſujet dont il s'agit.

DENYS d'Halicarnaſſe.

* Ibid.

Ibid. pag. 381. 382.

Dion. Halic. περὶ συνθέσ. ὀνομάτων.

Il ne faut donc pas s'étonner ſi Denys d'Halicarnaſſe ſe ſait bon gré d'avoir fait un Traité exprés ſur cette matiere, lorſqu'il n'y en avoit point ; ou s'il eſtime ſon ouvrage neceſſaire aux Orateurs, & particulierement aux jeunes gens ; puiſqu'il s'agit de la diction, qui eſt une ſi grande partie de l'Eloquence, & à laquelle les jeunes Ora-

Dion. Halic. περὶ συνθέσεως ὀνομάτων, pag. 1.

DENYS d'Halicarnasse.

teurs doivent d'abord s'appliquer.

Il remarque à ce propos, que comme les pensées ne sont rien sans les expressions, celles-ci ne sont rien aussi sans l'arrangement des paroles ; & il rend sa doctrine sensible, non seulement par l'exemple des autres arts, de l'Architecture, de la Broderie, où la disposition a tant de pouvoir ; mais encore par l'exemple des Vers & de la Prose, où aprés le choix des plus beaux termes & des plus belles pensées, si on néglige l'arrangement des mots, on perd le fruit de son travail ; au lieu que sans autre secours, l'arrangement donne à ce que nous disons une grace, & même une force surprenante. Il est constant que c'est particulierement ce qui fait la douceur du discours, & que si la douceur ne convient pas au sujet que l'on traite, ce n'est que par cet art qu'on la corrige ; ce mélange, ce changement, cette convenance des nombres & des sons, étant un moyen certain d'exprimer la petitesse ou la grandeur des objets, le calme ou la violence des passions, le repos ou le mouvement des choses, leur vîtesse ou leur lenteur. C'est pour y réüssir que les

Ibid. p. 2.

Ibid. p. 6. ad calc.

Poëtes étendent, resserrent, ou grossissent le son des mots, afin de les rendre plus expressifs; en quoi la nature est une habile maîtresse, puisque c'est elle qui leur donne cette faculté de peindre & d'imiter les objets, de faire des mots, & de les appliquer. Homere en fournit des exemples sensibles. Faut-il exprimer un objet charmant par sa douceur ou par sa beauté? ce Poëte, pour le faire sentir, a l'adresse de ramasser, en quelque façon, les syllabes & les lettres les plus douces, les mots qui assortissent le mieux les uns avec les autres, ou qui sont les plus sonores, sans être néanmoins trop chargez de lettres, en sorte qu'ils n'ayent rien que de flateur. C'est tout le contraire, quand il faut exprimer un objet affreux, un torrent qui se précipite, deux rivieres qui se rencontrent, la mer qui lutte contre les rochers; ou bien, lorsqu'il faut faire sentir quelque chose qui s'éloigne également de cette force ou de cette douceur; ce qui fait trois caracteres differens, qui font lire agreablement les ouvrages des Anciens, où l'on trouve ces sortes de beautez; au lieu que la lecture des

DENYS d'Halicarnasse.

Denys d'Halicarnasse.

Dion. Halic. περὶ συνθέσ. ὀνομάτ. p. 28. & 29.

autres est ennuyeuse & quelque-fois insupportable.

Et quoiqu'il ne soit guéres à propos de rapporter les jugemens que Denys d'Halicarnasse a faits des autres Auteurs, lorsqu'il s'agit de rapporter ceux qu'on a faits de ses écrits, je crois pourtant que ce qu'il a jugé d'Homere & de Démosthéne, par rapport à l'arrangement des mots, peut beaucoup servir à nous mettre en état de juger de lui. Ce qu'il y a donc d'admirable, selon Denys, dans ce Poëte & dans cet Orateur, c'est la varieté de l'harmonie que leurs discours offrent par-tout, plus sensible encore & plus merveilleuse dans le premier que dans le second; d'autant qu'Homere, tout borné qu'il est à une espece de vers, & quoique astreint à un petit nombre de pieds, a neanmoins l'art de paroître toujours nouveau & toujours juste dans ses mesures, ce qui n'est pas si surprenant dans Démosthéne, qui avoit plus de liberté. Mais où Denys d'Halicarnasse paroît s'applaudir davantage, c'est la démonstration sensible qu'il donne d'une chose qui est un paradoxe, de son propre aveu. Elle consiste à dire, que

la Prose de Démosthéne n'a tant de force & tant de charmes, que parce qu'elle ressemble à de trés-beaux vers, sans tomber dans le vice de faire des vers en prose; & que la Poësie d'Homere n'est si digne d'admiration, que parce qu'elle a l'air d'une belle prose, sans être neanmoins prosaïque. On ne sauroit disconvenir qu'un pareil paradoxe bien montré, ne fasse voir la grande pénetration de l'Auteur qui le démontre. Sans autre démonstration, une comparaison le rend facile à concevoir. Lorsqu'on se promene sur terre, on aime le bord de l'eau; & lorsqu'on se promene sur l'eau, c'est un plaisir de voir la terre. Il est aisé de faire l'application.

Denys d'Halicarnasse.

A l'égard des préceptes que Denys a donnez sur differentes especes de discours qui se font à l'occasion des grandes assemblées, du mariage ou de la naissance de quelqu'un, de la reception qu'on lui fait; ou sur les oraisons funebres, les éloges, les consolations, les invectives ou les réprimandes; on peut considerer, pour en juger, que c'est un détail où Ciceron & Aristote n'ont pas crû devoir descendre; mais qui, aprés tout, ne

Dion. Halic. pag. 33.

DENYS d'Halicarnasse.

laisse pas de fournir des vûës & de donner des facilitez.

* Voss. Instit. Orator. l. 2. c 16. n. 11.

Ibid. l. 1. c. 15.

Ibid. l. 3. 109.

Le Pere Cressol. Theatr. Rhetoricum.

Instit. Orator. l. 10.

Vossius n'a pas crû devoir omettre ce détail dans sa Rhétorique, où il nous avertit qu'il le tient de l'Auteur dont je parle. Il remarque en même tems que Menandre ne l'a point omis non plus dans la sienne, ni Scaliger » dans sa Poëtique, dans laquelle, dit- » il, l'Auteur ne disant presque rien » que ce qu'il a pris de Denys, ne » lui en fait pourtant pas honneur. Ce n'est pas ainsi qu'en a usé l'Auteur du livre intitulé *Le Théâtre des Rhéteurs*, lórsqu'il établit ce qu'il a à dire des mœurs, des études, des exercices, des vices, des vertus, des défauts ou des beautez dans les discours de ces anciens Orateurs. Il cite partout Denys d'Halicarnasse & les autres Ecrivains où il a puisé ce qu'il avance. Au contraire Quintilien, à ce qu'on prétend, en a tiré, sans rien dire, les jugemens qu'il nous a donnez sur differens Auteurs. Quelque raison qu'il ait eu d'en user ainsi, on peut regarder une adoption déclarée ou tacite de la doctrine ou des sentimens d'un Auteur, comme un signe certain du jugement avantageux qu'en

qu'en fait celui qui les adopte.

C'est la pensée d'Henry Estienne, * qui fait ici deux observations. La premiere est, que les caracteres abregez de divers Ecrivains, qu'on trouve parmi les ouvrages de Denys d'Halicarnasse, sont de cet Auteur, ou de quelqu'un qui les a extraits de lui, dans les endroits où ils sont encore plus au long. La seconde est, que Quintilien copie quelque-fois ces extraits mots pour mots, & que tantôt il nous dit comme de lui-même, ce qu'il a pourtant emprunté d'ailleurs, & tantôt il donne à connoître que ce qu'il dit n'est pas de lui. Mais de quelque maniere qu'il en use, on voit, dit Estienne, l'estime que nous devons faire de ces caracteres, puisque Quintilien lui-même s'y est tenu. Je ne puis pourtant dissimuler que j'ai vû un habile homme qui croit que ces caracteres abregez ont été mis en grec sur le Latin de Quintilien, par quelque Auteur posterieur; ce qui n'empêcheroit pas que Quintilien lui-même n'eût auparavant formé les siens sur ceux de Denys. En tout cas, nous pouvons compter sur la justesse & sur la solidité de ces caracteres.

* *In Dion. Halicarn. edit. Syib. p. 71. &c.*

DENYS d'Halicarnasse.

* περὶ ἐσχηματισμένων. pag. 43. & 51.

Il seroit difficile de dire pourquoi l'on trouve dans notre Auteur deux differens Traitez touchant une même chose, fondez sur les mêmes principes & sur les mêmes exemples, en un mot, revenant au même. Il s'agit, dans ces deux pieces, de quelques tours extraordinaires d'Eloquence, & necessaires quelque-fois aux Orateurs. Denys d'Halicarnasse en distingue trois; l'un ne consiste qu'à ménager en même tems la dignité des personnes dont nous parlons, la satisfaction des auditeurs, & la verité, qui semble demander qu'on garde moins de ménagement; l'autre consiste à établir serieusement une chose dont on ne se met pourtant pas en peine, pour arriver par ce moyen à ce que nous souhaitons; le troisiéme enfin consiste à établir, mais foiblement, le contraire de ce que nous voulons, afin que l'auditeur, disposé à prendre toujours le contre-pied de ce qu'on lui propose, entre sans y penser dans notre veritable sens, par esprit de contradiction. Je ne rapporterai point toutes les réflexions que l'Auteur fait en cette occasion, sur d'excellens exemples qu'il donne de ses préceptes, & qu'il tire particuliere-

ment de Démosthéne & d'Homere. Il faut les voir en original, pour juger de la connoissance extraordinaire que Denys avoit de l'Art oratoire. Mais en faveur de ceux qui lisent Homere, & qui trouvent quelque-fois des difficultez dans les harangues que ce Poëte fait faire par ses Heros, je remarquerai que notre Auteur fait sentir l'artifice, la solidité, la justesse de la harangue d'Achille dans le premier Livre de l'Iliade; de celles d'Agamemnon, d'Ulysse, & de Nestor dans le second Livre; de celles de Phénix, d'Ajax & d'Ulysse à Achille dans le neuviéme; enfin de celles de Nestor & de Diomede à Agamemnon dans le même livre. On peut surement mettre en parallele tout ce que Denys d'Halicarnasse dit sur ces differens discours, avec ce qu'il dit de ceux d'Isocrate. Rien n'est plus beau ni plus juste que ses réflexions sur les ouvrages de ce dernier. Aussi Wolfius n'a-t-il pas manqué d'en enrichir l'édition qu'il a faite de ce Rhéteur.

DENYS d'Halicarnasse.

περὶ ἐσχηματισμένων. pag. 48. 51. &c

Au reste, ce n'est pas seulement en donnant des regles & des préceptes, que Denys nous conduit à l'Eloquence; c'est encore en nous marquant les

Dion. Halic. p. 60. 61.

DENYS d'Halicarnasse.

défauts qui se glissent dans les discours, soit pour les mœurs, soit pour la maniere de proposer les choses, soit pour la diction ou pour les figures, en quelque partie du discours que ce puisse être. Il y a seulement à remarquer que que ce qu'il dit des défauts qui se rencontrent dans l'expression des mœurs, & de ceux qui se rencontrent dans la maniere de proposer les choses, est presque inintelligible, par une transposition qui a fait placer ces deux morceaux avant son Traité de l'Examen des Discours, au lieu qu'ils en font partie. Et je puis dire generalement, que c'est grand dommage que les exemplaires de cet Auteur soient si peu corrects, tant par la négligence des Copistes, que par la faute des tems, qui en ont fait perdre une bonne partie. Sylburge en rétablit beaucoup d'endroits; mais ses corrections & ses notes seroient plus commodes, si elles étoient à la marge ou au bas des pages, au lieu qu'il les a rejettées à la fin du livre.

Pag. 64.

Avec tout cela, il est encore vrai de dire ce qu'a dit le docte Dudithius dans la Préface de la traduction latine qu'il a faite des Réflexions de Denys

Dion. Halic. tom. 2. p. 240.

ſur Thucydide. Il dit, que par les ouvrages de ce ſavant Critique, nous pouvons connoître quel étoit le travail, la profondeur, l'érudition, & la pénetration des Grecs. Ses jugemens ſur les Orateurs contiennent de grandes recherches, qui lui ont attiré l'eſtime & l'admiration des gens de Lettres. Il en eſt de même de ce qu'il dit de Thucydide, dont il a auſſi examiné les ouvrages, & dont il a ſi bien éclairci le ſens ou les penſées, que ſans lui, cet Hiſtorien ſeroit trés-difficile à entendre. Ajoûtez, qu'il nous donne dans cet Examen des regles pour écrire l'Hiſtoire, qui ne peuvent être que d'un trés-grand ſecours, & faire beaucoup d'honneur à ceux qui voudront les ſuivre, puiſqu'elles en font tant à celui qui les a données. On ne fait pas moins de cas de ce qu'il dit ſur les mœurs. Il nous apprend qu'il doit toûjours y avoir un caractere dominant qui ſe diſtingue des autres qualitez qui l'accompagnent. C'eſt ce caractere qui ſe mêle dans tous nos mouvemens, qui ſe les aſſujettit, & qui les gouverne à peu prés comme l'ame fait le corps. C'eſt, au jugement de Robortel, ce

DENYS d'Halicarnaſſe.

Ibid.

Ibid.

Dion. Halic. tom. 2. p. 65.

Robort. de Rhetor. facult. p. 80.

DENYS d'Halicarnasse.

que Denys a mieux expliqué qu'aucun autre.

Je ne m'arrête point au portrait que Photius a fait de cet Auteur. Le Pere Caussin (4) croit que *c'est une censure contre un homme qui aime fort à faire le censeur*; parce qu'on semble l'accuser d'aimer la nouveauté des phrases, & de forcer son naturel pour se distinguer des autres. C'est l'idée que ce Pere en donne lui-même, lorsque, ne pouvant disconvenir que ce ne soit un bon Auteur (5), il ajoûte neanmoins qu'*il lui paroît plus de travail que de genie*, ou, si l'on veut, *plus d'inquiétude que de bonheur dans son éloquence*. Les paroles de Photius pourroient souffrir un meilleur sens, & s'entendre d'un air de nouveauté, étudié à la verité; mais qui a son agrément & ne blesse point les bienséances. Je n'insiste pourtant pas sur cette explication, parce qu'aprés tout, le jugement de Photius ne tombe point

Καινοπρεπής.

(4) Dionysius Halicarnassensis, qui tam lubenter censorem agit in Criticis, à Photio ita censetur. *Cauff. de Eloq. sac. & prof. l. 3. p. 167. col. 2.*

(5) Bonus auctor... qui plus habet in scribendo morosæ eloquentiæ, quàm felicitatis. *Ibid. p. 168.*

DENYS d'Halicarnaſſe.

ſur les ouvrages de notre Auteur qui regardent la Rhétorique ; il tombe ſeulement ſur le ſtyle & ſur la diction de ſes livres d'Hiſtoire.

Mais pour donner une juſte idée de Denys d'Halicarnaſſe, je crois qu'aux témoignages avantageux qu'on a rendus à ſes Ecrits, il faut joindre ce qu'il dit lui-même des vûës qu'il s'y propoſe. Perſonne, ce ſemble, ne peut douter qu'aïant été auſſi habile & auſſi laborieux qu'on le dit, nous ne puiſſions tirer de ſes ouvrages l'avantage qu'il a voulu nous procurer ; & que ſur le deſſein qu'il a eu, & ſur les éloges qu'on lui donne, nous ne devions fixer le jugement qu'il faut faire de ſon merite.

Il nous apprend donc lui-même, qu'il avoit compoſé tout ce qui a rapport à la Rhétorique, dans la vûë d'aider de plus en plus au rétabliſſement de la veritable Eloquence, lequel, comme il a ſoin de le dire, étoit alors aſſez avancé. Il ajoûte que dès la mort d'Alexandre le Grand, ce bel Art avoit déja commencé à perdre ſon premier éclat, & que dans la ſuite il n'en étoit preſque plus reſté aucun veſtige. A la place de la veritable Elo-

περὶ τῶν ἀρχαίων Ῥητόρων t. 2. p. 80. lin. 31.

DENYS d'Halicarnasse

quence, il s'étoit introduit une Eloquence insupportable, d'une hardiesse théatrale, dépourvûë de doctrine, sans sagesse, sans litterature, sans connoïssance des beaux arts ; laquelle neanmoins ayant surpris les auditeurs, s'étoit répanduë par-tout, s'emparant des biens, des honneurs, & de tous les avantages qui n'étoient dûs qu'à la premiere, la chassant même de tous les lieux où elle avoit été reçûë ; ou, si elle l'y souffroit encore, ce n'étoit que comme une concubine imperieuse souffre la legitime épouse dans la maison d'un mari perdu & dereglé. Enfin, soit que le tems, qui sauve l'innocence & découvre la verité, sauve aussi les études, les arts, & toutes les bonnes choses ; soit qu'une révolution naturelle ramene quelque-fois l'ancien tems ; soit que l'émulation des hommes se réveille comme d'elle-même, aprés qu'elle a été assoupie pendant quelques années ; soit plûtôt que ceux qui gouvernent, la réveillent par leurs exemples & par des récompenses : par quelque cause que ce fût, on avoit vû depuis peu renaître l'ancienne & la saine Eloquence, pour raison de quoi, on ne sauroit, selon

lui, ni trop feliciter son siécle, ni assez loüer ceux qui ont contribué à un si heureux changement. Mais il dit, que laissant là cet éloge, parce que tout le monde le peut faire aussi-bien que lui, il s'arrête à ce qui peut de plus en plus avancer ce changement, c'est à dire, à examiner qui ont été les plus habiles Orateurs de l'antiquité, & les Ecrivains les plus estimables; quel a été leur caractere, soit dans la vie, soit dans les discours; par où ils ont plû davantage, & ce qu'il y a dans chacun à prendre ou à laisser. Rien ne peut être, selon lui, ni plus propre, ni plus necessaire, que ces réflexions, à ceux qui étudient cette partie de la Philosophie, & cette Eloquence d'usage qui a toujours merité l'estime & l'amour des honnêtes gens. A tout cela, Denys d'Halicarnasse ajoûte, que de sa connoissance, c'est un sujet qui n'est pas commun, ou plûtôt, que personne ne l'a encore traité; du moins, qu'il n'a point trouvé d'Auteur qui en ait parlé, quelque recherche qu'il en ait faite.

Denys d'Halicarnasse.

Telles étoient les vûës de ce savant Maître dans les ouvrages dont j'avois à parler; à quoi je n'ai plus rien à

DENYS d'Halicarnasse.

ajoûter, sinon qu'André Schott dit, que la Lettre de Denys d'Halicarnasse à Ammée, & ses Vies des Rhéteurs, peuvent donner du jour à la Rhétorique d'Aristote.



LUCIEN
DE SAMOSATE,

Mort quelque tems aprés Marc Auréle, qui mourut l'an de Jesus-Christ 180.

JE donne place à Lucien dans cet Ouvrage, parce qu'il en a fait un, qui, par son titre, promet des préceptes aux Orateurs ou aux Rhéteurs. D'Ablancourt, dans sa Traduction, rend ce titre par celui *de l'Orateur ridicule*; mot à mot, c'est *Le Maître des Rhéteurs*, ou *des Orateurs* : mais je crois que pour en donner une juste idée, il faut dire, *Le Rhéteur ridicule.*

LUCIEN. *T.* 1. *p.* 438. *de l'Edition de Saumur.*

Ῥητόρων διδάσκαλος.

La raison qui a fait choisir au Traducteur françois le premier de tous ces titres, lui a fait dire aussi dans l'argument, que *cet Ouvrage de Lucien est proprement une satire contre quelque particulier qui l'avoit offensé*, & qu'il tourne *en ridicule* pour s'en venger. L'argument, dans la version latine, dit que *c'est un ouvrage instructif, fait*

LUCIEN. *en faveur des jeunes gens qui aspirent à l'Eloquence, leur apprenant que de deux chemins qu'on peut se proposer pour y parvenir, il n'y en a qu'un qui y conduise*; c'est le travail & l'application; au lieu que celui qui n'y conduit pas, c'est l'ignorance & l'effronterie. C'est pourtant celui que l'Auteur nous conseille de prendre; mais c'est un conseil ironique. Il nous promet en récompense, non pas l'Eloquence de Platon, d'Isocrate, ou de Démosthéne; *Elle étoit bonne de leur tems, & nous sommes*, dit-il, *aussi éloignez de leurs mœurs que de leurs siécles*, mais l'Eloquence des Orateurs modernes, dont il nous fait le caractere, *prenant pour la décrire*, comme dit d'Ablancourt, *le contre-pied de la veritable Eloquence*. Il nous représente la route qu'il faut prendre pour y parvenir, non pas comme longue & difficile, mais toute unie, & même toute couverte de fleurs. Qu'importe que Démosthéne en ait pris une autre, aussi-bien que tous les grands Hommes de l'antiquité? Personne ne s'avise maintenant de les suivre; & par le nouveau chemin que l'on prend, plusieurs s'étant acquis beaucoup de réputation

triomphent ſur le théâtre de l'Eloquence, ſans avoir jamais travaillé. LUCIEN.

On ſait ce que les hommes ſages & éclairez peuvent oppoſer à cette doctrine; mais Lucien continuant ſur le même ton, fait regarder comme des rêveries tout ce qu'ils diſent. Auſſi nous les repréſente-t-il ſous le perſonnage allégorique d'un homme fort & robuſte, & d'une mine grave & ſévere, qui s'offre aux amateurs de l'Eloquence, pour les conduire dans ce chemin fréquenté autre-fois par les Platons & les Démoſthénes, mais à preſent tout couvert de ronces, quoiqu'on y remarque encore les veſtiges de ces grands Hommes. Ce Guide vous avertit que de s'écarter de ce chemin, c'eſt ſe jetter dans des précipices; il ne vous préſente que les harangues des Anciens, d'une Eloquence mâle & vigoureuſe, pour les imiter; il vous aſſure que vous ne réüſſirez que par l'étude; il ne vous parle que de veilles & de travaux à eſſuyer, dont il meſure même la longueur, non par mois ou par années, mais par luſtres ou par olympiades, exigeant de vous, pendant ce tems-là, une vie frugale, ou plû-

LUCIEN. tôt une privation totale des plaiſirs, & un éloignement general de tout commerce. Mais ce donneur d'avis eſt un homme qui radote, à parler dans le ſens de Lucien, & il ſe mocque, de nous donner de pareils conſeils; comme ſi un jeune homme de qualité ou de quelque conſideration, devoit, pour devenir éloquent, imiter le fils d'un ſimple fourbiſſeur, tel qu'étoit Démoſthéne; ou comme ſi une methode qui étoit bonne du tems de Philippe, pouvoit l'être encore aujourd'hui. Voulez-vous m'en croire, dit notre Auteur, quittez-moi ce bonhomme avec ce chemin raboteux, & prenez l'autre voye qu'on a découverte depuis peu.

Pour nous conduire dans cette autre voye, Lucien nous préſente de même un perſonnage, ou réel, ou allégorique, homme de bonne mine, vêtu à la mode, d'une contenance, d'un port qui convie à le ſuivre, & d'une Eloquence qui charme. Auſſi n'a-t-il été nourri que de nectar & d'ambroſie. Ce qui pourtant plaît davantage en lui, c'eſt ſa modeſtie. Il ne s'eſtime que le plus grand des Orateurs, & il compte de l'emporter autant ſur

les autres, que la trompette ſur la
flûte. Pour devenir donc éloquent, on
n'a qu'à ſuivre ſes avis. Premie- «
rement, dit-il, je me mocque du «
ſavoir & de l'étude, l'Eloquence étant «
quelque choſe au-delà ; & il n'eſt «
pas ſi neceſſaire d'être ſavant, que «
d'être hardi. Ainſi banniſſant cette «
pudeur importune qui donne mau- «
vaiſe opinion de ſoi, ayez la dé- «
marche fiere, un habit & une ſuite «
magnifique, avec cela de beaux mots «
& des phraſes à la mode ; forgez- «
en de nouvelles au beſoin, pour bra- «
ver l'uſage & toutes les regles. N'al- «
lez pas vous mettre en peine de trai- «
ter votre ſujet, parlez de tout in- «
différemment, ſans aucun égard, ni «
à l'ordre, ni à la matiere. Sur-tout «
dans Athéne, ne manquez pas d'al- «
léguer les coûtumes des Indes, ou «
du moins de rappeller la memoire «
des vieilles chroniques ; du mont «
Athos percé ; de l'Helleſpont enchaî- «
né ; du Soleil obſcurci par une mul- «
titude de traits ; des Rivieres taries «
par les armées ; & ne vous prépa- «
rez jamais pour parler. Ayez une «
forte cabale pour vous prôner ; cele- «
brez vous-même vos propres loüan- «

LUCIEN. » ges ; ne loüez que vous ; & ce qui » vaut encore mieux, si les autres di» sent quelque chose de bon, ne man» quez pas de le décrier comme mau» vais, ou de dire qu'ils l'ont déro» bé. Voilà ce qu'il faut faire en pu» blic, tandis qu'en particulier, vous » passerez le tems au jeu & dans la » débauche.

Quelles que soient ces leçons, il ne faut pas s'imaginer qu'on ne les ait ja» mais mises en pratique. Emilius, dit » Juvenal, ne prend pas beaucoup de » peine à travailler ses plaidoyers, & » néanmoins il gagne tout ce qu'il » veut. D'où vient ? Il est meublé ma» gnifiquement... Qu'un Avocat soit » vêtu d'écarlate, ou d'une belle ve» ste de couleur d'améthiste, cela fait » sa vogue... Quand les plus cele» bres Orateurs reviendroient au mon» de... Ciceron tout le premier... » ils ne gagneroient rien, s'ils ne fai» soient briller à leurs doigts des ba» gues de prix... Paulus avoit toujours » au doigt quelque gros rubis, qu'il » venoit de loüer : aussi avoit-il tou» tes les grandes affaires. Il n'en al» loit que fort peu à Basilus. Com» ment voudroit-on qu'un homme se

Juven. Sat. 7. v. 114 Traduct. du P. Tart.

mal vêtu eût été éloquent? « LUCIEN.

Mais ſans aller ſi loin chercher des exemples, l'Homme admirable qui donne les avis que j'ai rapportez, ſe propoſe lui-même comme un exemple vivant de l'Eloquence qu'il nous conſeille détudier. En effet, dit Lucien, ſi vous le croyez, vous réüſſirez comme lui. Pour moi, ajoûte-t-il, je ne me ſens ni aſſez d'eſprit, ni aſſez de courage pour le ſuivre; à vous l'honneur.

Tel eſt, ſur la matiere que je traite, le petit Ouvrage de l'ingenieux Auteur dont il s'agit maintenant. Que ce ſoit, aprés cela, une ſatire de quelque particulier, comme le dit d'Ablancourt, ou la ſatire generale des Maîtres & des Orateurs de ſon ſiécle, comme le veut Jaques Mycillus dans l'argument qu'il a mis au-devant de ce Dialogue traduit en Latin par Pirckeimer; c'eſt conſtament une ſatire inſtructive. Elle apprend aux jeunes gens, qu'on ne devient Orateur qu'en ſe donnant beaucoup de peine; elle apprend aux Maîtres, qu'ils ne doivent point flatter leurs Eleves; elle apprend aux Peres & aux Meres, qu'ils ne doivent point ſe laiſſer tromper; enfin elle apprend

LUCIEN. aux Orateurs, que lors même qu'on a beaucoup d'experience, l'Eloquence demande encore bien des ſoins; qu'elle eſt fondée ſur un ſolide ſavoir; qu'elle doit être dans le goût des Anciens; qu'elle eſt dégagée des digreſſions inutiles; qu'elle eſt ennemie des vains ornemens. On ne peut douter que ce ne ſoit là le jugement de Lucien, & que ſon jugement ne ſoit d'un grand poids. Ses Ecrits parlent avantageuſement pour lui, & nous font connoître qu'on ne peut mieux entendre la perfection de l'Eloquence, outre que les habiles gens lui rendent ce témoignage.

r Docteur en Medec. Profeſ. en langue grecque à Saumur.

Jean Benoît, entre autres, dans ſa Préface ſur Lucien, dit qu'on regarde cet Auteur comme un vrai modele de l'Eloquence Attique; que ſa diction a tous les agrémens poſſibles; qu'il a tant d'eſprit, qu'en fait de ſtyle, c'eſt un Protée pour prendre toutes ſortes de formes, ou un Cameleon pour ſe donner toutes ſortes de couleurs: qu'il eſt grave & ſérieux; qu'il eſt plaiſant & agréable; qu'il a de la force & de la douceur; qu'il a le talent de s'élever lorſqu'il traite de grandes choſes; qu'il ſait s'abaiſſer dans les pe-

tites ; qu'il eſt ami de la clarté, & qu'il n'a que quelques obſcuritez affe-ctées avec eſprit.

On lui reproche, à la verité, de grands défauts, l'impieté, l'irreligion, la corruption des mœurs ; mais ces reproches, qui ne ſont que trop bien fondez, ne tombent point ſur le petit Ouvrage dont j'ai donné l'idée : il n'y paroît rien de ſemblable, & on le lit en ſureté.

Lucien étoit de Samoſate, capitale de la Comagéne, & n'étoit pas de grande naiſſance. Son Pere n'ayant pas le moyen de l'entretenir, réſolut de lui faire apprendre un métier ; mais comme les commencemens ne lui en furent pas favorables, il ſe jetta dans les lettres. Il a vêcu quatre-vingt-dix ans, depuis le regne de Trajan & au-deſſus, juſques au-delà de Marc Aurele (1).

(1) Lucianus & Apuleius circa hæc tempora vixiſſe creduntur. *Petav. Ration. Temp. l. 6. p. 51. in 12.*



HERMOGÈNE

Mort au commencement du troisiéme siécle.

HERMO-GENE.

Gasp. Laur. in Hermog. Ep. Nuncup. p. 4. Philost. de vit. Sophist. l. 2. p. 575.

HErmogène étoit de Tarse en Cilicie, & vivoit sous l'Empereur Marc Antonin, qui fut curieux d'aller l'entendre faire ses leçons, l'entendit, en fut charmé, & lui fit de grands presens. Qui ne seroit curieux d'entendre un homme de quinze ans expliquer les préceptes de Rhétorique d'une maniere digne des plus grands Maîtres? C'étoit l'âge de ce Rhéteur, selon Philostrate, lorsqu'il se mit à professer; &, ce qui n'est pas moins surprenant, il n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il composa sa Rhétorique, qui est, à proprement parler, la quintessence du sens commun. Mais, par un évenement dont on ne peut guéres rendre raison, à l'âge de vingt-quatre ans il devint stupide, & sa stupidité dura le reste de sa vie. Aprés sa mort, on lui trouva le cœur tout velu, & d'une grosseur énorme. Ce fut peut-être la cause de sa démence. C'est

Ibid.

aux Naturalistes à nous dire ce qu'ils en croyent. Cet évenement fit dire de lui, non seulement ce que dit Platon, que *ceux qui vieillissent sont deux fois enfans, mais qu'il étoit enfant dans sa vieillesse, comme il avoit paru vieillard dans son enfance.* On disoit aussi *qu'on voyoit bien par son exemple, que l'Eloquence avoit des ailes, puisqu'elle l'avoit abandonné.*

HERMOGENE.

Antioch. Sophist. apud Philost. ibid.

Idem ibid.

Au reste, son ouvrage n'a rien qui ne contribuë à sa gloire & à l'utilité des lecteurs. C'est la pensée de Vossius, lorsque, dans ses Institutions oratoires, il fait profession d'expliquer Hermogéne, comme il y explique les Maîtres les plus fameux. Il préfere, à la verité, les lumieres qu'Aristote donne touchant l'Exorde, à celles que donnent Ciceron & Hermogéne : il avoüe néanmoins qu'on trouve dans ce dernier ce qu'on ne trouve point dans le premier, & qu'il sert même à l'éclaircir.

Voss. Instit. Orat. tom. 1. p. 143.

Ibid. p. 347.

Le jugement qu'en a porté le Bibliographe anonyme, revient à la pensée de Vossius. Il place avec honneur Hermogéne, immédiatement aprés Aristote, trouvant qu'il a traité avec beaucoup d'étenduë & de netteté tou-

Bibliog. Histor. Polit. Philol. Curios. p. 28. & 29.

HERMOGENE.

tes les matieres de Rhétorique ; que tout ce qu'il dit est fondé sur les principes du Philosophe, que c'en est un Commentaire, & qu'on peut le lire comme tel, aprés avoir lû Aristote : qu'on l'accuse, à la verité, d'être descendu dans de trop petites minuties, parce qu'il divise beaucoup sa matiere ; mais qu'il est trés-utile à tous ceux qui veulent s'instruire.

Morhof. tom. 1. l. 6. n. 5.

Prolcg. in Phot.

Trapez. in Rhet. p. 78. & 231.

Selon Monsieur Morhof, Hermogéne l'emporte sur Denys d'Halicarnasse, & selon André Schott, il l'emporte même sur Ciceron & sur Aristote, pour l'explication des caractéres du discours. Georges de Trébizonde va plus loin, & il en fait tant d'estime, qu'il le suit dans sa Rhétorique préferablement à Aristote, jusques là qu'il ne fait souvent que le traduire, comme il en avertit lui-même dans le corps de son ouvrage, & par des notes marginales.

Préf. de la Comp. de Cic. & de Demosth. p. 6. 7. 8.

** De ludicr. dict. p. 160.*

Le Pere Rapin & le Pere Vavasseur * sont d'accord dans le jugement qu'ils font de cette partie d'Hermogéne où cet Auteur traite de la difference des styles, que je viens d'appeller les caractéres du discours. Le premier dit que ce Rhéteur lui paroît

des plus exacts & des plus methodiques; le second convient qu'il y a plus de finesse dans ses divisions que dans celles des autres, & qu'elles sont plus instructives. L'Auteur lui-même croit avoir dit sur cet article ce que personne n'avoit dit avant lui. Mais le Pere Rapin ajoûte, qu'Hermogéne n'a traité que les divers caracteres du discours, & il ne faut qu'ouvrir le livre pour se convaincre du contraire.

HERMOGENE.

Ibid.

Aussi un Rhéteur anonyme dit que l'ouvrage de cet Auteur comprend toute la Rhétorique, & qu'il y a profité de ce qu'Aristote & les Disciples d'Isocrate avoient de meilleur; qu'il a aussi tiré des lumieres d'Hermagore, de Denys d'Halicarnasse, d'Aristide, & de plusieurs autres.

Script. græc. anonym. ex Bibliot. Vatic.

Je ne sai sur quoi l'on se fonde pour dire que *Sturmius avoit infatué l'Allemagne de son Hermogéne.* Je trouve que cet Auteur dit que quiconque sait les trois livres d'Aristote, les trois de l'Orateur, & ceux d'Hermogéne, n'a plus besoin de rien apprendre sur ces matieres, & c'est un sentiment où je ne vois rien d'outré.

Sturm. Comment. in partit. orat. Cic. p. 172.

Melchior Junius nous avertit qu'il faut du jugement pour lire les ouvra-

Iun Method. Eloq. compar. c. 4. 5.

HERMOGENE. ges de ce Rhéteur ; parce que, comme il le dit lui même, il comprend quelque-fois sa pensée en un mot, & qu'il y joint peu d'exemples : mais il merite d'être lû, dit Junius, pour la beauté de ses préceptes, pour la brieveté même qu'il y garde, pour l'esprit qui y brille, pour le grand usage qu'on en peut faire, enfin pour la connoissance qu'il avoit & qu'il nous donne de Démosthéne, qu'il propose toujours pour modele.

Gasp. Laur. in Hermog. Ep. nuncup. p. 2. édit. de Gen. 1614.

Non-seulement il merite d'être lû [dit Gaspard Laurent, qui a donné une nouvelle version d'Hermogéne, accompagnée d'un Commentaire, l'un & l'autre fort estimable, à parler generalement :] mais il ne faut cesser de le lire ; & c'est grand dommage, selon ce Commentateur, que l'ignorance de la langue grecque, jointe à la difficulté de l'ouvrage, l'ayent si long-tems fait negliger ; à quoi contribuoit aussi, dit-il, l'habitude où l'on étoit de lire *des Rhétoriciens de paille*, comme parle Hermogéne, au lieu d'aller tout d'un coup à la source, c'est à-dire aux Auteurs originaux. Cette qualité d'Auteur original ne con-

Ibid, p. 3. 4. vient pas moins, selon lui, à Hermogéne

géne qu'à Ariſtote, leſquels, à ſon avis, ont encore cela de commun, qu'ils ont écrit l'un & l'autre, non pour des enfans, mais pour des gens faits, qui traitent les affaires du Barreau, ou qui ont à traiter dans le Senat & dans de grandes Aſſemblées, les matieres les plus graves touchant le gouvernement des peuples, ou les interêts de l'Etat.

HERMOGE'NE.

Mais celui qui s'eſt le plus étendu ſur Hermogéne, c'eſt Nugnés. Cet Auteur n'outre point la matiere, quand il dit qu'*Hermogéne eſt un Rhéteur d'un grand ſens, qu'il a perfectionné ce qu'il avoit pris des anciens Maîtres, & qu'il y a beaucoup ajoûté du ſien :* mais il paroît l'outrer un peu, quand il avance que *tous les Savans, d'un commun conſentement, le préferent à tous ceux qui l'ont devancé.* Il dit avec plus de vérité que pluſieurs habiles gens ſe ſont portez à l'expliquer par l'eſtime qu'ils en faiſoient, & à y faire des Commentaires, ou à l'abreger pour leur commodité, & pour ſe faciliter le ſouvenir de ſes préceptes. Il ajoûte, qu'il « ne s'eſt point trouvé de bon Inter- « prete qui ait réüſſi à expliquer au- « cun Hiſtorien ou aucun Orateur, «

Nunn'ſius. in Rhet. l. 1.

Ibid.

Ibid. & l. 5. p. 373.

HERMOGÉNE.

» à moins qu'en l'expliquant, il n'ait » employé l'art d'Hermogéne; & qu'» en un mot, ſoit qu'il s'agiſſe d'in» terpreter un Auteur, ſoit qu'il s'a» giſſe d'en juger, on ſait tout ce qu'il » faut ſavoir, ſi l'on ſait Hermogéne. » Enfin, il croit qu'il n'y a point de » Rhétorique qu'on puiſſe préférer à » celle de ce Rhéteur, & qu'il y en » a peu qu'on puiſſe lui égaler. En ef» fet, dit Nugnés, ſi, au jugement de » Ciceron, il n'y eut jamais de vrai » Orateur que Démoſthéne, & ſi on » ne peut, par aucune Rhétorique, » mieux connoître tout l'art de l'O» rateur grec, que par celle dont nous » parlons, il faut avoüer que c'eſt la » meilleure de toutes les Rhétoriques.

A ces idées avantageuſes, que tant de Critiques nous donnent d'Hermogéne, on peut oppoſer ce qu'en a dit Monſieur Baillet, que l'érudition de ce Rhéteur ne fut jamais fort étenduë, ni peut-être jamais fort profonde. Ce n'eſt pas tout: mais lorſqu'à l'âge de ſeize ans, ce jeune homme appellé pour enſeigner la Rhétorique à Marc Aurele, dit à cet Empereur: (1) *Le Maître de Rhétorique qu'on vous*

M. Baillet, Jug. des Sav. tom. 1. *p.* 381. *Enfans celeb. au chap. d'Hermog.*

(1) Ecce tibi, Rex, Rhetor inſtitutoris egens, Orator ætatem expectans.

donne, a lui-même besoin de Maître, & mon âge ne m'a point permis d'apprendre beaucoup de choses, Monsieur Baillet dit que *c'étoit là, sans doute, une petite fanfaronnade dans la bouche d'Hermogéne, & qu'à dire le vrai, c'étoit une verité qu'il auroit suivie s'il avoit eu plus d'esprit & plus de jugement. Concluons donc*, ajoûte-t-il, *que c'est avec quelque sorte de justice que ce Rhéteur fut condamné à faire l'enfant dans sa vieillesse, pour avoir voulu contre-faire le vieillard dans son enfance.*

HERMOGÉNE.

Monsieur Baillet n'est pas le seul qui ait jugé peu favorablement de ce qu'Hermogéne dit à l'Empereur; Philostrate (2), qui rapporte les paroles de ce Rhéteur pour un échantillon de son style, y trouve quelque chose de bouffon. Pour moi, je n'y vois ni bouffonnerie ni fanfaronnade; j'y trouve seulement dans le grec quelques figures de mots, mais qui ne font point le caractere de son style. Au fond, une chose m'empêche de bien concevoir la décision de M. Baillet: c'est qu'il estime beaucoup Photius, & qu'il rapporte, pour lui faire honneur, le té- *Idem tom. 2. part. 1. pag. 8.*

(2) ἰδού σοι, ἔφη, βασιλεῦ, Ῥήτωρ παιδαγωγοῦ χρῄζων, Ῥήτωρ ἡλικίαν ἀναμένων. *Philost. de Vit. Soph. p. m. 575.*

HERMOGÉNE.

moignage que lui rend un homme qu'il estime encore, je veux dire d'André Schott. Or le plûs grand honneur que fasse ce témoignage à Photius, c'est de l'égaler à Hermogéne, dont il a suivi la methode; plus subtile, au jugement de Schott, que *celle tant d'Aristote que de Ciceron; admirée*, ajoûte-t-il, *de beaucoup de gens, & suivie de peu de personnes*, qui sont Ulpien & Denys d'Halicarnasse parmi les Anciens; Georges de Trébizonde, Sturmius, Erythrée & Nugnés parmi les Modernes. Il y a donc lieu de s'étonner que Monsieur Baillet, qui rapporte ces paroles de Schott dans un article qu'il a donné à Photius, ne les ait pas aussi rapportées pour Hermogéne; & qu'à cet effet, il n'ait pas donné de même un article particulier à ce jeune Ecrivain, en le rangeant, non-seulement parmi les Rhéteurs, comme il avoit dessein de faire; mais encore parmi les Critiques, avec Denys d'Halicarnasse, avec Photius, Longin, Quintilien & plûsieurs autres; puisque c'est de ce genre de litterature dont il s'agit dans les paroles de Schott. Certainement Monsieur Baillet fait grand cas des critiques de Denys

Proleg. in Phot.

Jug. des Sav. tom. 2. part. 1. pag. 2. 3.

HERMOGÈNE.

d'Halicarnasse ; il appelle *de précieux morceaux*, ce qui nous reste de cet Auteur en ce genre. Or on peut mettre en fait, selon le témoignage de Schott, que celles d'Hermogéne ne le cedent point à celles de Denys. Ne doutons point que Monsieur Baillet, étant aussi juste & aussi ami de la verité qu'il l'étoit, n'en eût parlé dans la suite comme je fais, s'il eût continué son ouvrage ; parce que, traitant des Maîtres d'Eloquence, il auroit regardé le jeune Rhéteur de plus prés ; & qu'en lisant ses livres, il y auroit trouvé des preuves éclatantes d'un bon esprit, d'un jugement solide, & d'une érudition infinie.

Le premier de ces livres nous apprend à pratiquer, dans les matieres oratoires, ce qu'on recommande si fort dans les sciences, c'est à dire, à bien démêler & à bien établir les questions. L'Auteur explique pour cela comment dans chaque cause, il y a une ou plusieurs questions ; comment chaque question a un ou plusieurs chefs ; chaque chef une ou plusieurs preuves ; chaque preuve sa maniere de la traiter, son rang, son élocution, dont les figures ne sont, selon lui, que la moin-

HERMOGÉNE. dre ou la derniere partie. Voilà ce que Nugnés estime d'abord dans notre Auteur, & ce qui le lui fit préferer à Aristote & à Ciceron. Il faut avoüer qu'en cela Hermogéne a suivi la methode d'Isocrate, & la methode d'Isocrate sur ce point, n'est autre chose que la raison. J'ai coûtume, dit » ce grand Maître, d'avertir mes dis» ciples de voir avant toutes choses, » quel doit être le dessein & de tout » le discours, & de chacune de ses » parties ; aprés quoi je leur dis de » chercher les preuves & les ornemens.

Nunnes. in Rhet. l. 3. p. 247.

Sur ce principe, le premier livre d'Hermogéne est suivi de quatre autres, intitulez *De l'Invention*. Les deux premiers sont trés-courts, & neanmoins ils contiennent, l'un, tout ce qu'il y a à dire de plus fin & de plus solide sur l'Exorde ; l'autre, ce qu'il y a de beau ou de fort dans la Narration. L'on y apprend, sur les Exordes, que les meilleurs & les plus fréquens, consistent à confirmer ou à détruire les préventions ; que néanmoins ceux qui expliquent les raisons que l'on a, ou que l'on pourroit avoir, d'intenter l'action, marquent de l'esprit, lorsqu'on s'y prend bien ; & que ceux

qui paroissent faits sur le champ, sont d'une grande force, sur-tout quand on peut faire voir que la question à décider est une chose déja jugée. A l'égard de la Narration; on y apprend qu'il faut la commencer, non par le fait, comme font les ignorans, mais par ce qui l'a précedé, si cela est lié & utile à la cause. Pour ce qui est du fait, il nous dit que l'Orateur l'étend plus ou moins, selon ses forces ou sa prudence; mais que le grand art est d'en développer les causes & les raisons, en y joignant une vive représentation des choses; parce que c'est de là que le récit tire sa force. C'est dans cette doctrine que, non-seulement Nugnés, mais encore Vossius, croit trouver des lumieres qu'on ne trouve point dans les plus grands Maîtres.

HERMOGÉNE.

Voss. Instit. Orat. tom. 1. p. 347.

La Preuve fait la matiere du troisiéme livre. Hermogéne, comme Aristote, en fait la base du discours, & la divise en argumens & en témoin. Sa methode de trouver les premiers, est facile. Il la réduit aux circonstances du lieu, du tems, de la maniere, des personnes, des causes, & des faits. Car de prétendre prouver ce que nous

HERMOGÈNE.

avançons, parce que c'eſt une choſe *honnête*, *utile*, *agréable*, ou parce qu'elle eſt *legitime*; ce ne ſont point là des argumens, ſi on l'en croit, mais des propoſitions qui ont beſoin de preuves. A l'égard des exemples, des ſimilitudes, des choſes qui ſont contraires, ou autrement oppoſées, ce ne ſont, ſelon lui, que des ornemens de la Preuve. Il ajoûte l'Art de conclure celle-ci d'une maniere oratoire, qui conſiſte à faire ſentir que ce que nous diſons eſt encore plus vrai dans le fait dont eſt queſtion, que dans l'exemple ou dans la ſimilitude; & il remarque que rien ne contribuë plus à l'abondance & à la force du diſcours, que ſa methode, une même propoſition pouvant avoir pluſieurs preuves; chaque preuve pluſieurs ornemens; & chaque ornement pluſieurs concluſions oratoires, ſi, par pluſieurs circonſtances, ce que nous diſons eſt plus vrai dans le fait, que dans les exemples ou dans les ſimilitudes.

Nunnes. Rhet. l. 3. p. 247.

Je crois que Nugnés a raiſon de dire que cette methode eſt moins longue, moins embaraſſée, en un mot, meilleure que celle d'Ariſtote, ſinon que ce Philoſophe, comme je l'ai dé-

ja remarqué, réduit aussi la sienne à un principe trés-court, qui revient à celui d'Hermogéne. Mais je ne crois pas que Nugnés ait raison d'avancer que Ciceron dit que *le raisonnement dans la methode d'Aristote n'a ni nerfs ni aiguillons*; Ciceron dit cela de la methode des Philosophes, & celle qu'Aristote prescrit aux Orateurs, est plus vive & plus serrée.

HERMOGE'NE.

Ibid. l. 5. p. 171.

Enfin, dans le quatriéme livre de l'Invention, le jeune Rhéteur traite de ces ornemens, que tout le monde reconnoît pour tels, & entre autres de deux manieres de s'énoncer, qui ont toutes deux leur usage: l'une vive & concise, par phrases coupées; l'autre diffuse & étenduë par périodes, ou par traits périodiques, lorsque voulant déduire un fait par ses parties, ou entasser plusieurs faits, vous poussez un discours, ou par membres de périodes, ou par phrases plus courtes, tant que la respiration peut aller; insistant sur la même chose par interrogations, ou par apostrophes, ou autres figures, sans les changer, que quand on change de trait, & qu'on passe de l'un à l'autre, c'est à dire, qu'on reprend haleine, & qu'on re-

vient en quelque façon à la charge. Ce qui enleve quelque-fois les Auditeurs, & les ravit en admiration.

Si l'on ajoûte à ces réflexions de l'Auteur, celles qu'il fait encore dans le livre précedent, tant sur la Réfutation, que sur la maniere differente de ranger ses argumens, selon qu'on parle le premier ou le second; comme aussi sur les définitions, quand il s'agit de la nature d'une action; sur les peintures vives; sur les fictions dans les raisonnemens, lorsqu'on y suppose ce qui n'est pas, pour mieux juger de ce qui est; enfin si l'on y ajoûte celles qu'il fait encore dans ce quatriéme livre sur l'Enthyméme, sur l'usage des métaphores, sur l'épiphonéme, sur le dilemme, & particulierement sur ces adresses de l'Eloquence, que l'on employe pour se faire entendre, lorsqu'il ne fait point sûr à dire ce que l'on pense, ou que la bien-séance ne le permet pas, ou qu'il y a plus de grace à ne le pas dire; si, dis-je, on considere toutes ces choses, il sera difficile de croire que jamais homme ait connu plus à fond la Rhétorique.

Pour ce qui est de ses livres, sur les divers caracteres du discours, ceux-

là peut-être n'en feront pas beaucoup d'estime, qui croyent que quand on cherche l'Orateur parfait, on ne sait pas trop ce que l'on cherche ; ou qui s'imaginent que ce n'est pas la peine d'être si exact & si poli dans la diction. Ce ne sont point les idées d'Hermogéne sur ces articles ; & celles que ce Rhéteur en a, peuvent établir celle qu'on doit avoir de lui-même.

HERMOGÉNE.

Il nous dit déterminément, que ce qui fait l'Orateur parfait, c'est une juste *variation* du style, laquelle est, par consequent, dans l'Eloquence, la chose du monde la plus importante. En quoi, certainement, cet Auteur ne se trompe pas. Ciceron y est formel, ainsi que Quintilien; & ces deux grands hommes conviennent tous deux que c'est là le veritable caractere du parfait Orateur.

Hermogéne ajoûte que cet Art de varier le style est aussi trés-difficile, non-seulement à pratiquer, mais même à connoître ou à enseigner. En effet, la question est de distinguer dans les ouvrages, le *Simple* & le *Naïf* ; le *Doux* & le *Grave* ; le *Grand* & le *Beau* ; le *Vif* & le *Moderé* ; le *Vrai* & le *Naturel* ; le *Noble* & le *Pathé-*

HERMOGÉNE.

tique ; le *Fort* ou le *Moral* ; d'en connoître la nature, les effets, les principes, la maniere de les mêler.

Pour expliquer tout cela comme il faut, il est necessaire, non seulement, de marquer en particulier le style de quelque Auteur, comme de Platon ou de Démosthéne, mais de connoître en general la nature de tous les styles. Et néanmoins, comme on ne peut guéres parler de Rhétorique sans exemples, & qu'on n'entreprend de parler des styles en general, que pour en appliquer les notions à chaque Auteur, il faut, dans cette explication, avoir toujours devant les yeux celui de tous les Orateurs qui a le mieux connu les styles, & s'en est servi plus habilement, tel qu'est Démosthéne.

C'est l'entreprise du jeune Auteur. Sur quoi se servant d'une pensée de l'Orateur grec : *La promesse est grande*, dit-il, *en juge qui voudra par les effets*, bien assûré de ne recevoir que des loüanges, pourvû qu'on se donne la peine de lire tout son Traité.

A dire vrai, c'est sur quoi le loüent principalement tous les Critiques que j'ai citez. Je ne répeterai rien de ce que j'ai raporté de ces Auteurs, &

j'obſerverai ſeulement que ſon Commentateur * trouve qu'il parle mieux de tous les ſtyles, qu'aucun Rhéteur; que ce qu'il en dit eſt plus d'uſage; qu'il en découvre l'art le plus caché, & qu'il en donne les vrais préceptes.

HERMOGÉNE.

* *Gaſp. Laur. Epiſt. Nuncup. in Hermog. p. 6. &c. paſſim ubi de Form.*

En effet, ceux qui avoient écrit avant lui ſur ce ſujet, n'avoient point établi des principes generaux; & même, ne s'attachant qu'à des Auteurs particuliers, ils n'en avoient pas fait connoître entierement le veritable caractere. Ils n'en avoient parlé qu'avec beaucoup de confuſion dans la methode, & avec beaucoup d'incertitude dans les principes. Ils diſtinguoient le Grand, le Simple, le Mediocre: mais ils ne nous apprenoient pas les parties qui entrent dans ces caractéres. Au lieu qu'Hermogéne donne l'idée diſtincte du vrai Orateur, & développe en termes précis, & non par des idées vagues, les rares qualitez qui concourent à le former; il explique comment on peut atteindre à chacune, & donne l'art d'en faire un admirable composé.

Idem, Comment. in c. 1. l. 1. de Form. p. 120. 121. & Hermog. ipſe lib. 1. de Form. c. 1. p. 242.

C'eſt pourquoi le Commentateur veut qu'on entende bien cet Auteur, qu'on le médite, qu'on le comprenne.

Gaſp. Laur. in c. 1. l. 1. de Form. p. 121. ad calc.

HERMOGÉNE.

qu'on le pénétre, qu'on pratique ses regles, & qu'enfin en les pratiquant, on se souvienne de ce que dit Ciceron, que *l'Eloquence est également différente du langage des Philosophes, du style des Poëtes, de celui des Historiens, & de celui des Sophistes ou des Déclamateurs.*

Hermog. p. 305. 310. 351. 353. & 388. &c.

Ce qu'Hermogéne nous dit, par exemple, du *Beau* dans le discours, est incomparable. Il nous montre premierement, la necessité de joindre, non-seulement la grandeur à la clarté, mais encore la beauté & l'harmonie à la grandeur, afin de bannir la rudesse, qui rendroit le discours désagréable, quoique cette rudesse soit bonne dans le style severe. Après quoi, il nous apprend ce que c'est que la beauté, & l'on y voit avec plaisir la difference des beautez solides, qui ne peuvent changer de nature, d'avec les beautez qui peuvent devenir frivoles, si les premieres ne les soûtiennent.

Qu'est-ce que la beauté solide dans le discours? il en faut juger par celle du corps. C'est un assemblage heureux, ou un mélange bien entendu, une juste proportion des parties qui doivent le composer, avec un certain air, ou

une grace ſenſible, qu'on appelle proprement *embonpoint* dans le corps, & que par métaphore, on peut appeller *coloris* dans le diſcours, provenant, dans l'un, de la pureté du ſang qui coule dans les veines, & dans l'autre, des mœurs qu'on a l'habileté d'exprimer dans ce qu'on dit. Cette idée de la beauté revient, ſelon Hermogéne, à celle que Platon en a donnée. Mais pour la comprendre, il faut auſſi, ſelon lui, connoître diſtinctement deux choſes ; premierement *ces parties*, qui ſont les ſtyles ; en ſecond lieu, *ces mœurs* dont il parle, & qui ne ſont pas une choſe aiſée.

Pour ce qui eſt des beautez qui paſſent quelque-fois pour frivoles, & qui le ſont en effet, quand elles ſont ſeules, ou lorſqu'on les employe mal à propos : mais qui ont pourtant un vrai merite, quand on en uſe bien, ce ſont ces beautez, & preſque toutes ces figures de diction, les membres égaux, les conſonances, l'arrangement & l'aſſemblage des termes, les répetitions des mêmes mots à la fin ou au commencement de pluſieurs membres, ou en toute autre maniere, les gradations, les diſtributions, les

HERMOGÉNE.

transpositions, le nombre, l'harmonie, & autres choses, qu'on regarde quelque-fois, avec raison, comme un veritable fard, & quelque-fois comme un ajustement legitime, qui donne du relief à la beauté naturelle.

Hermogéne explique si bien toute cette matiere, & toutes les differences du style, il les explique par des principes si clairs, avec tant d'ordre & avec tant d'art, qu'on ne conçoit point qu'il y ait autre chose, ni à dire, pour faire connoître parfaitement l'Eloquence; ni à faire, pour devenir un veritable & parfait Orateur. C'est le sujet de ses deux livres sur les Idées du discours, lesquels montrent bien qu'on peut savoir ce que l'on cherche, lorsqu'on cherche l'Orateur parfait, & qu'il y a des regles pour le devenir, s'il y avoit des esprits qui, avec les dispositions necessaires, voulussent s'en donner la peine, comme Démosthéne se la donna. Car de dire que cet Orateur ne s'amusa point à tous ces préceptes; c'est dire, selon Denys d'Halicarnasse, que ceux qui excellent dans l'écriture, n'ont jamais appris à former les lettres.

Dion. Halic περὶ συνθέσ. ὀνομ. p. m. 30. lin. 13. 32. & pag. 31. lin. 2. 3.

Outre toutes ces regles, notre Au-

teur en conçoit encore d'autres bien plus importantes, touchant l'art & la maniere de se servir des précedentes, selon le tems, le lieu, les personnes ou les affaires. Il promet d'en donner un Traité particulier, trouvant que le sujet le merite; & il ne fait point difficulté de dire, qu'un pareil Traité est une chose qui passe presque les forces humaines, & qui tient du divin; il se flatte néanmoins d'y réüssir autant qu'un homme en pouvoit être capable.

HERMOGÉNE.

Hermog. de Form. l. 2. c. 9. p. 464. 465. 466.

Son Commentateur semble croire d'abord que ce Traité est cette partie du second livre des Idées, où il est question du discours d'usage, & des principaux Ecrivains qui y ont excellé. Il reconnoît néanmoins dans la suite, qu'Hermogéne avoit fait un autre livre sur cette matiere, lequel n'est venu jusqu'à nous que fort imparfait. C'est en effet ce qu'il faut reconnoître. Car l'Auteur promet deux choses dans ses livres des Idées; la premiere, *d'expliquer en general la nature de tous les styles*; la seconde, *d'examiner, selon ces regles generales, le style des bons Auteurs en particulier*: aprés quoi il promettoit cette méthode, qui de-

Gasp. Laur. in c. 9. l. 2. de Form. p. 178.

Ibid. p. 180.

Hermog. lib. 1. de Form. c. 1. p. 242.

Idem l. 2. de Form. c. 9. p. 466. 467.

Idem pag. 466. & 488.

voit être son ouvrage favori, & où il devoit parler de l'usage de l'Eloquence.

Il est vrai que son habileté paroît dans ses réflexions sur chaque Orateur ; on le verra, quand il sera question de rapporter sur cela ses jugemens. Ce devoit être néanmoins tout autre chose dans son Traité de la Methode, dont, selon qu'il me paroît, nous n'avons plus que quelques restes, où l'on retrouve encore l'esprit, le goût, l'intelligence de l'Auteur ; mais non pas ces liaisons, cette conduite, cet ordre entre les parties, que l'on remarque dans ses autres ouvrages. Ce ne sont que des morceaux détachez, ou les membres reconnoissables d'un Maître habile, mis en pieces.

Que s'il faut juger du prix de ce que nous avons perdu, par ses autres ouvrages, par le soin qu'il prend de nous y promettre celui-ci, par l'exposé qu'il fait en un endroit de ce qu'il y devoit executer, par le peu qui nous en reste encore, on peut dire sûrement que c'est une perte irréparable. Convenons néanmoins que, quelque chose qu'Hermogéne eût dit

HERMOGENE.

dans ce livre, ſur la matiere qu'il y traitoit, il n'étoit pas poſſible qu'il dît tout; le jugement & la prudence de l'Orateur auroit toujours eu de quoi s'exercer; ainſi la perte de ſa Methode ne leur laiſſe qu'un peu plus à faire.

Tout ce que je remarquerai à l'occaſion de ce qui nous reſte d'un ouvrage ſi précieux, eſt qu'on accuſe l'Auteur d'avoir été mauvais plaiſant, & on en donne un exemple dans le compliment qu'il fit à Marc Aurele, & que j'ai rapporté. Philoſtrate (3) dit qu'il y ajoûta d'autres choſes propres à divertir, & dignes d'un homme qui cherche à faire rire; néanmoins l'idée qu'il donne de la raillerie, ne contient rien que de fort juſte, & qui ne ſoit de bon ſens. A quoi j'ajoûte que cet Auteur, condamnant Démoſthéne pour avoir menti deux fois contre ſon ennemi, ne laiſſe pas de dire dans la ſuite que l'Orateur peut mentir hardiment, quand ſon menſonge eſt favorable à ſes auditeurs, & qu'il eſt ſûr que perſonne

Hermog. lib. de Meth. c. 34.

Hermog. lib. de Meth. c. 19.

(3) Alia multa diſſertavit, atque ita lepida ac ſcurrilia. *Philoſtr. de Vit. Soph. p.* 575.

HERMOGÈNE.

ne le relevera. Quintilien eſt de même ſentiment. Ce qui fait voir que, ſi aprés le peché, il y a encore dans le cœur de l'homme quelques reſtes de la droiture que Dieu y avoit miſe, pour nous faire condamner le mal, l'homme pourtant abandonné à lui-même, n'eſt plus ni aſſez fort, ni aſſez éclairé pour condamner également le mal par-tout où il ſe trouve.



ARISTI-DE.

ARISTIDE

Plus ancien qu'Hermogéne.

PHILOSTRATE parle d'un Rhéteur nommé Ariſtide, qui, ſelon le Pere Petau, fleuriſſoit ſous Adrien. Il paroît par Philoſtrate, qu'il fleuriſſoit encore ſous Marc Aurele. C'étoit un homme fort exact dans ſes diſcours; jamais Sophiſte n'eut plus d'art, ni peut-être plus de vanité. Il ſe préparoit avec ſoin, & demandoit qu'on l'applaudît, ſinon il ſe mettoit en colere. Il ſe peut faire que c'eſt celui dont j'ai à parler, & dont Hermogéne avoit profité. Je ne le mets pourtant qu'aprés, à cauſe que c'eſt un des Rhéteurs Grecs dont Alde a fait un recueil, & dont j'ai crû devoir parler tout de ſuite, puiſqu'on les trouve dans le même volume, & qu'il n'y a pas grand choſe à dire d'eux.

Philoſt. de vit. Soph. p. 578.

Ration. temp. t. 2. p. 50. in 12.

Philoſt. ibid. p. 582.

Idem ibid. p. 579.

Les ouvrages de tous ces Auteurs ſont parvenus juſques à nous, ou entiers, ou en partie. Mais ſi l'on avoüe qu'ils ont tous leur merite, & qu'ils ſont dignes de loüanges, on nous aver-

Morhof. l. 6. n. 7. p. 243.

Aristide.

tit en même tems, qu'ils n'approchent pas de la gloire de Platon, d'Aristote, de Denys d'Halicarnasse, d'Hermogéne, de Longin, & de Démétrius. C'est pour cela que le Pere Rapin & le Pere Vavasseur * ne reconnoissent guéres que ces cinq ou six Auteurs qui se soient signalez sur tous les autres parmi les Grecs, ou qui soient dignes de considération.

Le P. Rapin, Comp. de Cic. & de Démost. p. 6. 7. 8.

** Vavass. de lud. dict.*

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'ouvrage d'Aristide est absolument dans le goût des deux livres d'Hermogéne sur les idées. L'Auteur s'y propose d'y expliquer divers caractéres du discours, & les principes qui produisent ces caractéres, excepté qu'en un endroit, il prend occasion de parler des diverses hypothéses, & de quelques manieres de se loüer soi-même dans le besoin, sans se rendre odieux. Il a fait un Traité particulier du style simple, & c'est proprement l'analyse du style de Xenophon, qui en a eu une grande connoissance, & a excellé dans l'usage qu'il en a fait. C'est ainsi qu'Hermogéne a fait particuliérement l'analyse du Grand, & a soûtenu ses préceptes par des exemples tirez de Démosthéne. On voit par ce

Trairé d'Ariſtide, qu'il n'y a pas moins de difficulté à faire un diſcours dans le goût de Xenophon, & à conſerver ce caractere ſans ſe démentir, qu'à en faire dans toute autre ſorte de ſtyle. Il faut convenir qu'il y a des réflexions fort utiles dans cet Auteur; mais il n'eſt pas aſſez methodique, & ne rappelle pas aſſez ce qu'il dit aux principes generaux. Il eſt bon de le lire, parce que l'eſtime qu'on en peut faire, contribuë à faire eſtimer Hermogéne encore davantage.

ARISTIDE.

APSINE'S.

APSINE'S.

Plus ancien qu'Hermogéne.

Voſſ. d. Nat. Rhet. p. 116.

AVEC Ariſtide, il y a dans le recueil des Rhéteurs Grecs un ouvrage juſtement intitulé: *La Rhétorique d'Apſinés.* A ce titre general du livre, on a joint celui du premier chapitre, qui eſt *de l'Exorde*, & on a fait regner ce dernier titre au haut de toutes les pages, de ſorte qu'on croiroit qu'il n'eſt queſtion que de l'Exorde dans tout l'ouvrage: cependant l'Auteur y traite des autres parties du diſ-

cours, comme auſſi de diverſes manieres d'entrer en matiere dans chacune de ces parties, & d'exciter la compaſſion quand il le faut. Il y parle de la Diction, de l'Action, de la Memoire. Il nous repréſente la Diction comme une des choſes dont il faut avoir plus de ſoin, montrant que c'eſt ce qui fait valoir les penſées & les raiſonnemens. Il ajoûte que les Orateurs & les Poëtes fameux s'y ſont fort attachez, & qu'ils n'ont jamais negligé ni le choix, ni l'arrangement des mots, ni le nombre, ni l'harmonie, qui ſe fait ſentir, dit-il, aux animaux mêmes, quoique privez de raiſon. Et ce ne ſont pas les Sophiſtes, pourſuit-il, mais les Philoſophes, les Hiſtoriens, les Orateurs; c'eſt Platon, Xenophon, Eſchine, Antiſthéne, & Démoſthéne même, le Prince des Orateurs, qui s'y ſont donnez des peines infinies. Cet Auteur s'étend ſur l'importance de l'Action, & encore plus ſur celle de la Memoire. Mais aprés tout, ſes préceptes ſur cela ſe réduiſent à dire, qu'il faut beaucoup l'exercer, avoir de l'émulation, aimer la gloire, être attentif à ce qu'on veut apprendre par cœur, & avant toutes

choſes

choses, y mettre de l'ordre, & faire en sorte qu'il y ait du nombre.

APSINE'S.

SOPATER,

Posterieur à Plutarque, & même à Hermogéne.

SOPATER.

UNE preuve que Sopater est posterieur à Hermogéne, aussi bien qu'à Plutarque, c'est qu'il cite ce dernier dans son ouvrage, & qu'il a fait un Commentaire sur l'ouvrage de l'autre. A l'égard de ce qu'il a fait sur la Rhétorique, sa méthode paroît assez propre à former un Orateur, pourvû qu'on ait d'ailleurs quelques principes. Il rapporte differentes causes, ou vrayes, ou feintes, qu'il explique en donnant des especes d'analyses des discours qu'on peut avoir fait dessus, ou qu'on y pourroit faire. Ainsi, par exemple, il donne l'idée de la cause d'Alcibiade, accusé de vouloir se faire Roi. Il montre comment il faudroit s'y prendre pour la traiter; & cela peut servir de modele pour une question de fait. Il en fournit de même

SOPATER. ſur toute autre ſorte de queſtions, & ſur les differentes difficultez dont elles ſont ſuſceptibles. Je n'en dois pas rapporter davantage, puiſque ce ne ſont point des leçons nouvelles qu'il nous donne, mais des applications des préceptes qu'on trouve ailleurs.



ALEXANDRE LE RHETEUR.

ALEXANDRE.

IL est parlé d'un Alexandre dans Philostrate, mais je ne sai si l'ouvrage qui porte ce nom parmi les Rhéteurs Grecs, est de lui. Il vivoit du tems d'Antonin & de Marc Aurele. Il étoit fils d'une des plus belles femmes qui fut jamais, trés-semblable à un portrait d'Helene, qu'avoit fait un Peintre fameux, pour être mis à Rome. Alexandre étoit aussi un trés-bel homme; son teint, sa barbe, ses yeux, ses dents, ses doigts, tout étoit d'une grace & d'une beauté merveilleuse; son geste & sa voix répondoient à tous ces avantages. Il étoit aussi trés-éloquent, & capable de traiter sur le champ un même sujet autrement qu'il ne l'avoit préparé, lorsqu'une occasion imprévûë l'obligeoit à recommencer ce qu'il en avoit déja dit. Avec de si grands talens, on ne dit point pourquoi il fut surnommé *Peloplaton*, c'est à-dire *le Platon de boüe*. Il y eut même un homme qui eut le

De vit. Soph. p. 569.

Sceptes Corinth. apud Philost. p., 71

ALEXANDRE.

courage de dire un jour, qu'*il y trouvoit la boüe, & qu'il n'y trouvoit pas Platon*. Mais cette parole fut relevée comme une preuve de l'indiſcretion & du peu de jugement de celui qui l'avoit dite. Voila pour Alexandre le Sophiſte, dont parle Philoſtrate.

A l'égard du Rhéteur, ſoit que ce ſoit le même, ou un autre, à moins qu'il n'ait fait autre choſe que ce qui paroît de lui dans le recueil dont il s'agit, nous ne lui devons qu'un Traité des figures, aſſez ſuccint à la verité, & qui neanmoins ne l'eſt peut-être pas aſſez. On y voit la difference des figures & des tropes, avec celle des figures de mots & des figures de penſées. Le Trope ne conſiſte, ſelon lui, qu'en un ſeul mot, dont il change la ſignification avec grace. Les figures conſiſtent dans le tour, ou dans la conſtruction de la phraſe, ou dans l'ordre & la répetition des mots. Il réfute ceux qui prétendent qu'il n'y a rien à dire ſur les figures. Leur raiſon eſt que tout diſcours eſt figuré de ſa nature, parce que tout diſcours exprime les paſſions, les deſirs, ou la diſpoſition de l'ame ; & nous marque qu'elle veut, qu'elle ſouhaite,

qu'elle commande, qu'elle délibere, qu'elle ſouffre, & autres choſes ſemblables. Sur ce pied là, dit Alexandre, il n'y auroit point de difference entre un Orateur & un homme qui ne l'eſt pas; il n'y en auroit non plus aucune entre un Orateur & un Orateur. Cependant les deux premiers différent entre eux, parce que l'un dit les choſes crûment, & l'autre les tourne. Les deux autres différent auſſi, parce que l'un tourne mieux que l'autre tout ce qu'il a à dire. Ce principe fait dire à notre Auteur, que ni l'interrogation, ni le doute, ne ſont pas toujours des figures. Ce n'en eſt point une en effet, que de douter veritablement; ce n'en eſt point une non plus que de vouloir effectivement ſavoir quelque choſe de quelqu'un, ou de faire un ſerment: mais le ſerment, le doute, & l'interrogation, employez avec grace, où le commun des hommes ne les employe pas, ſont de veritables figures. Auſſi l'Auteur nous fait-il obſerver que l'uſage des vrayes figures en general, eſt de marquer l'importance des affaires & les mœurs de l'Orateur; de cacher l'art; de varier le diſcours; de le rendre

ALEXANDRE.

ALEXANDRE. plus ſpirituel & plus agréable ; & c'eſt ſans doute, ce qui ne convient pas naturellement au diſcours, puiſqu'il peut trés-bien ſubſiſter, ſans avoir toutes ces qualitez.

Que ſi, pour ſatisfaire le lecteur, il faut entrer dans quelque détail des figures, cet Auteur fait conſiſter celles de penſées, & qui ne dépendent pas de la diction, à préparer ce qui peut faire peine, ou à l'adoucir aprés qu'on l'a dit, ou à joindre ces deux choſes enſemble ; ou à prévenir, avec quelque emphaſe, ce que l'adverſaire ou l'auditeur peut oppoſer de plus fort ; ou à excepter d'une propoſition ce qu'on ne peut pas prétendre ; ou à rendre raiſon de ce qu'on avance ; ou à entaſſer diverſes choſes les unes ſur les autres ; ou à inſiſter ſur quelqu'une des plus conſiderables ; ou à entrer dans des détails qui marquent ſoit la celerité, ſoit la lenteur ; ou à donner de l'ame & de la vie aux choſes qui n'en ont pas ; ou à exprimer les mœurs des perſonnes ; ou à taire quelque choſe, ſoit pour la faire plus grande, ſoit pour ne pas dire ce qui eſt aſſez connu, ſoit pour ne rien dire de honteux ; ou à dire les

choſes par ironie ; ou à dire qu'on n'en veut pas parler, lorſqu'on en parle autant qu'il faut ; ou à adreſſer à une perſonne ce qu'on devroit adreſſer à l'autre ; ou à l'interroger ; ou à marquer du doute ; ou enfin à ſouhaiter, à faire des menaces, des imprécations, & autres choſes ſemblables.

Pour les figures de diction, Alexandre regarde la periode & ſes parties, comme les premieres figures de cette eſpece. Il ajoûte les diverſes répetitions de mots, ou au commencement, ou à la fin, ou tout enſemble, à la fin & au commencement de diverſes phraſes, ou tout de ſuite dans la même, ou autrement, comme dans les gradations. Il y joint les Periphraſes, les Pleonaſmes, la ſuppreſſion de quelque mot ; le retranchement des liaiſons ; les changemens de nombre, ou d'autres choſes ; l'uſage d'un même mot en differens cas ; les tranſpoſitions ; les chutes ſemblables, ou les rimes, qui ont lieu dans la proſe en Grec & en Latin ; la reſſemblance des termes ; les antithéſes ; l'égalité des membres ; la ſubſtitution d'un mot à l'autre, pour ſe corriger, & autres ornemens de cette nature ; ſauf à voir

ALEXANDRE.

dans la ſuite ce qu'il faut penſer du ſoin de ceux qui ramaſſent toutes ces choſes, pour en donner des préceptes ou des exemples. Car Alexandre, qui s'eſt donné la peine de réfuter ceux qui prétendent qu'il n'y a rien à dire ſur les figures, n'auroit pas mal fait, à mon ſens, d'examiner s'il eſt à propos de s'arrêter ſi long tems ſur cette matiere.



MENANDRE.

MÉNANDRE.

MÉ'NANDRE, dans ce que nous avons de lui, ne s'attache qu'à nous donner des vûës pour toutes sortes d'Eloges, ou de Panégyriques. Il commence par les Eloges de la Divinité, & il descend aprés cela dans le détail de tout ce qu'on peut loüer, comme sont les Villes, les Ports, les Golfes, l'Eau, la Terre, les Oiseaux, les differens Animaux, &c. Mais c'est aller, non seulement contre la pensée de Ciceron, qui croit que les préceptes du genre déliberatif & du judiciaire doivent suffire : C'est même aller contre celle d'Aristote, qui dit que l'Art s'en tient aux préceptes generaux, comme il paroît par la Medecine, sans descendre dans le particulier. C'est enfin ne pas se souvenir que dans l'Eloquence, il faut laisser beaucoup de choses au genie, qui peut toujours trouver beaucoup plus que les préceptes ne lui sauroient apprendre. Eh ! quand auroit-on fait, s'il falloit que l'Art descendît dans tous ces détails !

MINUCIEN.

MINUCIEN,

environ du tems d'Aristide.

Voss. de Nat. Rhet. p. 116.

POUR Minucien, nous n'avons plus de ce Rhéteur qu'un morceau de Rhétorique touchant les preuves ; il est d'environ quatres pages *in folio*, & ne contient que ce qu'on trouve de plus commun dans toutes les Rhétoriques ; savoir, qu'il y a des preuves sans art, & qu'il y en a d'artificielles ; que parmi les artificielles, il y a des moyens d'exprimer les mœurs, d'exciter les passions, & d'établir la question ; que quelques-uns de ces derniers consistent en des raisonnemens, & d'autres en des exemples. L'Auteur joint à tout cela l'indication des sources où l'on cherche les argumens ; & il fait, sur differens sujets, l'application de ses regles. Ce sont des matieres qu'Hermogéne & Aristote ont traitées ; on peut voir leurs sentimens, & s'y tenir.



CYRUS.

CE que nous avons de Cyrus, n'est pas plus important. Ce sont des réflexions sur differentes questions qu'on peut avoir à traiter, & sur la maniere de s'y prendre. C'est un détail, si nous en croyons les premiers Maîtres, où il n'est guéres à propos de descendre, puisqu'il doit suffire qu'on en donne des regles generales. En tout cas, cela rentre dans l'idée de ce qu'Hermogéne a fait sur les questions, aussi bien que ce qu'a fait Sopater. CYRUS.

APHTHONE,

A la fin du second siécle de l'Eglise, ou au commencement du troisiéme.

LE Pere Pétau, dans ses Tables chronologiques, met Aphthone à la fin du second siécle de l'Eglise; & Suidas dit que cet Auteur a composé APHTHONE,

APHTHONE.

son ouvrage sur celui d'Hermogéne. On peut par là juger de son âge.

Quoiqu'il en soit, au lieu que beaucoup d'autres n'ont écrit de la Rhétorique, comme je l'ai observé, que pour des gens qui sont avancez dans la connoissance & dans l'usage de cet Art, afin de les y perfectionner ; Aphthone au contraire, n'a écrit que pour les enfans, & ne donne des préceptes que sur les compositions qu'il croit à propos de leur faire faire, pour les préparer à ce qu'il y a de plus grand dans l'Eloquence. Il les donne au reste, d'une maniere également courte & élegante, au jugement de Heinsius ; & il garde le caractere de l'Eloquence Attique, c'est-à-dire, propre aux Athéniens, tant dans les exemples qu'il fournit de ses regles, que dans les regles mêmes.

Daniel Heins. in Aphthon. ad lect. init.

Ce sont ces petits ouvrages sur lesquels on exerce d'abord la jeunesse, qui ont donné le nom à son livre. Ils consistent à raconter quelque fable, ou quelque histoire ; à traiter une pensée, une parole, une action qui soit d'usage dans la vie, & c'est ce qu'il appelle une *Chreïe* (1), ainsi nom-

Progymnasmata.

(1) Χρειώδης δ', οὖσα προσαγορεύεται, Χρεία. | *Aphth. de Chria.*

mée, selon l'Auteur, à cause de son utilité. Un autre de ces ouvrages consiste (ce qui revient au même) à mettre dans un beau jour une *sentence* importante, capable d'éclairer l'esprit ou de rectifier les mœurs. D'autres consistent à détruire quelque sentiment par la *Réfutation*, ou à l'établir par la *Preuve*, ou à amplifier une verité connuë; à *loüer*, ou à *blâmer* quelque chose ou quelque personne; ou à les *comparer* ensemble; à leur donner *des mœurs*, & à les leur faire exprimer par des discours qu'on leur attribuë; enfin à faire quelquefois des *Descriptions*.

APHTHONE.

Ce sont toutes choses qui entrent, selon l'occasion, ou dans des Harangues, ou dans des Poëmes. Il est bon de s'y exercer; il est même convenable que ceux qui commencent, s'essayent d'abord sur des morceaux détachez; on change plus souvent de sujet par ce moyen, & cela divertit l'esprit; au lieu que de s'attacher à des discours entiers, cela est capable de rebutter & de causer du dégoût, parce qu'ils demandent plus de tems. Cependant il est aisé de voir que toutes ces compositions souffrent d'ail-

APHTHONE.

leurs les mêmes difficultez, soit qu'on les considere comme des morceaux détachez, ou comme des parties d'un grand ouvrage. Aussi Aphthone ne dit rien sur cela de particulier, & l'on trouve dans toutes les Rhétoriques entieres, ce qu'il en dit dans son livre. Il est aisé à un Maître d'extraire ainsi d'une Rhétorique les endroits sur lesquels il juge à propos de faire d'abord travailler ses Eleves. Peut-être n'est-il pas difficile de faire un choix plus convenable. Du moins on ne peut douter que ce qu'on appelle une *Chreïe*, n'exige presque un discours composé de toutes ses parties, & que le Récit, qui paroît une chose si simple, ne soit une des plus difficiles. Que dis-je? l'Auteur (2) avoüe lui-même que la Réfutation renferme tout ce que l'Art a de plus fort. Il n'en dit pas moins de la Confirmation. Sur cela, aprés tout, il faut s'en rapporter aux Maîtres qui enseignent la jeu-

(2) Τὸ δὲ προγύμνασμα τοῦτο πᾶσαν ἐν ἑαυτῷ περιέχει τὴν τῆς τέχνης ἰσχύν. *Id est:* Hoc verò Rhetorices præludium vim omnem artis in se complectitur. *Aphth. de Refut. Itemque de Confirm.* ἡ γυμνασία δὲ αὕτη πᾶσαν περιέχει τὴν τέχνης ἰσχύν.

nesse. Ils connoissent la portée de ceux qu'ils ont à conduire ; & comme ils ont de la prudence & de la capacité, ils sont en état de leur proportionner les choses les plus mal-aisées, par les secours qu'ils leur donnent.

APHTHONE.

Une chose a fait regarder Aphthone comme plus facile qu'Hermogéne, ce sont les exemples dont il accompagne ses préceptes. Mais ce jugement ne me paroît pas exact ; car la difficulté d'entendre Hermogéne ne vient pas seulement de ce qu'il donne peu d'exemples, elle vient de ce qu'il approfondit les mysteres de l'Art les plus cachez. On dit aussi qu'Hermogéne n'ayant compté que dix sortes de petits ouvrages sur lesquels on pouvoit faire travailler les jeunes gens, Aphthone les a portez jusqu'à quatorze. Ce n'est pas lui donner un grand éloge. *Egregiam verò laudem !*

Interpr. vetust. grac. apud V. C. August. Archiep. Tarracon. in edit. Aphth. 1623. à F. Scobario.

Le Pere Caussin trouve Aphthone fort agréable, & par son sujet, & par l'élegance de son style ; mais plus propre aux discours de l'Ecole ou d'apparat, qu'aux discours d'usage. C'est à quoi revient le jugement d'un autre Critique, lorsqu'ayant dit que cet Auteur est utile, mais qu'il contient bien

De Eloq. sac. & prof. p. 162. col. 2.

Morhof. lib. 6. p. 243. n. 7.

APHTHO-NE. des choses peu necessaires à un homme qui veut devenir Orateur, il ajoûte, qu'il y en a beaucoup qui ne conviennent qu'aux Déclamations des Sophistes ; de sorte qu'il conseille de n'en prendre que les choses qui sont d'usage.

Ces décisions ne peuvent guéres regarder que le style de cet Auteur, soit dans ses regles, soit dans les exemples qu'il en donne. Elles ne regardent point les pensées, puisque dans les pensées, il n'y a rien, ou peu de choses qui soient dans le goût des Sophistes. Pour le style, il faut avoüer qu'il y a quelque chose de fleuri. Mais ce qu'on a fait dans les dernieres éditions, y remedie en partie, puisqu'on y propose des exemples tirez des meilleurs Auteurs. On peut dire même que dans la version latine, le Traducteur n'a pas gardé ce caractere, qu'on attribuë à l'original ; outre que ce caractere n'est point si blâmable, quand il s'agit d'instruire la jeunesse, puisque Ciceron, *Cic. de Orat. n. 37. & 41.* dans son Orateur, trouve le style & les manieres d'Isocrate trés-convenables à ceux qui commencent.

De quelque sentiment qu'on soit sur cet article, il est certain que tous les

Critiques ne conviennent pas du merite d'Aphthone. Du moins Photius *, dans sa Bibliotheque, mettant cet Auteur de compagnie avec trois autres Sophistes, Palladius, Eusebe, & Maxime, ne place les deux derniers & Aphthone qu'aprés Palladius. Et Loüis Vivés (3) n'approuvant ni ne désapprouvant ce qu'Aphthone dit de la Narration, ajoûte que cet Auteur n'a pas d'ailleurs un grand merite. Ce qui est bien éloigné du témoignage que lui rend Heinsius (4), quand il assûre qu'Aphthone a été merveilleusement approuvé de l'antiquité. Le Pere Massene Jesuite & Professeur de Rhétorique à Cologne, paroît d'abord en avoir une idée plus avantageuse que Loüis Vivés, mais aprés tout il ne lui fait pas plus d'honneur. Il commence par dire, qu'*il croit avoir plus applani les difficultez de l'Art oratoire, qu'aucun des Maîtres qu'il eût jamais lû, en dissipant les tenebres que la confusion avoit répanduës dans Aphthone.* Ne diroit-on pas, à entendre ce Pere, que sans Aph-

* *Bibliot. Phot. p.* 312.

Epist. Dedic. Palaest. Orator.

(3) Aphthonius auctor alioqui parum gravis. *Vivés l.* 3. *p.* 132.

(4) Mirifice antiquitati probatum. *Heins. in Aphth. ad lect. initio.*

APHTHONE.

thone, il n'y auroit point d'Art oratoire? Il montre encore combien il estime cet Auteur, en l'inserant tout entier dans son ouvrage, persuadé qu'on a bien de l'obligation à Aphthone, de nous avoir marqué les exercices convenables à ceux qui commencent. Mais il déclare ensuite qu'*il va le mettre dans un autre ordre*, *parce que*, dit-il, *cet Auteur donne tous les ouvrages de l'Orateur*, *& les plus difficiles*, *comme des préparations à la Rhétorique* : à quoi le Pere Maséne ajoûte qu'il voudroit que notre Rhéteur se fût plus attaché à suivre Aristote. On ne risque rien, je crois, de dire que ce jugement ne fait pas beaucoup d'honneur à Aphthone, sauf à voir s'il en fait davantage au Pere Maséne.

Celui d'Eustathe est plus glorieux à notre Auteur, & revient fort à celui du Pere Caussin, & à celui d'Heinsius. Il trouve, avec d'autres Critiques, que le style & la politesse d'Aphthone est dans le goût des Attiques (5) Le Pere François Escobar (6) a crû devoir comparer ce Rhéteur à un bras

(5) Scriptor brevis & eruditus, strictæ eloquentiæ ac verè Atticæ. *Heins. in Aphth. ad lect.*

(6) Est enim cor-

APHTHONE.

de mer fort étroit, à cause de la petitesse de son livre; mais en même tems à un Ocean, à cause de sa grande utilité. Strébée de Rheims, dont je parlerai dans la suite, dit que Quintilien a profité d'Aphthone. Mais outre que le premier a fait son livre sous Domitien, avant la fin du premier siécle, & que le second, selon Suidas, ne peut avoir écrit qu'aprés Hermogéne, & par consequent, vers le milieu du second siécle, ce qui empêche que son ouvrage n'ait pû servir à Quintilien; que peut-on prendre dans Aphthone, qui lui soit veritablement propre? Si on compare neanmoins ce que dit Quintilien au chapitre quatriéme de son second livre, avec les regles de notre Auteur, certainement, on n'y voit pas une grande difference. C'est pour en faciliter la comparaison, qu'Heinsius a mis ce quatriéme chapitre à la tête de son édition d'Aphthone & de Theon. Qu'avons-nous à dire sur cela? de deux

Strebæus Rhem. lib. de elect. & colloc. verb. p. 21.

pus quidem ipsum opusculi perpusillum: ut, veluti fretum, brevi trajectu tranari queat: sed tamen, si utilitatem spectes, mare spatiosissimum. *Fr. Scobar. Epist. Nuncup. in suam Aphth. edit.*

APHTHONE.

choses l'une : ou qu'Aphthone est plus ancien que ne dit Suidas ; ou qu'il n'est pas le premier Auteur de ces preceptes, c'est-à-dire, du choix des matieres qu'il traite, & des regles qu'il en donne. Aussi est-on obligé d'avoüer (7) que plusieurs personnes ont fait de pareils Traitez.

Au reste, quelque avantageux que soient à cet Auteur les derniers témoignages que j'ai rapportez, le Pere Ménestrier lui donne des éloges encore plus magnifiques. C'est Monsieur l'Abbé Bosquillon, homme d'un merite distingué, qui me les a indiquez dans un petit livre de ce Pere. Ce n'est pas la seule obligation que je lui aye à l'occasion de mon ouvrage. J'en ai aussi de particulieres, pour le dire ici en passant, à Messieurs Subtil & de la Monnoye, dont le nom, l'érudition, le goût sont connus de tous les Savans ; à Messieurs de Saci & Boullanger, tous deux Avocats au Conseil, à qui, comme tout le monde

Biblioth. curieuse & instruct. p. 4. 5. 6. 7. 8. 9.

(7) Scripserant autem Progymnasmata sexcenti, quos apud Suidam legere licet. *Ex vet Interpr. Grac. MS. Aphth. apud V. C. August. Archiep. Tarracon. Vide & Theon. Progymn. p. 2.*

fait, la connoissance des belles Lettres est aussi familiere que celle des affaires. Je dois leur joindre Monsieur Guillard leur Confrere, sans oublier Messieurs Morain & de Laval, Professeurs de Rhétorique, l'un avec moi depuis vingt-trois ans au College de Mazarin, l'autre au College de la Marche. Je leur dois à tous cette marque de ma reconnoissance, pour les lumieres qu'ils m'ont données toutes les fois que je les ai consultez ; & parce que j'ai trouvé en eux les qualitez qu'Horace (8) demande dans un bon Critique, la science & la probité. Voici le jugement que le Pere Menestrier a porté du Rhéteur dont il s'agit.

APHTHONE.

Il y a parmi les anciens Grecs, « dit ce Pere, un Auteur excellent « pour apprendre à parler des choses « qui entrent ordinairement dans les « conversations des honnêtes gens. Le « merite de cet Auteur n'a jamais été « bien connu, parce que l'on n'a point « compris quel avoit été son dessein « & le but de son ouvrage, que l'on « a crû n'être fait que pour exercer « les enfans à des compositions de «

(8) Vir bonus & prudens. *Horat. Epist. ad Pisonem.*

APHTHONE.

» Collége. Ce qui fait qu'on le leur » met entre les mains, pour les diſ» poſer à l'étude de la Rhétorique & » de l'Art de perſuader. Cet Auteur » eſt Aphthone, l'un des anciens Rhé» teurs, qui n'a traité que la Rhéto» rique propre des converſations, dont » cet Auteur a enſeigné les manieres » de fournir avec politeſſe des ſujets » aux entretiens ordinaires des honnê» tes gens, dans ces aſſemblées où » l'on ne porte pas des diſcours pré» parez & meditez, comme dans les » Académies, & à des Conferences » reglées. Aphthone a réduit à certains » chefs les ſujets les plus ordinaires » des converſations, où l'on fait de » petits contes agréables, pour réjoüir » la compagnie : ce que cet Auteur » traite ſous le nom de Fable, *Fabu-* » *la* ; ſujets d'autant plus propres, » que les Latins diſoient en leur lan» gue *confabulari*, pour ces ſortes d'en» tretiens plaiſans, où l'on ne cher» che qu'à s'égayer, & dont un Poë» te moderne nous a bien voulu don» ner un art en un Poëme de quatre » ou cinq cens vers, ſous ce titre, » *Ars confabulandi*, que l'on n'appel» lera jamais *Art de perſuader*, com-

me les regles de la grande Eloquence, qu'Aristote nous a données en trois livres. « APHTHONE.

Le second sujet est celui des Nouvelles, qui se racontent d'une maniere plus serieuse, ce qu'il nomme *Narration*; talent que saint Luc attribuoit aux Atheniens, lorsqu'il disoit d'eux : *Athenienses omnes & advenæ hospites ad aliud nihil vacabant, nisi aut dicere aut audire aliquid novi.*

Le troisiéme est l'idée d'une conversation reglée & plus étenduë, sur quelque sujet pris d'une action singuliere, ou de quelque parole que l'on releve, & sur lesquelles chacun dit son sentiment. C'est ce que cet Auteur appelle *Chreïe*, d'un mot grec qui signifie proprement *Conversation*, que cependant les Traducteurs ont rendu par celui *d'utilité* ou de *necessité.* La plûpart des Dialogues de Platon & de plusieurs des Anciens, sont de ce genre de discours.

Le quatriéme, est la maniere d'exposer son sentiment sur quelque question proposée, *Sententia.*

Le cinquiéme, est la maniere d'appuyer son sentiment, & de prouver par raison ce qu'on a avancé ; c'est

» ce qui est nommé *Confirmatio* : comme le sixiéme est au contraire la Réfutation du sentiment de quelque autre, *Confutatio.*

» Le septiéme est une proposition vague traitée en general, ce qui arrive ordinairement aux conversations où les entretiens ne sont guéres gênez, *Locus communis*, & où certains grands parleurs prennent plaisir à battre beaucoup de païs.

» Comme il est peu d'entretiens entre deux ou trois personnes, où n'entrent ordinairement les affaires de divers particuliers, dont on blâme la conduite des uns, & on loüe celle de quelques-autres, selon que l'on est bien ou mal affectionné à l'égard de ces personnes ; le huitiéme & le neuviéme sujet que propose Aphthone, est la loüange & le blâme, *Laudatio & Vituperatio.* Si la flatterie enseigne l'un, la médisance est une grande maîtresse pour l'autre.

» La comparaison de certaines personnes illustres, distinguées par leur naissance, ou par leur esprit, leur savoir, & d'autres talens, fait le dixiéme sujet des conversations, *Comparatio*,

paratio. Ainsi on a fait des compa- « raisons d'Aristote & de Platon, d'A- « lexandre & de Jules César, de Vir- « gile & d'Homere, de Pindare & « d'Horace, de Monsieur le Prince & « de Monsieur de Turenne, & les Pa- « ralléles de plusieurs Cardinaux. «

APHTHONE.

L'onziéme est une espece de por- « trait que l'on fait d'une personne, « pour en faire connoître les mœurs, « bonnes ou mauvaises, ses inclina- « tions & ses manieres d'agir. C'est ce « qu'Aphthone nomme *Ethopeïa*, por- « traits des mœurs. «

Le douziéme est la description d'u- « ne Maison, d'un Palais, d'un Jar- « din, d'un Païs, d'un Spectacle, d'u- « ne Peinture; *Descriptio*, entretien « ordinaire de ceux qui ont voyagé. «

Le treiziéme est une question ou « proposition generale, qui peut être « diversement interpretée; *Thesis*, dif- « ferente du lieu commun, qui rou- « le sur des matieres universellement « reçûës, au lieu que celles-ci sont con- « testées; & ont diverses faces. «

Enfin le dernier sujet est l'examen « d'une Ordonnance, d'une Loi nou- « velle, d'un Edit, de quelque Arrêt « celebre rendu en Jugement, ce qu'- «

APHTHONE.

» Aphthone a compris sous le terme de » *Legislatio*. Il est certain que ce sont-» là les sujets les plus ordinaires des » entretiens, dans les conversations li-» bres. Aphthone, qui vouloit donner » des regles pour ces sujets d'entre-» tiens, donna à son ouvrage le nom » d'Essais, *Progymnasmata*, ce qui a » fait croire mal-à-propos que c'é-» toient de Essais pour les Colléges » où l'on instruit la jeunesse. C'est aussi » ce qui a fait défigurer cet Auteur, » sur-tout par celui qui l'ayant voulu » publier sous le titre de *Candidatus* » *Rhetorica*, a fait voir qu'il ne l'a-» voit jamais entendu, & qu'il ne l'a-» voit jamais lû en sa langue origina-» le, puisqu'il n'a donné qu'un pot » pourri, plus propre à embroüiller » l'esprit des enfans, qu'à les instrui-» re & à leur former le jugement.

Le Pere Pomey Jés.

Il y a de l'esprit dans ce systême du Pere Menestrier, mais certainement il n'y a aucune realité. Ce Pere est le seul qui ait pris des *Progymnasmes* pour des *Essais d'un Auteur*. Tous ceux qui ont parlé de cette sorte d'ouvrages, ou qui en ont faits, les regardent comme des exercices qu'on propose à de jeunes éléves. C'est même la force du

APHTHONE.

terme de *Progymnasme*. Suidas (9) certainement dit que l'ouvrage d'Aphthone est une préparation à la Rhétorique d'Hermogéne. L'Interprete Grec de cet ouvrage n'en donne point d'autre idée. C'est l'idée qu'on a aussi de l'ouvrage de Théon qui porte le même titre, & où l'on voit que le chapitre second traite exprés de l'Instruction de la jeunesse, & du soin qu'il faut avoir de l'exercer à faire des fables, des chreïes, & autres choses semblables. Et Aphthone lui-même, traitant du Lieu commun, dit que ces sortes de sujets, de leur nature, ne demandent point d'Exorde, parce que ce sont des especes de Peroraison; mais comme il s'agit d'exercer la jeunesse, il faut y faire mettre des Exordes(10)

Il s'en faut bien, aprés cela, qu'Aphthone ait traité ses sujets sur le ton des Conversations, ni que les Conversations soient montées sur le ton d'Aphthone. Tous les sujets que cet

(9) Ἀφθόνιος σοφιστὴς ἔγραψεν εἰς τὴν Ἑρμογένους τέχνην προγυμνάσματα

(10) Προοίμιον μὲν ὁ κοινὸς τόπος οὐκ ἔχει. δευτερολογίᾳ γὰρ ἔοικε καὶ ἐπιλόγῳ. προοίμια δὲ πλαττόμεθα τούτων, γυμνασίας ἕνεκα τῆς πρὸς τοὺς νέους. *P. 32. de l'Edit. de Heins. 1624.*

APHTHONE. Auteur a traitez, & la maniere dont il les traite, conviennent à un discours oratoire. Ce n'eſt pas diminuer le prix de ſon livre, d'en avoir cette penſée, ni le rehauſſer, d'en juger comme le Pere Meneſtrier. Il en faut toujours revenir à ce point, qu'Aphthone ne donne point d'autres regles ſur les ſujets qu'il traite, que celles qu'on trouve dans toutes les Rhétoriques; car on les trouve partout. Et ſi ces ſujets étoient des matieres d'entretiens, on pourroit penſer que c'eſt pour cela que Ciceron a dit que l'Orateur brille dans les converſations. Mais il n'y a aucun fondement à croire que l'Auteur ait eu particulierement les converſations en vûë; & ſi on dit en latin CONFABULARI, *s'entretenir*, ce n'eſt pas parce que la Fable eſt un ſujet de converſation; mais parce que FABULA, originairement, ſignifie *le diſcours*; FABULARI *parler*, CONFABULARI *parler enſemble*.

L. 1. de Orat. n. 32. 35. 41.

Le Pere Meneſtrier n'a pas plus de raiſon, quand il prétend que le mot de *chreïe* ſignifie *converſation*, & que les Traducteurs mal-à propos l'ont traduit par celui d'*utilité*; Aphthone lui-même, l'explique de la ſorte. C'eſt

Aphthon. de Chreia.

APHTHONE.

ainsi que l'Art de traiter les lieux communs n'est point le talent de ces grands parleurs, qui prennent plaisir à battre beaucoup de païs. Comment le Pere Menestrier a-t-il pû concilier la qualité d'*Auteur excellent*, qu'il donne à Aphthone, avec le dessein qu'il lui attribuë, d'aider par ses préceptes des personnes de ce caractere? Constamment, le lieu commun n'a point d'autre idée dans Aphthone, que dans Ciceron & dans Quintilien; & c'est, au sens de ces deux grands Hommes, *une Amplification generale*, qui vient aprés la preuve, pour émouvoir les passions (11). Il est vrai que cette amplification presente des maximes, des invectives, des plaintes, contre lesquelles ordinairement on ne dit rien, & même contre lesquelles on ne peut rien dire : mais cela n'empêche pas que ce ne soit une veritable partie d'un Plaidoyé, & en même tems, un genre de discours qu'on peut entreprendre pour s'exercer à l'Eloquence. On en a des

(11) οὐχ ὡς διδάσκων, ἔγνωσται γάρ, ἀλλ' ὡς παροξύνων τὸν ἀκροώμενον. *Id est*, Non tamquam docens, res enim nota est, sed ut auditorem incites, aut exasperes. *Aphth. c. 7.*

exemples dans ce qu'un Orateur étale quelquefois en general, ou contre un crime énorme, aprés qu'il a convaincu l'accusé de l'avoir commis; ou à la gloire d'une vertu extraordinaire, aprés qu'il a établi qu'une personne l'a pratiquée. Ce sont-là, sans difficulté, les Lieux communs qu'Aphthone a eu particulierement en vûë. Il s'en rencontre encore d'autres, & il y en a même qui ont diverses faces, aussi-bien que la Thése. Tels sont les discours qu'on peut faire pour ou contre les témoins, pour ou contre les tourmens, & autres moyens qu'on employe pour découvrir la verité. La Thése & tous ces Lieux communs, sont également des exercices de Rhétorique. La chose est si évidente d'elle-même, & Ciceron (12) y est si for-

12) Consequentur etiam illi *Loci*, qui, ... quia de universa re tractari solent, *communes* à veteribus nominati sunt: quorum partim, habent *vitiorum & peccatorum acrem quandam cum amplificatione incusationem, aut querelam, contra quam dici nihil solet, nec potest*, ut in depeculatorem, in proditorem, aut parricidam, quibus uti, *confirmatis criminibus*, oportet, aliter enim jejuni sunt atque inanes: alii autem habent deprecationem, aut misera-

APHTHONE.

mel, qu'il est trés-surprenant que le P. Meneſtrier en ait eu une autre idée.

Il n'eſt pas moins difficile de concevoir comment ce Pere a pû confondre les *Portraits* avec *l'Ethopée*, ou *l'art de faire des Narrations*, avec la curioſité naturelle aux Athéniens d'entendre des nouvelles, ou d'en debiter. Il n'y a qu'à ouvrir le livre pour s'en déſabuſer. L'Auteur y dit formellement que la *Proſopopée* eſt une *Ethopée*, & la Proſopopée n'eſt rien moins que ce qu'on appelle un Portrait. Pour la curioſité des Athéniens, c'étoit une curioſité toute ſemblable à celle de nos Nouveliſtes. Les termes de ſaint Luc, citez par le Pere Meneſtrier, ne ſont que trop clairs pour nous en convaincre; mais Démoſthéne en a fait auſſi la peinture. *Voulez-vous*, dit-il, *paſſer toute votre vie à courir par les ruës, & vous demander des nouvelles les uns aux autres? Philippe eſt-il mort, demande l'un? Non, répond l'autre,*

Démoſth. Philipp.

tionem; alii verò *ancipites diſputationes*, in quibus de univerſo genere *in utramque partem diſſeri* copiosè licet. Quæ exercitatio... apud antiquos erat *eorum à quibus omnis de rebus forenſibus dicendi ratio, & copia* petebatur. Cic. *de Orat.* 3. *n.* 106. 107.

APHTHONE.

mais il est malade &c. Voilà une image ſenſible du prétendu talent des Athéniens pour raconter des nouvelles. Rien n'a moins de rapport avec les Narrations dont Aphthone a donné des regles.

Au contraire, un paſſage de Suetone, plus clair que le jour, montre que toutes les matieres des Progymnaſmes en general, ſont des matieres de Rhétorique. En effet, cet Hiſtorien, dans le peu de choſes qu'il nous a laiſſées touchant les illuſtres Rhétoriciens, explique de quelle maniere ils préparoient leurs Eléves à l'Eloquence, & dit nettement qu'ils le faiſoient, tantôt par des narrations; tantôt par des traductions; tantôt par la loüange ou par le blâme des perſonnes diſtinguées; tantôt par des maximes qui avoient rapport à la vie, & dont on montroit l'importance ou bien l'inutilité; enfin tantôt par des fables, par des hiſtoires, ou par des théſes, que l'on confirmoit, ou que l'on réfutoit; ce qui dura juſqu'à ce que l'on s'aviſa de compoſer des eſpeces de Plaidoyers(13).

(13) Ratio docendi nec una omnibus, nec ſingulis eadem ſemper fuit... Nam & dicta præclarè... aliter atque aliter exponere:

THEON.

JE ne crois pas devoir ſeparer Theon d'Aphthone, puiſque ce ſont des Auteurs dont les ouvrages ont le même titre, qu'ils traitent tous deux la même matiere, & qu'ils ont le même deſſein, quoiqu'ils n'ayent pas le même ſtyle, & qu'ils ne gardent pas abſolument le même ordre. Certainement, tout ce que j'ai dit de l'un, je pourrois le dire de l'autre; & la lecture de celui-ci, comme je l'ai déja inſinué, fournit des preuves pour le confirmer. Mais nous avons aſſez parlé des *Progymnaſmes* en general, auſſi-bien que de la vûë qu'ont eu les Auteurs qui ont composé ces ſortes d'ouvrages. Arrêtons-nous ſeulement à ce que deux ou trois Critiques ont dit en particulier de Theon. On y verra, comme en beaucoup d'autres occaſions, la difference du goût des hommes.

THEON.

En effet, Photius nous apprend qu'on faiſoit peu de cas de cet Auteur. Du moins, dit-il nettement qu'on le regardoit comme un homme qui n'avoit

Phot. Biblioth.

THEON. ni grand esprit, ni grande penetration ; qu'il étoit laborieux & appliqué autant qu'homme du monde, & qu'il savoit les Orateurs & les Poëtes par cœur ; qu'il croyoit en pénetrer l'Art, ou même l'égaler ; & neanmoins, quelque passion qu'il eût pour les vers & pour les harangues, qu'il ne fut jamais capable d'écrire ; enfin que les déclamations qu'on lui attribuë, sont de Libanius.

C'est ainsi que Photius parle de Theon. On pourroit dire que c'est le sentiment des autres, & non le sien, qu'il nous propose ; mais s'il avoit jugé de cet Auteur autrement que les autres, il y a apparence qu'il l'auroit dit. Quelle mortification pour un Ecrivain, qui sauroit dés son vivant, qu'on n'a point d'autre idée de lui & de ses ouvrages, que celle que Photius nous donne de Theon ! Mais s'en affligeroit-il, s'il pouvoit prévoir en même tems qu'un jour viendra qu'un Critique aussi considerable que le premier, & aussi connoisseur, parlera de lui tout autrement, & lui donnera des éloges semblables à ceux que Monsieur Bayle donne au Rhéteur dont il s'agit.

M. Bayle, Dict. tom. 3. pag. 2859.

Theon, dit le Critique moderne,

APHTHONE.

Que peut-on imaginer de plus propre à mon sujet, ou de plus démonstratif, que ce passage ? Je m'en tiens donc au jugement que j'ai porté de notre Auteur, & je remarque seulement que pour n'être pas de l'avis du Pere Menestrier, mon dessein n'est pas pour cela de défendre le Pere Pomey, ni de le vanger de la maniere un peu dure dont son Confrere l'a traité. On l'accuse de n'avoir jamais lû Aphthone dans sa langue originale ; & je crains que son Accusateur ne donne lieu de douter si lui-même en avoit jamais lû ni l'original, ni aucune traduction. Ce que je sai, c'est que dans le parti qu'il a pris, non-seulement il s'est éloigné de l'idée du Pere Pomey, mais de celle de toute sa Compagnie ; puisqu'en

& narrationes tum breviter & pressè, tum latiùs & uberiùs explicare consueverant : interdum Græcorum scripta convertere, ac viros illustres laudare, vel vituperare : quædam etiam ad usum vitæ communis instituta, tum utilia & necessaria, tum perniciosa & supervacanea ostendere : sæpe fabulis fidem firmare, aut Historiis demere, quod genus θέσεις & ἀνασκευὰς & κατασκευὰς Græci vocant, donec sensim hæc exsoleverunt : & ad controversiam ventum est. *Suet. de clar. Rhet.*

APHTHONE. 1623. (14) elle fit imprimer Aphthone pour l'uſage de la jeuneſſe.

(14) Aphthonii &c. Editio nova à P. S. J. aucta & recognita, & ad uſum ſtudioſæ juventutis accommodata. Apud S. Cramoiſy 1623.

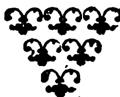


perceptible. C'étoit aussi le goût de « Petrone, (2) & c'est une loüange qu'- « on donne à Tite-Live, d'avoir beau- « coup de maximes dans ses ouvrages, « quoiqu'il paroisse en avoir peu, par- « ce qu'elles sont toutes enchâssées « dans le discours, sans avoir le tour, « ni l'apparence de maximes. C'est « loüer par un bel endroit cet Histo- « rien, dit Monsieur Bayle. Les sen- « tences ou les réflexions morales & « politiques, qui sont détachées du fil « de la Narration, ne meritent pas « beaucoup d'applaudissement. Il n'est « pas fort difficile d'en répandre de « cette nature : mais c'est un grand « Art que d'en inferer de bonnes dans « le corps même du recit. Elles doi- « vent y être comme un ouvrage de « platte peinture, & non pas comme « un ouvrage relevé en bosse. «

Ainsi, tout ce que Monsieur Bayle dit de Theon, est autant à la gloire de ce Rhéteur, que le peu qu'en dit Photius, est à son désavantage. Daniel Heinsius, avant Monsieur Bayle, en avoit de même jugé favorable- *Heins. Epist. Nuncup. in Theon. pag. 2. 3.*

(2) Curandum est ne sententiæ emineant extra corpus Orationis expressæ, sed intexto vestibus colore niteant. *Petron. Sat.*

THEON. ment, dans la nouvelle édition qu'il en donna en 1624. Il le place d'abord parmi ceux qui donnent les premiers préceptes de la Rhétorique, & posent les fondemens de cet Art. Il assûre ensuite qu'on trouve dans Theon ces premiers préceptes, & qu'il les donne avec tant de methode, que si on l'entend bien, on peut assûrer qu'il n'y a rien à dire de plus : car il prépare de telle sorte à l'Eloquence, qu'il épuise à peu prés la matiere. Heinsius convient qu'Aphthone est un modele du style Attique, serré, concis, apprenant plus de choses qu'il n'en dit : mais il trouve que Theon est tout ensemble plus exact dans ses préceptes, & plus riche dans l'expression.



étoit un Sophiste Grec, dont il nous reste un ouvrage de Rhétorique écrit avec beaucop de politesse & de jugement. Ses regles sont nettes & courtes, & il choisit bien les lieux communs qui doivent fournit les argumens. Il n'y a point de matiere où il ait mieux réüssi, que dans la Thése de l'Existence de Dieu. Lisez le douziéme chapitre de son ouvrage ; vous y verrez une source féconde des plus belles preuves qu'un Payen pût imaginer, & qui vous persuadera que notre Theon étoit habile.

THEON.

M. Bayle, ibid. A.

Monsieur Bayle ajoûte que cet Auteur juge bien des beaux endroits & des défauts des plus illustres Historiens & Orateurs ; & qu'il avoit une grande délicatesse sur l'arrangement des mots, pour éviter l'obscurité du discours. Je ne sai donc, continuë le Critique, où Theon trouvoit des Auteurs qui eussent écrit comme il l'auroit souhaité. Car les plus grands Maîtres en Latin, en Grec, sont tout pleins de ces ambiguitez ; & il faut avoüer que même de fort excellens Ecrivains François négligent beaucoup à cet égard les loix rigoureuses de notre Grammaire, quoique notre Lan-

Ibid. B.

THEON. gue soit moins sujette au défaut dont il s'agit, que la Grecque ni la Latine. Un nouveau Theon leur trouveroit bien des periodes condamnables.

Il n'est pas, je crois, hors de propos de remarquer en passant, que ce que Monsieur Bayle dit ici des ambiguitez fréquentes des Auteurs Grecs, est contraire à la pensée d'Hermogéne. Ce Rhéteur a fait un chapitre exprés pour prouver qu'il n'y a point d'ambiguitez dans les ouvrages des anciens Auteurs Grecs, quoique, de son propre aveu, beaucoup de gens (1) prétendissent qu'il y en avoit un grand nombre.

» Voici une autre preuve du bon » goût de Theon. C'est toujours Monsieur Bayle qui parle. Il ne veut point » que les maximes ou les sentences » soient en relief ou en broderie dans » les Narrations ; il veut qu'elles y » soient incorporées d'une façon im-

(12) Τοῖς μὲν πολλοῖς δοκεῖ πολλὰς ἐν τοῖς βιβλίοις ἀμφιβολίας γίνεσθαι ἐπὶ τῶν παλαιῶν, ἡμεῖς δὲ φαμὲν ὅτι οὐ δύναται ἐν τῷ παλαιῷ βιβλίῳ ἀμφιβολία εἶναι. Multis videntur multæ esse in veterum libris ambiguè dicta, nos verò affirmamus minimè reperiri in veterum libris ea quæ possint æquivocè sumi. *Hermog. l. de Method. c. 35. p. 564.*

ULPIEN.

Ulpien.

SELON André Schott (1), on ne fait en quel tems vivoit Ulpien. Le Pere Petau neanmoins le place vers le milieu du deuxiéme siécle. Au reste, je n'en ai rien à dire, sinon qu'on le met au nombre des Rhéteurs, quoique nous n'ayions de lui que ses Commentaires grecs sur Démosthéne, lesquels sont de vrayes analyses des harangues de cet Orateur, approchantes de celles du Pere Du Cygne sur les harangues de Ciceron. André Schott en fait grand cas, & le met avec Denys d'Halicarnasse, dans le petit nombre de ceux qui ont sû se faire une methode semblable à celle d'Hermogéne, pour la suivre dans la critique des ouvrages dont ils se sont mêlez de juger. Sur quoi je remarquerai qu'il y a de la difference entre Hermogéne & Ulpien. Le premier fait profession de ne guéres parler de Démosthé-

Schott. Prolog. in Phot.

(1) De Ulpiani ætate, amplius, quia non liquet, pronuntio. *Schott. Compar. Aristot. ac Demosth. pag.* 171.

ULPIEN. ne, que pour soûtenir par des exemples les préceptes qu'il donne en general; & il nous avertit qu'en expliquant cet Orateur, s'il avoit à l'expliquer, il descendroit dans des détails qui ne sont pas de son sujet. Ulpien au contraire ne va au précepte general, qu'autant que l'explication particuliere de son Auteur le demande; ce qui n'empêche pas la verité du jugement de Schott, d'autant que ce que fait Ulpien, est une application de la methode generale d'Hermogéne.



TIBERE.
UN ANONYME.
SEVERE.

ON a joint à Démétrius, dans l'édition d'Angleterre trois autres Rhéteurs. Le premier s'appelle Tibere, & nous n'avons plus de lui qu'un Recueil tres-court des figures les plus familieres à Démosthéne, cè qui n'est pas un Ouvrage d'un dessein fort exquis. Il en avoit composé d'autres qu'on a perdus. Celui-ci fait juger que cet Auteur est ancien, & que son style étoit succinct & élegant. TIBE'RE.

Le second est un Anonyme, dont il y a quelques préceptes trés-courts & trés-communs touchant l'Exorde, la Narration, la Preuve & la Peroraison. Il y a lieu de douter s'il valoit la peine de l'imprimer. UN ANONYME.

Le troisiéme s'appelle Severe, dont on ne rapporte que huit petits discours, sans préceptes, & qui par consequent n'entre point dans cette premiere par- SEVE'RE.

tie de mon dessein, non plus que Libanius & Isocrate.

DENYS LONGIN,

Mort sous l'Empereur Aurelien.

LONGIN.

L'OUVRAGE qui me fait parler de Longin, est connu de tout le monde. C'est le Traité du Sublime, Traité, dont l'explication a exercé un grand nombre de savans hommes. Aussi est-ce un des plus beaux morceaux qui nous restent de l'antiquité.

Traité du Subl. c. 1.

Pour s'en convaincre par soi-même, il n'y a qu'à suivre l'Auteur. Il nous apprend dés l'entrée que *quand on traite d'un Art, il y a deux choses à quoi il faut toujours s'étudier : la premiere est de bien faire entendre son sujet ; la seconde, qui est au fond la principale, consiste à montrer comment, & par quels moyens ce que nous enseignons se peut acquérir.*

Ibid.

Sur ce principe, veut-on une idée generale du Sublime ? On entend par ce terme, *cette excellence de discours, & cette souveraine perfection qui immortalise les Orateurs & les Poëtes.* En veut-

on une idée plus distincte, & qui en marque précisément la nature ? On entend par le sublime, *ces endroits qui nous élevent l'ame & nous inspirent de grands sentimens.* Voilà son essence. Pour ce qui est de l'admiration qu'il nous donne, de l'étonnement & de la surprise qu'il nous cause, des ravissemens & des transports où il nous jette, de la joye qu'il produit dans les ames, de la haute opinion qu'il leur fait concevoir d'elles-mêmes, ce sont les suites, & pour ainsi dire, l'appanage du sublime.

LONGIN.

Ibid. c. 5. &c.

Ibid. c. 1. &c.

Les vices qui lui sont opposez, contribuent à le faire connoître. Telle est l'enflure, qui veut aller au-delà du Grand, & s'en éloigne par un effet tout contraire ; tel est le style froid, ou le pueril, qui cherche le brillant & le nouveau avec trop de soin, & qui par là devient petit & ridicule ; telle est la bassesse des termes, qui pour n'être qu'en quelque endroit d'un discours, peut gâter neanmoins toute une piece ; telles sont enfin les passions hors de saison, lorsqu'on s'échauffe mal à propos, ou qu'on s'emporte avec excés, ce qui est odieux & insuportable.

Ibid. c. 2.

Ibid. c. 3.

Ibid. c. 3. & c. 34.

Ibid. c. 2.

C'eſt ainſi que Longin nous fait entendre, non-ſeulement la nature, mais la beauté de ſa matiere. A l'égard des moyens d'acquérir ce qu'il nous enſeigne, il nous apprend (1) que *le grand Art du ſublime, c'eſt d'y être né*; c'eſt-à-dire, qu'il en eſt comme de toute l'Eloquence : il y faut du genie, ſans quoi tout le reſte devient inutile. Il établit neanmoins qu'avec le genie, il faut encore des préceptes, qui lui ſont non-ſeulement utiles, mais neceſſaires, pour le conduire & le regler (2); & c'eſt ce qu'on appelle ſans figure *l'Art du Sublime*.

Dans ces préceptes, on nous découvre les ſources du Grand, qui ſont

(1) γεννᾶται γάρ, φασι, τὰ μεγαλοφυῆ, καὶ οὐ διδακτὰ παραγίνεται, καὶ μία τέχνη πρὸς αὐτά, τὸ πεφυκέναι. *Id eſt*, Natura enim (inquiunt) quæ magna ſunt conſtant, nec ullâ doctrinâ comparari poſſunt, & hæc ars una ad illa conſequenda, ita à natura comparatum eſſe. *Sect.* 2.

(2) τὰς δὲ ποσότητας, καὶ τὸν ἐφ' ἑκάστου καιρὸν, ἔτι δὲ τὴν ἀπλανεστάτην ἄσκησίν τε, καὶ χρῆσιν, ἱκανὴ πορίσαι, καὶ συνενεγκεῖν ἡ μέθοδος. *Id eſt*, Ars autem præſcribere poteſt, quatenus, quo tempore, unaquaque re uti oporteat, vel qua ratione in ea nos exercere ſine errore poſſimus. *Ibid.*

au nombre de cinq ; *l'Elevation de la pensée, le Pathétique*, qui tient de l'Enthouziasme, *la Noblesse de la diction ; l'Extraordinaire dans les figures, & l'arrangement des paroles* : non qu'elles doivent concourir toutes ensemble, cela n'est necessaire que pour le comble de la perfection : mais c'est que le Sublime ne sauroit venir d'ailleurs. Au reste il vient quelquefois de *la pensée seule*, de telle sorte qu'il brille même dans le silence, ou dans quelque expression qui n'a d'ailleurs rien que de commun. Il paroît de même dans *le Pathétique*, sans qu'il soit besoin d'autre chose ; & pour s'en persuader, il ne faut que faire réflexion que c'est sur-tout par les mouvemens du cœur que se montre la grandeur (3) d'ame. Il n'y a pas plus de difficulté touchant *la Noblesse de la diction & l'Extraordinaire dans les figures*. Un peu d'experience suffit pour connoître qu'une même chose enleve l'esprit de l'auditeur, ou ne le touche point, selon

c. 7.

c. 25.

(3) Omnino fortis animus & magnus duabus rebus maximè cernitur : quarum una in rerum externarum despicientia ponitur... altera, cùm ita affectus animo, res geras magnas. &c. *Cic. l. 1. de Off. n. 66.*

LONGIN. la maniere dont elle eſt dite. Pour ce qui eſt de *l'arrangement des paroles*, c'eſt ce qui fait le ſon & l'harmonie ; & l'on peut juger par le ſon même des inſtrumens, que le ſon ſeul peut avoir du grand ou du tendre. Mais une raiſon commune, qui confirme en general ce que j'ai dit de chacune de ces ſources en particulier, c'eſt qu'on n'a qu'à rappeller l'idée du Sublime, & on verra qu'elle leur convient à toutes, ſoit qu'on les prenne ſéparément, ſoit qu'on les prenne toutes enſemble. C'eſt pourquoi Monſieur Deſpreaux définit le Sublime, *Une certaine force de diſcours, propre à élever & à ravir l'ame, & qui provient ou de la grandeur de la penſée & de la nobleſſe du ſentiment, ou de la magnificence des paroles, ou du tour harmonieux, vif & animé de l'expreſſion, c'eſt à dire, d'une de ces choſes regardées ſéparément, ou ce qui fait le parfait Sublime, de toutes ces choſes enſemble.*

Réfl. 12. ſur Longin.

Longin a ſoin de remarquer que les deux premieres tiennent plus de la nature que de l'art, parce qu'elles viennent de la grandeur d'ame, qui eſt plûtôt un preſent du Ciel, qu'une qualité

Traité du Sublime c 6.

lité qui puiſſe s'acquérir. Cependant on peut nourrir ſon eſprit au Grand, ſi on s'accoûtume, & ſi, pour ainſi dire, on ſe roidit de bonne heure à n'eſtimer que ce qui eſt eſtimable, c'eſt-àdire, la vertu; & à ne craindre que ce qu'une ame noble doit appréhender, c'eſt-à-dire, le vice. Il eſt aiſé de concevoir que c'eſt en effet une ſource féconde & de penſées ſublimes, & de ſentimens héroïques. Ce n'eſt pas ſeulement la doctrine de Longin; c'eſt celle de tous les grands Hommes. On peut ici rappeller ce que j'ai rapporté de Platon, en parlant de ce Philoſophe. A quoi il eſt bon d'ajoûter ce que Ciceron dit de la grandeur d'ame dans ſes Offices (4), où il traite ce point de doctrine de la maniere dont il ſait traiter toutes choſes.

(4) Cauſa autem & ratio efficiens magnos viros, cernitur in duobus, ſi & ſolum id, quod honeſtum ſit, bonum judices, & omni animi perturbatione liber ſis. Nam & ea, quæ eximia pleriſque & præclara videntur, parva ducere, fortis animi magnique ducendum eſt; & ea, quæ videntur acerba, ita ferre, ut nihil à ſtatu naturæ diſcedas, nihil à dignitate ſapientis, robuſti animi eſt, magnæque conſtantiæ. *Cicero l. 1. de Off. n. 67.*

LONGIN. Les trois autres ſources du Grand tiennent beaucoup plus de l'art que de la nature, parce qu'elles ne ſont guéres qu'un effet de la réflexion, ſur-tout la derniere. C'eſt une verité qu'il n'eſt pas difficile d'établir; mais il eſt inutile de le faire: car enfin il faut avoüer que l'étude n'iroit pas loin en tout cela, ſi le genie ne la ſoûtenoit; de la même maniere que dans les penſées & dans les paſſions, le genie ne ſauroit long-tems agir à propos, s'il ne ſe conduit par les regles.

Outre ce que j'ai dit de l'élevation des penſées, l'Art nous apprend encore ſur cet article, que *les grandes circonſtances*, réünies habilement en un ſeul corps; que *l'Amplification*, diſtinguée comme il faut de la Preuve; que *les Images*, qui donnent de l'ame & de la vie à toutes choſes, ou nous les mettent devant les yeux, ont beaucoup de Sublime dans le diſcours; &, ce qui eſt d'une grande utilité, l'Art nous avertit que l'imitation, qui ſe propoſe l'exemple ou le jugement des grands Hommes, nous met en état de faire auſſi-bien qu'eux, & même de les ſurpaſſer quelquefois. C'eſt ainſi que par

c. 8. c. 9. c. 13. c. 11. 12.

les préceptes, nous pouvons aſpirer & parvenir à cette premiere partie du Sublime, qui conſiſte *dans la penſée*.

La ſeconde conſiſte *dans le Pathétique*, ſur quoi il ne faut pas douter qu'il n'y eût d'excellentes choſes à dire. Longin n'en parle pas dans cet ouvrage, parce qu'il s'étoit propoſé de faire ſur cette matiere un ouvrage particulier. Il le compoſa en effet, & c'eſt dommage qu'il ſe ſoit perdu. Il ne traite donc plus ici que des figures, de la diction, & de l'arrangement des termes. *c. 2. ad calc.*

A l'égard des figures, il en conſidere le tour & la force dans le fameux ſerment de Démoſthéne. Cet Orateur avoit à prouver que les Athéniens n'étoient point blâmables d'avoir riſqué pour le ſalut de la Grece la bataille de Chéronée contre Philippe, quoiqu'ils l'euſſent perduë; & il n'avoit pour le prouver, que des batailles riſquées ailleurs pour la même cauſe. En cette occaſion: *Non*, dit-il, *non*, *Meſſieurs*, *vous n'avez point failli: j'en jure par les manes de ces grands Hommes qui ont combattu pour la même cauſe dans les plaines de Marathon*. Les réflexions de *c. 14.*

LONGIN. » Longin ſur cela ſont, Que par cet-
» te ſeule forme de ſerment, l'Ora-
» teur déïfie ces anciens Citoyens dont
» il parle ; qu'il montre en effet, qu'il
» faut regarder tous ceux qui meu-
» rent de la ſorte, comme autant de
» Dieux, par le nom deſquels on doit
» jurer ; qu'il inſpire à ſes Juges l'eſ-
» prit & les ſentimens de ces illuſtres
» morts, & que changeant l'air natu-
» rel de la preuve en cette grande &
» pathétique maniere d'affirmer par
» des ſermens ſi extraordinaires, ſi
» nouveaux, ſi dignes de foi, il fait
» entrer dans l'ame de ſes auditeurs
» comme une eſpece de contrepoiſon
» & d'antidote, qui en chaſſe toutes
» les mauvaiſes impreſſions ; qu'il leur
» éléve le courage par des loüanges.
» En un mot, qu'il leur fait concevoir
» qu'ils ne doivent pas moins s'eſtimer
» de la bataille qu'ils ont perduë con-
» tre Philippe, que des victoires qu'ils
» ont remportées à Marathon & à *Sa-*
» *lamine* ; & que par tous ces diffe-
» rens moyens, renfermez dans une
» ſeule figure, il les entraîne dans ſon
» parti.

Rien n'eſt plus propre à éclaircir toute la doctrine touchant les parties

du Sublime, que cet endroit de Démosthéne, comme l'explique Longin. On y peut considerer séparément *la pensée*, *le pathétique*, *l'expression*, *la figure*; le nombre même, & l'harmonie, si on le prend en sa langue originale.

Aprés ces réflexions, Longin parcourt encore quelques figures, & en développe les beautez: telles sont *les Interrogations*, les Peintures, les Transpositions des pensées ou des paroles, les Diversitez de cas, les Collections, les Renversemens, les Gradations, les Retranchemens des liaisons, les pluriels réduits en singuliers, les changemens de tems ou de personnes, les Periphrases. Il examine le besoin réciproque que le Sublime a des figures, & que les figures ont du Sublime. Il fait sentir le mélange qu'il faut faire des figures, & la varieté qu'il est à propos d'y apporter; enfin il donne à connoître qu'il n'y a pas grande finesse à les employer simplement, mais qu'il faut voir où, comment, en quelle occasion, & pourquoi on les employe.

c. 16. c. 17. c. 18. c. 18. 19. 20. 21. 22. 23. &c. c. 15. c. 17. c. 14.

Il vient ensuite aux préceptes sur *le choix des mots*. C'est ici naturellement c. 25.

LONGIN. qu'il auroit dû parler *de la bassesse des termes* : on ne sait pourquoi il differe d'en parler jusqu'à ce qu'il ait
c. 34. traité de leur arrangement. Quoiqu'il en soit, il remarque ici du moins avec beaucoup de raison, qu'il n'y a peut-être rien d'où les Orateurs & tous les Ecrivains en general qui s'étudient au Sublime, tirent plus de grandeur, plus de poids, plus de force & de vigueur pour leurs ouvrages, ni en même tems plus de solides brillans, ou plus de netteté, que du choix des mots; parce que les beaux mots sont la lumiere propre & naturelle de nos pensées. Il faut prendre garde neanmoins à ne pas faire parade par-tout d'une vaine magnificence de paroles, un discours tout simple quelquefois exprimant beaucoup mieux la chose, que toute la pompe & tout l'ornement possible; outre qu'une chose énoncée d'une maniere ordinaire, se fait aussi plus ai-
c. 25. sément croire.

Ces observations confirment deux choses : l'une, que le Sublime peut ne dépendre que de la pensée ; l'autre, que dans le choix des mots, il faut bien de la prudence, ce qui est particulierement vrai pour les mots pris

au figuré, qui sont pour l'ordinaire *des Métaphores*, lesquelles donnent occasion à l'Auteur de parler des *Paraboles*, *des Comparaisons*, *& des Hyperboles*. Il mêle au travers de tout cela, & des critiques sur differens Auteurs, & quelques questions qui concernent son sujet. Telle est, par exemple, celle où l'on demande, *S'il faut préferer le Mediocre parfait au Sublime qui a quelques défauts ?* Sur quoi il ne fait pas difficulté de se déclarer toujours pour le Sublime, parce que les fautes qui s'y rencontrent se peuvent, & même se doivent facilement excuser.

LONGIN.

c. 31.

c. 27.

c. 30.

Il dit peu de choses touchant *l'arrangement des mots* & la mesure des periodes ; il en dit assez neanmoins pour en faire connoître l'importance, qui est telle quelquefois, que c'est cet arrangement qui réünit comme en un corps, toutes les parties du Sublime, sans quoi elles pourroient se dissiper entierement (5).

Il finit par une question curieuse ;

(5) ἐν δὲ τοῖς μάλιστα μεγεθοποιεῖ τὰ λεγόμενα, καθάπερ τὰ σώματα, ἡ τῶν μελῶν ἐπισύνθεσις. *Id est*, Orationibus præterea, tamquam corporibus addit magnitudinem membrorum apta compositio. *Sect.* 35. 34. *c.* 35.

LONGIN. & il la traite avec un art admirable : *Quelle est la cause de la décadence des esprits ?* Ce n'est pas lui qui propose cette question, il la fait faire par un autre ; il introduit un homme, qui dit que *la cause que l'on cherche est le changement du gouvernement*, comme si l'Eloquence ne pouvoit fleurir que dans les Républiques. Longin réfute cette raison comme un effet de l'humeur du peuple qui se plaint toujours, & il soûtient qu'il faut s'en prendre d'un côté à la fuite du travail, de l'autre à l'amour des richesses & des plaisirs qui occupe les hommes. Il pouvoit ajoûter, qu'en vain l'on dit que les Monarchies, au lieu d'Orateurs veritables, ne produisent que de grands & magnifiques flateurs, puisque, selon Platon, la flatterie regnoit dans Athénes dés le tems même de la liberté, ce qui n'a point empêché la grande Eloquence d'y fleurir en même temps.

Dans Gorgias.

Voilà, je l'avoüe, un précis un peu long d'un ouvrage qui n'est pas fort long de lui-même, & que la Traduction françoise de Monsieur Despreaux a rendu pour tout le monde aussi facile & agreable à lire, qu'il est im-

portant & utile de ſa nature : mais j'ai crû que je devois cette exactitude à un Auteur d'un auſſi grand merite que Longin.

J'ajoûte que bien des choſes ſont propres encore à donner une grande idée de ſon ouvrage. Telle eſt la Traduction françoiſe dont je viens de parler, & qui égale la beauté de l'Original ; telles ſont les Remarques & les Réflexions qui l'accompagnent ; on doit y joindre la Traduction latine du ſavant Monſieur Tollius, auſſibien que celle de Gabriel de la Pierre ; les Notes de l'un & de l'autre, le plan de tout l'ouvrage, & le précis de tous les chapitres que nous devons au dernier ; les Remarques de Monſieur le Febvre ; enfin celles de Monſieur Dacier, de Monſieur Boivin, de Robortel, de Langbeine, toutes choſes qui par elles-mêmes parlent trés-avantageuſement de notre Auteur ; puiſqu'il n'eſt pas naturel que tant de perſonnes habiles, & d'un auſſi bon goût, ayent travaillé par une noble émulation, comme à l'envi les uns des autres, ſur un auſſi petit ouvrage, s'ils n'euſſent tous été perſuadez qu'il contenoit de grands & de précieux thréſors.

LONGIN.

Cette idée que nous prenons de Longin ſur le ſoin que les Savans ont apporté à l'expliquer, eſt ſoûtenuë par les loüanges qu'on lui donne.

Epiſt. nunc. in Long. p. 7.

Gabriel de la Pierre l'appelle *un excellent Maître, qui étoit d'un jugement exquis.* Il trouve ſon ouvrage écrit avec élevation & dignité, de ſorte qu'en y donnant les préceptes du Sublime, ſon ſtyle même fournit des exemples de ſes préceptes.

Jacobus ad Portum Epiſt. ad Gab. de Pet. Steph. à Caſtrobello Epiſt. ad Gab. de Pet.

Un ami de ce Commentateur lui écrivant, appelle Longin *le Prince des Rhéteurs*; un autre ne craint point de dire, qu'il n'y a rien de plus ſublime que ce grand Maître, excepté le Sublime même. Il trouve qu'il exprime par ſes paroles toute la grandeur qu'il enſeigne dans ſes préceptes; ce qui eſt, dit-il, d'autant plus difficile, que les préceptes ſont toujours ſecs de leur nature. Il ajoûte que ce ſavant Homme ſe ſurpaſſe lui-même, qu'il eſt l'exemple & le parfait modele du Grand.

Gab. de Pet. p. 20. Porphyr. in Plot. vita. Euſeb. 15. de præpar. Evang.

Ce qu'on a jugé de ſes préceptes, on l'a auſſi jugé de ſa critique, c'eſt-à-dire, qu'elle paſſe pour excellente. C'eſt pourquoi Porphyre voulant relever la gloire de Plotin, croit ne pou-

LONGIN.

voir mieux le faire, que par le jugement que Longin en avoit fait; il rapporte tout au long à cet effet une de ses lettres, & l'appelle *le plus habile Critique du siécle, le premier Juge de son tems*, enfin, l'homme *qui se connoissoit le mieux en esprits*. A ce jugement, revient celui de S. Jerôme, lorsqu'il écrit à Rustique, & qu'il lui parle d'un homme aussi mal-habile que décisif: *Vous prendriez*, dit-il, *ce Critique pour un autre Longin, & vous diriez qu'il est le Censeur de l'Eloquence Romaine* (6). Par où saint Jerôme donne clairement à entendre qu'il regardoit notre Auteur comme un excellent Juge parmi les Grecs.

Grunnius.

Ainsi Victorius dit que Longin a eu le même dessein que Démétrius, que dans son Traité du Sublime, il parle avec toute l'habileté possible de ce qu'il y a de plus grand dans l'Eloquence, & qu'il nous y montre un chemin sûr pour arriver à ce degré de perfection. Ailleurs il assûre que *c'est un*

Pet. Victor. in Demet.

Idem in Poët. Arist.

(6) Criticum diceres esse Longinum, censoremque Romanæ Eloquentiæ & notare quem vellet, & de Senatu Doctorum excludere. *Hieronym. ad Rust. T. I. p. m. 48. initio.*

LONGIN. *Auteur très-judicieux*, qui juge bien du prix des Auteurs. C'eſt pourquoi Henri Eſtienne a dit, qu'il y a entre Denys d'Halicarnaſſe & Longin une grande difference de tems, mais qu'il n'y en a point pour le merite.

In Dionyſ. Halic.

On peut douter ſi c'eſt le ſens du Pere Vavaſſeur, lorſqu'il dit, quaprés Ariſtote, Démétrius, Denys d'Halicarnaſſe, Quintilien & Hermogéne, il ne trouve plus que Longin qui ſoit digne de conſideration. Mais on ne doutera point que ce ne ſoit le ſens du Bibliographe anonyme, lorſqu'il aſſûre que Longin va de pair avec Denys d'Halicarnaſſe, que ſon ouvrage eſt un livre d'or (qui eſt une expreſſion dont d'autres ſe ſervent auſſi pour marquer combien ils l'eſtiment) qu'il eſt plein de recherches curieuſes, & que nous n'avons rien de ſemblable.

De lud. dict. p. 161.

Bibliog. Hiſt. Polit. Philol. cur. p.

Voſſ. de Nat. & Conſtit. Rhet. p. 116.

Un autre Critique va plus loin. Je mets Longin, dit-il, au-deſſus de tous les Maîtres; parce que quand il dit ce qu'il penſe du Sublime, il juge avec autant de juſteſſe que de ſubtilité ou de pénetration, non-ſeulement des Orateurs, mais de tous les Ecrivains, & qu'il va au vrai. Monſieur le Febvre n'en juge point autrement; il le pré-

Joſeph. Coſelius in Rhet.

fere tantôt à Denys d'Halicarnasse, tantôt à tous les autres Rhéteurs. LONGIN.

M. Morhof ne le préfere qu'à Hermogéne; Heinsius n'en parle pas non plus si fortement que M. le Febvre; mais il ne laisse pas de dire, que c'est un homme d'un merite distingué, qui voit ce qui échappe aux yeux de beaucoup d'autres; parce que, comme Longin le dit lui-même, la bonne critique est le dernier fruit d'un long usage, & d'une étude consommée. Il le place ensuite honorablement parmi les Maîtres les plus illustres, Aristote, Ciceron, Quintilien, Hermogéne, Démétrius, & Denys d'Halicarnasse; sans lesquels, dit-il, on ne peut ni faire aucun progrés dans l'Eloquence, ni bien juger des Anciens.

Morhof. tom. 1. l. 6. n. 6. p. 142.

Dan. Heins. in Aristarch. sacrum.

Ce jugement est fort moderé: celui du Pere Rapin ne l'est pas moins, lorsque, n'ayant égard sans doute qu'à la qualité des ouvrages, & non à leur étenduë, il dit en general, qu'Aristote, Longin, Quintilien & Ciceron nous ont laissé des Traitez de Rhétorique les plus accomplis de l'antiquité. Ce Pere dit ailleurs, que Longin est un des plus judicieux, mais qu'il

Le P. Rapin, Réfl. sur l'Eloq. n. 1.

Compar. de Cic. & de Démosth. p. 8.

LONGIN. ne touche que à la sublimité de l'Elocution.

Domin. Baud. Cent. 101. Ep. xxxvj. Selon Baudius, les décisions de Longin sont droites & sages ; & il ne renvoye jamais ses lecteurs, s'ils sont attentifs & soigneux, qu'il ne les charge de richesses. Selon le Pere Caussin, *Causs. de Eloq. sac. & prof. l. 2. c. 23.* qui ne lui est pas d'ailleurs trop favorable, Longin est l'excellent Juge des Orateurs ; & selon Vossius, c'est un trés-habile Critique. *Voss. Grammat. l. 1. c. 5. & Instit. Oratoriar. c. 6.*

A tant de jugemens honorables pour Longin, je n'en ajoûterai plus que deux : le premier est de Monsieur Tollius, qui nous a donné une édition si belle & si parfaite de cet Auteur ; & le second de M. Despreaux.

Si vous possedez bien Longin, dit Monsieur Tollius, vous ne penserez, vous ne direz plus rien que de grand. *M. Toll. sur Long. Ep. Dedic.* Comment ne produiroit-il pas cet effet, puisqu'il vous met devant les yeux tantôt Alexandre, qui ne peut souffrir d'autre Souverain que lui dans le monde ; tantôt Ajax, qui ne demande à voir clair, que pour signaler sa valeur au peril de sa vie ? Ces exemples, certainement, remplissent tout à la fois, & l'esprit de grandes pensées, & le cœur de grands

sentimens. En un mot, continuë Monsieur Tollius, Longin éléve l'ame de ses lecteurs jusques au ciel, & il éléve leur style autant que les pensées mêmes.

LONGIN.

Ce qu'en a dit Monsieur Despreaux est trop long, pour le rapporter tout entier ; & il seroit d'ailleurs inutile de le faire, puisqu'il n'y a personne qui n'ait les ouvrages de cet illustre Poëte, pour y voir sa Préface sur sa Traduction de Longin. Je remarquerai donc seulement, que, selon lui, cet Auteur ne se contente pas, comme Aristote & Hermogéne, de donner des préceptes tout secs, & qu'il ne tombe pas dans le défaut de Cécilius, qui avoit écrit du Sublime en style bas ; mais qu'en traitant des beautez de l'élocution, il les employe toutes, & néanmoins sans sortir du style didactique. Il ajoûte, qu'au rapport de Porphyre, son jugement étoit la regle du bon sens, & qu'il ne fut pas seulement un Rhéteur habile, mais un Ministre d'Etat considerable, & un Philosophe capable d'être mis en parallele avec les Socrates & les Catons.

M. Despr. Préf. sur la Traduction de Longin.

Telles sont les loüanges que les Savans ont données à Longin : mais ce

LONGIN. qui ne contribuë pas moins à le faire connoître, ce sont certaines réflexions qu'on a faites, ou sur sa methode en general, ou sur quelques endroits de son livre. Si d'un côté on y voit des personnes habiles qui sont de son goût, on en voit d'autres d'ailleurs qui s'en éloignent.

Ainsi un Auteur des plus considerables dans la République des Lettres, & des plus savans de l'Europe; en un mot, Monsieur Huet, ancien Evêque d'Avranches, n'est pas du sentiment de Longin sur le Sublime, que ce Rhéteur trouve dans ces premieres paroles de la Genese : *Dieu dit que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit.* Sa raison est, que, quelque grande que soit la chose énoncée par ces paroles, c'est pour cela même que Moyse l'a dite d'un style simple (7).

Toll. sur Longin p. 62.

Monsieur Tollius croit que Monsieur Huet, occupé de plus grands ouvrages, est excusable de n'avoir pas pris le sens de Longin, qui cite

(7) Quam simplicitatem persecutum esse Mosem puto propter dignitatem materiæ quæ doceri contenta respuit omnem ornatum.

cet endroit, non pour la magnificence des paroles, mais pour celle de la pensée, & qu'au reste, une grande chose est susceptible d'ornement. C'est en effet, ce qu'il auroit pû prouver par l'exemple des Cantiques de Moyse, où Monsieur Huet lui même reconnoît du Sublime. LONGIN.

Mais Monsieur Despreaux va plus loin, & prétend que ce n'est pas la pensée seule, mais les paroles mêmes qui sont sublimes; parceque, malgré la simplicité des termes, à les prendre en particulier, il y a, comme il dit, un tour extraordinaire d'expression, qui marque parfaitement l'obéïssance de la créature aux ordres du Créateur. *M. Despr. Préf. sur Long.*

En effet, si l'on compare cette expression: *Dieu dit, que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit*, avec cette autre: *Dieu d'une seule parole forma la lumiere*; on trouve dans la premiere expression un Dramatique qui n'est pas dans la seconde. La premiere nous répresente Dieu agissant. Elle nous rend nous-mêmes comme présens avec étonnement à son action toute-puissante. Nous voyons naître la lumiere, nous la voyons, pour ainsi dire,

LONGIN. partir de ſa bouche avec ſa parole. Ajoûterai-je quelque choſe ? Nous concevons que la lumiere paroît, je ne dis pas avant que Diéu ait dit qu'elle paroiſſe, mais avant que l'Hiſtorien ait achevé de dire que ſur ſon ordre elle parut. Or ce Dramatique jetté ainſi à propos dans la diction, cette rapidité d'action ſi bien marquée, fait une expreſſion ſublime, parce qu'elle nous éléve & nous ravit.

Combien d'exemples confirment cette verité ! *Il dit*, (8) *& tout fut fait ; il commenda, & tout fut créé.* Peut-on douter que David n'ait eu en vûë les paroles de Moyſe, ou qu'il n'ait voulu nous élever l'ame malgré la ſimplicité de ſes termes, ou que le tour d'expreſſion qu'il a choiſi, ne convienne parfaitement à ſon deſſein ? Peut-on douter que les paroles du Centenier, dans l'Evangile conformément à ſon intention, n'ayent la force de produire le même effet, aprés que Jeſus-Chriſt les a admirées : *Je ſuis moi-même ſujet* (9) *à des Comman-*

(8) Ipſe dixit, & facta ſunt ; ipſe mandavit, & creata ſunt. *Pſ.* 148. *v.* 5.

(9) Nam & ego homo ſum ſub poteſtate conſtitutus, & habeo ſub me milites, & di-

dans, mais j'ai des Soldats sous ma conduite; je dis à l'un, allez-là, & il y va; je dis à l'autre, venez ici, & il y vient; & à mon serviteur: faites cela, & il le fait... Dites seulement une parole, & mon serviteur sera guéri. Qu'est-ce que Jesus-Christ admire dans ce discours, sinon que le Centenier conçoit parfaitement bien la puissance & la grandeur de Dieu, & qu'il l'exprime dans toute sa dignité, en même tems qu'il y espere? Mais, dit-on, ces tours sont familiers dans l'Hebreu! On peut dire la même chose de toutes les figures dans toutes les langues. Elles sont figures, parce qu'elles ont quelque chose d'extraordinaire: mais elles ne sont bonnes, qu'à cause que ce qu'elles ont d'extraordinaire, elles le font de quelque chose de commun. Ainsi, sans aller plus loin, dans le discours du Centenier, ce qui regarde cet Officier & ses inferieurs, est commun; mais ce qui regarde J. C. & le serviteur dont le Maître demande la guérison, est ex-

co huic, vade, & vadit; & alii, veni, & venit; & servo meo, fac hoc, & facit... Dic tantum verbo, & sanabitur puer meus. *Matth.* 8. *v.* 8. 9.

LONGIN.

traordinaire ; & cet extraordinaire ne se sent si bien, que par le moyen de ce qu'il y a de commun.

En voilà assez pour moi sur ce sujet ; ceux qui en voudront davantage, pourront lire la Dissertation de Monsieur Huet, & celle de M. Despreaux*, & prendre parti, s'ils le jugent à propos, avec connoissance de cause. Je les ai lûës toutes deux, & je crois sans difficulté devoir m'arrêter au sentiment du dernier. Ce grand Homme, dont je cheris & respecte le souvenir, avoit eu la bonté de me faire la lecture de sa Dissertation peu de tems aprés que j'eus composé ce qu'on vient de lire ; & j'eus la satisfaction de voir que je ne m'étois aucunement éloigné de sa pensée. Que n'a-t-il vécu plus longtems ; premierement pour l'utilité publique ; en second lieu, s'il est permis de se regarder soi-même, pour m'aider à mettre cet ouvrage dans une plus grande perfection ! Je suis sûr qu'il ne m'auroit pas refusé ses avis. Il vit dans le cœur des gens de bien, & il y vivra. Il vivra dans ses ouvrages, pour la gloire de la France. Puissent les charmes qu'on y trouve pour l'esprit & pour le cœur, arracher tous

Dissert. div. recueill. par M. l'Abbé de Tilladet tom. 2. X. Dissert.

** Edit. nouv. des Oeuv. de Nicol. Despr. Dissert. 10. sur Long.*

les jeunes gens de la lecture des mauvais livres, qui les corrompent! Le souvenir de sa mort, qui m'attendrit, ne me permet pas d'en dire davantage; aussi n'en est-ce pas le lieu. On me pardonnera pourtant, si je donne ici à sa memoire ce que j'ai fait à sa loüange lorsque j'avois l'honneur de le voir. Il ne s'agit que de dix vers, où j'ai voulu exprimer ce que doit se dire un homme qui se sent tenté d'écrire en vers, sans en avoir le talent, comme l'avoit ce grand Poëte. Les voici:

Pensons-nous devenir un jour, comme Boileau,
Par l'étude d'Horace un Horace nouveau?
Ah! ne nous flattons pas d'une telle chimere.
Sommes-nous, comme lui, pleins de l'esprit d'Homere?
Le Permesse François nous vit-il sur ses bords?
Phébus nous ouvre-t-il, comme à lui, ses thresors?
Il faut pour l'imiter une main délicate,
Qui, docte en ses portraits, nous instruise & nous flatte.

LONGIN.

Il faudroit pour le suivre, & pour voler si haut,
Et savoir ce qu'il sait, & valoir ce qu'il vaut.

Je ne crains point que cet éloge paroisse faux. Je crois même, quelque avantageux qu'il soit, que l'on conviendra aisément que M. Despreaux merite de plus grandes loüanges. Revenons à Longin.

A l'occasion de ce que j'ai dit par rapport aux paroles de la Genese, il ne faut pas s'imaginer que Monsieur Despreaux fit scrupule d'être d'un autre avis que Longin. Car ce Rhéteur ne pouvant approuver Gorgias d'avoir appellé les Vautours *des sepulchres animez*, & étant dans sa décision appuyé du sentiment d'Hermogéne, qui juge l'Auteur de cette pensée *digne des sepulchres animez dont il parle*, Monsieur Despreaux doute que cette pensée déplût aux Poëtes de notre siecle; & il croit qu'elle ne seroit pas, en effet, si condamnable dans les vers. C'est ainsi que bien d'autres que lui ne se sont pas fait une peine de ne pas suivre Longin. Monsieur le Febvre, par exemple, & Victorius ne sauroient condamner Herodote, comme ce Rhé-

Remarq. sur Longin.

M. le Feb. sur Long. Voy. M. Toll. pag. 38.

Victor. variar. lect. l. 2. c. 5.

teur le condamne, pour avoir appellé LONGIN.
les femmes, *le mal des yeux*. Le Pe-
re Caussin désaprouve la Critique que *Eloq. sac & p of. l. 1. c. 20.*
Longin a faite de certains détails dans
l'Histoire de Theopompe. M. Tollius *M. Toll. sur Long. p. 144.*
ne peut comprendre comment c'est
une chose qui contribuë au Sublime,
que de répéter le même mot en dif-
ferentes manieres. Monsieur le Febvre *Voyez M. Toll. p. 169.*
se range du côté de Cécilius sur un
ou deux mots grecs (10) que ce Rhé-
teur avoit condamnez, & que Lon-
gin trouve fort beaux. Il y en a qui
ne conçoivent pas non plus comment
le choix & l'amas des grandes circon-
stances, l'amplification, les figures,
sont des causes du Sublime. Enfin, si
nous en croyons Langbeine, il y a *Ibid. p. 221.*
de petits Rhétoriciens de deux jours
qui ne font pas difficulté de blâmer
le serment de Démosthéne, que Lu- *Lucien, in Enc. Demost.*
cien, qu'Hermogéne, que toute l'an- *Hermog. 2.*
tiquité a admiré; & si nous en croyons *de Form. c. 3.*
les Notes de Monsieur Tollius, c'est *p. 394. & de Meth. c. 20.*
Balzac que Langbeine a voulu désigner. *p. 544. 545.*
A l'égard du mot d'Herodote, c'est *M. Toll. ubi sup.*

(10) *ἀναγκοφαγῆσαι* & *[illegible]παικότας*. *Long. c.* 31. 32, Le premier signifie *devorer par necessité*: le second signifie *des gens qui livrent de gayeté de cœur.*

LONGIN. une chose de goût ; chacun peut suivre le sien, & je m'en tiens à celui de Longin. Le Pere Caussin prétend justifier Theopompe, parce que *les détails* qu'on y reprend, *étoient*, dit-il, *d'un Historien fidele.* Mais outre que la fidelité d'un Historien n'exigeoit point ces détails, selon Monsieur Bayle ; il est clair qu'autre chose est *d'être fidele*, autre chose est *d'avoir du grand.* Et assûrément, pour n'avoir pas confondu ces deux choses, Longin ne meritoit pas qu'on le traitât de *Critique mordant & froid.* Pour la répétition des termes, peut-être les deux vers de Virgile :

De Eloq. sic. & prof. l. 1. c. 2.

M. Bayle. Dict. hist. art. de Theop.

Causs. ubi suprà.

Virg. l. 4. de l'En.

Littora littoribus contraria, fluctibus undas
Imprecor, arma armis pugnent, ipsique Nepotes,

& autres semblables, persuaderoient à Monsieur Tollius que cette figure répand du Sublime dans le discours. Sur les deux mots grecs que Monsieur le Febvre & Cécilius blâment, & que Longin approuve, je crois que pour en juger, il faut supposer avec Longin un homme dans la passion, & non de sens rassis ; car chaque état a ses termes. Quant aux sources du

Grand,

Grand, on n'a qu'à lire les Cantiques de Moyſe, ou le Pſeaume ſur la ſortie d'Egypte, & autres ſemblables; on y verra ſi les figures, les circonſtances, l'amplification ne produiſent pas le Sublime, & ſi réciproquement le Sublime ne les ſoûtient pas. A l'égard du ſerment de Démoſthéne, que dois-je dire? ſinon qu'il ſeroit fâcheux qu'un Auteur comme Balzac, né pour le Grand, & qui l'a toujours tant aimé, n'eût pas goûté une penſée digne de lui, & dont il étoit lui-même trés-digne. Mais je puis aſſûrer que dans une de ſes lettres, il en fait tout le cas qu'elle merite, ſans pouvoir dire ſi dans quelque autre il l'a blâmée.

Balzac l. 7. let. 49. à M. le Card. de Rich. p. m. 324.

Enfin, pour achever cet article, Longin n'eſt pas du goût de Timée, lorſque loüant Alexandre, il dit que *ce Prince a conquis toute l'Aſie en moins de tems qu'Iſocrate n'en avoit mis à compoſer ſon diſcours intitulé le Panégyrique*. Sur cela, Monſieur Coſtard ne fait point difficulté de dire que Longin étoit *un chicaneur, & un faux ſubtil*. On peut dire que Monſieur Coſtard, dans ſa diſpute, étoit de mauvaiſe humeur; cependant, Monſieur Bayle même, dans ſon

Trait. du Sub. c. 3.

Coſt. Apol. p. 88. 89.

M. Bayle ſur Timée dans ſon Dict.

LONGIN. Dictionnaire, eſt au fond de ſon avis, quoiqu'il ne diſe point d'injures à notre Auteur. Au contraire, il juge ailleurs que Longin étoit d'un diſcernement exquis, & d'une pénétration judicieuſe ; qu'il n'étoit point un faux Critique ; qu'il avoit l'eſprit grand & beau : mais en cette occaſion, *il ne le reconnoît plus, & ne ſait ce qu'il avoit fait de ſon goût.*

S'il faut ici ſe déclarer, je crois qu'à prendre le Panégyrique dont il s'agit, pour ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire, pour le Diſcours où Iſocrate a eu deſ- *Long. c. 37.* ſein, comme Longin le dit lui-même, de montrer que les Athéniens ont rendu à la Grece plus de ſervice que les Lacedémoniens, la comparaiſon de Timée eſt auſſi condamnable, que ſi on diſoit en loüant le Roi, qu'*il a moins mis de tems à la conquête de la Hollande, que Monſieur de Vaugelas à faire ſon Quinte-Curce.* Il n'y a point de rapport, & *faute de* *Bouhours, Maniere de bien penſer &c. p. 81.* *rapport*, ſelon le Pere Bouhours, cette comparaiſon eſt vicieuſe.

Mais ſi nous ſuppoſions que le Panégyrique fût un Diſcours compoſé pour exhorter Philippe ou Alexandre à la guerre contre les Perſes, alors

on diroit, je crois, de trés-bon sens, *qu'Alexandre a mis moins de tems à la conquête de l'Asie, qu'Isocrate n'en avoit employé à l'y exhorter*; & la disproportion d'un grand Prince à un Rhéteur, n'empêcheroit pas que la comparaison ne fût bonne.

LONGIN.

Or ne se pourroit-il pas faire que Timée auroit pris le Panégyrique pour le Discours à Philippe? car Isocrate a fait tous les deux; & ce qu'il y a de certain, c'est que Monsieur Dacier & Monsieur Le Febvre, dans leurs Notes sur Longin, s'y sont trompez par un défaut de memoire, & ont pris l'un pour l'autre (11). Avoüons néanmoins qu'il ne paroît pas que Timée s'y soit trompé: mais y ayant deux manieres, selon Denys d'Halicarnasse, de prendre le Panégyrique; premierement comme un éloge des Athéniens; en second lieu, comme une exhortation à la guerre contre les Perses; c'est de cette seconde maniere que Timée l'a pris, ainsi qu'il paroît par ses propres paroles, rapportées

Dion. Halic. tom. 1. p. 57. lin. 29.

(11) Ibi enim Philippum adhortatur Isocrates ad suscipiendam in Persas expeditionem. *Faber, in Long. M. Dacier, Remarq. sur Long. pag. 215. édit. d'Hollande.*

LONGIN. dans le Grec de Longin ; & cela rectifie sa comparaison.

Ce qui la met encore à couvert de la censure de Longin, c'est que Timée n'a prétendu comparer le Conquerant & l'Orateur, que par la facilité d'achever l'un & l'autre leur entreprise, sans prétendre que l'Orateur seroit comparable au Conquerant *par sa valeur*, s'il mettoit moins de tems à composer son Discours, que le Heros à achever une conquête. Longin lui impute cette pensée, comme il paroît par le Grec (12). C'est sur quoi Monsieur Bayle, de qui je tiens cette remarque, ne reconnoît plus le Critique, & ne sait ce qu'il avoit fait de son goût.

M. Bayle, Dict. Hist. sur Timée.

Je finis par une question qui donne lieu à rapporter des pensées considerables de Monsieur Le Febvre, tant sur Longin, que sur Hermogéne. Gabriel de la Pierre demande pourquoi ces deux Auteurs sont si differens dans la maniere de traiter le Grand ou le Sublime.

Voyez la plus au long dans M. Toll. pag. 405.

Gab. de Pet. Ep. ad Steph. à Castrob.

Monsieur Le Febvre soûtient que *le Grand & le Sublime* ne sont pas la

Fab. Pref. n Long.

(12) *Le Grec porte* κατ' ἀνδρείαν, quoad fortitudinem.

même chose ; que le premier n'eſt qu'un degré pour arriver au ſecond ; que le premier eſt comme le corps du diſcours, que le ſecond en eſt comme l'ame ; qu'Hermogéne a traité l'un, & Longin l'autre, celui-là parlant du *ſtyle ſublime*, & celui-ci du *Sublime ſeulement*.

Ainſi Monſieur Le Febvre ne s'étonne point de ce que la methode de ces deux Auteurs eſt ſi differente, mais de ce que l'on s'eſt aviſé ſi tard de parler du Sublime, qui eſt la plus belle partie de l'Eloquence, & la plus utile. De ſorte qu'il faut regarder, ſelon lui, cette qualité du diſcours comme ces aſtres qui n'ont été découverts que dans les derniers tems ; puiſque Cécilius eſt le premier qui en ait parlé. Cet Auteur même ne fit que marquer qu'il y avoit un Sublime qui faiſoit le prix des ouvrages, ſans nous apprendre l'art d'y arriver. Mais ce qu'il avoit omis, Longin, qui avoit l'eſprit grand & élevé, l'a entrepris avec éclat, & en eſt venu à bout d'une maniere fort glorieuſe. C'eſt donc lui, dit Monſieur Le Febvre, qui a ſû ſéparer cette lumiere des tenebres qui l'environnoient, au lieu que Cécilius

LONGIN. n'étoit pas encore bien sûr s'il la voyoit.

Chateaubeau de son côté, croit que Longin & Hermogéne sont parfaitement d'accord, quelque difference qu'il paroisse dans leurs ouvrages.

Steph. à Castrab. Ep. ad Gab. de Petr.

Hermogéne, dit Chateaubeau, fait dépendre *le Grand* de ce qu'il peut y avoir de *grave* dans le discours, ou *de dur*, ou *de vehement* ou *de brillant*, ou *de fort*, ou *de vigoureux*, ou *de périodique*. Le grave vient de la noblesse du sujet, quand on en parle dignement; ce qu'il y a de dur, vient des justes reproches adressez aux personnes constituées en dignité; le vehement consiste dans des reproches qu'on fait à des personnes de moindre consideration; le brillant résulte des discours avantageux qu'on tient de soi à propos; le fort vient d'une heureuse chaleur qui anime & mêle ensemble ces trois derniers caracteres; le périodique consiste dans le tour des paroles. On ajoûte *le beau*, qui demande de l'étenduë & de la symmetrie, & *le vif*, qui corrige la lenteur du périodique.

Longin reconnoît cinq sources du Grand; l'Elevation de la pensée, le

Pathétique, l'Extraordinaire dans les figures, la noblesse de la Diction, & l'Arrangement des paroles.

Or on peut soûtenir, continuë Chateaubeau, que *le grave* a rapport *à la noblesse des pensées*; que *le dur*, *le vehement*, *le brillant & le vif* se rapportent au *pathétique*; que *le beau* comprend *la diction & les figures*; que *le périodique* revient *à la circonduction & à l'arrangement des paroles.* On peut donc croire qu'Hermogéne & Longin sont d'accord.

En effet, deux raisons me persuadent que *le Grand*, dont Hermogéne parle, est *le Sublime* dont parle Longin. La premiere est, que selon l'un & l'autre, l'arrangement des paroles, les figures, la diction, le pathétique & la pensée sont les sources du Grand & du Sublime. La seconde est, que l'un & l'autre donnent les mêmes exemples, tirez sur-tout de Démosthéne, pour y faire remarquer les mêmes beautez. L'un & l'autre citent à cet effet, le serment de cet Orateur, ses images, ses métaphores, ses mouvemens & ses figures.

Herm. l. 1. de Form. c. 9. &c. p. 309. 394. 544. 545.

Monsieur Tollius est de cet avis, & remarque même que sur cette ma-

LONGIN. tiere, Hermogéne eſt plus exact & plus juſte. Ce Rhéteur, au premier livre des Idées, poſe pour principe que tout diſcours dépend de *l'invention*, (13) de *la diſpoſition, ou de la methode*, & *de l'élocution*; mais que l'élocution a quatre parties : les *figures*, les *membres*, *l'arrangement* des mots, & *l'harmonie*, qui réſulte de ces deux dernieres parties. Monſieur Tollius trouve qu'il ne manque rien à cette diviſion ; parce que l'invention comprend les penſées & le pathétique. Au lieu que dans la diviſion que Longin donne des ſources du Grand, il n'eſt parlé ni *de la diſpoſition*, ni *des membres*, ni *des chûtes & de l'harmonie*, toutes choſes que cet Auteur regarde néanmoins dans la ſuite de ſon ouvrage, comme capables de produire le Grand. Ce qui fait dire à M. Tollius que la diviſion que fait Longin des ſources du Sublime, n'eſt pas aſſez exacte.

M. Toll. p. 46 ſur le ch. 8. de Long. Mais ſi ce Traducteur donne la préference à Hermogéne ſur ce point, *M. Dacier, Remarques ſur Long.* Monſieur Dacier la donne à Longin

(13) Hermogéne en cet endroit ne dit point *l'Invention*, comme M. Tollius : mais la penſée. *L. de Form. c. 2. p. 244.*

LONGIN.

Long. c. 37.

ſur un autre. C'eſt lorſqu'il croit que Longin blâme une hyperbole attribuée à l'Orateur Grec, & loüée par Hermogéne. Longin, dit Monſieur « Dacier, cite ce paſſage ſans doute, « pour en condamner l'hyperbole, qui « eſt en effet trés-vicieuſe ; car *un eſ-* « *prit foulé ſous les talons*, eſt une cho- « ſe bien étrange. Cependant, conti- « nuë Monſieur Dacier, Hermogéne « n'a pas laiſſé de la loüer. Mais ce « n'eſt pas ſeulement par ce paſſage « que l'on peut voir que le jugement « de Longin eſt plus ſûr que celui « d'Hermogéne & de tous les autres « Rhéteurs. «

Quand même Longin, en cette occaſion, auroit penſé autrement qu'Hermogéne, comme le croit Monſieur Dacier, c'eſt toujours une gloire pour Hermogéne, c'eſt-à-dire, pour un homme de dix-huit ans, d'être mis en parallele avec un auſſi grand homme que Longin. Mais c'eſt une queſtion, ſi ce grand Homme a voulu blâmer l'hyperbole qu'Hermogéne a loüée. La raiſon d'en douter, eſt que cette hyperbole ſe trouve immediatement aprés une lacune où étoit le jugement de Longin. Il paroît bien qu'il

LONGIN. a voulu blâmer celles qui ſont trop fortes ou trop dures : mais ne doit-on pas ſuppoſer qu'il a crû qu'on doit juger de leur force ou de leur dureté, par la paſſion où ſe trouve celui qui parle ? Or il eſt ſûr qu'Hermogéne n'a loüé celle-ci que dans un grand mouvement. Ciceron ne remarque-t-il pas que Démoſthéne, dans la chaleur, a des expreſſions que ſon ennemi traitoit de *monſtres dans la diction* ? Mais Ciceron ne donne pas pour cela dans la penſée de cet ennemi ; parce qu'il eſt facile (14), quand on eſt de ſens raſſis, de trouver à redire à des expreſſions qui ne ſont bonnes que dans la chaleur.

Cic. in Orat.

Au travers de tout ce que j'ai dit dans ce chapitre, le lecteur judicieux, verra d'un côté, l'eſtime ſinguliere qu'il faut faire & de la critique, & des préceptes de Longin, & que ce grand Homme eſt un des plus excellens Maîtres de l'Eloquence. Il verra d'un autre côté, qu'il y a de quoi verifier que les plus ſavans ſe trompent quelquefois, puiſqu'il n'eſt pas poſſible que Longin lui-même, ou les Savans qui

(14) Facile eſt verbum ardens reprehendere. *Cic. ibid.*

le critiquent, ne se soient trompez dans des jugemens qui sont contraires entre eux. La conclusion naturelle est, qu'il faut s'élever au-dessus de la vaine gloire, & reconnoître avec franchise le foible de nos ouvrages, ou le faux de nos jugemens, lorsqu'on nous le fait voir.

DE'ME'TRIUS,

Que les uns croyent être le Phalérien, presque contemporain de Démosthéne; & que les autres disent être d'Alexandrie, & contemporain de Galien.

Démétrius.

IL y a un Traité en grec *touchant l'Elocution*, lequel pour n'être qu'un trés-petit morceau de Rhétorique, est pourtant capable de faire honneur à son Auteur; & on le donne à un homme dont le nom réciproquement fait honneur à l'ouvrage : c'est le fameux Démétrius le Phalérien, ainsi surnommé du Port d'Athénes nommé Phalére, d'où il étoit natif. J'ai parlé de lui dans la Préface de ce Re-

DEMETRIUS.

cueil. Il fut disciple de Théophraste, & devint si considerable par son Eloquence & par son habileté, qu'il se rendit Maître de tout dans la République. On lui dressa trois cens soixante statuës, pendant que la fortune lui fut favorable. On les abatit toutes lorsqu'elle lui devint contraire. Il fut obligé de s'enfuir, & il disoit dans son exil, qu'on n'avoit point abatu sa vertu, & que sa gloire dureroit malgré l'envie de ses ennemis.

Tous les Critiques néanmoins ne conviennent pas que cet ouvrage soit de lui. Il y en a qui l'attribuent à un Démétrius d'Alexandrie, bien posterieur au premier ; d'autres croyent qu'il est de Denys d'Halicarnasse.

Method. Eloquent. compar. c. 5.

Melchior Junius, sans entrer dans cette question, nous conseille de lire Hermogéne, & nous avertit de ne point negliger la lecture de Démétrius. C'est ainsi que le Pere Vavasseur assûre que cet Auteur est un Ecrivain habile & fort subtil, que ce qu'il a écrit est utile, & digne non seulement d'être lû souvent, mais encore d'être appris par cœur. Le Pere Rapin dit de même que Démétrius est un des Anciens qui juge le plus finement des

De ludic. dict. p. 255. 256.

Compar. de Démosth. & de Cic.

choſes, mais qu'il ne touche que la délicateſſe du diſcours. Monſieur Tollius n'a garde de ne le pas eſtimer. Il le trouve cependant moins exact qu'Hermogéne & Longin. Il en donne une raiſon qui eſt aiſée à comprendre : car lorſque Démétrius parle du Grand, il n'en aſſigne que trois ſources, qui ſont les penſées, le choix des mots, & leur arrangement, ſans parler ni des figures, ni des paſſions ; ſa diviſion ne peut donc paſſer pour exacte, ſelon Monſieur Tollius, à moins, dit-il qu'on ne rapporte les paſſions aux penſées, & les figures à la diction. Enfin le Bibliographe anonyme, ſans entrer dans aucun détail, dit que c'eſt un petit ouvrage que celui dont nous parlons, mais que c'eſt un ouvrage excellent.

M. Toll. dans ſes Not. ſur le ch. 8. de Long.

Bibliog. hiſt. Polit. Philol. curioſ. p. 30.

Aucun des Critiques que je viens de nommer, n'entre, comme on le voit, dans la queſtion qui regarde le veritable Auteur du livre dont il s'agit ; ils jugent ſeulement de ſon merite & de celui de ſon ouvrage. Il y en a qui vont plus loin. Ils remarquent premierement qu'il y a eu pluſieurs Démétrius, même de Phalére, & qu'il y en a eu de divers païs, tous gens

Th. Gale. dans le Démet. d'Anglet.

éloquens, celebres par des écrits qui concernoient la Rhétorique. En second lieu, ils remarquent que l'Auteur du livre dont nous parlons, cite Démétrius le Phalérien, comme un autre citeroit Aristote ou Ciceron; & de là ils concluent que ce n'est pas cet Orateur.

Pag. 166. n. 303.

Ibid. ex Petr. Victor. Edit. Flor. Demet. an. 1552.

Selon Victorius néanmoins, la methode & la conduite de l'ouvrage, l'exactitude ou la finesse des détails, l'élegance du style, le discernement du bon ou du mauvais dans les ouvrages des Auteurs, la justesse des jugemens & des critiques, tout enfin lui persuade que c'est un des Péripateticiens les plus polis, & l'un des plus doctes disciples de Théophraste, qui a composé ce Traité; en un mot, il croit que c'est le fameux Orateur natif de Phalere. Que si Victorius trouve des gens qui ne donnent point à l'Auteur le surnom de Phalérien, il en trouve d'autres qui le lui donnent: & si le Démétrius ainsi surnommé, est cité dans ce livre, c'est, dit Victorius, Démétrius lui-même qui s'est cité, pour se faire honneur d'un mot également sage & plein de liberté, dont il a voulu conserver le souvenir. Il

Ammon. in Arist. περὶ ἑρμην.

Theophylact. Bulg. Ep. ad Romanum Theophylact.

Pag. 166. sect. 308.

étoit Ambassadeur pour les Grecs auprés de Craterus * de Macedoine, & ce Prince le recevant avec beaucoup de hauteur, *ce Prince*, dit-il, *est lui-même autrefois venu vers nous en ambassade*. Par où Démétrius vouloit marquer doucement l'orgueil de Craterus.

* Le successeur d'Alexandre.

C'est ainsi que Victorius juge en même tems & de la nature de l'ouvrage, & de l'Auteur qui l'a composé. Gaddius est de son avis, tant sur l'un que sur l'autre article : mais pour le second, Isaac Vossius n'en est pas, non plus que le Pere Caussin *, ni Henri Valois * *. Ce dernier croit que l'ouvrage est de Denys d'Halicarnasse, & s'appuye sur deux raisons. La premiere est, qu'un ancien Scholiaste d'Aristophane attribuë à ce Rhéteur un trait qu'il rapporte du livre dont est question ; la seconde est, qu'on parle dans ce livre, d'un Peintre nommé Nicias, & d'un Auteur nommé Artemon, qui tous deux ont vécu longtems aprés Démétrius le Phalérien.

Apud Morhof. Polybist. l. 6. c. 1. n. 3.
Gad. tom. 1. de Script. non Eccles. p. 155.
Voss. de Poëmat. cant. p. 91.
* Causs. de Elocut.
* * Henr. Vales. in not. ad excerpt. Nic. Damasc.
Pag. 53. n. 76.
Ibid p. 131. n. 131.

Cette seconde raison prouve bien que l'ouvrage n'est pas de Démétrius, mais non pas qu'il soit de Denys d'Halicarnasse. La premiere paroît plus concluante à cet égard, & néanmoins

DÉMÉTRIUS.

elle n'eſt pas démonſtrative, parce que le Scholiaſte peut avoir pris un Auteur pour l'autre. C'eſt pour cela que Jean Gerard Voſſius n'eſt ni pour ceux qui donnent cet ouvrage à Démétrius le Phalérien, ni pour ceux qui l'attribuent à Denys d'Halicarnaſſe. D'un côté, il ne peut ſe perſuader, non plus que le Pere Cauſſin, que Démétrius le Phalérien ſe fût cité lui-même; & il eſt moins touché du témoignage d'un ſeul Auteur aſſez récent (1), qui lui donne nommément ce petit Traité, que du ſilence de tous les anciens Rhéteurs ſur cet article, & particulierement du ſilence de Ciceron: car ni l'Orateur Romain, ni aucun autre plus ancien, n'a donné cet ouvrage à Démétrius. Aucun d'eux ne dit rien ſur cela. Cependant Ciceron avoit occaſion d'en dire quelque choſe, lorſqu'il parloit de cet Orateur; d'autant plus qu'il l'eſtimoit beaucoup.

Inſtit. Orator. l. 6. c. 2.

Cauſſ. l. de Eloq.

D'un autre côté, ſur le titre de toutes les éditions, Voſſius ne laiſſe pas de croire que l'Auteur s'appelloit Démétrius, & que ce n'eſt pas Denys

Inſtit. Orat. l. 6. c. 2. p. 434.

(1) Theophylact, qui vivoit ſous Alexandre II il y a environ 600 ans.

DÉMÉTRIUS.

d'Halicarnasse. Il croit donc que c'est un Démétrius d'Alexandrie, & non pas celui de Phalére. Néanmoins en jugeant le fond, il convient que l'ouvrage est digne de cet Orateur, & qu'il étoit lui-même digne de l'ouvrage.

Au reste, Vossius ne donne point son avis pour certain ; & à son exemple, un autre Critique ne veut aussi rien décider touchant le siécle du Rhéteur dont il s'agit. Il se contente de dire que, posé le sentiment de Vossius, il étoit contemporain de Galien. En tout cas, le même Critique assûre que l'Auteur dont est question, n'est point Denys d'Halicarnasse. Il se fonde, avec trés-grande raison, sur la difference soit de la methode, soit du style, & sur le silence réciproque tant de cet Auteur sur Denys, que de Denys sur cet Auteur. Car Denys d'Halicarnasse a coutume, quand il traite les mêmes choses qu'il a traitées auparavant, de renvoyer son lecteur aux endroits où il en a déja parlé.

Thom Gal. dans son édit. d'Anglet.

En supposant que c'est Démétrius le Phalérien, nous en trouvons le caractére dans Quintilien (2) & dans Ci-

(2) Quin etiam Phalereum illum Deme-

DEMETRIUS.

ceron. Ils reconnoissent tous deux que cet Orateur avoit beaucoup de genie, qu'il étoit éloquent, qu'il n'excelloit néanmoins que dans le style mediocre, & que ses manieres ne convenoient guéres aux affaires serieuses; qu'à la verité, ce fut lui qui fit dégenerer l'Eloquence parmi les Athéniens; mais pourtant qu'il est digne de consideration, parce qu'il est du nombre des dix Orateurs Grecs, quoiqu'il ne soit que le dernier.

Réflex. sur l'Eloq. n. 9.

Le Pere Rapin avoit en vûë ce jugement, lorsqu'il dit que cet Orateur Athénien affecta plus d'art que son genie n'en pouvoit porter, en affectant plus de douceur que de force; & que ce fut ce qui fit dégenerer l'Eloquence à Athénes. Ne peut-on pas dire au contraire, que cela n'arriva que parce qu'il suivit trop son genie? C'est l'idée certainement que j'en ai prise sur les paroles de Ciceron.

trium (quanquam is primus inclinasse eloquentiam dicitur) multum ingenii habuisse & facundiæ fateor, vel ob hoc memoria dignum, quod ultimus est ferè ex Atticis qui dici possit Orator: quem tamen in illo medio genere dicendi præfert omnibus Cicero. *Quintil. l.* 10. *c.* 1. *p. m.* 157.

DÉMÉTRIUS.

Démétrius, dit l'Orateur Romain, « (3) fut plus habile que tous les vieux « Orateurs qui le virent se signaler « dans sa premiere jeunesse. Cepen- « dant il fut plus propre aux discours « d'apparat, qu'aux discours d'usage, « & eut plus le don de plaire, que « celui de toucher. Il paroissoit au Bar- « reau, non pas comme en un jour « de bataille paroît un vieux soldat qui « a fait plusieurs campagnes, mais « comme un homme qui sort de faire « ses exercices. Il vouloit montrer qu'- « il avoit de la douceur, & c'étoit en « effet son caractere. A ces manieres, «

(3) Phalereus successit eis, Senibus adolescens, eruditissimus ille quidem horum omnium, sed non tam armis institutus quam palestræ. Itaque delectabat magis Athenienses quàm inflammabat. Processerat enim in solem, & pulverem, non ut è militari tabernaculo, sed ut è Theophrasti doctissimi hominis umbraculis. Hic primus inflexit orationem, & eam mollem, teneramque reddidit; & suavis, sicut fuit, videri maluit, quàm gravis: sed suavitate ea, quâ perfunderet animos, non quâ perfringeret; & tantum ut memoriam concinnitatis suæ; non (quẽadmodum de Pericle scripsit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum, à quibus esset auditus. *Lib. de clar. Orat. n. 37. &c.*

DÉMÉTRIUS.

» on reconnoissoit Théophraste, dont » il avoit pris les leçons. Au lieu de » l'Eloquence mâle, vigoureuse, qui » avoit regné jusqu'alors, il en pré- » senta une plus molle, plus foible, » plus effeminée. Livré à cette dou- » ceur qui lui étoit naturelle, il n'a- » voit point de force. Il chatouilloit » les oreilles, mais il n'alloit point jus- » qu'au cœur. Ce n'étoit point cette » éloquence de Periclés (4), qui étant » pleine de charmes, étoit en même » tems armée d'éclairs & de foudres, » en sorte qu'elle étoit capable non- » seulement de flatter l'ame, mais de » la vaincre, & d'y laisser avec les » sentimens d'un plaisir solide, des » impressions fortes, qu'il n'étoit point » facile d'effacer. Il n'en falloit pas » tant à Démétrius; pourvû qu'on fût » sensible à ses ornemens & à ses mi- » gnardises, il n'en demandoit pas da- » vantage. C'est le portrait qu'en fait Ciceron: on peut y ajoûter ce que j'en dis encore dans la Préface de ce

(4) Cujus in labris veteres Comici leporem habitasse dixerunt, tantamque in eo vim fuisse, ut in eorum mentibus qui audissent, quasi aculeos quosdam relinqueret. *Cic. 3. de Orat.*

Recueil, où j'ai entre autres remarqué que cet Orateur, toujours richement & superbement vêtu, vouloit aussi des discours qui brillassent.

DE'ME'TRIUS.

Mais loin de reconnoître là l'Auteur du Traité touchant l'Elocution, ce portrait est ce que je trouve de plus fort, à mon sens, pour nous persuader que ce n'est pas Démétrius le Phalérien. Car, sans nous arrêter à considerer qu'il n'y a nulle apparence que Ciceron n'eût rien dit sur cet ouvrage dans une si belle occasion d'en parler, s'il étoit de l'Orateur d'Athénes, il y a deux questions à faire sur ce portrait qu'en a fait l'Orateur Romain: l'une, si c'est-là le caractere du livre en question? l'autre; si c'est du moins à ce tour & à ce caractere que nous conduisent les préceptes qu'on nous y donne? Et la décision de ces deux articles doit servir à juger si ce Traité est, ou n'est pas de l'Orateur que Ciceron nous a peint. Or à bien examiner toutes choses, ce n'est-là ni le caractere de l'ouvrage, ni celui auquel nous conduisent ses préceptes.

Ce n'est point le caractere de l'ouvrage. En effet, de la maniere que Ciceron nous peint l'ancien Démétrius,

DEMÉ-TRIUS.

son ſtyle étoit celui d'Iſocrate, périodique, fleuri, brillant, tout renfermé dans certains nombres & dans certaines cadences, à peu prés comme un Poëme. Ce qui produit ce ſtyle, c'eſt l'égalité des membres qui composent les périodes, ou le tour qu'on leur donne, ou leurs oppoſitions, ou leurs chûtes ſemblables, ou toutes ces choſes enſemble ; & c'eſt ce qu'on ne voit nulle part que l'Auteur dont eſt queſtion ait jamais recherché. Il eſt poli & travaillé, ſelon le jugement qu'en a porté Voſſius, & que d'autres Critiques en ont porté auſſi-bien que lui ; mais il n'a rien de tout ce que je viens de dire d'Iſocrate, ou de ce que Ciceron donne au ſtyle de Démétrius. Il ſemble même avoir évité l'occaſion d'avoir rien qui en approchât, puiſqu'il entre en matiere ſans exorde & ſans préparation, & ſe prive par-là d'une partie du diſcours plus ſuſceptible que les autres de cette ſorte d'ornemens.

Voſſ. Inſtit. Orator. l. 6. c. 2.

Ce n'eſt pas non plus à cette eſpece de beautez que nous conduiſent ſes préceptes ; puiſque d'un côté, il nous déclare qu'il n'eſt point du tout pour les diſcours qui ſont toujours pério-

Pag. 13. n. 27. &c.

diques, & que d'ailleurs il nous avertit que l'uſage des autres ornemens dont nous parlons, eſt dangereux; qu'ils conviennent plus à un Sophiſte qu'à un Orateur; qu'ils ſont contraires à la force & à la gravité du ſtyle; enfin qu'ils ne s'accommodent ni avec les paſſions, ni avec les mœurs qu'il faut marquer dans un diſcours. Auſſi blâme-t-il deux endroits qu'il rapporte, l'un de Théopompe, & l'autre de Démoſthéne, dans leſquels ils s'expriment tous deux par antithéſes ſur des matieres fort graves, & il condamne également ces deux Orateurs en ce point, comme des perſonnes qui ſe joüent, lorſqu'elles doivent marquer leur indignation. De ſorte qu'il eſt plus ſevere qu'Hermogéne, qui n'avoit condamné l'antithéſe de Démoſthéne, que parceque l'Orateur y avance un menſonge.

Pag. 145. n. 258. & pag. 146. n. 262.

Hermog. lib. de Meth. c. 15.

On dira que Démétrius n'a point tant orné le ſtyle de cet ouvrage, parce que ce n'étoit point une harangue. Nos Traitez de Rhétorique ſont-ils ſi ornez? Il eſt aiſé de répondre qu'il n'y a point de comparaiſon entre des Traitez qui ne ſont pas faits pour être donnez au Public, & un

DÉMÉTRIUS.

Traité destiné à voir le jour. J'avoüe qu'un tel Traité n'aura jamais le caractere d'une Harangue, mais il aura du moins quelque air de l'Auteur dans ses Harangues. Ne reconnoît-on pas le Ciceron des Harangues dans le Ciceron des livres de Rhétorique ? Certainement on reconnoît dans la Rhétorique d'Anaximéne, tout ce qu'on dit de ses Oraisons & de ses autres ouvrages : au lieu que Démétrius le Rhétoricien n'a rien de Démétrius l'Orateur, quoiqu'il ait autant poli son ouvrage, qu'on sent & qu'on reconnoît qu'il a fait. Que si on oppose qu'il n'étoit plus jeune quand il le composa, & qu'il avoit changé de manieres ; il est aisé de voir que Ciceron ne fait pas seulement le portrait de sa jeunesse, mais qu'il nous donne le caractere que Démétrius conserva toujours, & qui dura même aprés sa mort dans les Orateurs qui le suivirent.

Ce que j'ai dit du veritable Auteur de cet ouvrage, fait en même tems connoître ce qu'on pense de l'ouvrage même. J'ajoûte que Vossius fait profession de le suivre plûtôt qu'un autre, dans ce qu'il avoit à dire du style ; que Victorius & d'autres Savans

Instit. Orator. l. 6. c. 2.

M. Morhof. l. 6. c. 1. 2. 3.

ont

ont jugé qu'il meritoit qu'ils l'enrichissent de leurs notes ; enfin, qu'il y en a tels qui l'ont paraphrasé, & qui ont voulu en appliquer les préceptes à l'usage de la Chaire.

DÉMÉTRIUS.

Monsieur Morhof n'a pas manqué de remarquer tout cela en parlant & de Démétrius & de son livre. Une chose fort surprenante, c'est ce qu'il ajoûte (5), qu'outre cet Ouvrage, il a « vû du même Auteur quelques Opuscules traduits en latin, dans lesquels « il est parlé des Périodes & de leurs « parties, des divers caracteres du dis- « cours & du style Epistolaire, qu'il « juge dignes d'être lûs pour la bonté « des préceptes. Ces Opuscules pré- « tendus ne sont que le livre même de l'Elocution, qui est tout ce qu'on a de Démétrius, & qui contient tout ce que dit Monsieur Morhof, & rien de

(5) Cæterùm extant præterea Opuscula Demetrii, quibus præcepta continentur de membris & incisis : de periodo, ejusque partibus : de componendis Epistolis, & de Caracteribus dicendi : quæ latinè apud Rob. Winter in 4. ex interpretatione M. Antonii Antimachi, Basileæ edita sunt : &, ob egregiè monstratam periodorum rationem legi omnino debent. *Morhof. l. 6. c. 1. p. 240. n. 3.*

DÉMÉTRIUS.

plus. De ſorte qu'en parlant de la Verſion qu'il avoit vûë, comme d'un ouvrage different, il nous donne une preuve certaine qu'il n'avoit jamais lû Démétrius en ſa langue originale.

La Verſion dont parle Monſieur Morhof, eſt ſans doute differente de celle qui accompagne le Texte grec dans l'édition d'Angleterre. Il en appelle l'Auteur *Marc Antoine Antimaque*, & ne dit point ſi c'eſt un bon ouvrage. A l'égard de l'autre, on la trouve fort mauvaiſe. On a crû auſſi qu'elle étoit toute récente, & faite exprés pour l'édition nouvelle; mais elle eſt plus ancienne d'environ cent ans. C'eſt un Profeſſeur d'Eloquence à Veniſe, nommé Raphaël Cyllenius Angelus qui en eſt l'Auteur, & qui la fit imprimer de ſon tems. Il la réduiſit en tables, pour la rendre plus aiſée. Il en fit de même à la Rhétorique d'Ariſtote, qu'il avoit traduite, & la fit imprimer avec l'ouvrage de Démétrius. Il eſtimoit fort ces deux Auteurs & Ciceron, aprés leſquels, par un jugement que je ne dois pas omettre, il croyoit qu'il y avoit de la folie à donner d'autres préceptes. C'eſt de ſes tables qu'on a ti-

En 1571. la nouvelle édit. eſt de 1676.

Cyllen. dans ſa Préf. ſur la Rhét. d'Ariſt. & ſur l'ouvrage de Démétr. réduits en tables.

ré mot à mot la verſion de Démétrius pour la nouvelle édition. Ce n'eſt pas une preuve que l'Auteur de l'édition eût le goût fort bon. Il eſt encore à remarquer que cet Auteur ne faiſant profeſſion que d'avoir corrigé le texte, & de l'avoir éclairci par ſes notes, ne dit point de qui eſt la verſion. Il y a même laiſſé en grec les exemples rapportez par Démétrius, ſans en prendre l'explication, que le Traducteur en a donnée à part. Le Traducteur avoit bien ſenti que ſans cela, ſon travail ſeroit inutile à ceux qui ne ſauroient pas le grec; & c'eſt à quoi n'a pas ſongé celui qui a emprunté ſa verſion.

DEMÉTRIUS.

Feu Monſieur Deſpreaux, à ce qu'il m'a dit, avoit eu deſſein de traduire Démétrius en françois; c'eſt une preuve de l'eſtime qu'il en faiſoit: s'il eût executé ſon deſſein, nous aurions ſans doute une Traduction auſſi belle de Démétrius, que celle que nous avons de Longin. Mais ce qui l'en dégoûta, c'eſt qu'il falloit commencer comme l'original, par l'explication de la periode.

C'eſt en effet ce qui occupe l'Auteur aſſez de tems, & bien des gens trou-

DÉMÉTRIUS. vent que la matiere n'en vaut pas la peine. Il passe de là aux differens styles, & il en distingue quatre, au lieu qu'ordinairement on n'en reconnoît que trois. Ces quatre sont le Grand, le Simple, le Poli & le Grave, ou le Fort. Les deux premiers ne peuvent s'allier, selon Démétrius; au lieu que les deux derniers s'allient quelquefois également, tant avec l'un qu'avec l'autre. A l'égard des principes qui les produisent, Hermogéne en distingue six ou sept; Démétrius n'en met que trois, qui sont la difference des matieres ou des pensées, celle des termes ou des expressions, enfin celle des nombres ou des cadences. Au fond, Démétrius & Hermogéne sont d'accord: le premier n'admet que trois principes; le second en admet davantage, parce qu'il soudivise les trois de Démétrius, ce qui en fait un plus grand nombre.

Demet pag. 27. n. 36.

Vossius blâme la division des styles que Démétrius a donnée, & il soûtient que, le style orné & le grave pouvant se joindre au magnifique & au simple, ces quatre styles ne peuvent être quatre especes, parce que ce ne sont point quatre choses opposées. Démétrius s'est fait

Voss. Instit. Orator. t. 2. l. 6. c. 7.

lui-même cette difficulté, & Vossius prétend qu'il y répond mal. C'est ainsi qu'il trouve aussi à redire à la division d'Hermogéne qui admet bien plus de quatre styles. Vossius soûtient que l'un & l'autre ont pris les qualitez des caracteres pour les caracteres mêmes. Il convient neanmoins qu'on peut justifier ces deux Auteurs, mais qu'il faut le faire autrement que Démétrius n'a fait, & qu'on doit se contenter de dire, que tous ces differens styles sont, non pas des especes distinctes, mais des choses diverses, qui peuvent s'allier. A le prendre en ce sens, il déclare qu'il n'y trouve rien à redire, parce qu'il ne faut pas demander l'exactitude philosophique dans une Rhétorique. Loin même de blâmer ces Auteurs, il soûtient que sans la connoissance de ce qu'ils enseignent, on ne peut être ni Orateur, ni Poëte, & qu'on ne peut non plus porter un juste jugement sur les bonnes ou mauvaises qualitez des Orateurs.

On peut donc dire, selon les principes de Démétrius, que le Sublime ou le Grand dépend des cadences qui ont une harmonie noble, de la longueur des phrases, du tour qu'on leur

DÉMÉTRIUS.

donne, de la rudeſſe des mots, du concours des voyelles, de l'accroiſſement des paroles qui enchériſſent les unes ſur les autres, de la négligence dans les liaiſons, de l'habileté à placer les particules, de quelque choſe d'extraordinaire dans la conſtruction, de certaines figures de mots, de l'élevation des penſées & des matieres, d'une diction exquiſe, nouvelle, métaphorique, & même énigmatique quelque-fois, ou du moins myſterieuſe; enfin des épiphonémes ou exclamations, des reticences, & autres choſes ſemblables.

Pag. 70. n. 114.

L'Auteur oppoſe le ſtyle froid au ſtyle ſublime; mais la définition qu'il en donne, montre que par le *ſtyle froid*, il entend l'enflure des penſées & des expreſſions, ou des mouvemens dans les petits ſujets; parce qu'en effet rien n'eſt plus froid en ces occaſions, que l'amplification, le bruit, & l'emphaſe: car lors même qu'on eſt obligé d'amplifier une petite choſe, on le fait avec bienſeance, comme on montre qu'une étincelle n'eſt point à mépriſer, parce qu'elle peut cauſer un grand incendie.

Le ſtyle orné, élegant, poli, a auſſi

des matieres qui lui ſont propres. Ce ſont tous les objets agréables ; les ris, les jeux, les mariages, le beau tems, les plaiſirs de la campagne, les feſtins, & generalement tout ce qui eſt capable de fournir des graces au diſcours. Diſtinguons néanmoins deux ſortes de graces. Il y en a de grandes & de majeſtueuſes, qui ne conviennent qu'au Sublime : d'autres ne ſont qu'enjoüées ; elles ſont pour le ſtyle orné ; les matieres agréables les fourniſſent : mais il y a d'habiles gens qui les tirent des matieres les plus triſtes, à peu prés comme les Poëtes ont fait naître Venus du ſein de la mer. Tel eſt ce vers de M. Deſpreaux :

DEMETRIUS.

Le ris ſur ſon viſage eſt de mauvaiſe humeur.

Tel eſt, ſelon notre Auteur, un mot de Xenophon en pareil cas : *On tireroit plûtôt du feu de lui*, dit-il, *qu'on n'en tireroit un ſouris.* C'eſt le contraire de ce qu'a fait Homere, qui a mieux exprimé la derniere des cruautez par une plaiſanterie, qu'il n'auroit fait par le diſcours le plus ſerieux. C'eſt quand il fait dire à Ulyſſe par le Cyclope, *qu'en conſideration de ſes civilitez, il le devorera le dernier.*

Demet. pag. 85. *n.* 134.

Ibid. p. 81. *n.* 130.

DEMETRIUS.

La diction de ce ſtyle eſt coupée, les phraſes en ſont courtes & harmonieuſes, par leur égalité, par leur rapport, ou par leur oppoſition : les mots y ſont arrangez ; on les place où ils ont plus de grace ; on les répéte par figure; on en change la ſignification par métaphores; on en fait qui ont quelque choſe de nouveau ; on choiſit parmi ceux qui ſont d'uſage, les plus beaux & les plus doux. Les plus beaux mots ſont ceux dont le ſon plaît à l'oreille, ou dont l'objet charme les yeux, ou dont l'idée eſt agréable à l'eſprit. Les mots ont de la douceur lorſqu'ils ſont moins chargez de conſones. Enfin on fait entrer dans ce ſtyle les images, les hyperboles, les proverbes qui ont quelque choſe de gracieux ; les contes, les fables, les alluſions ingénieuſes, les reproches à mots couverts, les comparaiſons du petit au grand, les railleries fines & délicates. Le vice qui lui eſt oppoſé, eſt l'affectation, lorſque toutes les choſes qui peuvent faire l'agrément du diſcours, ſont trop recherchées, ou employées d'une maniere qui n'eſt pas naturelle.

Le Pere Bouhours, à peu de choſes près, s'accommode de la doctrine

de Démétrius sur ce qui regarde le style agréable. Il ne croit pas, comme ce Rhéteur, pouvoir approuver un homme qui écrit à une femme : *Je vous ai sauvé la vie, & je viens de mourir pour vous* ; au lieu de dire, *je meurs*, ou *je vais mourir* ; parce qu'encore que le premier ait plus d'emphase & de force, néanmoins, pour le dire, il ne faut pas être mort ; & pour le dire veritablement, il ne faut pas être en vie : mais le Pere admet le sentiment de ce Rhéteur sur ce qu'on appelle *beau*. Démétrius donne ce nom aux choses qui font par leur agrément ce que font les autres par la noblesse & par la sublimité. Ce n'est pas que les pensées sublimes n'ayent de quoi plaire, & ne plaisent en effet : mais c'est que l'agrément n'en fait pas le caractere, & n'est pas ce qui y domine. Elles plaisent, parce qu'elles ont du grand ; au lieu que celles-ci ne plaisent que parce qu'elles sont agréables, & qu'elles présentent quelque chose ou de doux, ou de tendre, ou de gracieux. Car, comme la noblesse des pensées, selon Hermogéne, vient de la majesté des choses, dont elles sont les images ; de même leur agré-

DE'ME'TRIUS.

Maniere de bien penser p. 68. &c.

Ibid. p. 131. 132. 133. 137. 138.

DÉMÉTRIUS.

ment peut venir (6) des objets qui plaisent d'eux-mêmes, tels que sont les fleurs, la lumiere, & tout ce qui flatte les sens, ou les comparaisons qu'on en tire, ou les fictions ingenieuses. Ainsi les Eclogues de Théocrite & de Virgile sont agréables, parce qu'on y trouve partout des fleurs, des bois, des ruisseaux, enfin tout ce que la vie champêtre a de plus aimable; sans parler de la forme & des ornemens que les grands Maîtres donnent à leur matiere. Et voilà ces charmes, ces agrémens, cette douceur & cette délicatesse qu'Horace donne à Virgile(7).

Mais pour achever ce qui regarde la doctrine de Démétrius, il nous apprend que dans le style simple on s'attache à tout ce qu'il y a de plus clair & en même tems de plus naturel. On y prend les termes qui sont plus d'usage; & on les prend dans le propre, plûtôt que dans le figuré. On y évite l'enflure, l'emphase, les grands mots, le grand bruit, les figures marquées, les constructions vicieuses & obscures.

(6) Res enim suapte natura hilaritate & jucunditate quadam ornata est. *Demet. de Elocut.*

(7) Molle atque facetum. *Horat. Sat.* 10. *l.* 1.

On y laisse pourtant à dessein quelques négligences, quelques concours de voyelles, pour mieux imiter la nature. On évite d'employer ce style dans les grands sujets, parce que sa diction y paroîtroit seche, & même ce seroit tomber dans le bas, qui est l'écueil du style simple. Observons néanmoins en passant, que cette idée de Démétrius touchant le style simple, par rapport aux grands sujets, n'est pas generalement vraye, puisque même dans les grandes matieres, lorsqu'il ne s'agit que d'instruire, & non d'émouvoir, & sur-tout lorsqu'on parle à peu de personnes, la simplicité du style est trés-convenable. C'est une verité qu'on a pû remarquer dans le chapitre précedent.

Au reste, c'est à cette occasion que l'Auteur parle du Dialogue & du style Epistolaire, qui ont quelque rapport ensemble, & ne laissent pourtant pas d'être differens. Une Lettre est à la verité en quelque façon une partie du Dialogue ; mais le Dialogue exprime des personnes qui se parlent sur le champ, au lieu qu'on a le tems de songer à ce qu'on écrit dans une Lettre. C'est pour cela qu'elle demande

Demet. pag. 131. n. 15.

DÉMÉTRIUS.

plus de liaison & plus de suite. Mais un caractere qui leur convient également, c'est l'expression des mœurs, parce que l'un & l'autre sont des peintures de l'ame. Les lettres ont des matieres qui leur sont propres. Les questions physiques, selon Démétrius, ne leur conviennent pas; le style en doit être simple & concis; il peut pourtant être enjoüé & élegant: le rang & la dignité des personnes lui donnent quelquefois plus d'élevation:une longue lettre ne differe d'un livre que par l'adresse & par l'adieu; il faut donc que les lettres soient courtes. L'homme du monde, au jugement de l'Auteur, qui s'entendît mieux en tout sens à faire une lettre, c'étoit Aristote. Ne seroit-ce pas pour cela qu'on a voulu dire qu'il étoit l'Auteur de la lettre de Philippe de Macedoine aux Athéniens?

Demet. pag. 147. n. 241.

Ce qui fait le style fort, ce sont les périodes courtes & fréquentes;car celles qui sont longues paroissent fardées & peu naturelles. Ce sont aussi quelquefois les expressions vives & coupées, serrées, remplies de beaucoup de sens; c'est un air sententieux, ou qui tient du commandement ou de la menace; ce sont des sens interrompus & des

reticences ; c'eſt la rudeſſe ou la cacophonie des phraſes, les alluſions ou les allégories, les proſopopées ou le dramatique, les prétéritions, le retranchement des liaiſons, les répétitions de mots, les métaphores, les comparaiſons, les images, les mots nouveaux que la paſſion fait inventer ; les interrogations embarraſſantes, les inſtances, & autres choſes ſemblables. DEMETRIUS.

Démétrius oppoſe au ſtyle fort une maniere de dire les choſes qui n'a ni grace, ni agrément, ſoit dans la cadence & dans l'harmonie, ſoit dans les penſées & dans les expreſſions. Un écueil du ſtyle fort, c'eſt une maniere de s'exprimer trop libre ou trop ruſtique, laquelle eſt auſſi dangereuſe quelquefois, qu'elle eſt contraire aux bien-ſeances & au reſpect. L'Auteur montre par des exemples, comment s'exprime un homme d'eſprit, ſoit pour ne bleſſer ni l'un ni l'autre, ſoit pour ne point s'attirer d'affaires ; & c'eſt ſur quoi il cite le fameux Démétrius de Phalére, & qu'il rapporte ce que dit cet Orateur pour marquer l'orgueil de Craterus.

Aprés l'idée que j'ai donnée de la doctrine de notre Auteur, je ne dois

DÉMÉTRIUS.

Pag. 399. 400. & 416.

pas le priver de l'éloge que lui donne un celebre Academicien, je veux dire Monsieur Charpentier, dans son Traité de l'Excellence de la Langue Françoise. Car voulant poser des notions generáles pour montrer la douceur & la perfection de notre langue, celui, dit-il, de qui nous tirerons ces notions, est un Auteur consommé dans ces matieres, & qui a écrit un livre fameux, où il examine à fond ce qui regarde l'élocution... Il en fait dépendre la beauté ou de la signification des mots, ou de leur son; de la signification, à cause des images qu'ils nous présentent; de leur son, à cause des voyelles & des consonnes qui les composent. Et il ne faut point traiter de minuties, selon lui, les réflexions de ce grand Homme. Car ceux qui entendent l'Art de chanter, savent combien un repos presque imperceptible, un demi-soupir fait à propos, donne de grace au chant, & que ce sont ordinairement des coups de Maître.



CICERON, ET PREMIEREMENT LES TROIS LIVRES DE L'ORATEUR.

Les trois Livres de l'Orateur.

IL ne s'agit point encore de Ciceron considéré comme Orateur, mais comme un Maître qui nous a laissé des préceptes d'Eloquence, quoiqu'il soit Orateur en les donnant, autant qu'il l'est en traitant toute autre matiere. On a de lui sur celle-ci, ses deux livres *de l'Invention*, les *trois livres de l'Orateur*, son *Dialogue sur les Orateurs illustres*, son livre simplement intitulé *l'Orateur*; ses *Partitions oratoires*, *l'Orateur parfait*, & ses *Topiques*. Jugeons d'abord de ce grand Maître par les trois livres de l'Orateur, puisque c'est proprement sa Rhétorique.

Il composa cet ouvrage à la priere de son frere (1), qui vouloit avoir de

(1) Vis enim, quoniam quædam pueris aut adolescentulis nobis ex Commentario-

Les trois Livres de l'Orateur.

lui quelque chose de plus parfait que les livres de l'Invention. Ces livres étoient le premier fruit de sa jeunesse, & c'est moins sa doctrine qu'ils contiennent, que celle qu'il avoit recueillie de ses Maîtres : au lieu que ceux dont nous parlons, sont le chef-d'œuvre d'un homme consommé & dans la connoissance de l'Art, & dans la profession d'Orateur.

Préf. de ses Réfl. sur l'Eloq. p. 3.

Ainsi ce qu'avance le Pere Rapin » n'est pas juste, lorsqu'il dit que Ci-» ceron étant jeune, avoit composé » quelques Traitez de cet Art pour » son usage, que son frere l'obligea » de retoucher étant plus avancé en » âge. Ce n'est pas retoucher un ouvrage, que d'en faire un tout nouveau, qui differe absolument du premier, & est infiniment plus estimable soit pour le fond, soit pour la forme.

Le merite du fond consiste, selon Ciceron même (2) en ce qu'il y suit par-tout la doctrine d'Aristote. Il y

lis nostris inchoata, atque rudia exciderunt, vix hac ætate digna, & hoc usu... aliquid iisdem de rebus politius à nobis perfectiúsque proferri. *L. 1. de Orat. n. 5.*

(2) Scripsi Aristo-

Les trois Livres de l'Orateur.

ajoûte néanmoins d'autres regles fort importantes, & qui ne sont pas communes. Le merite de la forme est en ce qu'il a traité son sujet de la maniere la plus belle & la plus éloquente que l'on pût concevoir, lui ôtant l'air de l'Ecole, & lui donnant celui d'une conversation noble, qui se passe entre des personnes également considerables & polies. On nous représente ces personnes comme d'avis contraires, afin de rendre le discours plus vif; & on nous les donne pour très-habiles (3), afin que nous ne soyions pas surpris de les voir expliquer avec tant d'ordre tous les mysteres de l'Eloquence.

Si la noblesse du tour tire l'ouvrage du rang des Traitez didactiques, que feroient des gens du métier, elle rend aussi plus difficiles à bien prendre, les regles qu'il en faut recueil-

teleo more tres libros in Disputatione ac Dialogo de Oratore. ... omnem antiquorum, & Aristoteleam, & Isocrateam rationem oratoriam complectuntur. *Epistol. l. 1. Epist. 9. ad Lentul. n. 6.*

(3) Fuit uterque [Crassus & Antonius] cum studio, atque ingenio & doctrina præstans omnibus, tum in suo genere perfectus. *L. 3. de Orat. n. 16.*

Les trois Livres de l'Orateur.

lir ; jusques-là, qu'il y a des gens qui aprés la lecture de ces livres, sont aussi incertains de ce que Ciceron a voulu établir, qu'ils le sont de la bonté d'une cause, aprés avoir entendu deux Avocats plaidans l'un contre l'autre.

Dissert. Orator. tom. 1. n. 9. 10.

C'est le jugement que Paul Beni en a porté. Cet Auteur reconnoît qu'on peut tirer de grands avantages de la lecture de ces livres : cependant il fait plus de cas de la Rhétorique d'Aristote ; parce que l'Orateur Romain, dit-il, ne décide rien, & traite tout problématiquement, pour faire montre de son Eloquence. Il arrive de-là, poursuit-il, qu'il accable ses lecteurs par la multitude ou la varieté des choses, & qu'il les laisse absolument dans le doute de ce qu'il veut leur ensei-

T. 1. p. 25.

gner. Au reste Paul Beni ajoûte que Ciceron nous dédommage de cet inconvenient par la beauté de son éloquence, qui lui fait étendre, orner, enrichir ce qu'il a pris d'Aristote. Mais si les livres de l'Orateur ne laissoient effectivement aucune verité dans l'esprit, il y a lieu de douter qu'on dût

L. 1, de Orat. n. 51.

faire si grand cas de tout ce qu'il y a d'éloquence, puisque Ciceron même

nous dit dans ces livres, qu'il n'y a rien de plus méprisable qu'un beau discours qui ne signifie rien.

Les trois Livres de l'Orateur.

On peut dire que Vossius ne pense point autrement que le Critique dont je viens de parler. Car reconnoissant que Ciceron a fort perfectionné l'Art oratoire, il dit néanmoins que ce grand Homme étoit plus habile à pratiquer l'Art qu'à l'enseigner, ou pour mieux rendre son expression, qu'il étoit meilleur Orateur que bon Maître de Rhétorique.

Voss. de Nat. & const. Rhet. c. 13. p. 162.

C'est le sens d'une pensée de George de Trébizonde, laquelle est digne de remarque. Il dit qu'il ne faut pas tant juger des Harangues de Ciceron par ses préceptes, que de ses préceptes par ses Harangues; parce qu'il a composé ses Harangues avec soin, & ses préceptes en se divertissant. La pensée est plus brillante que vraye, étant certain que Ciceron a fort travaillé ses livres de l'Orateur.

Dans sa Rhétor. p. 54.

Le Pere Soare Jesuite est plus dans le vrai. Dans ces livres de Ciceron, » di-il, il y a tant de travail, de dou- » ceur, d'élegance, de science & de » profondeur, qu'on ne peut trouver » même parmi les Grecs, ni plus de »

Préf. sur sa Rhét.

Les trois Livres de l'Orateur.

» préceptes, ni des préceptes qui soient » meilleurs. Mais ils sont écrits en Dia- » logue ; Crassus & Antoine y font les » principaux rôlles, hommes distin- » guez par leur merite & par leur di- » gnité, autant que par leur éloquen- » ce. Ils parlent à des gens instruits ; » ainsi ils passent légerement sur des » préceptes trés-nécessaires aux jeunes » éléves. Il y a des préceptes plus » grands, à la verité, qu'ils traitent » avec autant de profondeur que d'a- » grément ; mais Crassus voulant for- » mer un Orateur parfait, Antoi- » ne paroissant en vouloir former un » autre qui n'ait rien d'extraordinai- » re, il y a dans leurs Dialogues, » comme dans tous les autres, de gran- » des contrarietez de sentimens. Cela » donne beaucoup de plaisir, & est » extrémement utile à ceux qui savent » déja quelque chose ; il n'en est pas » de même des apprentifs, qui sen- » tent la force de la dispute, mais » qui n'en voyent ni le fin, ni le ré- » sultat, ni le fruit, ni même l'entrée » ou l'issue.

La justesse de ce jugement se vé- rifie dès le premier Livre, qui n'est, à proprement parler, qu'une ample

& magnique définition de l'Orateur & de l'Eloquence. Ciceron commence par-là son ouvrage, parce qu'il est à propos de fixer l'idée qu'il faut avoir de l'Orateur, avant que d'en prescrire les devoirs. Ce n'est pas sans contradiction qu'on la fixe. Crassus pousse la chose jusqu'à dire que les Orateurs sont les vrais hommes d'Etat, & qu'il n'y a rien sur quoi ils ne puissent dire merveille. Scévola soûtient que c'est plûtôt aux Philosophes à gouverner les peuples, puisqu'ils enseignent la Politique ; que c'est à eux à parler de tout ; qu'eux seuls s'occupent de l'étude de toutes choses ; qu'ils sont seuls en possession de la Physique, & même de la Morale, dont la pratique donne cet air de probité si nécessaire au discours, & dont la connoissance donne seule la clef des cœurs.

Les trois Livres de l'Orateur.

L. 1. de Orat. n. 33. 34.

Ibid. à n. 35. ad 45.

Cette contrarieté d'avis fait naître une question: Qu'appelle-t-on un Orateur ? De quelque maniere qu'on le définisse, Crassus prétend qu'il renferme dans son idée la connoissance de toutes choses ; Gouvernement, Police, Religion, Coutume, Droit, Histoire, humeur des hommes, tout y entre. Un Philosophe, dit-on, traite de tout,

Les trois Livres de l'Orateur.

il eſt vrai : mais s'il ne ſait la Rhétorique, comment parle-t-il, même de ce qu'il ſait ? & où oſe-t-il ſe produire ? On nie que les Philoſophes ſoient ſeuls en poſſeſſion de la Morale ; (4) un Orateur en ſait plus & en parle mieux que les Philoſophes. On ne conteſte point que les Philoſophes ne ſoient ſeuls en poſſeſſion de la Phyſique ; ſi pourtant ils veulent la traiter avec ornement, ils ont beſoin d'être Orateurs, comme l'Orateur a beſoin de tout ſavoir. Quand on dit *tout*, on entend les choſes qui entrent dans le commerce de la vie (5), & on n'y comprend point les ſciences abſtraites, quoiqu'il ſoit vrai qu'elles font honneur, & qu'il faut les ſavoir pour en parler, non pas dans des diſcours oratoires, mais en d'autres occaſions.

(4) Phyſica illa ipſa & Mathematica, quæ cæterarum artium propria poſuiſti, ſcientiæ ſunt eorum qui illa profitentur; illuſtrare autem oratione ſi quis iſtas ipſas artes velit, ad Oratoris ei confugiendum eſt facultatem. *L. 1. de Orat. n. 61.*

(5) Hic locus de vita & moribus totus eſt Oratori perdiſcendus ; cætera ſi non didicerit, tamen poterit, ſi quando volet, ornare dicendo, cum erunt ad eum delata &c. *Ibid. n. 69.*

Ces connoiſſances de l'Orateur doivent être ſoûtenuës par un genie heureux, & par ces avantages du corps que la nature ſeule peut donner. Il y faut joindre le travail, l'ardeur, l'exercice, lequel conſiſte à écrire & à compoſer avec ſoin; à polir longtems, & à perfectionner ce que l'on fait; à lire les bons livres, de quelque eſpece qu'ils ſoient, Poëtes, Orateurs, Hiſtoriens; à cultiver la déclamation, la voix, la memoire; à ſe faire un fond d'agrément & de politeſſe; à ſe faire une habitude de railler finement & à propos, parce que, ſelon Craſſus, l'Orateur doit être un homme qui excelle dans ſa profeſſion, qui plaiſe & ſe faſſe aimer, qui rende la fauſſe ſageſſe & la fauſſe vertu ridicules, qui ſache ſe faire reſpecter lui-même de ſes ennemis, qui ſoit en état de confondre le crime, & de faire triompher l'innocence; un homme enfin qui ſerve de guide à tout un peuple, qui l'excite à la gloire, & qui ſoit capable ou d'émouvoir, ou de calmer les eſprits, ſelon le beſoin, pour parvenir à la perſuaſion. Voilà ce qui demande que l'Orateur ſoit rempli de grandes & belles connoiſ-

Les trois Livres de l'Orateur.

Les trois Livres de l'Orateur.

sances, qu'il ait sur-tout la science du Droit, & une Morale qui soit d'usage ; & c'est pour cela que Crassus (6) préfere le seul livre des douze tables à tous les livres des Philosophes. Que n'auroit-il pas dit des livres saints, & quelle estime n'en auroit-il pas faite, s'il en avoit eu connoissance ?

La difficulté étant de parvenir à ce haut point de perfection que l'on exige de l'Orateur, on prie Antoine, comme fort entendu, d'en expliquer les moyens ; & lui pour se divertir, faisant usage de la merveilleuse facilité qu'il avoit acquise de traiter le *pour* & le *contre* (7), renverse tout le systême de Crassus, & réduit presque à rien les connoissances & les talens de l'Orateur. En se divertissant, il ne laisse pas de dire des choses importantes. Tel est le précepte sur l'Art

(6) Fremant omnes licet, dicam quod sentio : Bibliothecas, mehercule, omnium Philosophorum unus mihi videtur duodecim tabularum libellus, si quis legum fontes, & capita viderit & auctoritatis pondere, & utilitatis ubertate superare *L.* 1. *de Orat. n.* 195.

(7) Mirifica ad refellendum consuetudine, quâ tibi, Antoni, nemo unquam præstitit. *L.* 1. *de Orat. n.* 263.

d'exciter

d'exciter les passions, qu'avec raison il fait consister (8) *dans l'amplification ou l'exténuation des biens ou des maux de la vie.* Tel est cet autre, *Que l'Orateur ne doit point faire entrer les sciences proprement dites dans ses discours.* Mais il traite avec tant de vrai-semblance son opinion contre Crassus, que ceux qui les ont entendus tous deux, ne savent à quoi s'en tenir (9). Leur incertitude dure jusqu'à la seconde conversation, qui se tient le lendemain, & qui fait la matiere du second livre. Antoine alors découvrant son jeu, revient au sentiment qu'il s'étoit fait un plaisir de combattre; & cela montre aux moins clairs-voyans que c'est le seul qu'il faut tenir.

Les trois Livres de l'Orateur.

Un Auteur anonyme a observé que Ciceron en donnant à son ouvrage la forme de Dialogue, a voulu imiter Platon, & l'on peut dire qu'il n'a pas moins bien réüssi que ce Philosophe.

Bibliog. Polit. hist. Philol. curios. p. 35. &c.

(8) Orator autem omnia hæc, quæ putantur in communi vitæ consuetudine, mala, & fugienda, multò majora, & acerbiora verbis facit... Neque vult ita sapiens inter stultos videri, &c. *Ibid. n.* 221.

(9) Sanè dubitare visus est Sulpicius & Cotta, utrius oratio propius ad veritatem videretur accedere. *Ibid. n.* 263.

Les trois Livres de l'Orateur.

Junius * remarque auſſi que l'Orateur Romain en traitant ſa matiere d'une maniere problématique, a voulu faire ce qu'Ariſtote avoit pratiqué avec tant de gloire, non pas dans ſa Rhétorique, mais dans ſes Ecoles. Ils ont eſtimé l'un & l'autre cette pratique fort utile, non pas pour la mettre en uſage dans les affaires ſérieuſes, dans leſquelles il ne faut jamais ſoûtenir que ce qui eſt honnête ; mais pour être plus en état de réfuter ceux qui prennent le mauvais parti. Et il faut avoüer que dans la diſpute, la contradiction que ſouffre une verité, en la traitant problématiquement, ne ſert pas peu à en montrer encore mieux la certitude, lorſqu'on ſe donne la peine de la démêler au travers de ce qui ſe dit pour & contre. Mais ce qui jette dans tout cela une merveilleuſe grace, c'eſt le divertiſſement que ſe donne Antoine : ce divertiſſement convient à ſon caractere ; parce qu'étant dans une haute réputation de grand Orateur, il affectoit de ne point paſſer pour ſavant. Il étoit donc à propos que dans la diſpute dont eſt queſtion, il ſoûtint qu'il ne falloit que du genie & de l'uſage à l'Orateur. Mais le plaiſir qu'il

* *Method. Eloq. compar.* c. 4.

Les trois Livres de l'Orateur.

ſe procure, n'eſt pas pour lui ſeul; ceux qui l'écoutent en ont leur part, lorſqu'il vient à leur parler ſans déguiſement, & à leur apprendre que *ſon affectation étoit moins un effet de ſa modeſtie*, quoiqu'il fût trés-modeſte, *que de ſa politique*, & de la penſée qu'il avoit(10)qu'*on l'admireroit davantage & qu'on ſe défieroit moins de lui, ſi on ne prenoit ſon éloquence que pour une production de la nature.*

Ce qu'Antoine dit dans le ſecond livre, eſt donc ſerieux. Il y borne les matieres oratoires aux queſtions & aux faits. Les queſtions regardent la Morale, le Droit, ou la Politique. Les faits fourniſſent trois genres de cauſe, le Judiciaire, le Démonſtratif, & le Déliberatif. Le Plaidoyer eſt, ſelon lui, le plus grand effort de l'eſprit humain; parce que la Multitude qui écoute, l'Adverſaire qui ſe défend, & le Juge qui doit prononcer, le rendent plus difficile. Quand on s'en tire bien, on eſt en état de ſe tirer de

(10) Antonius probabiliorem populo orationem fore cenſebat ſuam, ſi omnino didiciſſe numquam putaretur.. *Cic.* 2. *de Orat.* *n.* 4. *vid.* *n.* 153. *ubi ipſe de ſe Ant.*

Les trois Livres de l'Orateur.

tout. Sur quoi il faut remarquer que Ciceron fait traiter par chaque Interlocuteur ce que cet Interlocuteur sait le mieux, & ce que Ciceron pense lui-même; l'Elocution par Crassus; la Raillerie par César; les Passions, l'Ordre & la Disposition par Antoine. C'est à ce dernier qu'il donne le soin de borner les matieres oratoires. Crassus sembloit n'y point reconnoître de bornes: mais son opinion paroissant telle, est toûjours combatuë par Antoine & par Scevola; celle d'Antoine est approuvée de tous, & de Crassus même, qui dans le fond ne pensoit point autrement. On ne peut donc douter que le sentiment d'Antoine sur cet article, ne soit celui de Ciceron.

Préf. de ses Réfl. sur l'Eloq p. 5.

Préf. sur sa Rhét.

C'est sur les matieres ainsi déterminées qu'il s'agit d'avoir les regles de l'Art. Le Pere Rapin dit *que cet Orateur explique ici tout cet attirail de préceptes, dont retentissent les Ecoles des Rhéteurs, mais en les désapprouvant*. Et le Pere Soare, comme nous avons vû, trouve au contraire qu'*on y passe légerement sur les préceptes les plus necessaires à la jeunesse*. Ce Pere ne convient donc avec le Pere Rapin, ni de ce que fait Ciceron, ni de ce que Ci-

ceron pense de ces préceptes, ni de ce qu'il en faut penser. La verité est que l'Orateur Romain n'en touche que quelques-uns, supposant qu'on est instruit de tous; & il ne les désapprouve point, quand on les prend bien, & qu'on n'en abuse pas. Mais les Personnages qu'il fait parler, en veulent encore d'autres. Les trois Livres de l'Orateur.

Ils veulent qu'un homme qui sait, & qui a quelque usage, avec une heureuse disposition, se choisisse parmi les grands Orateurs, un bon modele (11), dont il prenne, non pas les défauts, mais l'esprit & les bonnes manieres. Ils veulent qu'il s'instruise à loisir & avec soin des affaires dont on le charge; qu'il se donne la peine d'écrire ses discours & de les polir; qu'il soit persuadé que le fort de l'Orateur consiste, non pas à trouver ce qu'il doit dire, mais à le tourner; & que la vraye maniere de le trouver, c'est de méditer son sujet, de voir de quoi il s'agit, ce qui en fait

L. de Orat. 2. n. 162.

L. de Orat. 2. n. 101. 102. &c.

(11) Hoc sit primum in præceptis meis, ut demonstremus, quem imitetur, atque ita, ut, quæ maximè excellant in eo, quem imitabitur, ea diligentissimè persequatur. *L. 2. de Orat. n. 90.*

Les trois Livres de l'Orateur.

la difficulté, & par où l'on peut la résoudre; c'est enfin de se souvenir sur-tout qu'il y a beaucoup de faits & peu de questions; qu'on juge de ceux-là par celles-ci, dont il faut par consequent se bien instruire avant que de plaider.

Ibid. n. 182.

Aux preuves, selon Ciceron, aussi-bien que selon Aristote, il faut joindre les *mœurs* & les *passions*, dont il se plaint que les autres Maîtres communément ne parlent point. Les mœurs sont l'idée que l'Orateur donne de lui-même & des autres: elle dépend de la conduite de la vie & du discours; la conduite de la vie ne regarde point la Rhétorique; le discours qui la regarde, marque divers caracteres, selon les paroles, les pensées, & les manieres que l'Orateur y met en usage. Tout cela, & ce qu'on dit sur les passions, revient à la doctrine d'Aristote, sinon que sur ces dernieres, l'Orateur Romain fait quelques réflexions qui lui sont propres. Elles consistent à dire qu'il faut être touché pour toucher les autres; ce qui est plus aisé dans les veritables causes, que dans les sujets inventez; qu'il faut voir si la matiere demande de grands

Ibid n. 189. 190. 19 &c.

mouvemens * ; qu'il ne faut point entrer brusquement dans les passions, ni en sortir à la hâte ; qu'il faut se souvenir que les passions & les mœurs sont deux choses qui se mêlent, & participent l'une de l'autre, de telle sorte qu'il est quelquefois mal-aisé de les distinguer (12) ; qu'il faut que la douceur inspire quelque chose de son esprit à la force ; & que la force anime aussi la douceur, pour la rendre capable de toucher ; qu'il faut que l'aigreur soit temperée par des manieres honnêtes, & que la retenuë soit fortifiée par quelque fermeté : toutes choses importantes ; mais qu'on apprend encore mieux par l'analyse des discours pathétiques, que par les préceptes.

Les trois Livres de l'Orateur.

* *Ibid. n.* 205.

Ce sont apparemment ces réflexions qui ont fait dire à Paul Beni, assez peu favorable d'ailleurs à Ciceron, comme nous avons vû, qu'il est plus « content de cet Orateur, que d'Ari- «

Tom. 2. n. 1530. p. 13.

(12) Sed est quædam in his duobus generibus, quorum alterum lene, alterum vehemens esse volumus, difficilis ad distinguendum similitudo. Nam ex illa lenitate . . . . ad hanc vim . . . influat oportet aliquid, & ex hac vi nonnunquam animi aliquid infundendum est illi lenitati. *L. 2. de Orat. n.* 212.

Les trois Livres de l'Orateur.

» ſtote, tant ſur les paſſions que ſur » les mœurs, prétendant que le Philoſophe n'apprend point l'art d'ex» primer celles-ci, & qu'aprés tout ce qu'il a dit de celles-là, ſon ouvrage eſt encore imparfait comme celui du Sculpteur dont parle Horace (13). Mais ce Critique n'avoit point aſſez examiné ni Ciceon, ni Ariſtote; & je ſuis de l'avis du Pere Rapin, qui trouve à la verité que *Ciceron eſt admirable ſur les mœurs, & qu'il traite les paſſions d'un air dont elles n'ont jamais été traitées par aucun Auteur*, mais ne laiſſe pas de rendre juſtice à Ariſtote, & de dire que l'Orateur Romain dans ſa doctrine ſur ces deux articles, ſuit toujours les principes de ce Philoſophe; & même qu'à bien ſuivre Ciceron dans le deſſein de ſes trois Livres de l'Orateur, on y remarque les traces d'Ariſtote dans les trois livres de ſa Rhétorique.

Préf. de ſes Réfl. ſur l'Eloq. p. 5. & 7.

Ces dernieres paroles du Pere Rapin ſont formellement contre ceux qui croyent qu'il n'y a point d'ordre dans ces excellens Dialogues. Mais ce Pere s'explique ſur cela encore plus clai-

Ibid. p. 7.

(13) Infelix operis ſummâ, quia ponere totum neſciet. *Horat. Ep. ad Piſ. v. 34.*

rement. Je ne ſuis pas, dit-il, de « l'avis d'Angele Politien, qui dans « ſa Préface ſur Quintilien, trouve à « redire aux Traitez que Ciceron a « écrits ſur l'Eloquence, comme peu « exacts & ſans ordre : car il y a un « ordre, qui n'eſt caché que pour les « rendre plus beaux & plus agréables. «

Les trois Livres de l'Orateur.

En cet endroit le Pere Rapin a raiſon, & dans le fait, & dans le principe. L'irrégularité de Ciceron n'eſt qu'apparente, & cet air aiſé fait l'agrément du Dialogue. Mais quatre pages auparavant, ce même Pere parle comme Politien. Il dit que Cice- « ron dans les Traitez qu'il nous a « laiſſez, n'eſt pas tout à fait ſi mé- « thodique qu'Ariſtote, qu'il eſt plus « poli & plus élégant, caractere eſſen « tiel dont il ne ſe défait jamais ; mais « que tout ſolide qu'il eſt, *il n'eſt pas* « *toujours le plus régulier du monde*, « parce qu'il penſe plus à plaire qu'à « inſtruire. «

Ibid. p. 3.

La contradiction de ces deux endroits n'eſt-elle qu'apparente, non plus que l'irrégularité de Ciceron ? Si elle eſt réelle, elle eſt d'autant plus ſurprenante, que ce Pere aprés avoir dit que Ciceron n'eſt pas le plus ré-

Les trois Livres de l'Orateur.

gulier du monde, ajoûte tout de suite dans la même page : ce n'est pas » qu'en le méditant, on ne trouve en » tout ce qu'il dit *un ordre caché* qu'il » suit assez fidelement, mais il ne » fait pas sentir *cet ordre* à tout le » monde. Ce sont des regles qui ne » sont que pour les Savans, & qu'il » ne développe que pour ôter aux le» çons qu'il donne la confusion ou la » sécheresse à laquelle on s'expose, » quand on entreprend d'établir des » principes, & de mettre en art les » choses qui n'y ont pas encore été » réduites. Ce qu'il fait *avec tant d'or»dre*, avec tant de graces, que l'on » peut dire qu'il n'y a point d'Auteur » d'où l'on puisse tirer tant de fruit, » tant de politesse, tant, d'éloquence, » tant de solidité, tant de bon sens » que de Ciceron. Dit-on d'un homme à qui on donne ces éloges, *qu'il n'est pas le plus régulier du monde?*

Comme cet Orateur garde un ordre, il parle de celui qu'il faut garder dans le discours ; c'est-là qu'à-propos de la Réfutation, il traite de la Raillerie, laquelle y a tant de force. Il remarque que sur cet article on ne peut rien tirer de la Physique, qui ne

à n. 216. ad 290.

soit ou inintelligible, ou inutile; & même qu'on ne peut guéres donner des regles de la raillerie. On peut bien dire que le Plaisant est de deux sortes; l'un qui regne dans tout le discours; l'autre qui consiste en bons mots, & sur-tout dans la repartie; qu'on ne raille point sur un grand malheur, ni sur des crimes atroces; qu'il ne faut point en raillant faire le bouffon; qu'il faut garder les bienséances: mais tout cela ne donne point l'invention de la raillerie, ni la vivacité d'esprit qu'il y faut.

Les trois Livres de l'Orateur.

Ciceron fait dire à César, que tout oblige l'Orateur à employer la raillerie, l'agrément, la force, le brillant, qu'elle donne à un discours; il lui fait dire encore qu'un homme agréable est un homme de tous les tems, l'art de plaire pouvant toujours être mis en pratique. Il fait ajouter par Antoine, que désormais il ne craindra plus de railler, puisque les Fabrices, les Scipions, les Maximes & les Catons l'ont fait. Il semble que Ciceron songeoit en cela à justifier lui-même ses railleries sous le nom de César & d'Antoine.

L. 2. de Orat. n. 290.

Quoiqu'il en soit, une chose fait

Les trois Livres de l'Orateur.

De Orat. l. 2. n. 294. & 295.

voir qu'il n'écrivoit point pour des enfans ; c'eſt qu'il ſuppoſe un Orateur, lequel parfaitement inſtruit de ſa cauſe, en voit le fort & le foible. En cet état, il lui donne deux avis ; l'un eſt de s'attacher à ce qu'il y a d'avantageux dans ſon ſujet, en évitant comme un écueil ce qu'il y a de mauvais ; l'autre eſt de ne rien dire qui nuiſe à la cauſe. Tout le monde ſemble être aſſez habile pour ſuivre ces deux avis, & peu de gens en ſont capables. Pour faire uſage du premier, il faut imiter ceux qui ſe battent en retraite ; ils font entendre par leur contenance, non pas qu'ils fuyent l'ennemi, mais qu'ils prennent leurs avantages. Pour faire uſage du ſecond, il y a bien des tentations à vaincre. Il faut vaincre l'envie de parler, celle de tout dire, celle de plaire à ſa partie, qui ne veut point qu'on épargne l'adverſaire, ſans prendre garde ſi cet adverſaire n'eſt point cher au Public, & ſi ce qu'on dit pour le chagriner, n'indiſpoſera pas les Juges. Il faut que l'Avocat ſoit inſenſible aux injures qu'on lui dit à lui-même, autrement prenant le change, il oublie ſa cauſe, & court aprés des choſes qui y ſont étrangeres.

La nature de ces avis a fait dire à Junius * qu'il faut lire les Dialogues « de l'Orateur, parce qu'ils ne con- « tiennent pas seulement des préceptes « ordinaires qu'on donne à ceux qui « commencent, mais des regles plus « recherchées, & qui sont d'usage à « ceux qui fréquentent actuellement le « Barreau ; qu'on y explique tous les « mysteres de l'Eloquence, & qu'on « les y explique avec tout l'agrément « & toute la bienséance imaginable. « Ciceron garde ce caractere non-seulement dans ce qu'il dit sur le genre judiciaire, mais encore sur le genre déliberatif & sur le Panégyrique. Il nous avertit que le déliberatif demande moins de pompe & moins de bruit devant un petit nombre de personnes graves, mais que devant un grand peuple, tout y a lieu, comme dans le Plaidoyer. Le Panégyrique se traite ou par occasion seulement dans un discours d'usage, ou de dessein formé dans des discours d'apparat. Ces derniers étoient plus communs parmi les Grecs que parmi les Romains. Ils se font assez parmi nous. Il y faut du grand, du nouveau, du rare ; & pour y réüssir, l'Orateur doit bien con-

Les trois Livres de l'Orateur.

* *Meth. eloq. compar. c. 4.*

Les trois Livres de l'Orateur.

noître les vertus. Il doit bien entendre aussi l'art de polir & d'orner ce qu'il a à dire. C'est la matiere du troisiéme Livre de Ciceron. Crassus y explique toute la force & toutes les finesses de l'Elocution. De sorte qu'il est vrai de dire avec un Auteur anonyme, que Ciceron donne ici toute la Rhétorique en trois Dialogues. Et comme c'est dans l'Elocution principalement que se fait connoître l'Orateur, on peut juger avec quel succés Ciceron traite encore cette partie; puisque ce grand Homme, selon Cassiodore, est *la lumiere de l'Eloquence latine*, & que selon Jules César, *il en est le pere.* Et c'est où se vérifie particulierement cette pensée du Pere Rapin, que la destinée de l'Eloquence a été heureuse, en ce que celui qui l'a portée au plus haut degré de sa perfection, a bien voulu l'enseigner.

Bibliog. polit. hist. philol. curios. p. 35. & 36.

Rhet. latin. in Cassiod. p. 339.

Préf. de ses Réfl. sur l'Eloq. p. 3.

En effet, à bien prendre le sens de Crassus (14), le premier ornement du discours vient de la dignité du sujet, parce que l'éclat qui en sort, rejaillit en

(14) Ornatissimæ sunt orationes eæ quæ ..... à privatâ singularique controversiâ se ad universi generis vim explicandam conferunt ..... Quare non est pau-

quelque ſorte ſur les paroles. Il vient auſſi, ce qui eſt preſque la même choſe, de la ſolidité & de la richeſſe des penſées. Et voila ce qui eſt le fruit, non pas des regles de l'Art, mais d'un heureux genie, & d'une grande connoiſſance de la Morale, laquelle nous met en état de garder exactement les bienſéances, de fournir de grands principes ou de grandes veritez, & de répandre dans le diſcours cette dignité, cette nobleſſe, cette douceur, cette force, cet air d'habileté, de vertu, de politeſſe, qui en fait la plus ſolide beauté.

Les trois Livres de l'Orateur.

Cela n'empêche pas que Craſſus ne reconnoiſſe auſſi une beauté dans la diction, lorſqu'un Orateur parle correctement ſa langue, & lorſqu'il ſe trouve une certaine nobleſſe ou dans les mots pris ſéparément, ou dans l'aſſemblage qu'on en fait, ou dans *le compartiment*, s'il eſt permis de parler ainſi, que les phraſes font entre

Ibid. n. 147. 148. 149. *&c.*

corum libellorum hoc munus... ſed onerandum complendumque pectus maximarum rerum & plurimarum ſuavitate, copia... &, ſi eſt honeſtas, in rebus ipſis, exiſtit ex rei natura ſplendor quidam in verbis. *L.* 3. *de Orat. n.* 120. 121. 125. *&c. Item n.* 96. 97. *&c.*

Les trois Livres de l'Orateur.

elles, par le rapport qu'elles ont les unes avec les autres. Enfin lorsqu'il y a un certain air dans les pensées, lequel vient du tour qu'on leur donne, ou une certaine grace dans les mots, laquelle est un effet de leur répétition ou de leur ressemblance.

Aprés Aristote, qui n'a point parlé des figures, personne n'en a moins parlé que Crassus. Il en désigne les principales, sans en dire les noms, & sans en donner ni des définitions, ni des exemples. Ce qui l'oblige, à ce qu'il dit, d'en user ainsi, c'est qu'il parle devant des gens qui sont instruits, & que d'ailleurs le tems le presse. D'habiles gens sont persuadez que ce qu'il en dit doit suffire. C'est la plus basse partie de la Rhétorique, selon Monsieur Nicole, outre que les noms & les définitions sur cet article, ne font qu'embarrasser la matiere.

L. 3. de Orat. à n. 200. ad 208.

L. 3. de Orat. n. 208. 209.

Art de penser, p. 156. de la 3. édition.

Crassus s'étend davantage tant sur le choix que sur l'arrangement des mots. Ce qu'il dit sur l'un & sur l'autre est fort beau; mais tout y revient à la doctrine des anciens Auteurs Grecs. J'observerai donc seulement que cet Orateur avoüe deux choses; l'une, que le satirique Lucile l'avoit un peu

L. 3. de Orat. n. 171.

raillé dans ses vers sur le soin d'arrondir ses périodes, & de les rendre semblables à des ouvrages de marqueterie ; l'autre, que l'explication de ces préceptes paroît d'abord avoir quelque chose de puéril : il ajoûte qu'on ne les donnoit point dans les Rhétoriques ordinaires, mais qu'Aristote les avoit donnez, & qu'il les croit même trés-importans. Sur quoi tous ceux à qui il parle l'applaudissent, particulierement Antoine, par ce principe, que *rien ne distingue plus, en fait d'Eloquence, l'ignorant Orateur de l'habile homme, qu'un juste arrangement des termes*, pourvû néanmoins que le fond en soit bon.

Les trois Livres de l'Orateur.

Ibid. 173.

Ibid. n. 188. 189.

Ibid. 175.

Entre cette espece d'ornemens qui ne consiste que dans l'Elocution, & l'autre qui consiste dans les choses, Crassus met cette difference, que le solide de la derniere espece doit se trouver par-tout ; au lieu que les mots lumineux, pour ainsi dire, le brillant des pensées, l'éclat de l'expression, doivent être distribuez avec prudence, & placez avec ménagement, ou comme des lumieres, ou comme des pierreries.

Ibid. n. 98.

La raison est qu'il faut un style qui

Les trois Livres de l'Orateur.

plaiſe, & il ne manqueroit pas de laſſer, ſi des beautez auſſi ſenſibles étoient trop fréquentes. En toutes choſes ce qui flatte le plus, rebute bien vîte, ſi l'on n'en interrompt l'uſage. Ce qui eſt encore plus vrai en fait de diſcours, qu'en fait de muſique ou de ragoûts, parce que ce ne ſont pas ſeulement les oreilles qui s'offenſent de la continuité, c'eſt l'eſprit même qui s'en offenſe, juſques-là que les applaudiſſemens que nous attire la beauté des penſées, ne doivent venir que par intervalles, & que l'admiration la plus ſolide doit être interrompuë, pour être mieux goûtée. C'eſt ce qui fait que dans l'action pareillement tout ne doit pas être d'une égale force.

Ibid. n. 100.

On peut ici aſſûrer que Craſſus n'auroit pas chaſſé de Rome, comme il fit étant Cenſeur, les Rhéteurs de ſon tems, s'ils n'avoient donné que des regles de ce caractere. Mais il les chaſſa, comme il le dit lui-même, parce qu'ils n'inſpiroient que l'impudence à leurs éléves.

L. 3. de Orat. n. 94.

Il me reſte deux choſes à obſerver dans la doctrine de ce grand Homme. La premiere eſt que l'Orateur, ſelon lui, ne doit pas mettre autant de tems

à s'instruire des sciences qui lui sont necessaires, que ceux qui en font profession (15). Ceux-ci peuvent toujours y raffiner, parceque leur métier est d'étudier. L'Orateur est fait pour l'action, & il ne doit prendre des sciences que ce qu'il lui en faut pour l'usage, ce qui est toujours facile à quiconque sait étudier & se fait conduire par de bons Maîtres. La seconde est que sans avoir étudié les sciences, un Orateur qui a de l'esprit & un peu d'exercice, est en état mieux que les Philosophes, de renverser ou d'établir ce qu'elles enseignent; & que c'est par-là que Crassus lui-même est capable, à ce qu'il dit, de les battre tous en ruïne quand il voudra, par les seuls avantages que la nature lui a donnez, ou qu'il a reçûs de l'usage & de l'éducation; parce qu'il n'en est pas de la Morale, selon lui, comme de la Géometrie, un homme pouvant parler de la premiere, & non de la seconde, sans l'avoir apprise.

Les trois Livres de l'Orateur.

L. 3. de Orat. n. 78. 79.

(15) Omnes enim artes aliter ab iis tractantur, qui eas ad usum transferunt; aliter ab iis, qui ipsarum artium tractatu delectati, nihil in vita sunt aliud acturi. *L. 3. de Orat. n.* 86.

Les trois Livres de l'Orateur.

S'il paroît que c'est-là porter un peu loin la force du genie, il faut remarquer qu'il le suppose *aidé de l'éducation & de l'usage*, qui en apprennent beaucoup en fait de Morale.

L. 3. de Orat à n. 62. ad 72.

J'ajoûte à ces réflexions, que de toutes les differentes Sectes de Philosophes dont il fait une assez longue énumération, il n'y a, selon lui, que celles de Carneades & d'Aristote qui conviennent à l'Eloquence, parce qu'ils n'ont que des notions accommodées au sens commun.

De Trad. Discipl. p. 482.

Concluons avec Loüis Vivés qu'il est inutile de dire les avantages qu'on peut tirer de ces Livres de Ciceron, parce qu'en un mot il est plus qu'un autre le pere de l'Eloquence. Mais ne disons pas avec le même Critique, un peu sujet à se contredire, que *nos Ancêtres*, c'est à dire les anciens Maîtres, *n'ont donné leurs préceptes qu'avec beaucoup de confusion* (16). Il comprend Hermogéne & Quintilien avec Ciceron dans sa Censure. Elle ne convient à aucun des trois ; & à ce que j'ai dit du dernier, on peut ajoûter cette considération, qu'il ne fait parler Crassus dans son troisiéme Dialo-

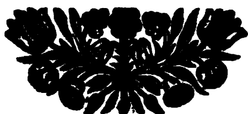
Ibid. quelques pag. aprés.

(16) Confusè & perturbatè.

gue, qu'aprés l'avoir repréfenté penſant (17) profondément à ce qu'il devoit dire, ſans doute, afin qu'il puiſſe avec plus de vrai-ſemblance dire tant de belles choſes avec tant d'exactitude. Nous verrons au chapitre de Vivés, dans le ſecond volume de cet ouvrage, la vanité qui l'a fait parler de la ſorte. Il vouloit paſſer pour le reſtaurateur de l'Art oratoire, comme ſi cet Art eût été perdu juſqu'à lui.

Les trois Livres de l'Orateur.

(17) Hoc à ſe Cotta animadverſum eſſe dicebat, omne illud tempus meridianum Craſſum in acerrima, atque attentiſſima cogitatione poſuiſſe. &c. *L. 3. de Orat. n. 17.*



Le Brutus de Ciceron.

LE BRUTUS, OU LE DIALOGUE TOUCHANT LES ORATEURS ILLUSTRES.

Jug. des Sav. tom. 1. part. 1. pag. 191.

LE Brutus de Ciceron eſt, ſelon Monſieur Baillet, un des meilleurs Critiques qui nous reſtent ſur les anciens Orateurs ; & il ne traite pas ſeulement de la Critique des Orateurs, mais encore de l'Art de parler.

Préf. de ſes Refl. ſur l'Eloq. p. 9.

De la maniere que le Pere Rapin a tourné le jugement qu'il a porté de cet ouvrage, il n'en donne pas d'abord une idée ſi avantgeuſe. Ce Pere » dit qu'aprés avoir donné le plan des » trois Livres de l'Orateur, il ne s'ar» rête pas à déchiffrer les autres ou» vrages de Ciceron ſur la Rhétori» que, celui que ce grand Maître a » écrit à Brutus ſon ami & grand ama» teur de cet Art, n'étant ſelon lui, » qu'une liſte des Orateurs Grecs &

Le Brutus de Ciceron.

Latins, & une histoire des tems où « ils ont fleuri. Tout cela semble op- « posé au jugement de Monsieur Baillet : mais ce que ce Pere ajoûte s'y accorde, Qu'on trouve dans cet ouvrage « une distinction des caracteres de ces « Orateurs, laquelle est d'une grande « instruction. Il y a même quelque « chose de plus juste dans cette derniere idée du Pere Rapin, que dans celle de Monsieur Baillet. Ce dernier paroît distinguer dans cet ouvrage la critique de l'instruction ; & le Pere Rapin marque nettement & avec raison, que l'instruction consiste dans la critique même.

On peut ajoûter que Ciceron se propose ici la même fin que dans le livre simplement intitulé *l'Orateur* ; c'est de montrer que *l'Eloquence est une chose très-difficile* : mais sa methode y est differente. Dans l'Orateur il développe toutes les parties qui composent l'Eloquence, pour en faire connoître la grandeur : dans le Brutus il fait un dénombrement de tous les Orateurs, pour montrer qu'à peine en trouve-t-on quelqu'un qui soit digne d'un si beau nom.

De ces deux ouvrages, celui-ci est

Le Brutus de Ciceron. le plus ancien. Ciceron le composa, selon Manuce, lorsque César étoit Consul pour la quatriéme fois avec Lépidus, qui ne l'étoit que pour la premiere : au lieu qu'il ne fit l'autre qu'aprés la bataille de Pharsale. Ainsi quand un Critique a dit que *Ciceron dans ses écrits sur la Rhétorique a gardé l'ordre naturel, qu'il a d'abord donné l'idée de l'Orateur, & montré ensuite qu'on ne le trouve nulle part*; c'est une chose qui demande explication. Car si ce Critique ne se trompe point, il ne faut pas par *l'idée de l'Orateur* entendre *l'Orateur* simplement dit, puisque c'est un ouvrage posterieur au Brutus, mais les trois Dialogues de l'Orateur qui le précedent.

* *Manuc. in Ep. ad Attic. l. 1. Ep. 20.*

Aul. Anton. Parmyran. dans ses Sch. sur la Brut. Préf.

Au reste on a raison de dire que cet ouvrage donne du jour aux autres, & qu'il contient toute la Rhétorique dans les exemples que l'on y cite. Mais ce n'est pas la seule utilité qu'on en retire. On y apprend à juger de ceux qui font profession d'Eloquence. On y apprend à estimer ou leurs beautez naturelles & sans fard, ou l'éclat & la magnificence de leurs expressions, ou l'élegance & la pureté de leur style, ou la politesse de leurs manieres,

Idem ibid.

Joan. Rivius Attheudoriensis in castigat. in Brutum.

ou

ou leurs bons mots & leurs railleries. On y voit leurs graces & leur modération, leur force, leur vehémence & leur gravité, leur facilité & leur abandance, leur fécondité dans l'invention. On y admire leur jugement dans les preuves, ou la nouveauté dans le tour, ou la peine qu'ils se donnent dans le choix & dans l'arrangement des mots, ou leur prestance dans l'action, ou les soins qu'ils prennent de s'y perfectionner, ou les raisons de leurs digressions, ou la noblesse de leurs mouvemens. Et comme en fait d'Eloquence, on ne s'instruit pas moins par la connoissance du mauvais, que par celle du bon, on voit aussi dans le même ouvrage la sécheresse de quelques Orateurs & leur disette, leurs mauvais goûts, leurs singularitez, leurs folies, les infidelitez de leur memoire, leur pesanteur, leur paresse & leur negligence, leur mauvaise grace, leur enflure, leur peu de varieté, la bassesse de leurs expressions ou de leurs pensées; sans compter une infinité d'autres talens ou d'autres défauts que ceux dont je viens de parler, aussi différemment exprimez par Ciceron, qu'ils sont dif-

Le Brutus de Ciceron.

Le Brutus de Ciceron.

ferens en eux-mêmes ; ce qui rend la lecture de son ouvrage infiniment agréable.

Il y a dans ce Livre deux parties bien distinctes. Dans l'une il parle des Orateurs Grecs ; dans l'autre, qui est beaucoup plus longue, il parle des Romains. Il les loüe tous, ou il les censure, selon qu'ils paroissent le meriter. Il assûre dans son (1) Orateur, qu'il a donné la préference à Démosthéne sur tous les autres, tant Grecs que Latins. A cela prés, il reconnoît avoir donné beaucoup d'avantage à ces derniers, soit afin de les encourager, soit pour marquer combien il les aime. Il leur donne en effet tant d'avantage, qu'à la maniere dont il parle, on croit entrevoir qu'il donne la préference à ceux de son païs, comme entre ceux-ci, il y a lieu de croire qu'il se donne la préference à lui-même, quoiqu'il garde sur son sujet toute la modération imaginable.

(1) Ego idem, qui in illo sermone nostro, qui est expositus in Bruto, multum tribuerim latinis, vel ut hortarer alios, vel quod amarem meos, recordor me longè omnibus unum anteferre Demosthenem. *Cic. in Orat. n.* 23.

De sorte qu'il est difficile de rien trouver de plus délicat.

Le Brutus de Ciceron.

L'une & l'autre de ces deux parties vont à son but, qui est de montrer la difficulté de l'Art oratoire. Ainsi chez les Grecs tous les Arts se trouvent plus anciens, plûtôt cultivez, plûtôt perfectionnez que l'Eloquence. Et comme absolument parlant, ils n'ont point eu d'Orateurs avant Périclés & Thucydide, ou du moins avant Solon & Pysistrate, aussi n'ont ils rien vû de bien parfait avant Hypéride & Démosthéne, aprés lesquels l'Eloquence a commencé à dégenerer. Tant il est difficile, non-seulement d'y arriver, mais même de s'y maintenir ! A l'égard des Romains, on ne voit point d'Orateur plus ancien chez eux que Caton le Censeur, comme on n'y en trouve point de plus habile, selon Ciceron, que Crassus & Antoine, & avec eux Hortensius, qui pour n'être pas encore arrivez à la perfection, ne laissent pas d'être les premiers qui ont égalé les Grecs.

De clar. Orat. n. 9.

Du tems de Servius Tullus.

La maniere dont Ciceron commence par témoigner la douleur qu'il eut d'apprendre la mort d'Hortensius, feroit croire que ce fut là l'occasion de

Le Brutus de Ciceron.

son ouvrage, & néanmoins il ne le composa que beaucoup de tems aprés, sous le quatriéme Consulat de César, comme j'ai dit. Ce n'est point un livre qu'*il ait écrit à Brutus son ami*, comme le dit le Pere Rapin. Il lui adressa l'autre, simplement intitulé *l'Orateur*. Pour celui-ci, il l'intitula *Brutus, ou des Orateurs illustres*, de la même maniere qu'il a intitulé un autre de ses livres, *Lélius*, ou *de l'Amitié*; & un autre, *Caton*, ou *de la Vieillesse*. L'un de ces titres marque la matiere du livre, & l'autre marque l'un des Personnages qui y parlent. En quoi il a imité Platon, qui intitule ainsi ordinairement ses ouvrages.

Préf. de ses Réfl. sur l'Eloq. p. 7.

Selon Aul. Ant. Parmyren. suprà.

Ce que Ciceron dit dans ce livre touchant les Orateurs dont les écrits se sont perdus, n'entre point dans le dessein que j'ai de ne parler que de ceux dont nous avons les ouvrages; & ce qu'il dit de ces derniers doit être réservé pour les articles où il sera question d'eux. Pour ce qui est des lumieres qu'il donne sur l'Art de persuader, je n'en dois rien dire qu'autant qu'il peut y avoir quelque chose de particulier. De sorte que je n'aurois ici que

quatre choſes à remarquer, ſi le Pere Rapin ne me donnoit lieu d'en remarquer encore une, que je mettrai avant les autres.

Le Brutus de Ciceron.

Ce Pere nous fait obſerver qu'il « y a quelque-fois dans l'Eloquence « des coups extraordinaires de l'Art, « qui ſurprennent & qui font des effets imprévûs. Il croit en trouver « un exemple dans le livre dont eſt « queſtion. Comme eſt celui, dit-il, « que Ciceron loüe ſi fort, d'un certain Canus Rufius, qui étant accuſé avec aſſez de véhémence par Siſenna, s'écria d'une voix fort animée & fort touchante à ſes Juges: « *Circumvenior, Judices, niſi ſubvenitis, &c.* (c'eſt à dire, *je ſuis pris dans un piége, Meſſieurs, ſi vous ne me ſecourez.*) Cet aveu, pourſuit le « Pere Rapin, de la crainte qu'il avoit « d'être ſurpris, & la protection qu'il « demanda à ſes Juges, les toucha ſi « fort, qu'ils lui devinrent favorables. C'eſt ainſi que ce Pere raconte le fait; voici comme Ciceron le rapporte.

Réfl. ſur l'Eloq. du Bar. n. 8.

De clar. Orat. n. 260.

Rufius étoit un accuſateur de profeſſion, & il accuſoit un jour un homme nommé Chritilius, qui prit Siſen-

Le Brutus de Ciceron.

na pour son Avocat. Sisenna se servoit volontiers de mots extraordinaires & inusitez : il en employa un dans cette occasion, pour signifier des *accusations frivoles*, & dit que c'étoient *sputatilica quædam crimina* ; l'Accusateur releve le mot barbare *sputatilica*, & s'écriant, *On me tend des piéges, Messieurs, si vous ne me secourez :* il partage ce mot extraordinaire en deux (12), & dit qu'il sait bien ce que c'est que *sputa*, parce que c'étoit un mot d'usage ; mais pour *tilica*, qu'il ignore ce que c'est. Tout le monde s'éclata de rire, & Sisenna ne se corrigea point de sa mauvaise habitude.

Ainsi le Pere Rapin nous donne en cette occasion *l'Accusateur* pour *l'Accusé* ; il nous donne *l'Avocat de l'Accusé* pour *l'Accusateur*. La chose consiste dans un mot inusité qui fut relevé à propos, & il la fait consister dans une plainte *fort touchante*. Il fait d'une crainte ironique, une crainte serieuse ; d'un éclat de rire, un mouvement de pitié ; & d'une pe-

(12) Sputatilica ! Sisenna, quid est hoc ? Sputa quid sit scio : tilica nescio. *Ibid. n.* 260.

tite plaiſanterie, *un coup extraordinaire d'Eloquence, un coup d'une grande pénétration où peu d'Orateurs réüſſiſſent.* Que dire ſur cela de ce Pere ? A peu prés ce que Quintilien a dit (3) de Seneque. *Il ſeroit à ſouhaiter qu'avec ſon genie & ſes talens, il eût eu plus d'exactitude.* Je viens à mes quatre remarques.

Le Brutus de Ciceron.

La premiere regarde la franchiſe de Lélius, qui perſuadé de la bonté d'une cauſe dont il s'étoit chargé, & ayant reconnu aprés l'avoir plaidée deux fois, qu'il n'avoit pas le talent de remuer les cœurs, comme le ſujet le demandoit, de ſorte que toutes les deux fois on avoit interloqué, avoüa de bonne foi ſon foible à ſes Clients, & leur conſeilla de donner cette cauſe à un Avocat plus fort que lui, qu'il leur indiqua. C'étoit Carbon, lequel aprés quelque difficulté qu'il fit d'abord de s'en charger, la prit, la plaida de la maniere qu'il falloit, & la gagna. Preuve aſſez belle & de la bonne-foi que Ciceron dit avoir été trés-commune en ces tems-là, & de la neceſſité des mouvemens dans cer-

De clar. Orat. n. 85. & 86.

(3) Velles eum dixiſſe ſuo ingenio, alieno judicio. *Quintil. l.* 10.

Le Brutus de Ciceron.

tains ſujets. Ajoûtons que cette conduite de Lélius eſt l'execution ou la pratique du précepte *Noſce teipſum*, » *Connoiſſez-vous vous-mêmes*. Il faut » toujours, dit Juvenal, l'avoir de- » vant les yeux, ſoit que vous ſon- » giez à vous marier, ſoit que vous » aſpiriez à remplir une place dans le » Senat. Prétendez-vous plaider une » grande cauſe, difficile, épineuſe ? » conſultez-vous vous-même, exami- » nez ſi vous avez aſſez d'éloquence » & aſſez de force.

La ſeconde choſe que je remarque, eſt la raiſon pourquoi tels Orateurs qui parlent parfaitement bien, n'écrivent pas de même, ou bien n'écrivent rien du tout, pas même pour leur uſage, loin de vouloir le faire pour donner quelque choſe au Public. A l'égard de ceux qui n'écrivent rien, Ciceron croit que c'eſt *pareſſe*, ou *préſomption*, ou *indifférence*. C'eſt *indifférence*, s'ils ne ſe mettent pas en peine d'acquérir de la gloire ; c'eſt *préſomption*, s'ils croyent que leur réputation eſt aſſez grande, & qu'elle peut ſubſiſter ſans cela ; c'eſt *pareſſe*, s'ils fuyent le travail. Quoique ce puiſſe être, ils ſe privent du moyen le plus propre de

De clar. Orat. n. 91. 92. 93.

se perfectionner, qui est d'écrire & de limer à loisir ce que l'on fait. Pour ce qui est de ceux qui parlent mieux qu'ils n'écrivent, c'est le feu seul & la seule vivacité, sans art & sans regles, qui leur font dire merveille dans l'occasion ; mais comme ce feu s'éteint, & que la vivacité se rallentit, quand ils viennent à prendre la plume de sang-froid, ils n'ont plus ni force ni vigueur, comme les voiles quand le vent cesse. Ce qui n'arrive point à ceux qui n'écrivent pas seulement de genie, mais qui savent suivre les regles ; parce que les principes ne leur manquent pas au besoin, comme le feu de l'imagination.

Le Brutus de Ciceron.

Ma troisiéme observation tombe sur une question que Ciceron traite avec soin dans cet ouvrage. Il examine si un Orateur qui a l'approbation du peuple, peut n'avoir pas l'approbation des Savans, c'est-à dire des Connoisseurs en fait d'Eloquence ; & il décide que non. Sa raison est qu'il ne peut avoir celle du peuple, qu'en remplissant les devoirs de sa profession, qui sont de plaire, d'instruire, de toucher. Ce qui étant une fois supposé, que pourroient dire les Connoisseurs ?

De clar. Orat. à n. 183. ad n. 201.

Le Brutus de Ciceron.

C'est à quoi on peut rapporter le sort de la fameuse Tragédie de Corneille :

M. D. spr. Sat. à son Esprit.

En vain contre le Cid un Ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimene a des yeux de Rodrigue ;
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le Public révolté s'obstine à l'admirer.

Ce n'est pas que les Connoisseurs n'ayent de grands avantages. Ils voyent le bon & le mauvais ; le peuple ne fait que le sentir. Ils peuvent dire la raison pourquoi une chose est bonne ou mauvaise ; le peuple ne le pourra pas. Il y a plus. Le peuple prendra pour un parfait Orateur un Orateur mediocre, tant qu'il n'entendra rien de meilleur, & entre plusieurs bons Orateurs, il ne pourra décider quel est le plus parfait ; les Connoisseurs le décideront, & rendront raison de leur décision. Ils distingueront aussi un Orateur mediocre, sans avoir besoin d'en entendre un plus habile. Enfin ils ont cet avantage, que quand même ils seroient sourds, ou autrement hors d'état d'entendre un homme, ils jugeront à l'air & à la maniere dont

on l'écoute, s'il eſt, ou s'il n'eſt pas Orateur. Mais avec tous ces avantages, l'Orateur qui plaît au peuple, ne ſauroit déplaire aux Connoiſſeurs. En ſorte qu'il y a cette difference entre une diſſertation ſemblable à celle que je rapporte, & un diſcours oratoire, que dans celle-là il faut chercher le goût des *Savans*, & dans celui-ci le goût du peuple. On peut aſſûrer que c'eſt la raiſon pour laquelle, ſelon Ciceron, (4) on ne voyoit point d'Orateurs ni parmi les Stoïciens, ni parmi les Epicuriens. Quelque polis que fuſſent leurs diſcours, ils n'étoient point populaires. Ce qui fait voir que quand Ciceron recommande l'étude de la Philoſophie, il faut ſavoir de laquelle. Et il ne ſert de rien de dire, *N'eſt-ce pas la Morale & la Dialectique qu'il recommande?* Il y a Morale & Morale, comme il y a Logique & Logique. L'une eſt d'uſage, & à la portée du ſens commun; l'autre veut

Le Brutus de Ciceron.

(4) Ea Philoſophia quæ ſuſcepit patrocinium voluptatis, etſi cui vera videatur, procul abeſt tamen ab eo viro, quem quærimus... ſed eſt in Stoïcis, quod ab hoc quem inſtruimus, Oratore valde abhorreat. *L. 3. de Orat. n. 64. 65.*

Le Brutus de Ciceron. raffiner, & n'eſt que de ſpéculation. Il eſt aiſé de décider laquelle des deux eſt convenable à l'Orateur.

De clar. Orat. ad finem. Enfin je remarque deux comparaiſons toutes remplies d'excellentes choſes pour un homme qui ſouhaite devenir Orateur. L'une eſt entre l'éloquence de Craſſus & l'éloquence d'Antoine; l'autre entre la conduite de Ciceron & celle d'Hortenſius dans l'exercice de l'Art oratoire; conduite trés-differente, qui fit tomber le dernier, & éleva le premier à ce haut point de gloire où il parvint. Cette quatriéme obſervation ſemble ſortir des bornes que je me ſuis preſcrites; mais on verra que j'ai eu de bonnes raiſons pour paſſer ici par-deſſus.

L'éloquence d'Antoine étoit plus propre pour le Barreau que pour la Tribune aux harangues, & c'étoit un effet de ſa préciſion. Au reſte, il n'échappoit rien à cet Orateur de ce qui pouvoit ſe dire ſur un ſujet; il n'y avoit point de General d'armée qui ſût mieux placer ſes troupes, qu'Antoine ſavoit placer chaque choſe ou chaque terme dans un diſcours. Tout y étoit en ſon lieu, & où il pouvoit faire plus d'effet. Etoit-il queſtion d'apprendre ce

qu'il avoit écrit, il n'y eut jamais une memoire plus heureuſe ; & il le débitoit de telle ſorte, qu'il n'y paroiſſoit point de préparation. Il étoit pourtant toujours ſi bien préparé, que trés-ſouvent ſes Juges ne le furent pas aſſez à être ſur leurs gardes. Son ſtyle n'étoit ni bien correct, ni bien élegant, & néanmoins il choiſiſſoit ſes mots avec ſoin : mais il viſoit moins à donner de la grace à ſon diſcours, qu'à lui donner de l'énergie. Comme il donnoit du tour à ſes paroles, il en donnoit auſſi à ſes penſées, & c'étoient des figures d'une trés-grande beauté. Il avoit l'action excellente. Son geſte exprimoit, non pas chaque mot, mais ſa penſée. Sa contenance & tous ſes mouvemens y répondoient. Il avoit une voix ferme, ſur un certain ton dominant, un peu rauque ; mais ce qui étoit un défaut en ſoi-même, il l'avoit ſû tourner à bien. Cela rendoit ſa prononciation plus pathétique, plus propre à toucher, plus perſuaſive. Enfin on vit en lui ce qu'on avoit dit de Démoſthéne, que l'action fait tout dans l'Orateur ; que rien ne pénétre tant l'eſprit, rien ne tourne plus puiſſamment la volonté,

Le Brutus de Ciceron.

Le Brutus de Ciceron.

rien ne fait mieux paroître l'Orateur, tel qu'il veut paroître lui-même.

A l'égard de Crassus, les uns l'égaloient à Antoine, les autres le lui préferoient. Néanmoins dans cette difference de sentimens, tout le monde convenoit qu'ayant l'un ou l'autre pour Avocat, on n'avoit que faire de chercher mieux. Ciceron fait sentir qu'encore qu'il estimât beaucoup Antoine, il avoit pourtant de la prédilection pour Crassus. Ce qui est certain, c'est qu'il ne trouvoit rien de plus parfait parmi les Orateurs de sa connoissance. Crassus avoit de la force, il avoit de l'agrément & de la noblesse. Il étoit exact sans contrainte, correct sans scrupule, clair dans ses raisonnemens, fécond en preuves, riche en images. Il est vrai qu'Antoine s'entendoit mieux à établir les faits; mais Crassus étoit beaucoup plus abondant dans les questions, merveilleux dans ses idées, rangé dans ses pensées, grand dans l'amplification. Il se préparoit avec soin; on l'attendoit avec empressement; on l'écoutoit avec attention. Dés l'Exorde il répondoit à l'estime qu'on faisoit de lui. Il étoit assez tranquille dans son geste; son ton de voix

Le Brutus de Ciceron.

étoit ordinairement plein de douceur, agréable & ſerieux en même tems. Quelque-fois auſſi il étoit fort véhément, plein d'une juſte indignation. Enfin, comme il avoit le talent d'être orné, auſſi-bien que d'être concis, il étoit auſſi propre pour le peuple que pour les Juges; & néanmoins il auroit été plus parfait, s'il n'avoit eu l'ambition de paroître univerſel. Mais comme Scévola, au lieu de ſe borner à la profeſſion de Juriſconſulte, avoit grande paſſion pour la plaidoirie, afin d'égaler Craſſus; cet Orateur de ſon côté, au lieu de ſe borner à l'Eloquence, voulut faire le Juriſconſulte, pour ne point ceder à Scévola; ce qui les empêcha l'un & l'autre d'exceller chacun dans ſa profeſſion. Il faut (5) donc que chacun ſe mêle de ce qu'il ſait. Diſons en paſſant que Cotta (6) vouloit imiter Antoine; mais qu'il n'en avoit point la force; comme Sulpicius vouloit imiter Craſſus, quoiqu'il n'en eût pas les

(5) Quam quiſque norit artem in hac ſe exerceat.

(6) Craſſum Sulpicius volebat imitari, Cotta malebat Antonium; ſed ab hoc vis aberat Antonii; Craſſi ab illo lepos. *De clar. Orat. n.* 203.

Le Brutus de Cicéron. agrémens. C'est une leçon, ainsi que l'exemple de Lélius, qui nous apprend à nous connoître.

Ibid. n. 306. &c. Dans la seconde comparaison, laquelle est entre Ciceron & Hortensius ; le premier se représente lui-même dés sa premiere jeunesse comme brûlant du desir de devenir Orateur, & assidu à entendre ceux qui excelloient dans la profession. Il écrivoit, il lisoit, il méditoit tous les jours quelque chose d'utile à son dessein. Il s'attachoit à Scévola pour le Droit, à Philon d'Athénes pour la Philosophie, à Milon de Rhodes pour la connoissance & l'usage de l'Art oratoire, à Diodore de Sicile pour la Dialectique ; de telle sorte qu'en étudiant la Rhétorique, il cultivoit toutes les belles connoissances qui pouvoient y avoir rapport, & il composoit en grec ou en latin, selon les Maîtres à qui il avoit à faire, pour profiter de leurs lumieres.

S'étant ainsi préparé long-tems, il parut au Barreau, non pour s'instruire, mais tout instruit. Il y plaida pour Roscius d'Amerie, & la maniere dont il s'en acquitta, fit juger qu'il n'y avoit point de grandes causes qu'il ne fût

en état de plaider. Cependant comme il étoit de complexion foible, ses amis & les Medecins vouloient qu'il quittât la profession, & il parut résolu de mourir plûtôt que de renoncer à la gloire de l'Eloquence. Néanmoins pour changer de style & de manieres, il partit pour l'Asie. Il s'arrêta six mois à Athénes, s'appliquant avec une nouvelle ardeur à la Philosophie sous le Philosophe Antiochus; mais s'exerçant en même tems à l'Eloquence avec un Maître nommé Démétrius Syrus. Ensuite il parcourut toute l'Asie, & y vit tout ce qu'il y avoit de grands Orateurs, Menippe entre autres, qui étoit dans le goût des Attiques. De-là il vint à Rhodes, & acheva de s'y perfectionner par les avis de Molon. Enfin au bout de deux ans il revint à Rome, tout autre de corps & d'esprit qu'il n'en étoit parti. Il y fut élû Questeur, & envoyé en Sicile, où il ne cessa de travailler; de maniere qu'à son retour, ce qu'il avoit de talens parut en sa force dans la cause des Siciliens contre Verrés.

Le Brutus de Ciceron.

Hortensius étoit alors en possession du Barreau, & il y domina jusqu'au tems qu'il fut fait Consul. Parvenu à

Le Brutus de Ciceron.

ce haut point d'honneur, il ne voyoit personne parmi ceux qui avoient passé par cette charge, en état de se comparer à lui pour l'Eloquence; & il ne s'imaginoit point qu'aucun de ceux qui étoient plus jeunes, fût capable de l'égaler. Ainsi voulant se reposer & joüir de ce qu'il avoit amassé, il se négligea si fort, qu'au bout de trois ans, les habiles s'apperçûrent qu'il étoit tombé, & dans la suite le peuple même s'en aperçut. Ce qui montre que l'Eloquence ne s'acquiert & ne se soûtient que par l'étude & le travail. Enfin quand Ciceron fut élû Consul, on avoit perdu l'idée d'Hortensius. Le bruit que fit ce nouvel Orateur le réveilla, & il revint sur les rangs, pour ne pas se laisser enlever le prix de l'Eloquence par un homme d'ailleurs aussi avancé que lui dans les Charges.

Ciceron de son côté ne s'étoit jamais relâché. Il n'oublioit, il ne négligeoit absolument rien de tout ce qui pouvoit être utile à son dessein. Sur-tout il composoit avec soin; il plaidoit avec assiduité, s'attirant l'admiration par le caractere de ses discours, lequel n'avoit rien de commun. Tout ce qu'il faisoit sembloit nouveau,

parce que personne ne faisoit de même. De tous ceux qui parloient alors en public, aucun ne paroissoit avoir étudié ni les belles Lettres, qui sont la vraye source de l'Eloquence ; ni la Philosophie, qui est la mere, pour ainsi dire, de tout bien ; ni le Droit civil & public, qui néanmoins est si necessaire ; ni l'Histoire, qui nous enrichit des exemples de l'antiquité. Aucun n'avoit cette force de raisonnement qui fait la base de l'Eloquence ; aucun n'avoit ces adresses qui embarrassent un adversaire, & le démontent ; aucun n'avoit le talent d'égayer & de divertir les Juges, ou de ramener les faits aux questions, ni de faire des digressions à propos, ni enfin d'exciter des mouvemens qui fussent convenables à la cause.

Le Brutus de Ciceron.

Ciceron n'en dit pas davantage ; il ne dit point qu'il eût ce que les autres n'avoient pas, parce qu'il ne veut pas parler de lui-même ; mais on l'entend, & l'on conçoit facilement qu'il avoit lû tous les Orateurs Grecs & Latins ; l'on voit même par ses écrits, qu'il avoit toutes les rares qualitez qui manquoient aux autres. Il ne faut donc pas s'étonner si sa réputation alloit tou-

Le Brutus de Ciceron.

jours en augmentant. Au lieu qu'outre la négligence d'Hortensius, une autre chose contribua encore à le faire moins estimer. C'est que le style qu'il avoit cultivé dans ses premieres années, ne convenoit point à un âge plus avancé, & il le conserva toujours. Il ne s'en défit jamais ; c'étoit le style Asiatique. On en distingue de deux sortes ; l'un est fleuri dans les pensées, l'autre est plus vif dans l'expression ; & ils marquent tous deux plus d'esprit que de solidité. On l'admiroit dans la jeunesse d'Hortensius. Dans sa vieillesse on s'en mocquoit. Que dis-je ? on s'indignoit même qu'un homme de son âge, un Consulaire, donnât dans ces puerilitez. Ajoûtez que sa négligence étoit cause que sa diction n'étoit plus si travaillée. Tout cela le fit tomber, pour servir d'exemple à ceux qui veulent se soûtenir, & pour leur apprendre ce qu'ils doivent faire.

Ce détail m'a paru important, soit parce que la conduite de ces grands Hommes peut servir à regler la nôtre ; soit parce qu'il étoit à propos que l'on connût un peu & les principaux Interlocuteurs des Dialogues dont j'ai

ci-devant parlé, & le Prince des Orateurs qui a composé ces beaux ouvrages, aussi-bien que celui-ci, & trois ou quatre autres dont je vais parler.

L'ORATEUR DE CICERON.

L'Orateur de Ciceron.

L'ORATEUR de Ciceron est ainsi nommé par excellence, parce que c'est l'idée de l'Orateur parfait, lequel, selon Ciceron même (1), n'est peut-être qu'un Orateur en idée : car ce n'est pas d'aprés quelque Orateur particulier qu'il se forme l'idée qu'il en donne : mais c'est d'aprés cette idée qu'il voudroit former un Orateur. De la même maniere que les ouvrages dans tous les Arts (2), sont d'aprés l'idée qu'en a l'ouvrier, qui conçoit toujours, s'il est habile, un degré de perfection où rien ne manque, où l'on

(1) Non enim quæro Orator quis fuerit, sed quid sit illud, quo nihil possit esse præstantius. *In Orat n. 7*

(2) Ut in formis & figuris est aliquid perfectum & excellens, cujus ad excogitatam speciem imitando re-

L'Orateur de Ciceron.

ne peut rien ajoûter, que rien de ce qui tombe ſous les ſens n'exprime, ni ne ſauroit parfaitement exprimer, & où pourtant un eſprit ſublime doit toujours tendre.

Dans une méthode ſi relevée, Ciceron marche ſur les traces de Platon (3), qui remontoit toujours aux idées comme aux principes intelligibles, éternels & immuables de toutes choſes. *Ibid.* Sa raiſon eſt, que ce qu'il a d'Eloquence, il le doit aux Philoſophes, & non pas aux Rhétoriciens. Il entend par les Rhétoriciens, les Maîtres qui ne donnent que des préceptes, comme ſi tout en dépendoit; il entend par les Philoſophes, ceux qui ſur des matieres d'uſage, faiſoient faire à leurs diſciples des diſcours polis & étudiez : à quoi il ajoûte deux choſes (4); l'une, que Caton ne ſeroit jamais devenu Orateur parmi les Stoïciens, dont il avoit embraſſé la Secte, ſi aprés avoir cultivé avec eux

feruntur ea quæ ſub oculos cadunt. *Ibid. n.* 9.

(3) Has rerum formas appellat ideas ille non intelligendi ſolum, ſed etiam dicen[illegible]raviſſimus Auctor & Magiſter Plato. *Ibid. n.* 10.

(4) Tuus avunculus [Cato] quemad-

la justesse du raisonnement, il n'avoit appris de la Rhétorique l'art de s'étendre sur les matieres, & de les orner : l'autre est, (5) qu'encore qu'il faille à l'Orateur une Philosophie d'usage, où l'on joigne la beauté du discours à la beauté de la matiere, il y a pourtant un degré de perfection que cette Philosophie même ne lui donne pas, & qu'on ne peut prendre que dans l'étude & l'exercice de l'Art oratoire. C'est ainsi que Ciceron s'explique dans son livre des Orateurs illustres, qui est le Brutus que nous venons de voir. Revenons à l'idée qu'il veut donner de l'Orateur.

L'Orateur de Ciceron.

C'est sur une pareille idée, qu'Antoine (6) avoit dit avant lui, *qu'il n'avoit point vû d'Orateurs*; c'est-à-

modum scis, habet à Stoïcis id quod ab illis petendum fuit. Sed dicere didicit à dicendi Magistris, eorumque more se exercuit. *Cic. de clar. Orat. n.* 119.

(5) Ea ipsa Peripateticorum Academicorumque consuetudo, cum suavitate dicendi & copia, talis est, ut nec perficere Oratorem possit ipsa per se se, nec sine eâ Orator esse perfectus. *Cic. de clar. Orat. n.* 120.

(6) Disertos se vidisse multos, eloquentem adhuc neminem. *L. 1. de Orat. n. 94. & in Orat. n.* 18.

L'Orateur de Ciceron.

dire, que sa délicatesse ou sa grande pénétration trouvoit dans tous les Orateurs quelque chose de défectueux (7), au lieu que son idée ne pouvoit rien souffrir que d'accompli. En effet, qu'on admire tant qu'on voudra ceux qui possedent un plus grand nombre des parties qui entrent dans l'Eloquence, il n'y a d'Orateur parfait que celui qui les a toutes. Afin qu'on ne s'y trompe pas, Ciceron veut les expliquer ; & il le fait non-seulement avec beaucoup de soin, mais avec beaucoup de succés.

Veut-on savoir ce qu'il jugeoit lui-même de son ouvrage ? Il écrit dans une de ses lettres, qu'il a mis dans ce livre tout ce qu'il avoit d'esprit ou de jugement, tout ce qu'il savoit sur » l'Eloquence. (8) Je suis ravi, dit-il » à son ami, que vous l'approuviez » si fort. S'il est tel que vous dites, » je dois avoir quelque merite. S'il ne » l'est pas, je consens qu'on ne fasse

(7) Insidebat videlicet in ejus mente species eloquentiæ, quam cernebat animo, reipsâ non videbat. *Ibid.*

(8) Oratorem meum tantopere à te probari, vehementer gaudeo. Mihi quidem sic persuadeo, me, quidquid habuerim judi-

pas

pas plus de cas de mon goût, qu'on « n'en fera de mon ouvrage. Je sou- « haite que votre fils prenne plaisir à « le lire; tout jeune qu'il est, cette « lecture ne lui sera pas inutile. «

L'Orateur de Ciceron.

Une autre de ses lettres (9) nous apprend l'extrême tendresse qu'il avoit pour cet Ecrit. Il témoigne à son ami qu'il souhaite passionnément que cet ouvrage soit de son goût; mais quand même cela ne seroit pas, comme il le craint, parce que son ami & lui ne convenoient pas tout à fait de principes, il le prie de lui donner du moins son suffrage par faveur.

Si nous nous en tenons aux termes du Pere Rapin, ce Traité de Ciceron

Préf. de ses Réfl. sur l'Eloq. p. 7. 8.

cii de dicendo, in illum librum contulisse, qui si talis, qualem tibi videri scribis, ego quoque aliquid sum; sin aliter, non recuso, quin quantum de illo libro, tantumdem de judicii mei fama detrahatur. Leptam nostrum cupio delectari jam talibus scriptis. &c. *Cic. Epist. l. 6. Epist. ad Leptam.*

(9) Scripsi de optimo genere dicendi: in quo sæpè suspicatus sum, te à judicio nostro, sic scilicet ut doctum hominem à non indocto paululum diffidere. Huic tu libro maximè velim ex animo: si minus, gratiæ causâ suffragêre. *Epist. l. 12. Ep. 17. ad Cornific.*

L'Orateur de Ciceron. n'eſt qu'*une Diſſertation ſur la maniere la plus excellente de parler, dans le grand nombre d'Orateurs qui ſe ſont ſignalez en tous les ſiécles ; & quel eſt le genre d'Eloquence le plus parfait*. Ce Pere a voulu exprimer les termes dont Ciceron ſe ſert deux fois pour déſigner ſon ouvrage ; quoiqu'il diſe ailleurs * formellement qu'il l'a intitulé *l'Orateur*. Mais il n'y a dans cet Ecrit aucun dénombrement d'Orateurs, & ce n'eſt point parmi les particuliers qu'il cherche la parfaite Eloquence, c'eſt en general en elle-même & dans ſon idée.

C'eſt le Pere Rapin qui parle ainſi.

De optimo genere dicendi Ep. fam. l. 12. *Ep.* 17. *& Ep. ad Attic. l.* 15. *Ep.* 20.

* *Epiſt. fam. l.* 16. *Epiſt.* 20. *ad Treb.*

L'entrepriſe (10) étoit difficile, dans la varieté dont l'Eloquence eſt ſuſceptible, & parmi tant de differens goûts qui partagent les hommes. Mais Brutus l'en avoit prié ; Brutus ſon ami intime, qu'il avoit aimé dés ſon enfance, dont il eſtimoit également l'eſprit & le cœur, & qui par l'un & par l'autre étoit infiniment eſtimable. On peut voir, dés l'entrée du livre, l'éloge magnifique qu'il en fait. Pour ce qui eſt du ſuccés de l'entrepriſe, l'hom-

Cic. in Orat. ad Brut. initio.

Ibid. n. 33.

(10) Rem difficilem [Dii immortales]... Nam naturæ variæ & voluntates, &c. *In Orat. n.* 52. 53. &c.

me du monde, à mon avis, qui a le mieux travaillé sur cet ouvrage, & qui l'a le mieux entendu, puisqu'il l'entend comme s'il l'avoit fait, nous assûre (11) qu'en ce genre il n'y a rien de plus achevé. C'est, dit-il, le chef-« d'œuvre de son Auteur; c'est la Ve-« nus d'Apelle; c'est le Jupiter de Phi-« dias. Si on considere l'expression, « tout y est traité d'une maniere grande, pompeuse, magnifique, ou pour mieux dire, proportionnée à la noblesse & à la grandeur du sujet. Si « on y considere le fond des choses, « l'Auteur, par l'assemblage de tou-« tes les perfections imaginables de « l'Orateur (12), fait un portrait de l'E-« loquence, capable d'abord de nous « saisir d'étonnement, & ensuite de « faire naître dans notre cœur un «

L'Orateur de Ciceron.

(11) Multa reliquit & præclara monumenta vir ingenio & arte divinus; at hoc præcipuè dedit specimen magnæ facultatis, ut Venerem Coam Apelles, Jovem Olympium Phidias. *Strebæus Rhemensis, Comment. in Cic. Orat. Epist. nuncup. ad Gabr. Venatorem p. 5.*

(12) Dignissimas eloquentiæ partes in unam conflavit imaginem, ac speciem omnium pulcherrimam subjecit oculis ... ut spectator observatâ rei magnitudine & dignitate pri-

L'Orateur de Ciceron.

» amour incroyable de la posseder.

En effet, il nous expose (13) l'Eloquence, premierement comme au berceau dans l'Ecole d'Isocrate, & dans le genre d'écrire qui caracterise ce grand Maître, diffus, brillant, & fleuri, plus propre pour les discours d'apparat que pour les discours *d'usage*, & pour la montre que pour *le* combat : & il décide que c'est dans ce goût qu'il faut d'abord former un jeune Orateur, & que c'est la vraye méthode d'élever pour ainsi dire l'Eloquence.

Sortie de cette enfance, il nous la fait voir (14) en sa force ; plus mâ-

mùm animo stuperet, deinde amore accenderetur, & in illud nervos omnes contenderet, quod summum atque perfectum primâ specie judicasset. *Ibid.*

(13) Laudationum, scriptionum, & historiarum, taliumque suasionum, qualem Isocrates fecit Panegyricum, multique alii qui sunt nominati Sophistæ, reliquarumque rerum forma quæ absunt à contentione forensi... est illa quasi nutrix illius Oratoris quem quærimus... & quod educata hujus nutrimentis eloquentia, ipsa se postea colorat & roborat, non alienum fuit de Oratoris quasi incunabulis dicere. *Cic. in Orat. n.* 37. & 42.

(14) Quod diximus proprium Sophi-

le & plus vigoureuſe ; ſoûtenuë de tous les avantages tant de l'invention, que du choix & de l'arrangement. l'Invention lui découvre l'état de la cauſe, les faits qui la font naître, les circonſtances qui la diſtinguent, les moyens qui l'établiſſent, les queſtions & les maximes par leſquelles il en faut juger. Mais il y faut du diſcernement & du choix, parce que l'eſprit eſt extrémement fertile, & qu'il produit(15), comme la terre, auſſi-bien le mauvais que le bon ; outre que les cauſes ont leur fort & leur foible, dont il faut faire valoir l'un & cacher ou diſſimuler l'autre, s'il eſt poſſible. Pour ce qui eſt de l'arrangement, l'Eloquence paroît ſavante à prévenir les eſprits, à s'inſinuer dans les cœurs, à faire connoître le fond d'une affaire, à fortifier ſes preuves, à affoiblir celles de l'Adverſaire, à placer ſi bien ſes moyens, que les

L'Orateur de Ciceron.

ſtarum: pompæ quàm pugnæ aptius : gymnaſiis & paleſtræ dicatum, ſpretum & pulſum foro... nos autem jam in aciem, dimicationemque veniamus. *Ibid. n.* 42.

(15) Ut ſegetes fœcundæ, & uberes, non ſolum fruges, verùm etiam herbas effundunt inimiciſſimas frugibus. *Ibid. n.* 48.

L'Orateur de Ciceron.

plus foibles ſoient ſoûtenus par les plus forts ; enfin à tout réduire ſous un point de vûë le plus capable d'enlever. Au reſte, ce n'eſt pas là qu'eſt la grande difficulté de l'Orateur ; elle eſt *dans la maniere* (16), laquelle comprend deux choſes, *l'Action*, & *le Style.*

L'Action eſt l'Eloquence du corps, ſi puiſſante, même quand elle eſt ſeule, & ſans laquelle l'Eloquence la plus parfaite n'eſt plus rien. Elle comprend toutes les inflexions de la voix, qui doivent exprimer les paſſions ; elle comprend le geſte, ſes convenances, ſes proportions ; elle comprend la répréſentation & la contenance de l'Orateur, les mouvemens de tout ſon corps, ſur-tout l'air de ſon viſage, & le mouvement de ſes yeux, où l'on doit lire les mouvemens du cœur, ſans parler de la Memoire, (17) qui ne convient aux Orateurs, que comme elle convient à tous les Arts.

Ibid. n. 56. 57. &c.

(16) Quomodo autem dicatur, poſitum eſt in duobus, in agendo, & in eloquendo. Eſt enim actio quaſi corporis quædam eloquentia. *Ibid. n.* 55.

(17) De memoria nihil eſt dicendum, quæ communis eſt multarum artium. *Ibid. n.* 54.

L'Orateur de Ciceron.

En tout cela néanmoins il y a encore plus de genie que d'art ; & ce n'est pas encore là qu'est proprement le caractere de l'Orateur ; c'est dans le discours (18) & dans le style qu'il consiste. Le style, (19) selon Ciceron, distingue l'Orateur des Philosophes, qui sans toucher le cœur, ne songent qu'à convaincre l'esprit ; le style distingue l'Orateur des Sophistes, qui ne s'étudient qu'à plaire ; le style le distingue des Historiens, qui ne veulent que donner la connoissance des faits ; enfin le style le distingue des Poëtes, quelque éloquens qu'ils soient d'ailleurs ; parce qu'ils le sont d'une maniere qui ne convient pas aux affaires de la vie. Au lieu que le parfait Orateur est (20) celui qui dans ces affaires, & particuliérement au Barreau, est en état d'établir une verité

(18) Excellere Oratorem oratione, cœtera in eo latêre, indicat nomen ipsum. Non enim inventor, aut compositor, aut actor, complexus est omnia ; sed & Græcè ab eloquendo ῥήτωρ, & Latinè eloquens dictus est. *Ibid n.* 61.

(19) Sejunctus igitur Orator à Philosophorum eloquentiâ, à Sophistarum, ab Historicorum, à Poëtarum. *Ibid. num.* 68.

(20) Qui in Foro causisque civilibus ita

L'Orateur de Ciceron. par la preuve, de plaire par des ornemens pleins de dignité, & d'emporter le consentement de la volonté par la force des mouvemens ; & c'est à remplir cette idée ou ces devoirs, que lui sert la varieté du style, l'une des choses sur quoi Ciceron insiste le plus.

Ibid. n. 69. Il en distingue trois : le Sublime pour les grands sujets, le Simple pour les petits, & le Mediocre pour ceux qui tiennent le milieu. On voit, dit-il, beaucoup de gens qui excellent dans l'un des trois en particulier, & il n'en faut pas davantage pour s'acquérir une grande réputation, sur-tout si on sait polir son discours par un juste arrangement des termes qui le composent. Mais il faut quelque chose de plus pour l'Orateur dont il s'agit. En un mot, il est necessaire qu'il excelle dans tous les trois ensemble, puisque c'est-là ce que l'on conçoit de plus parfait, & que non-seulement la chose est possible, mais qu'on en trouve des exemples, sinon parmi les *Ibid. n. 23. 133. &c.* Latins, du moins parmi les Grecs, quand ce ne seroit que Démosthéne.

dicet, ut probet, ut delectet, ut flectat. | *Ibid. n. 69.*

De ſorte qu'il eſt ridicule * de ſe diviſer ſur cela de ſentiment, & de ſe vanter, chacun ſelon ſon goût, l'un d'aimer le Grand, l'autre le Simple, l'autre ce qui eſt poli avec art, l'autre ce qui paroît négligé, l'autre la force, l'autre la douceur; un habile homme qui ſe forme, comme Démoſthéne, ſur l'Eloquence en elle-même, raſſemble en ſoi toutes ces parties, autant qu'il le peut, & en compoſe un Orateur qui ſoit dans *le goût des Attiques*.

L'Orateur de Ciceron.

* *Ibid. n.* 36.

Ciceron s'arrête quelque tems ſur ce goût, pour expliquer en quoi il conſiſte, & réfuter quelques perſonnes peu éclairées qui le bornoient au ſtyle ſimple de Lyſias, ou au ſtyle grave & un peu rude de Thucydide (21), ou à cette douceur qui fait le caractere de Xenophon. Il montre que le ſtyle des deux derniers ne convient point à l'Orateur, & que ſi on ſe borne au premier, il faudra exclure du nombre des Attiques non-ſeulement Periclés, mais Démoſthéne, qui étoit pourtant ſi fort dans ce goût, qu'Athéne mê-

Ibid. n. 76. *&c.*

(21) Thucydidès præfractior, nec ſatis, ut ita dicam, rotundus. *Cic. in Orat. ad Brut. n.*

L'Orateur de Ciceron. me n'y étoit pas davantage (22). Il parle ainsi, tant parce que parmi les Grecs Européens, les Athéniens ſeuls cultivoient l'Eloquence (23), que parce que le ſtyle Attique, ainſi appellé à cauſe d'eux & de leur païs, étoit ce qu'il y avoit de plus exquis, de plus châtié, de plus poli, & de *plus* naturel. C'eſt un ſtyle ſans enflure, ſans baſſeſſe, ſans affectation, ſans ſuperfluité, ſans mauvaiſe délicateſſe, ſans aucuns vains ornemens. C'eſt un degré de perfection qui ne ſe trouvoit ni parmi les *Aſiatiques*, ni parmi les *Rhodiens*, mais parmi les Athéniens ſeuls, qui quelque-fois n'étoient pas

Ibid. n. 27. même contens de Démoſthéne, le plus grand de leurs Orateurs, & remarquoient en lui un mot, ou un geſte, qui nétoit pas dans cette extrême exactitude. Tant ils avoient le goût plus fin que les autres hommes ! Car ce qui leur plaiſoit, plaiſoit auſſi aux autres ; & ce qui plaiſoit aux autres, ne leur plaiſoit pas toujours.

(22) Quo ne Athenas quidem ipſas magis credo fuiſſe atticas. *Cic. in Orat. n.* 23.

(23) Hoc autem ſtudium non erat commune Græciæ, ſed proprium Athenaium. *Ibid. in Orat.*

L'Orateur parfait a donc, ſelon Ciceron, tous ces ſtyles à commandement : le ſtyle ſimple (24) pour inſtruire, le ſtyle orné pour plaire, & le ſublime pour toucher. Ces trois parties en ſuppoſent une quatriéme, qui eſt *une ſageſſe & une prudence infinie*, pour connoître les bienſéances & les garder. L'Orateur de Ciceron.

Comme il eſt néceſſaire pour cela de diſtinguer les tems, les ſujets, & les perſonnes, il faut auſſi connoître la nature & la proprieté de chaque ſtyle. Le ſimple a pour ſon partage la clarté du diſcours, la proprieté des termes, l'exactitude de la phraſe, l'élegance, la retenue, l'air négligé & la douceur. Le ſtyle orné a plus de charmes & plus d'agrémens ; l'étude, l'art & le travail y paroiſſent davantage ; les images & autres beautez ſemblables y ſont plus fréquentes. Le ſtyle ſublime ſe fait connoître par ſa richeſſe, ſon abondance, ſa force, ſes mouvemens, par l'élevation des penſées, & par la magnificence des expreſſions. *Ibid. n. 76. &c.*

(24) Subtile in probando, modicum in delectando, vehemens in flectendo. *Ibid. n.* 70.

L'Orateur de Ciceron,

Il y a cette difference entre ces trois ſtyles, qu'avec l'un des deux premiers, on peut être fort goûté, & avec le troiſiéme, s'il eſt ſeul, (25) on ne peut jamais être eſtimé. On paſſe pour ſage avec le ſtyle ſimple; on paſſe pour agréable avec le ſtyle mediocre; mais avec le ſtyle ſublime, ſi on l'employe toujours, on paſſe pour n'avoir pas le ſens commun, & ceux qui vous entendent, s'imaginent ou que vous avez perdu l'eſprit, ou que les fumées du vin vous le troublent.

Il ne ſuffit pas même pour être un Orateur parfait, de ſavoir employer tantôt l'un, & tantôt l'autre, ſoit dans des diſcours differens, ſoit dans les diverſes parties du même diſcours: il y a ſur cela quelque choſe encore de plus fin; & il faut que dans la même partie, un homme ſache adoucir la force de l'un par les agrémens de l'autre, & corriger la douceur de ce-

(25) At vero hic noſter gravis, acer, ardens, ſi huic generi ſtudet uni, nec ſuam copiam cum illis duobus generibus temperavit, maximè eſt contemnendus... ſummiſſus ille ſapiens; medius ſuavis; hic copioſiſſimus vix ſanus videri ſolet... quaſi furere inter ſanos, vel inter ſobrios bacchari vinolentus videtur. *Ibid. n. 99.*

lui-ci par ce que celui-là a de plus mâle ou de plus fort. Par rapport à toute cette doctrine, il est à propos d'entendre ce que Ciceron dit de lui-même (26). Loin, dit il, d'être content de moi sur cet article, je ne « le suis pas quelque-fois de Démosthéne. Tant mon esprit & mes oreilles sont difficiles à contenter ! Et « néanmoins il étoit plus aisé à Démosthéne (27) d'atteindre à la perfection, parce qu'il arriva dans un « tems où elle étoit déja connuë à « Athénes, au lieu qu'elle étoit inconnuë à Rome lorsque j'y parus. «

L'Orateur de Ciceron.

L. 1. de Orat. n. 211.

Aprés avoir insisté sur la varieté du style, ce grand Maître parcourt en peu de mots d'autres parties, ou né-

(26) In quo tantum abest, ut nostra miremur; ut usque eò difficiles simus & morosi, ut nobis non satisfaciat ipse Demosthenes: qui quanquam unus eminet inter omnes in omni genere dicendi, tamen non semper implet aures meas, ita sunt avidæ & capaces. *Cic. in Orat. n.* 104.

(27) Ille [Demosthenes] magnus. Nã & successit ipse magnis, & maximos Oratores habuit æquales. Nos... in ea urbe, in quâ... auditus eloquens nemo erat... Jejunas igitur hujus... orationis aures civitatis accepimus. *Ibid. n.* 105. 106.

L'Orateur de Ciceron.

Ibid. n. 117. 118. 1119. &c.

cessaires, ou utiles à l'Orateur. Il met de ce nombre la Logique, le Droit civil, & le Droit public; il y met l'Histoire, la Morale, la Physique même, pour s'en servir comme Periclés avoit fait; & nous verrons sur les Partitions oratoires en quoi consiste l'usage que l'Orateur peut, ou doit faire de cette science. Ciceron ajoûte ensuite toutes les regles qu'on donne touchant les diverses parties dont un discours est composé. Il ajoûte la maniere de traiter les faits, & celle de traiter les questions ou les maximes generales. Il y comprend l'Art d'exprimer les mœurs, celui d'émouvoir & de toucher, l'usage de l'amplification, les figures de mots ou de pensées, en un mot, tous les ornemens du discours. Ce n'est pas, comme il le dit lui-même, (28) qu'il ait dessein en cette occasion, d'expliquer tous ces préceptes comme les Maîtres les expliquent lorsqu'ils veulent instruire; son dessein est seulement de

(28) Illud tamen, quod jam ante diximus, meminerimus, nihil nos præcipiendi causâ esse dicturos: atque ita potius acturos, ut existimatores videamur loqui, non ut magistri. *Ibid.* n. 112.

faire admirer les talens d'un homme capable de les pratiquer, c'est-à-dire du parfait Orateur, lequel doit joindre encore à tout ce que nous venons de toucher, l'arrangement des mots & l'harmonie des paroles; & c'est par où Ciceron finit cet admirable Traité.

L'Orateur de Ciceron.

Junius a donc raison de nous conseiller de lire ce livre aprés les Dialogues de l'Orateur, parce qu'on les y retrouve tous en abregé. Ce qu'il est aisé de verifier par la lecture de ces deux ouvrages, ou par le peu que j'ai rapporté de l'un & de l'autre. L'estime que ce Critique faisoit de l'Orateur, paroît encore par l'analyse qu'il en a faite, peu differente de l'idée que je viens aussi d'en donner. Nous avons vû le jugement avantageux que Strébée de Rheims en a porté. Saint Augustin en faisoit tant de cas, qu'il en a tiré toutes les regles qu'un Prédicateur, selon lui, doit garder dans l'explication qu'il fait au peuple, soit de la Morale, soit des Mysteres de l'Evangile. Il ne veut pas à la verité qu'un homme capable de prêcher, s'amuse *aux préceptes de Rhétorique*; entendant par ce terme, les regles les plus faciles de l'Art qu'on

Method. Eloq. comp. c. 4.

Ibid.

S. Aug. l. 4. de Doct. Christ.

Ibid.

L'Orateur de Ciceron.

montre à la jeuneſſe, & que le genie ou l'uſage ſuppléent aiſément; mais ces grands préceptes, ſur la diverſité des ſtyles, ſur ce qui les diſtingue, & ſur l'uſage qu'il en faut faire, ſaint Auguſtin veut que le Prédicateur les ſache; & il aſſûre que celui qui les met en uſage, fait infiniment plus de fruit (29).

J'ai remarqué ce que Ciceron lui-même penſoit de ſon Orateur; j'ai remarqué la tendreſſe qu'il avoit pour cet ouvrage; j'ai remarqué les éloges qu'il y donne à Brutus; j'ai remarqué enfin que ce fut à la priere de cet ami qu'il le compoſa. Brutus étoit un homme d'eſprit; il étoit Orateur; il aimoit les livres; il en faiſoit. Qui auroit pû s'imaginer que dans toutes ces circonſtances, un homme avec tant de belles qualitez, n'auroit pas donné ſon ſuffrage au chef-d'œuvre dont eſt queſtion? Cependant, ce qui eſt la choſe du monde la plus affligeante pour un Auteur comme Ciceron, Brutus inſenſible à l'amitié, aux loüanges, à tout ce que nous trouvons de beau & de ſolide dans cet ouvrage, Brutus, dis-je, ne l'approuva pas; &

(29) Plus proderit. *Ibid.*

quoi-qu'en toute autre chose il convînt assez avec l'Auteur, en matiere de bien dire, il ne fut point de son goût. Ce qu'il y a de particulier, il ne s'en cacha point ; il l'écrivit à Ciceron même, & ce qui paroît avoir fait plus de peine à cet Orateur, il l'écrivit encore à Atticus leur ami commun ; car l'Auteur se seroit peut-être consolé de ce que ses idées ne plaisoient pas à Brutus, si Brutus avoit dissimulé sa pensée, & fait semblant de les approuver. C'est ainsi du moins que Ciceron vouloit, comme je l'ai dit, que Cornificius en usât, s'il n'étoit pas de son goût sur cet article. C'est lui-même qui nous apprend toutes ces particularitez touchant Brutus, dans une lettre à leur ami commun.

L'Orateur de Ciceron.

Vous voulez, dit-il, que je vous « envoye une Harangue toute faite « pour Brutus [*touchant le meurtre de* « *César*] afin qu'il n'ait plus qu'à la « prononcer [*dans le Capitole*]. Ap- « prenez, mon cher Atticus, appre- « nez de moi une grande verité que « l'experience m'a fait connoître. Il n'y « eut jamais ni Poëte, ni Orateur, « qui ne se crût en état de faire beau- « coup mieux qu'un autre. Ce sont les «

Epist. ad Attic. l. 14. Ep. 21.

L'Orateur de Ciceron.

» moins habiles qui sont dans cette » opinion. Que croyez-vous que pen» se Brutus, qui a tant de genie & » tant de belles connoissances ? Ne l'ai» je pas éprouvé dernierement à l'oc» casion de cet Edit qu'il vouloit pu» blier, & que vous m'aviez prié de » lui dresser ? Il en avoit dressé un de » son côté ; j'étois plus content du » mien, & lui du sien. Bien plus, for» cé en quelque façon par ses instan» ces réïterées, je lui ai envoyé mon » Traité de la parfaite Eloquence ; & » il ne s'est pas contenté de m'écrire » à moi, il vous a écrit aussi à vous » qu'il n'étoit pas de mon goût sur » cet article. Souffrez, je vous prie, » mon cher Atticus, que chacun com» pose pour soi. Un mauvais Poëte a » dit, (30) que chacun trouve sa fem» me la plus belle de toutes ; cela » n'est pas si vrai que ce que j'ai dit » des Orateurs.

Quel étoit donc le goût de Brutus ? Il ne vouloit que de la précision & de la justesse dans un discours ; il ne vouloit que de la simplicité & de l'é-

(30) Suam cuique sponsam, mihi meam. Non scitè. Hoc enim Attilius Poëta durissimus. *Cic. ibid.*

legance ; les grands mouvemens, la magnificence, les brillans ne lui plaisoient pas. *Je ne vous en dis pas davantage*, lui dit Ciceron dans une lettre, *& j'ai dessein de devenir concis à votre exemple, & de prendre sur cela vos leçons.* C'est en effet dans ce caractere que Brutus composa lui-même sa Harangue touchant le meurtre de César ; il la prononça telle qu'il l'avoit composée, & l'envoya à Ciceron pour la voir & la corriger avant qu'elle devint publique, mais à condition qu'il n'y changeroit pas grand chose. Monsieur Bayle, dans son Dictionnaire, dit qu'elle plut beaucoup à Ciceron, encore qu'ils n'eussent pas le même goût pour l'Eloquence. Il y a quelque chose à redire dans ce rapport de Monsieur Bayle. Il est vrai que Ciceron ne changea rien dans la Harangue dont est question, parce qu'il la trouvoit parfaite dans le caractere qui plaisoit à Brutus ; mais il déclare que ce caractere en cette occasion ne lui plaisoit pas, à cause que le sujet auroit demandé plus d'abondance, plus de mouvement, & plus de force (31).

L'Orateur de Ciceron.

Ep. ad Brut. l. 11. Ep. 15.

Diction. de M. Bayle art. de Brutus.

(31) Ego, si illam causam habuissem,

L'Orateur de Ciceron.

De Clar. Orat. n. 179.

Je conviens que dans le livre touchant les Orateurs illustres, Ciceron fait dire à Brutus que le défaut des mouvemens est dans un Orateur un trés-grand défaut. Mais je crois que Ciceron exprime moins en cela le veritable caractere de son ami, que celui qu'il auroit dû avoir, selon lui. Il le représente plus au vrai dans ce même livre, à la fin d'une Dissertation qu'il y fait encore, toujours sur les mêmes principes, touchant le goût des Attiques. Brutus n'y répond rien. Il témoigne seulement qu'elle lui a fait plaisir. Ce qui ne signifie point qu'il se rende au sentiment de Ciceron; & nous voyons qu'il ne s'y rendit pas même aprés ce livre-ci, fait comme l'autre, & aprés l'autre, pour tâcher, je crois, de le convaincre. Aussi Brutus n'étoit-il pas homme à se rendre; & César (32) disoit de lui, qu'*il étoit important que ce jeune homme prît en tout le bon parti, parce qu'il ne se désistoit jamais de ce-*

Ibid. n. 291.

scripsissem ardentiùs. *Epist. ad Att. l. 15. Epist. 1.*

(32) De Bruto solitus dicere Cæsar; *magni refert quid hic velit, sed quidquid vult, valdè vult. Cic. Epist. ad Att. l. 14. Epist. 1.*

lui qu'il avoit pris. La question est, s'il l'avoit pris sur cet article contre Ciceron ? Bien des choses me persuadent qu'il ne l'avoit pas pris ; l'idée que nous prenons de l'Orateur en le lisant, la satisfaction que la raison y trouve, les éloges qu'on a donnez à ce Traité, les principes de saint Augustin sur la Prédication, qui ne sont autres que ceux de Ciceron dans cet ouvrage. Ajoûtons que si Brutus trouvoit l'Eloquence de son ami destituée de nerfs, son ami lui rendoit le change, trouvant son style négligé & mal lié (33). Mais ce qui est encore plus fort, César si capable d'en juger, ayant vû l'éloge de Caton, que Brutus avoit composé, ne trouva pas cette piece trop bien écrite, & commença à croire qu'il étoit lui-même plus éloquent qu'il ne pensoit (34) ; au lieu qu'il a toujours regardé Ciceron comme le pere de l'Eloquence latine, &

L'Orateur de Ciceron.

(33) Ciceronem malè audivisse à Bruto, ut ipsius verbis utar, tamquam fractum atque elumbem; Ciceroni visum Brutum otiosum atque disjunctum. *Aper. in Dialog. de Causis corrupt. Eloquent. apud Tacit. p. m.* 162.

(33) Bruti Catone lecto, se sibi visum disertum. *Cic. Epist. ad Att. l.* 12. *Epist.* 46.

L'Orateur de Ciceron.

à toujours désespéré de pouvoir le surpasser. Et ce qui acheve de prouver que le goût de Brutus n'étoit pas sûr, c'est qu'ayant fait choix d'un style grave (35), c'est-à-dire ennemi particulierement des ornemens de diction, il ne laissoit pas de ranger ses mots avec soin, mais avec si peu d'*intelligence*, que ses discours étoient pleins de vers (36), sans qu'il s'en apperçût.

Je ne sai si je dois joindre le jugement que fait de Brutus, dans Tacite, ou dans Quintilien, un des Personnages du Dialogue sur les Orateurs. Il dit (37), que la Philosophie avoit fait tort à l'Eloquence de Brutus; que ses ouvrages, de l'aveu même de ses admirateurs, ne répondoient pas à sa réputation; que ses Harangues étoient froides & pesantes, en-

(34) Gravitatem Bruti, *Quintil. l.* 12. *c.* 10. *p. m.* 580.

(36) Versus hi ferè excidunt, quos Brutus ipse componendi studio sæpissimè facit. *Quintil. l.* 9. *c.* 4. *p. m.* 448.

(35) Brutum philosophiæ suæ relinquamus; nam in orationibus minorem esse famâ suâ, etiam admiratores ejus fatentur. &c. *Dialog. de Orat. apud Tacit. p.* 163. *apud Quint. p.* 520. *ad fin. secund. Declamat.*

fin qu'elles n'étoient bonnes que pour ceux qui admiroient ses Poësies, aussi mauvaises que celles de Ciceron, quoique plus heureuses en ce que peu de gens en avoient eu connoissance. Tel est le jugement de cet Interlocuteur. Mais, outre qu'il en dit autant de César, & qu'il ne juge pas bien favorablement de Ciceron, il ne me paroît ni assez net dans ses idées, ni assez sûr dans ses principes, ni enfin assez juste dans ses raisonnemens. C'est pourquoi je ne veux point trop déferer à ses pensées. Une curiosité seroit de voir si on ne pourroit pas encore convaincre Brutus d'erreur, par ce qui nous reste de ses écrits, sur-tout par la seizième de ses lettres; mais cela nous meneroit trop loin, & il faut achever ce qui regarde l'Orateur; je l'ai laissé à l'endroit où l'Auteur va parler de ce qui étoit un écueil pour Brutus, c'est-à-dire, de l'harmonie des paroles.

L'Orateur de Ciceron.

Lib. singul. Epist. ad Brut. Epist. 16.

Avant que d'entrer en matiere, afin qu'on ne lui fasse pas un reproche de la peine qu'il s'est donnée d'écrire tant de choses sur la Rhétorique, il fait voir qu'il n'est pas plus indigne d'un grand Homme d'expliquer dans un li-

In Orat. an. 140. ad 148.

L'Orateur de Ciceron.

vre les regles de l'Art, que de les mettre en pratique dans des Harangues; qu'à la verité, ce que l'on dit touchant l'harmonie, ne paroît consister, quand on l'explique, qu'en des minuties & en des puerilitez; mais que c'est, quand on l'a mis en œuvre, ce qui produit dans le discours des effets trés-merveilleux. On a beau dire que c'est à quoi les premiers Orateurs ne pensoient pas, & que ce qu'ils ont écrit ne laisse pas d'avoir sa force: car s'ils n'y ont pas pensé, dit Ciceron, c'est qu'ils n'en avoient pas connoissance; s'ils l'avoient connu, ils ne l'auroient pas négligé; & si ce qu'ils ont dit nous plaît, c'est, que sans connoître l'harmonie, ils l'ont souvent rencontrée par hazard, ou bien leurs pensées & leurs expressions qui nous plaisent sans harmonie, plairoient encore plus si elles avoient cet avantage. Ce qui est certain, est qu'Aristote si déclaré contre le style d'Isocrate, loin de condamner cet Art de polir la diction, en a lui-même donné des regles. Je ne rapporterai point celles que Ciceron en donne. Elles reviennent à celles que j'ai touchées en parlant des Rhéteurs Grecs.

Ibid. n. 147.

Ibid. n. 168. 169. *&c.*

Je

Je me contente de dire que ce grand Maître ne laisse rien à desirer sur cet article. L'Orateur de Ciceron.

C'est donc à lui, autant qu'à tout autre, que convient ce qu'a dit l'Abbé Cassagnes dans sa Préface sur les ouvrages de Balzac. *Les Anciens*, dit-il, *traitent fort exactement de cette partie de l'Elocution* [qui regarde l'harmonie ;] *ils descendent jusqu'au dernier détail ; ils comptent les pieds & les syllabes ; ils enseignent quelles mesures sont les plus propres pour le commencement, pour le milieu, & pour la conclusion de la periode ; enfin ils font l'anatomie du style avec autant de soin, que les Medecins font celle du corps humain.* A dire vrai, on trouve tout cela dans Ciceron. La question seroit de savoir si on peut en faire usage lorsqu'on écrit en François, & il y a quelque distinction à faire : car de croire qu'on le puisse sans réserve, comme l'a crû l'Abbé Cassagnes, ce n'est pas peu se tromper. *Encore*, dit-il, *que toutes ces sources soient publiques, ceux qui écrivoient en notre Langue avant Balzac, n'en savoient pas mieux profiter. Ils n'avoient qu'un style dereglé, ou pour mieux dire, ils n'avoient point de style.* C'est

Préf. sur les œuvr. de Balzac p. 6.

Ibid.

comme ſi on diſoit, qu'*encore que nous euſſions les regles des vers latins ou des vers grecs, nos Poëtes n'avoient pas eu l'eſprit de s'en ſervir.* Ce ſeroit ſe mocquer que de parler de la ſorte, parce que la ſtructure du vers, dans ces deux Langues, dépend d'un certain nombre de pieds compoſez de longues & de breves, ce que nous n'avons pas dans la nôtre. Il en eſt de même de tout ce que l'Auteur de la Préface obſerve que les Anciens ont dit des meſures de la Proſe : ce ſont de veritables pieds, ſemblables à ceux qui entrent dans les vers ; & par conſéquent comment voudroit-on que nos Auteurs en euſſent profité ?

Qu'y a-t-il donc à faire ? Pour parler juſte, il faut obſerver que les meſures par longues & par breves n'ont pas lieu dans le françois ; mais qu'outre ces meſures, il y a dans le grec & dans le latin d'autres choſes qui contribuent pareillement à l'harmonie. Il y a *le tour de la phraſe*, qu'on peut appeller *la circonduction*, à prendre ce terme dans un ſens fort general ; il y a *des phraſes qui par elles-mêmes reſſemblent fort à des vers, quoique ce n'en ſoient pas*, comme l'Abbé Caſſagnes

le reconnoît plusieurs pages aprés. Il y a quelque-fois du *rapport* entre certaines phrases ; soit à cause de leur *opposition*, soit à cause de leur *égalité*, soit à cause de leur *inégalité* même, & du *mélange* que l'on fait des plus longues avec les plus courtes. Ce sont les seules choses qui peuvent faire le nombre & l'harmonie dans le françois, & néanmoins c'est ce que l'Auteur de la Préface n'explique en aucun endroit ; & quelque éloge qu'il fasse de cet ornement du discours, quelques loüanges qu'il donne à Balzac pour avoir montré le premier à s'en servir, il ne dit jamais distinctement ce qu'il faut faire pour y parvenir ; il n'en donne que des idées vagues & confuses. On ne peut pas dire la même chose de Ciceron : car comme ces dernieres sources de l'harmonie ont lieu dans toutes les Langues, il s'est attaché à les expliquer parfaitement, par rapport à la sienne.

L'Orateur de Ciceron.

Ibid. p. 30.

C'est le jugement qu'en a porté l'habile Homme qui a commenté cet ouvrage, lequel est infiniment estimable, selon lui, quand ce ne seroit que par cette consideration, que bien des gens parlent des styles sans s'y entendre,

Strebæus Rhemens. Comm. in Orator. Cic. Ep. nuncup.

L'Orateur de Ciceron.

ſans pouvoir en donner aucun à leurs ouvrages, & même ſans être en état d'en reconnoître aucun dans les diſcours des autres. C'eſt ſur cette matiere, dit-il, que l'Orateur Romain va plus loin que tous ceux qui l'ont précedé, aucun des Grecs, ni aucun des Latins ne l'ayant traitée *plus au long*, ni mieux développée ; à peine trouve-t-on même quelqu'un, ſoit avant, ſoit aprés lui, qui en ait parlé, au lieu qu'on voit beaucoup de Maîtres qui ont traité des autres parties de l'Orateur.

Ce qui releve encore le merite de tout l'ouvrage, c'eſt que generalement parlant, il y a plus d'élevation que dans les trois livres de l'Orateur ; & cela devoit être ainſi. L'idée de la parfaite Eloquence étoit un objet qui demandoit plus de ſublime. Outre que ce n'eſt point ici un Dialogue, ni un Livre de préceptes, mais c'eſt une expreſſion preſque continuelle d'admiration, à la vûë des grands talens de l'Orateur ; c'eſt une peinture de ces talens ; c'en eſt un éloge magnifique, quoiqu'il ſoit aiſé de voir que tous les traits qui entrent dans cette peinture, ſont autant de grandes leçons,

aussi bien que de puissantes exhortations qui nous animent à faire tous nos efforts pour acquérir ces grandes qualitez.

L'Orateur de Ciceron.

Mais si cet ouvrage est beau, (38) il est aussi trés-difficile, & il n'est guéres possible de le bien entendre, lors même qu'on a de l'esprit, à moins qu'on n'ait en même tems un bon guide, ou beaucoup d'usage. Il y a des traits d'histoires; il y a des mots obscurs; il y a des préceptes qui le sont aussi; les exemples qu'on y joint quelque-fois, ne sont pas clairs. L'Auteur n'y sort jamais de son dessein. Il faut le suivre. Enfin il y a des endroits à rétablir, & il mérite qu'on se donne, pour l'éclaircir, toutes les peines nécessaires. Le Commentateur dont j'ai parlé, ne s'y est point épargné. On peut profiter de son travail, qui

(38) Quod esset hoc opus tum præclarum, tum perutile, & inprimis dignum cui daret operam juventus, nec id multi etiam ingenio & diligentia præditi, sine duce aut usu longo possent animo consequi, porrexi manum, viam nescientibus ostendi...... Commemoro historias omnes, expono omnia verba difficiliora, &c. *Strebæus Rhem. Ep. nuncup. ad calcem.*

est immense & trés-digne d'un habile homme.

DU GENRE D'ORATEUR LE PLUS PARFAIT.

Du genre d'Orateur le plus parfait

De optimo genere Oratorum.

JE crois ne pouvoir mieux placer qu'aprés *l'Orateur*, le peu que j'ai à dire sur un autre ouvrage de Ciceron, qui est trés-court, & qui a pour titre, *du Genre d'Orateur le plus parfait*; puisque l'Auteur n'y a d'autre dessein, & n'y établit d'autre doctrine que celle que nous venons de voir dans l'Orateur, savoir, que les trois styles sont nécessaires à la parfaite Eloquence.

Ce qui donna occasion à cet ouvrage, est l'estime qu'on faisoit du style Attique; estime qu'on portoit jusqu'à dire qu'il n'y avoit plus d'Orateur de ce caractere. Cela étoit d'autant plus injurieux au siécle de Ciceron, que quelques personnes ignorantes, ou de mauvais goût, ou même de petit es-

prit, bornoient ce caractere au ſtyle ſimple de Lyſias. En ſorte que dans cette ſuppoſition, il eût été fort honteux de ne pouvoir y atteindre, puiſque c'eſt le ſtyle qui paroît le plus facile & le plus commun. Mais comme aſſez ſouvent la ſimplicité du ſtyle ne ſeroit tout au plus que ſupportable dans une grande cauſe, & qu'un grand ſujet ſera toujours tout autre, étant traité d'un ſtyle ſublime; c'eſt pour cela qu'au jugement de Ciceron, il eſt auſſi aiſé de montrer que le ſtyle Attique, s'il ne conſiſte que dans le ſimple, n'eſt pas le ſtyle le plus parfait, qu'il eſt aiſé de faire voir que le Merveilleux eſt au deſſus du Commun.

Du genre d'Orateur le plus parfait.

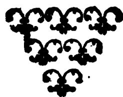
Il ſoûtient donc que le ſtyle Attique eſt en effet le plus parfait, mais qu'il renferme les trois caracteres, & que l'Orateur les employe ſelon l'exigence des ſujets; ce qui ſe voit par les Orateurs d'Athénes, qui ſont la regle de ce ſtyle, & ſur-tout par Démoſthéne, qui y avoit excellé. C'étoit pour en convaincre ceux qui penſoient autrement que lui, qu'il traduiſit les celebres Plaidoyers d'Eſchine contre Démoſthéne, & de Démoſthéne contte Eſchine; & l'ouvrage

Du genre d'Orateur le plus parfait.

touchant le genre d'Orateur le plus parfait, n'étoit qu'une Préface à cette Traduction qui s'est perduë.

Elcq. compar. Method. c. 4.

Dans ce que je viens de dire, on voit la raison du Jugement que Junius a porté de cet ouvrage de Ciceron. Il dit qu'il merite d'être lû; que par l'exemple de Démosthéne & d'*Eschine*, l'Auteur y montre ce que c'est que le goût Attique, c'est-à dire le bon goût, & qui sont les Orateurs dont il faut faire cas; que ce ne sont pas ceux qui n'ont qu'un style tout à fait sec, maigre, & décharné, ni ceux au contraire qui donnent dans l'enflure; mais ceux qui ont de la netteté pour instruire, de l'esprit & de l'agrément pour plaire, & de la force pour émouvoir; à quoi ils font servir la varieté du style, qu'ils savent accommoder à la grandeur ou à la petitesse du sujet.



Les Topiques de Ciceron.

LES TOPIQUES DE CICERON.

LEs Topiques de Ciceron ſont encore un ouvrage aſſez court. Il ne contient que la méthode de trouver les argumens par le moyen de certains termes qui les caractériſent, & qu'on appelle *Lieux de Rhétorique* (1) ou *Lieux de Logique*. C'eſt un Art dont l'invention ou la perfection eſt dûë à Ariſtote. Ce Philoſophe en parle fort dans ſa Rhétorique. Il en a fait un livre d'ailleurs qui fait partie de ſa Logique, & c'eſt ce livre que Ciceron a voulu rendre intelligible à un Juriſconſulte de ſes amis, nommé Trébatius, qui n'avoit pû y rien comprendre de lui-même, ni tirer ſur cela aucunes lumières d'un Rhéteur qu'il avoit conſulté. De quoi Ciceron s'étonne fort, & encore plus de ce que les Philoſophes mêmes n'étudioient pas mieux Ariſtote.

Au reſte, il n'y a rien de particulier dans cet ouvrage de Ciceron, ſi-

(1) τόπος, lieu : d'où vient le nom de *Topiques*.

Les Topiques de Ciceron.

non que pour faire plus de plaisir à son ami, il n'y donne que des exemples tirez du Droit. Mais une chose remarquable, pour montrer le genie, la mémoire & la facilité de Ciceron, c'est qu'il n'avoit point le livre du Philosophe Grec, lorsqu'il entreprit de l'expliquer. Il étoit en voyage; *il étoit sur mer*, comme il nous l'apprend lui-même dans ce livre. Il rappella dans sa mémoire l'ouvrage d'Aristote; il l'expliqua & envoya à son ami ce qu'il avoit fait. Il falloit le bien savoir, & l'avoir bien present dans l'esprit. On est revenu de l'estime qu'on faisoit de cet Art. Peut-être qu'Aristote ne l'estimoit, que parce qu'il en étoit l'Auteur; peut-être que Ciceron ne l'estimoit non plus, que parce qu'il l'avoit appris, & qu'il voyoit que tout le monde en parloit avec éloge. Ce qu'il y a de certain, c'est que Ciceron dit (2) que cet Art n'est utile qu'à ceux qui ont déja quelque usage de l'Eloquence. Or il est

Ad Trebat. Topic. n. 5.

(2) Sed hi loci ei demum oratori prodesse possunt, qui est versatus in rebus, vel usu, quem ætas denique affert: vel auditione & cogitatione, quæ studio & diligentia præcurrit ætatem. Nam si.....

constant que quand on a déja quelque usage de l'Éloquence, on n'a plus besoin des Topiques; & il est aisé de voir, par les exemples mêmes que rapporte Ciceron, que la connoissance des matieres, l'usage, & l'attention sur son sujet, sont le grand Art de trouver les argumens.

Les Topiques de Ciceron.

Boëce néanmoins n'a pas cru perdre son tems en faisant un long Commentaire sur cet ouvrage, quoiqu'il sût qu'un Rhéteur nommé Marcus Victorinus en avoit déja fait un divisé en quatre livres. Il est vrai que ce Victorinus n'avoit pas poussé ses explications jusqu'au bout, au lieu que Boëce a voulu tout expliquer.

Jusques-là, je n'ai parlé des Topiques de Ciceron que selon les idées communes que tout le monde en a. Mais le Pere Menestrier en a d'autres. Il est arrivé aux Topiques de Ciceron, selon ce Pere, le même sort qu'à Aphthone. On les fait lire, dit-« il, aux jeunes Ecoliers, comme l'i- «

Biblioth. cur.

erit idem in consuetudine civitatis, in exemplis, in moribus, civium suorum hospes, non multum ei loci proderunt illi, ex quibus argumenta promuntur. *Cic. de Orat. l. 2. n. 131.*

Les Topiques de Ciceron.

» dée des lieux de Rhétorique, au lieu » que ce ſont les lieux Dialectiques, » pour raiſonner & prouver philoſo» phiquement, & non pas pour perſua» der ſelon les adreſſes de l'Eloquen» ce, qui ſont deux choſes bien dif» ferentes, ainſi qu'Ariſtote l'a fait » voir en ſa Rhétorique, où il ne fait » nulle mention des Topiques, mais » touche en Maître les lieux propres » de chaque genre de diſcours pour » la perſuaſion. Il veut que ce qu'on » loüe ſoit grand, excellent, ſingu» lier; que ce que l'on conſeille de » faire ſoit honnête, utile, agréable » & avantageux; que ce que l'on » veut juſtifier ſoit conforme aux loix, » à la raiſon, au bon ſens, à l'équi» té, aux uſages & aux coutumes re» çûës & approuvées, comme pour » blâmer ou pour accuſer, il faut » prendre les chefs oppoſez.

Je ne ſai de bonne foi, ni à quoi penſoit ce Pere, ni quelles étoient ſes vûës, loſqu'il a écrit ces choſes. Rien ne l'obligeoit à donner ſon jugement ſur cet ouvrage de Ciceron, ni ſur celui d'Aphthone, & il va le donner tant ſur l'un que ſur l'autre, pour n'en pas dire preſque un ſeul mot qui mar-

que quelque justesse. Je ne sai pas si quelqu'un s'avise de faire lire les Topiques à des Rhétoriciens : supposons que cela soit, y a-t-il une si grande difference entre des Logiciens & des Rhétoriciens, pour trouver mauvais qu'on mette entre les mains de ces derniers ce qui seroit fait pour les autres ; & peut-on dire que *ce fût-là dégrader un ouvrage?* Car c'est la pensée du Pere Menestrier, comme on le peut voir sur Aphthone ? *Ce sont*, dit-il, *des lieux Dialectiques, & non pas de Rhétorique.* Il faut donc que ce Pere ait ignoré que la Rhétorique & la Dialectique tirent toutes deux leurs argumens des mêmes lieux! *Ce sont deux choses bien differentes*, ajoute-t-il, *ainsi qu'Aristote l'a fait voir en sa Rhétorique, où il ne fait nulle mention des Topiques.* Mais c'est Aristote lui-même qui nous dit dans sa Rhétorique, que *les raisonnemens de ces deux Arts se prennent des mêmes lieux, & que quiconque sait tirer de ces sources les syllogismes Dialectiques, en sait aussi tirer les enthymêmes qui conviennent aux Orateurs.* Cependant, continue ce Pere, *ce Philosophe ne fait nulle mention des Topiques, & il touche en Mai-*

Les Topiques de Ciceron.

Ci-devant p. 189. 194.



L. 1. *c.* 2. *p.* 23. *edit. de Libert.*

Ibid. c. 1. *p.* 6.

Les Topiques de Ciceron.

L. 2. c. 12. 13. &c.

tre les lieux propres... Il eſt vrai qu'il traite en Maître les lieux propres dans ſon premier livre ; mais outre que ce que je viens de rapporter eſt tiré de ce livre, & montre viſiblement qu'*il y fait mention des Topiques*, dans le ſecond livre il traite *des lieux qui ſont communs aux trois genres*, qui ſont les lieux Dialectiques, & qui ſervent *à prouver quelque choſe ou à la réfuter.* Et Ciceron lui-même, qui commence ſes Topiques par l'explication de *ces lieux communs aux trois genres*, & finit par l'explication *des lieux propres*, ne parle des uns & des autres que *pour l'Orateur*, & pour agiter les queſtions *de fait* ou *de droit* qui ſe rencontrent dans les matieres oratoires. Ce qui prouve invinciblement que le Pere Meneſtrier n'eſt point au fait ſur ces matieres. Mais enfin, dit encore ce Pere, *il y a bien de la difference entre prouver philoſophiquement, & perſuader ſelon les adreſſes de l'Eloquence !* ſans doute : & cela vient de ce que l'Orateur répand ces adreſſes dans ſes raiſonnemens, au lieu que le Dialecticien ne ſe met pas en peine de les répandre dans les ſiens. Sa raiſon eſt, qu'il lui ſuffit *de convaincre l'eſprit*, au

Les Topiques de Ciceron.

lieu que l'autre *veut emporter le consentement* de la volonté. Ainsi un Dialecticien se contentera de dire qu'*il y a plus d'apparence que celui-là a tué Sextus Roscius, qui s'est trouvé sollicité au crime par un plus grand nombre de raisons pressantes. Tel est*, dira-t-il, *non pas le fils du mort, mais son parent Roscius Capiton. Les raisons qui l'ont sollicité sont l'indigence, l'avarice, la hardiesse, & l'inimitié.* C'est-là prouver philosophiquement ce que Ciceron prouve ainsi en Orateur. Que direz-vous, si je vous montre encore « que vous étiez dans l'indigence ? « que vous vouliez vous enrichir ? que « vous êtes un homme à tout entre- « prendre ? que vous étiez l'ennemi « du mort ? Faudra-t-il encore hésiter « sur ce qui vous a porté au crime ? « Eh ! que pouvez-vous nier de tout « ce que je viens de dire ? Votre in- « digence étoit telle que vous ne pou- « viez la cacher, &c. Voila les mê- « mes argumens tirez des mêmes sources. Ils ne font qu'éclairer, lorsque le Dialecticien les employe à sa maniere ; au lieu qu'ils remuent le cœur, & qu'ils y laissent de fortes impressions, lorsque l'Orateur les employe.

Les Topiques de Ciceron.

Rhétor. du Prince p. 164.

S'il faut encore quelque garant de la verité que j'ai exposée, on peut entendre sur cela Monsieur de la Mothe le Vayer. *Les Dialecticiens*, dit-il, *& les Orateurs tirent les uns & les autres leurs argumens des mêmes lieux, nommez Topiques dans toutes les deux professions. Les Topiques d'Aristote ne sont pas plus propres à la Philosophie, que les Topiques de Ciceron sont de l'Art oratoire.* Ces paroles disent nettement qu'Aristote a fait effectivement ses Topiques par rapport à sa Philosophie, & que néanmoins c'est un ouvrage qui convient aussi aux Orateurs : comme les Topiques de Ciceron, qui sont pour l'usage des Orateurs, sont aussi d'usage aux Philosophes. Le même Auteur dit encore que les lieux de la Logique ou de la Dialectique sont au nombre de sept, compris dans un vers latin (3), qu'il rend par celui-ci :

Qui? quoi? par quel moyen? où?
quand? pourquoi? comment;

& que tous les lieux de Rhétorique, avec ce qu'on peut y ajoûter, sont renfermez dans ces sept de la Dialectique.

(3) Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur quomodo, quando.

On voit l'idée de la Dialectique : elle s'occupe du vrai-semblable : mais elle se prend aussi pour la Logique proprement dite, qui tend au vrai. C'est dans ce sens que Platon l'a prise. Si on en demande la raison, Monsieur l'Abbé Fleury croit que c'est à cause que la Logique, dont on trouve les préceptes & l'usage dans ce Philosophe, est *l'Art des conversations*. C'est un avantage que Crassus, dans Ciceron, attribuë à l'Eloquence. L'un n'empêche pas l'autre. S'il faut des charmes dans les conversations, il y faut aussi du raisonnement, sur-tout dans les conversations savantes, où des gens habiles veulent suivre une verité. L'Auteur respectable dont je parle, ajoûte ce qui lui paroît distinguer la Dialectique & la Rhetorique, tant au sens de Platon que d'Aristote. Il dit que la premiere est l'Art des discours familiers, au lieu que l'autre est l'Art des Harangues.

Les Topiques de Ciceron.

Discours sur Plat. dans ses Traité du choix des études pag. 305.

L. 1. de Orat. n. 32.

Avant que d'avoir lû Platon, dit « ce docte & vertueux Abbé, je n'a- « vois jamais bien compris pourquoi « la Logique s'appelloit Dialectique ; « mais j'y ai vû que c'étoit l'Art de « chercher la verité par la conversa- «

Ibid.

Les Topiques de Ciceron.

Il parle à M. de Lam. de Bav.

» tion & par le discours familier, » different de l'Art des Harangues & » des discours publics, où l'on ne tra» vaille pas seulement à convaincre » l'esprit, mais encore à émouvoir ou » appaiser les passions. Vous le pou» vez voir, Monsieur, continue-t-il, » dans le commencement du *Gorgias*, » où Porus ayant répondu par de » grandes phrases à une petite que» stion que Cheriphon lui avoit fai» te, Socrate dit que Porus lui paroît » plus exercé dans la Rhétorique que » dans la Dialectique, c'est-à-dire en » françois, qu'il est plus accoûtumé » à haranguer, qu'à parler en conver» sation. On voit donc par cette op» position, la difference du Rhéteur » ou Harangueur, & du Dialecticien; » & on entend aisément ce que veu» lent dire ces premieres paroles de » la Rhétorique d'Aristote, que la » Rhétorique est l'Art qui répond à » la Dialectique dans le même gen» re, & touchant les mêmes sujets.

Mais qu'il me soit permis de le dire, puisqu'il s'agit de mettre le Lecteur en état de se déterminer : Il s'en faut bien que la réponse de Porus donne une idée de la vraye Rhétorique;

c'eſt une idée de la fauſſe, une idée de celle que Platon ſe figuroit pour la combattre & la tourner en ridicule. D'un autre côté, Ariſtote ne paroît pas prendre la Dialectique dans le ſens de Platon, pour *l'Art de chercher la verité*. Une preuve, c'eſt qu'il l'oppoſe à la Philoſophie, *qui donne*, dit-il, *la connoiſſance des matieres ſur leſquelles la Dialectique ne peut donner que des eſſais* (4). Afin qu'on ne s'y trompe pas, il s'explique plus clairement. Il établit que *cet Art ne cherche que le vrai-ſemblable par des preuves plauſibles*, & cela *ſur toutes ſortes de ſujets*; au lieu que *les ſciences ſe bornent à un objet, & vont au vrai par des preuves infaillibles*. Voilà ce que Platon ne dit point de la Dialectique dont il parle, parce qu'il entend par ce terme *une ſcience univerſelle proprement dite*. Auſſi ſe mocque-t-il des Rhéteurs qui ſe contentent du vrai-ſemblable, comme l'enſeigne Ariſtote. Mais voilà le rapport que ce dernier trouve entre les deux Arts dont eſt queſtion; c'eſt que l'un s'oc-

Les Topiques de Ciceron.

(4) ἔστι δὲ ἡ διαλεκτικὴ πειραστικὴ, περὶ ὧν ἡ φιλοσοφία γνωστική. *Ariſt.* 3. τῶν μετὰ τὰ φυσ.

Les Topiques de Ciceron.

cupe de tout ce qui peut se prouver pour convaincre l'esprit, ou plûtôt pour tâcher de le convaincre, & l'autre de tout ce qui peut se persuader, pour interesser la volonté, sans se renfermer ni l'un ni l'autre dans les bornes d'un seul objet, ou dans des preuves infaillibles. Il paroît donç que Platon & Aristote ne conviennent pas dans leurs idées sur cet article; & qu'encore qu'on fasse usage de la Dialectique dans les conversations, comme on fait usage de la Rhétorique dans les Harangues, néanmoins ce n'est point là le rapport qu'Aristote a voulu mettre entre ces deux Arts au commencement de sa Rhétorique.

Peut-être ce que je viens de dire auroit-il mieux trouvé sa place dans le chapitre qui regarde Platon, ou dans celui qui regarde Aristote: mais outre qu'ils étoient déja assez longs, ce sont des idées qui ont rapport à la Dialectique, & par consequent elles ont pû avoir place parmi celles qui regardent les Topiques.



Les Partitions oratoires.

LES PARTITIONS ORATOIRES.

POUR les Partitions oratoires, je crois pouvoir dire que c'est une trés-bonne Rhétorique, donnée par divisions & soûdivisions des matieres, [ce qui est la raison du titre,] d'un style également clair, succint & élegant, trés-proportionné à la portée de ceux qui commencent ; de telle sorte qu'on peut s'en servir utilement en y rapportant des exemples, au lieu que Ciceron n'a pas jugé à propos d'y en mettre.

Rien n'est moins juste que ce que le Pere Rapin dit tout ensemble des Topiques, des Partitions, des deux Livres de l'Invention, & des quatre Livres à Herennius. Ce ne sont, « dit-il, que des Traitez particuliers, « & propres à arranger des lieux com- « muns, qui ne laissent pas d'avoir « leur usage & leur beauté. Cette idée « ne convient point à deux Rhétoriques completes, telles que sont les Livres

Préf. de ses Réfl. sur l'Eloq. p. 10.

Les Partitions oratoires.

à Herennius, & les Partitions ; elle ne convient pas même aux deux Livres de l'Invention, qui sont un ouvrage imparfait ; ni même aux Topiques, qui ne parlent que de lieux de Rhétorique, puisque l'Auteur n'y donne point l'Art d'arranger, mais seulement de trouver les argumens.

Sturmius Comment. in Partit. orator.

Sturmius est d'avis qu'on lise dans les Classes les Partitions oratoires, à cause de leur brieveté, propre à empêcher que les jeunes gens ne se rebuttent de la longueur des préceptes, & qui n'empêche pourtant pas que ce Livre ne contienne la doctrine de Ciceron, celle d'Aristote, & generalement tout ce qu'il y a à savoir sur l'Art oratoire. Il ajoûte qu'il préfere cet ouvrage aux autres du même Auteur, qu'il est des plus parfaits, & du nombre de ceux qu'il a composez dans un âge meur & aprés la victoire de César ; ce que néanmoins ce Critique n'ose pas donner pour certain. Quant à la préference qu'il donne à cet ouvrage sur les autres, il y a apparence que ce n'est que par rapport aux jeunes gens, à qui il est plus convenable.

Anonym. To lit. hist Philol. curios. p. 35. & 36.

C'est ainsi que l'Anonyme que je

cite quelque-fois, trouve que les Partitions sont une Rhétorique abregée, mais entiere. C'est ainsi pareillement que Junius ne désapprouve pas qu'on fasse des Rhétoriques nouvelles, pourvû qu'on ne néglige point les Partitions qui sont, selon lui, *un petit livre tout d'or*, où Ciceron a ramassé pour l'instruction de l'Orateur, tout ce qui peut se dire, sans oublier la brieveté, si fort recommandée à ceux qui donnent des préceptes (1). Mais le Pere Soare les trouve trop courtes ; il trouve que les richesses de l'Eloquence y sont trop resserrées & trop entassées ; ce qu'on pourroit dire n'être vrai que parce que Ciceron, comme j'ai dit, ne rapporte point d'exemple. On ne peut nier néanmoins que cela ne soit vrai aussi par rapport aux préceptes, puisque cet Orateur lui-même y avertit son fils, que ce qu'il vient de lui dire n'est propre qu'à lui montrer les sources de l'Art oratoire. Cet avis étoit necessaire, au jugement de Junius, afin qu'on ne s'imaginât pas qu'il n'y avoit qu'à bien savoir ce que ce livre nous enseigne,

Les Partitions oratoires.

Method. éloq. compar. c. 4.

Soar. Rhet. Ep. ad Lect.

Meth. éloq. compar. c. 4.

(1) Quidquid præcipies, esto brevis. | *Horat. Ep. ad Pis. v.* 335.

Les Partitions oratoires.

pour être habile à peu de frais dans un Art si difficile. Il faut, selon Junius, outre les Partitions, lire aussi Aristote, Hermogéne, les Dialogues & le Livre de l'Orateur.

Le même avis me fait encore observer qu'on voit ici le fils de Ciceron déja instruit des préceptes de l'Eloquence, qui interroge son pere. *Il falloit que cet Orateur donnât cette idée de son fils*, à ce que dit Sturmius, parce que c'est une chose difficile que d'interroger à propos & avec grace, & que ce n'est pas le fait d'un ignorant. Ce qui paroît, dit il, par les Dialogues de Platon, où l'on voit un certain Protagore qui interroge Socrate d'une maniere à glacer, au lieu que Socrate l'interroge à son tour avec tant d'esprit, qu'il le met hors d'état de répondre.

Ce Livre ne contient guéres que les préceptes ordinaires : s'il y a quelque chose de particulier, c'est que Ciceron y réduit toutes les passions à quatre, comme les Stoïciens ; & ce sont la *Joye*, la *Douleur*, la *Crainte* & le *Desir* : division beaucoup moins commode dans la matiere présente, que celle d'Aristote, comme je l'ai remarqué

qué en parlant de ce Philosophe.

Au reste, on trouve dans cette Rhéthorique toutes les lumieres necessaires sur le genre judiciaire en general, & en particulier, sur la maniere d'y connoître & d'y établir l'état d'une cause; sur quoi Quintilien est trés-long & trés-obscur. On y trouve aussi ce qu'on peut desirer sur le genre Déliberatif & sur le Démonstratif, dont Ciceron explique trés-bien le vrai caractere, la nature, le style, les ornemens, sans néanmoins rien dire des figures. A peine y a-t-il un petit endroit qui peut y avoir rapport. Les Partitions oratoires. *Partit orat. n. 99. &c.*

Il est vrai que l'Amplification ne paroît pas bien définie dans cet ouvrage (2), & que Ciceron semble n'entendre par ce mot, selon sa définition, que *l'Art de traiter en style plus magnifique une chose déja expliquée en style plus simple*; mais il marque parfaitement bien le lieu où il faut se servir de l'Amplification, & la maniere dont il faut s'en servir. Que si la définition qu'il en donne n'a pas l'é- *Ibid. n. 56. 57. 58. item. 128.*

(2) Est igitur amplificatio gravior quædam affirmatio, quæ, motu animorum, conciliet in dicendo fidem *Partit. orat. n.* 53.

Les Partitions oratoires.

tenduë qu'elle devroit avoir, on peut y suppléer, en prenant bien tout ce que ce grand Maître dit sur cet article.

J'ajoûte à ce que je viens de dire sur les Partitions, qu'on y voit aussi clairement la raison pourquoi Ciceron recommande si fort la *Philosophie* à ceux qui étudient l'Eloquence. C'est la Philosophie Académique dont il parle, laquelle, ainsi qu'il l'assûre, ne différoit que de nom de la Philosophie Péripateticienne; & il dit en termes exprés que dans l'une & dans l'autre, on *s'appliquoit à des exercices de Rhétorique*, c'est-à-dire à des discours oratoires, où l'on traitoit des matieres d'usage trés-éloquemment.

Part. orat. n. 139. 140.

Il s'en explique encore ailleurs d'une maniere qui fait plaisir à entendre. Combien, dit-il, ces Philoso-» phes (3) n'ont-ils pas écrit de livres » touchant le gouvernement des Etats! » combien n'en ont-ils pas composé » touchant les Loix! combien nous » ont-ils laissé de Traitez de Rhéto-

(3) Quàm multa illi [Peripatetici Academicique] de Republica scripserunt! quàm multa de Legibus! quàm multa, non solùm præcepta in artibus, sed etiam exem-

rique ! combien de Harangues & de « Discours qui sont des chefs-d'œuvres d'Eloquence ! Ont-ils entrepris « de parler de quelque matiere épineuse ? on voit qu'avec la justesse & « la précision des Stoïciens, ils y ont « répandu cette clarté & cette élegance « ce de style qui leur sont propres. « Ont-ils voulu écrire sur des sujets « susceptibles d'ornemens ? avec quel « éclat, avec quelle richesse d'expres- « sions n'en ont-ils pas écrit ! Quels « excellens ouvrages n'ont-ils pas fait « sur ce qui regarde la justice, la for- « ce, l'amitié, la conduite de la vie, « le soin de la République, la tem- « perance, la grandeur d'ame ! Quel «

Les Partitions oratoires.

pla in orationibus bene-dicendi reliquerunt ! Primùm ipsa illa, quæ subtiliter disserenda erant, politè aptéque dixerunt, cùm definientes, tum partientes, ut vestri etiam Stoïci. Sed vos squallidiùs : illorum, vides, quàm niteat oratio! Deinde ea quæ requirebant orationem ornatam & gravem, quàm magnificè sunt dicta ab illis ! quàm splendidè ! de justitia, de fortitudine, de amicitia, de ætate degenda, de Philosophia, de capessenda Republ. de temperantia, de magnitudine animi, quod erat hominum, non spinas vellentium, ut Stoïci, nec ossa nudantium ; sed eorum qui grandia ornatè vellent, enucleatè mi-

Les Partitions oratoires.

» ſuc, pour ainſi dire, & quel embonpoint ne trouve-t-on pas dans tous ces Traitez ! Quelle ſublimité, & quelle préciſion en même tems, ſelon les endroits ! Ils ont fait des livres pour conſoler les perſonnes affligées ; ils en ont fait d'autres pour nous animer à de grandes entrepriſes ; ils nous ont donné les préceptes de la Morale ; ils nous ont donné les conſeils de la ſageſſe, écrits d'un ſtyle admirable & magnifique, digne des grands Hommes pour qui ils avoient compoſé ces ouvrages.

C'étoit ſur des ſujets de cette nature qu'Ariſtote (4) entre-autres faiſoit parler ſes diſciples, non pas avec la ſéchereſſe des Philoſophes, mais avec toute la magnificence des Orateurs.

Mais on ne ſera pas fâché, je crois, de voir ici par occaſion juſqu'où alloit quelque-fois l'Eloquence de ces

nora dicere. Itaque quæ ſunt eorum conſolationes ! quæ exhortationes? quæ monita & conſilia ſcripta ad ſummos viros ! *L.* 4. *de fin. n.* 5. 6.

(4) In hac Ariſtoteles adoleſcētes, non ad Philoſophorū morem tenuiter diſſerendi, ſed ad copiam Rhetorum in utramque partem, ut ornatiùs & uberiùs dici poſſit, exercuit. *L.* 2. *de Orat. n.* 46.

Philoſophes, & en même tems quelle idée il faut avoir de ce qu'on dit que *Periclés ſe ſervit trés-utilement de la Phyſique dans l'uſage de l'Art oratoire.*

Les Partitions oratoires.

On peut juger de l'Eloquence de ces Philoſophes, par celle de Carneade; non qu'ils fuſſent tous de la même force, mais parce qu'ils travailloient tous à être de grands Orateurs, & ils réüſſiſſoient chacun ſelon ſon genie. Elle étoit ſi puiſſante, celle de Carneade (5), qu'il ne ſoûtint jamais rien ſans le prouver, & que jamais il n'attaqua rien ſans le détruire. Il emportoit tout comme une riviere rapide, ou il charmoit tellement, que ceux que ſes raiſons n'avoient pû vaincre, ſe laiſſoient amener à ſon ſens par le plaiſir de l'entendre. Ainſi par force ou par adreſſe, il venoit à bout des perſonnes mêmes qui avoient pris contre lui les précautions les plus exactes. Aucun de ſes adverſaires ne pouvoit tenir contre lui. Toutes ſes opinions étoient reçûës; tou-

Numen. apud Euſeb. p. 737.

(5) Rem nullam defendit, quam non probarit; nullam oppugnavit, quam non everterit. *Cic. L. 2. de Orat. n.*

M. Bayle dans ſon Dict. ſur Carn.

Les Partitions oratoires.

tes celles des autres étoient rejettées. Antipatre voulut le combattre, mais il n'osa paroître devant lui. Il se taisoit en sa présence, & il l'attaquoit de loin par quelques livres qu'il composoit. La posterité les a vûs; mais ils n'étoient pas capables de se soûtenir, je ne dis point contre Carneade, puisqu'il n'étoit plus, mais contre son ombre. Tout mort qu'il étoit, sa haute réputation le faisoit encore triompher de son antagoniste, loin de lui ceder lorsqu'il vivoit & qu'il étoit environné de toute sa gloire. Quelle idée Lucile n'en donnoit-il pas! Ce Poëte, au rapport de Lactance, introduisoit Neptune qui discouroit d'une matiere fort obscure, & qui disoit qu'elle ne pourroit pas être expliquée, quand même Carneade ressusciteroit.

Mais ce qui fournit les plus beaux témoignages de son éloquence, c'est son ambassade de Rome. Les Athéniens condamnez à une amende de cinq cens talens, pour avoir pillé la ville d'Orope, le députérent vers le Senat Romain avec deux autres Ambassadeurs. Avant que d'avoir audience, ils firent des Harangues en présence d'un grand nombre de person-

nes, & l'on admira en chacun d'eux un caractere particulier. La force & la rapidité furent celui de Carneade. Plutarque nous apprend que la jeunesse de Rome fut si charmée de ses discours, qu'elle renonçoit aux plaisirs & à tout autre exercice, afin de suivre la passion de philosopher qu'il lui avoit inspirée, & dont elle étoit comme enthousiasmée. A l'égard du Senat, aprés qu'on y eut entendu ces Ambassadeurs, il y fut dit qu'ils étoient moins envoyez pour obtenir quelque chose par la voye de la persuasion, que pour forcer le Senat à faire tout ce qu'ils voudroient. C'étoit ainsi qu'on exprimoit la force de leur éloquence. Aussi Caton ne fut-il point content qu'on les écoutât si long-tems & si souvent. Donnons-leur réponse, disoit-il, & les renvoyons chez eux; ce sont des gens qui persuadent tout ce qu'ils veulent. En effet ils obtinrent que l'amende fût réduite à cent talens; & on raconte que Carneade ayant un jour harangué admirablement pour la justice, harangua le lendemain contre cette vertu avec le même succés. Voilà comme les Académiciens cultivoient l'Eloquence. Il est

Les Partitions oratoires.

Les Partitions oratoires.

facile de concevoir que de pareils Philosophes pouvoient former des Orateurs.

M. Bayle sur Péricl. dans son Dict.

Pour ce qui est de Periclés, & de l'usage qu'il fit de la Physique dans l'Eloquence, Monsieur Bayle qui parle de ce fait & de ce point de doctrine, auroit pû le mieux éclaircir. Il fait, aprés Ciceron, l'éloge de l'é- » loquence de Periclés. Elle plaisoit, » on l'admiroit, on la craignoit. N'ou- » blions pas, ajoûte-t-il, qu'avec une » force de genie peu commune, il » s'est servi trés-heureusement de ses » lumieres philosophiques, pour don- » ner un grand relief à son éloquen- » ce. Les hautes spéculations, & les » profondeurs physiques & métaphy- » siques dont il avoit nourri son es- » prit par les leçons d'Anaxagore, » eussent été un obstacle à plusieurs au- » tres qui auroient voulu acquérir la » gloire de grands Orateurs, mais » pour lui il y trouva un excellent suc, » qui donna à ses Harangues une for- » ce merveilleuse.

Cela dit clairement que *communément la Physique & la Métaphysique sont un obstacle à l'Eloquence.* Tout ce qu'on dit de plus, est pompeux à la

verité, mais fort obscur. Il falloit expliquer comment l'Eloquence *nourrie*, comme dit Monsieur Bayle, *& armée de la connoissance de la nature, avoit plus de force.* Dans le passage que l'on rapporte de Platon, ce Philosophe de qui on tient ce fait, dit que Periclés *transporta de la Physique dans l'Eloquence ce qui pouvoit y être d'usage*; cela est beaucoup plus clair, quoiqu'il y ait encore de l'obscurité.

Les Partitions oratoires.

Dans le Dialogue de Phédre p. 1237.

Ciceron qui a parlé d'aprés Platon, dit que *Periclés instruit de la Physique par Anaxagore, passa facilement, ou fit passer son esprit de ces hautes spéculations, aux affaires du Barreau & au gouvernement de la République.* Cela ne dit pas encore ce que nous cherchons.

Cic. in Orat.

Mais Platon dit que *l'utilité qu'on tire de l'étude de la nature, c'est la grandeur d'ame & la constance, ou la fermeté.* Cela dit quelque chose de plus, si on explique comment on en tire cet avantage, & il n'est pas mal-aisé de le faire : la connoissance *de la nature* comprend celle de *l'Auteur* de la Nature, & rien n'est plus propre à relever l'esprit, que la connoissance de Dieu, soit qu'on le connoisse par la

Dans son Phédre.

Les Partitions oratoires.

Religion, comme les Chrétiens, ou ſeulement par la contemplation de ſes ouvrages, comme les Payens, pourvû qu'on en ſache faire un bon uſage. C'eſt ce qui donne de grands ſentimens ; c'eſt ce qui inſpire & l'eſtime pour la vertu, & le mépris pour ce qui lui eſt contraire ; le courage, par conſéquent, de faire de grandes choſes, & la honte de s'abandonner à la moleſſe ou à l'oiſiveté. Auſſi remarque-t-on qu'Anaxagore parloit de *Dieu*, des *mœurs*, & des *Anges*, & qu'il apprit à Periclés à *craindre Dieu ſans ſuperſtition*. Voilà les connoiſſances qui peuvent fournir des penſées propres ou à relever l'ame, ou à fortifier le diſcours. Pour les connoiſſances veritablement phyſiques ou métaphyſiques, elles ne ſauroient jamais entrer dans un diſcours oratoire. Ciceron, Hermogéne, Ariſtote, & tous les Maîtres y ſont formels. Periclés fit bien voir qu'il ne penſoit point autrement, lorſque voyant un Pilote épouvanté d'une éclipſe, cet Orateur lui jetta un manteau ſur les yeux, lui demandant s'il s'étonnoit de ne rien voir ? & le Pilote lui ayant répondu que non : voilà, lui dit-il, ce que

Voyez ci-aprés les deux liv. de l'Inv.

Amyot. in edit. de Vaſcos. p. 615. & 616.

c'eſt qu'une éclipſe. C'eſt un trait ſenſible de ce que Ciceron appelle, *Exercitationem mentis à reconditis abſtruſiſque rebus ad res populares traducere.* C'eſt-à-dire, appliquer ſon eſprit à des choſes & à des expreſſions populaires, aprés l'avoir appliqué à la contemplation des choſes les plus relevées.

Les Partitions oratoires.

Cic. in Orat.

LES DEUX LIVRES

DE L'INVENTION.

IL y a encore un ouvrage ſur la Rhétorique, qui eſt certainement de Ciceron, & qu'il avoit diviſé, à ce qu'on croit, en quatre livres, (1) mais dont les deux derniers ſont perdus. Ce qui eſt de vrai, c'eſt que par la fin du ſecond, on voit clairement qu'il en avoit fait plus de deux. Il a intitulé cet ouvrage, *Livres de Rhétorique*, ou *de l'Invention oratoire.* Priſcien & Quintilien en un endroit, le citent ſous le ſecond titre, & en un

Les deux Livres de l'Invention.

Priſc. l. 9.

Quintil. l. 5.

(1) *On le marque ordinairement dans le titre du livre.*

Les deux Livres de l'Invention.

Ibid.

Voss. de nat. & const. Rhet. c. 13. p. 164.

Cic. Partit. orat. n. 3.

autre endroit, ils le citent sous le premier. Vossius ne faisant attention qu'à cette maniere de le citer sous le titre de *Livres de Rhétorique*, & d'ailleurs considerant que Ciceron n'y parle pas seulement *de l'Invention*, a crû que ce titre, *de l'Invention oratoire*, n'étoit point de l'Auteur. Sans doute que Vossius n'avoit pas remarqué dans les Partitions, que le titre de *l'Invention* convient même à une Rhétorique complette ; il est aisé cependant de le voir, puisqu'il y est dit que l'Orateur doit également *trouver* les choses, les mots & l'ordre de son discours. De sorte que *l'Invention* s'étend sur tout, quoique celle des mots s'appelle plûtôt *l'Elocution*, comme celle de l'ordre s'appelle *l'Arrangement*.

On fait la difference qu'il y a entre la Rhétorique & l'Eloquence, aussi bien qu'entre le Rhéteur & l'Orateur ; l'un donne les préceptes, & l'autre les met en usage. On fait sur cela une difficulté : Ciceron a-t-il eu égard à cette difference, lorsqu'il a appellé l'ouvrage dont est question, *Livres de Rhétorique*, ou *de l'Invention de Rhétorique* ; au lieu qu'il appelle ses autres ouvrages sur l'Elo-

quence, *Livres de l'Orateur*, ou *touchant les Orateurs*.

Les deux Livres de l'Invention.

Un ancien Commentateur a crû qu'il y avoit eu égard. Il se fonde sur ce que Ciceron enseigne ici, selon lui, l'Art de persuader, au lieu que dans les Livres ou Dialogues de l'Orateur, il explique, dit-il, les talens ou les parties que l'Orateur doit avoir.

M. Fab. vict. Préf. de son Comment. sur le 1. livre de l'Inv. à la fin.

C'est un Maître de conséquence qui parle ainsi. Néanmoins je ne puis être de son avis. Et si ce Critique n'avoit jamais rien dit de mieux sur la Rhétorique, je doute fort que pour son habileté dans cet Art, on l'eût honoré, comme on fit, d'une statuë d'or dans la Place de Trajan, ni qu'on pût dire que saint Jerôme ait eu en lui un savant Maître, étant certain que les Dialogues de l'Orateur sont une vraye Rhétorique, dont ils pourroient avoir le nom ; & que Ciceron auroit pû appeller *Livres de l'Invention oratoire*, ce qu'il appelle *Livres de l'Invention de Rhétorique*, comme il auroit pû intituler *Partitions de Rhétorique*, ce qu'il a intitulé *Partitions oratoires* ; & l'on sait qu'en latin comme en françois, *l'Art oratoire* ou *l'Art de Rhétorique* sont une seule & même chose.

Marin Becichem Scodrens. Castigat. invictor.

Les deux Livres de l'Invention.

Quant à la doctrine contenuë dans ces deux Livres, l'Auteur en fait lui-même le précis * & nous apprend que dans son premier Livre, il a eu soin d'expliquer la nature de l'Eloquence & de l'Art qui l'enseigne, les devoirs de l'un & de l'autre, leur vûë ou leur fin, leur objet ou leur matiere, leurs parties, les divers genres de causes, la maniere d'y trouver ou d'y déterminer les questions, les differentes parties du discours & leurs regles; enfin la méthode de traiter les argumens, soit par rapport à la preuve, soit par rapport à la réfutation. Je dis, *de les traiter*, car pour la méthode de les *trouver*, ne croyant pas l'avoir assez expliquée, il prétend le faire dans le second livre, où il s'étend particulierement sur le genre Judiciaire, moins sur le Déliberatif, trés-peu sur le Démonstratif.

L. 1. n. 53. & 54.

C'est en parlant des argumens, qu'il distingue la méthode de Socrate & celle d'Aristote, laquelle est aussi celle de Théophraste. La premiere consiste à interroger l'adversaire, & à le prendre par ses réponses, sans rien avancer soi-même, & sans faire connoître ce que l'on veut établir. La

* L. 2. de Invent. n. 11.

seconde consiste à proposer ce que l'on veut, & à l'établir par des principes. Il préfere celle-ci à l'autre, comme plus convenable à l'Orateur, & comme suivie par les Maîtres les plus habiles. Mais la possession où sont les Orateurs d'adresser quelque fois la parole à l'adversaire, de l'interroger, de rapporter ses réponses, & d'en tirer des inductions, montre assez clairement qu'on peut mêler ces deux méthodes l'une avec l'autre.

Les deux Livres de l'Invention.

L. 1. n. 61.

Ibid. n. 77.

Au reste, il nous avertit de prendre garde que toutes les manieres des Philosophes, non plus que toutes leurs pensées, ne conviennent pas à l'Eloquence, & il traite de folie le sentiment d'Hermagore, qui soûtenoit que l'Orateur devoit parler de tout, & même de la Physique. On lui pardonneroit, dit-il, s'il avoit bien sû « cette science : car on croiroit qu'il « auroit jugé de tous les Orateurs par « lui-même, au lieu qu'il est plus ai- « sé de montrer qu'il ignoroit l'Art « oratoire, qu'il ne le seroit de faire « voir qu'il étoit Physicien. Il conclut « donc que sur cela, il faut s'en tenir à la doctrine d'Aristote. Il avoüe néanmoins que la Rhétorique d'Her-

L. 1. n. 7. & 8.

Voyez ci-devant Partit. orat. p.

Lib. de Invent. 2. n. 16.

Les deux Livres de l'Invention.

magore avoit ſon merite, qu'il y avoit du choix, de l'ordre, & même de l'invention, quoi-qu'en voulussent dire quelques Maîtres jaloux de ſa gloire.

L. 4. de Doct. Christ.

Si la penſée de Ciceron ſur la Phyſique eſt remaquable, il y en a une autre ſur la ſageſſe & ſur l'Eloquence qui ne l'eſt pas moins. Saint Auguſtin en fait une eſtime particuliere, & ne ceſſe de l'inculquer, pour nous perſuader de joindre & l'Eloquence à la ſageſſe, & la vertu à l'Eloquence. Ciceron dit que *la ſageſſe ſans l'Eloquence, ne produit pas de grands fruits; & que l'Eloquence ſéparée de la ſageſſe, non-ſeulement ne produit jamais aucun bien, mais produit ſouvent de grands maux*. Cependant plus on peut en abuſer, & plus il eſt à propos de l'étudier, afin d'en faire un bon uſage, comme on le peut aiſément, en l'aſſociant à la vertu.

Sans entrer dans un plus grand détail, il ſuffit de remarquer que ſur l'article des queſtions que l'Orateur peut avoir à traiter, Ciceron & Hermogéne ſe prêtent du jour l'un à l'autre. J'ajoûte que l'Orateur Romain, en traitant des parties du diſcours, diſtingue deux ſortes d'Exordes; l'un

qui ſe préſente comme à viſage découvert, l'autre qui cherche doucement à s'inſinuer, ſelon la nature des affaires. Il explique les conditions que l'un & l'autre doivent avoir, & les défauts qu'on y doit éviter, afin qu'un Exorde ne ſoit ni *trivial*, ni *commun* aux deux parties, ni *propre à retourner* contre nous, ni *trop long*, ni *étranger*. Enfin Ciceron ne diſtingue que deux choſes dans la Peroraiſon, qui ſont la *Récapitulation* & les *Paſſions* : mais par tout ce qu'il nous dit de ces deux-là, il nous fait concevoir que *l'Amplification* y eſt auſſi neceſſaire, expliquant même à cet effet la maniere de ſe ſervir des grands principes & des théſes generales, qu'on appelle communément Lieux communs. Voilà pour la doctrine.

Les deux Livres de l'Invention.

A l'égard du jugement qu'il faut porter de tout l'ouvrage, Ciceron fait profeſſion d'avoir choiſi, pour le compoſer, tout ce qu'il y avoit de meilleur ſur cette matiere dans les Auteurs de tous les ſiécles ; ſe donnant ainſi plus d'avantage pour le rendre parfait, que n'en avoit eu ce Peintre qui voulut faire une Junon parfaitement belle, puiſqu'il ne prit que cinq

L. 2. initio.

Les deux Livres de l'Invention.

personnes de son temps, d'une rare beauté, se contentant d'en exprimer dans son tableau ce que chacune avoit d'excellent. Aristote, avant Ciceron, avoit ainsi ramassé en un seul corps les préceptes de tous les Maîtres, de telle sorte, comme je l'ai déja dit, qu'il fit tomber tous leurs ouvrages par la beauté & la justesse du sien.

Ibid. n. 6.

Peut-être Ciceron se flattoit-il d'avoir le même succés qu'Aristote, lorsqu'il composa ses livres de l'Invention; mais il s'en désabusa dans la suite, comme il est aisé de voir par son premier Dialogue de l'Orateur.

L. 1. de Orat. n. 5.

Ce sont certainement ses livres de l'Invention qu'il regarde là comme peu de chose, ou comme un des premiers fruits de sa jeunesse; nous faisant entendre que c'est une production imparfaite, mal polie, peu digne de la gloire qu'il s'étoit acquise depuis par ses harangues. Telle est aussi l'idée que nous en donne Quintilien (1). Il est vrai qu'il y a de trés-bonnes choses, des choses trés-sensées & excellentes, au jugement & de l'Auteur anonyme & de Junius. Cependant il

Polit. Hist. philol. cur. 1. 35. & 36.
Method. Eloq. comp. c. 4.

(1) Regesta & scholas vocat ab adolescente compositas. *Quintil. l. 3. c. 6.*

faut avoüer que si on y reconnoît Ciceron, c'est Ciceron encore foible, qui annonce en quelque façon ce qu'il doit être, mais qui ne l'est pas encore, n'ayant ni cette force, ni cette élevation, ni cette vivacité, ni ce tour, ni cette noblesse qu'on trouve dans ses autres livres, même dans ses Partitions oratoires; à plus forte raison dans ses Dialogues ou dans le livre de l'Orateur. On n'y respire point cet air & ce feu qui anime le lecteur à l'étude de l'Eloquence, ce qui est un des caracteres les plus importans & les plus utiles dans un ouvrage de Rhétorique. En un mot Ciceron, à mon avis, n'a rien fait de plus foible sur cette matiere, que ses livres de l'Invention, qui portent trés-justement ce titre, au sens qu'on prend aujourd'hui *l'Invention*, parce que ce qui nous reste aujourd'hui de cet ouvrage, ne traite presque que de cela. Le Pere Soare dit même que sur cet article, Ciceron donne ailleurs bien des lumieres qu'on ne trouve point dans ces livres ci. Junius veut encore qu'on lise ces livres avec précaution, non-seulement parce que Ciceron étoit fort jeune lorsqu'il les composa, mais

Les deux Livres de l'Invention.

Rhet. de Soar. Ep. ad Lect.

Method. Eloq. comp. c. 4.

Les deux Livres de l'Invention.

encore parce que cet Orateur dit lui-même que cet Ouvrage n'avoit vû le jour que par hazard, lui échappant comme des mains, aprés qu'il l'eut fait pour ſon uſage. De ſorte, dit Junius, qu'il ne faut pas s'étonner ſi ailleurs Ciceron s'écarte des principes qu'il avoit poſez dans ces Livres.



LA RHETORIQUE A HERENNIUS.

IL n'eſt pas aiſé de ſavoir qui eſt l'Auteur des quatre livres de Rhétorique adreſſez à Herennius, & qu'on voit à la tête des ouvrages de Ciceron. Dans les éditions communes, le titre porte qu'on n'en ſait rien, mais que d'habiles gens les attribuent à Cornificius. Voſſius eſt de ce nombre. D'autres les revendiquent à l'Orateur Romain, comme George de Trébizonde, qui appelle ces livres *La vieille Rhétorique de Ciceron.* Il y en a qui ne ſe contentent pas de les attribuer à cet Orateur; mais ils font des Diſſertations fort échauffées contre les défenſeurs du ſentiment oppoſé, lequel leur paroît puéril auſſi-bien que les raiſons dont on l'appuye.

La Rhétorique à Herennius.

De Nat. & Conſtit. Rhet. p. 165.

Trapezunt. Rhet. p. 251. & 253.

Nicol. Angelius, Bucin, & Marin, Becichaut, Scodrens in Rhet. ad Heren.

Il faut avoüer qu'il y en a de foibles. Telle eſt celle qu'on tire de la contrarieté entre la doctrine de l'ouvrage dont eſt queſtion, & la doctri-

La Rhétorique à Herennius.

Rhet de Soar. Ep. ad Lect.

ne des ouvrages qui sont certainement de Ciceron. Car il y a beaucoup de choses contraires, comme l'a remarqué le P. Soare, sans entrer néanmoins dans cette discussion. Mais cette raison ne conclut pas que la Rhétorique dont il s'agit, ne soit pas de l'Orateur Romain ; puisqu'il nous avertit lui-même quelque part, que sur cette matiere, il a pû penser différemment (1).

Les raisons de ceux qui tiennent le sentiment contraire, sont-elles bien plus solides ? Il ne paroît pas toujours qu'elles le soient. Ils remarquent, par exemple, que l'Auteur de cet Ouvrage se dit *mari de Terentia*, & *pere de Tullius* ; ce qui, selon eux, ne convient qu'à Ciceron. On leur répond que ce n'est point l'Auteur qui se dit tel, mais un homme qui parle dans son testament, rapporté par l'Auteur. C'est une observation qui saute aux yeux de ceux qui lisent. Aussi Vossius n'a-t-il pas manqué de la faire ; & ce savant Critique ne croit point que cette Rhétorique soit de Ciceron, quoi-qu'il n'ignore pas que d'anciennes éditions la lui donnent, aussi-bien

Instit. Orat. t. 1. p. 182.

(1) Potest enim mihi ipsi alias aliud videri. *Cic. in Orat. ad calcem.*

que Priſcien, ſaint Jerôme, Leonard Aretin, & pluſieurs autres.

La Rhétorique à Herennius.

En effet il eſt ſurprenant que Quintilien, qui cite les livres de Rhétorique de Ciceron, n'ait jamais cité ceux dont il s'agit; & il eſt certain qu'il a eu lieu d'en parler, du moins en traitant des figures. Car il veut rapporter ſur cela toute la doctrine de ce grand Maître, & il n'en rapporte que le peu qu'il en a dit en deux endroits, comme n'en ayant rien dit de plus. Auroit-il omis les livres à Herennius, dont le quatriéme eſt deſtiné preſque tout entier à cette matiere, ſi ces livres étoient de cet Orateur ?

Quintil. lib. 9. c. 1.

l. 3. de Orat. n. 94. & in Orat. ad Brut. n.

Ce n'eſt pas répondre à cette difficulté, que de dire que Quintilien cite quelques paroles de cette Rhétorique, & qu'il les attribuë à Ciceron; de quoi on prétend fournir trois exemples : car cela ne dit pas, *pourquoi voulant rapporter tout ce que Ciceron a dit des figures*, il omet le livre où cet Orateur a traité cette matiere à fond, ſi c'eſt lui qui en eſt l'Auteur. De plus, les paroles citées par Quintilien, & qu'on dit être tirées de cette Rhétorique, ou n'en ſont pas tirées,

Nicol. Angel. ubi ſuprà.

La Rhétorique à Herennius.

ou ne sont pas attribuées à Ciceron. On en fournit trois exemples, comme j'ai dit ; celles du premier (2) lui sont attribuées veritablement, mais elles sont du premier livre de la Nature des Dieux : celles du second exemple (3) sont tirées de cette Rhétorique, mais Quintilien ne les attribuë point à Ciceron ; & celles du troisiéme exemple (4), qui sont aussi tirées de cette Rhétorique, il les attribuë assez clairement à Cornificius. A quoi si l'on ajoûte la conformité entre la doctrine de cet ouvrage sur les figures, & celle que Quintilien attribuë nommément à Cornificius, il y a lieu de croire que Cornificius, selon lui, en est l'Auteur.

L. 1. de Natur. Deor. n. 95. ou 96. selon la notte marginale de Quint.

On s'étonne, si cela est, comment il n'a nommé ni Virgile, ni Horace, parmi les bons Auteurs dont il pouvoit rapporter des exemples sur ses préceptes, comme il a nommé Crassus & Ennius. Mais si c'est Ciceron

Nicol. Aug. initio.

(2) Quæ primo dura visa sunt, usu molliuntur. *Quint. l. 2. c. 5. in fine.*

(3) Qui sunt, qui fœdera sæpe ruperunt, &c. *Quint. l. 9. c. 3.*

(4) Amari jucundum est, si cures ne quid insit amari. *Ibid.*

qui

en soit l'Auteur, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner comment, faisant profession de fournir des exemples de son propre fond, il n'en rapporte aucun de ses Harangues ?

La Rhétorique à Herennius.

J'avoüe que le style, quoique simple & familier, est pur & Ciceronien. C'est ce qui me porteroit le plus à croire que l'ouvrage est de Ciceron. Mais il y a des choses où j'ai peine à reconnoître cet Orateur. Outre que, Cornificius étant presque son contemporain, il a pû avoir le style du bon siécle.

Marin. Becich. supra.

La bonté du style a fait dire au Bibliographe anonyme, que c'est un ouvrage, non pas de Ciceron, mais fait sur les ouvrages de cet Orateur; dont il reconnoît, à ce qu'il dit, que l'Auteur a quelque-fois copié les termes. Junius se déclare aussi pour ceux qui nient que cette Rhétorique soit de l'Orateur Romain, & trouve que ce n'est pas sans raison qu'ils le nient. Quoiqu'il en soit, la chose ne vaut pas la peine, je ne dis pas qu'on s'y échauffe, mais même qu'on s'y arrête davantage, étant plus à propos de profiter de ce que ces Livres ont d'utile.

Bibliograph. Polit. hist. Philol. curios. p. 35. 36.

Method. Eloq. comp. c. 4.

Il est constant qu'on y trouve ce

La Rhétorique à Herennius.

qu'il y a de bon communément dans les Rhétoriques ordinaires, & même certaines choses qu'on ne trouve point ailleurs, ou qu'on n'y trouve pas si bien. On peut mettre de ce nombre une question dont l'éclaircissement fait le commencement du quatriéme livre, quoi-qu'elle regarde moins les Orateurs, que les Maîtres de Rhétorique. Il s'y agit de savoir s'il est plus convenable qu'un Maître sur ses préceptes donne des exemples de sa façon, ou qu'il en donne qui soient tirez des bons Auteurs. L'usage des Anciens & la modestie semblent demander qu'il en tire plûtôt d'ailleurs, que de les fournir lui-même. D'autant plus que l'exemple est une espece de témoignage qui confirme le précepte, & qu'il n'y a point d'apparence que l'Auteur du précepte prétende le confirmer par son propre témoignage. Au lieu que la gloire & le nom des bons Auteurs, en confirmant veritablement le *précepte*, donnent encore du courage à ceux qui étudient l'Eloquence. Outre qu'il y a plus d'art à ramasser en un corps d'ouvrage, & sous certaines regles, les beaux morceaux répandus de tous côtez dans les ouvrages des Ecrivains illustres.

Si néanmoins on met à part l'usage des anciens Maîtres, l'Auteur croit que de faire comme eux, c'est une modestie mal-entenduë. Car si un Maître est si modeste, pourquoi donne-t-il des préceptes ? Il pouvoit demeurer en silence. Pourquoi encore se fait-il honneur d'un ouvrage dont la meilleure partie, qui sont les exemples, n'est pas de lui ? En vain veut-il faire passer l'exemple pour un témoignage qui confirme la regle, ce n'en est qu'un éclaircissement. On convient qu'il y a du travail à ramasser des exemples, qu'il y a de l'intelligence ; mais on soûtient qu'il y a encore plus d'habileté à composer. Un homme capable de composer, est capable de faire un Recueil ; & qui est capable de faire un Recueil, n'est pas pour cela capable de composer.

La Rhétorique à Herennius.

Sur ces raisons alleguées de part & d'autres, avoüons qu'il est à propos qu'un Maître de Rhétorique compose quelque-fois, pour servir lui-même d'exemple. A cela prés, on peut dire qu'il vaut mieux rapporter des exemples des bons Auteurs, que d'en faire soi-même; parce qu'il y a bien de la difference entre des exemples ainsi pro-

La Rhétorique à Herennius

duits comme par machine, & ceux qui dans les bons Auteurs sont partis comme de source, à moins qu'un Maître n'ait eu des occasions pour en produire de semblables; encore voudrois-je même en ce cas, en rapporter des uns & des autres, pour nourrir plus agréablement l'esprit des *jeunes* gens.

C'est encore dans le quatriéme livre, que l'Auteur dit ce qui se peut dire sur l'élegance & sur la clarté du style; & lorsqu'il s'agit de parler des répetitions des mêmes mots, & de l'usage de ceux qui ont entre eux quelque ressemblance; comme aussi de l'égalité ou de l'inégalité des membres du discours, & de leurs chûtes semblables, alors il nous donne cet avertissement, *Que ce sont toutes beautez, dont il faut rarement se parer*, parce qu'elles paroissent recherchées. Elles passent pour des affectations, qui ne sont pas supportables dans des *causes* serieuses, où il faut songer à quelque chose de plus grand. Elles peuvent faire quelque plaisir, mais elles ne persuadent pas. Elles affoiblissent l'estime qu'on auroit pour l'Orateur. Elles empêchent la confiance, parce qu'elles

L. 4. ad Herenn. n. 32.

marquent la legereté. Le plaiſir même qu'elles nous donnent ne va pas loin, parce que ce ſont des beautez frivoles, & non pas de veritables beautez. Elles rendent un diſcours plus brillant & plus fleuri, mais non pas plus grand & plus majeſtueux. Avec une ſolide beauté, le diſcours eſt toujours capable de plaire; avec celles dont il s'agit il laſſe bientôt l'auditeur; parce que, pour le dire en un mot, ce n'eſt-là qu'une Eloquence puerile, à moins qu'on n'y garde une grande moderation. La Rhétorique à Herennius.

Cette remarque eſt une des plus importantes de tout l'ouvrage. Il y faut joindre ce que l'Auteur nous dit encore dans le même livre, de la maniere vive de propoſer nos preuves, ou de réfuter nos Adverſaires par inſtances ou par repliques, pour réveiller l'attention des Auditeurs; comme auſſi ſur l'effet des interrogations, ou des ſentences, quand on les place comme il faut; ſur les peintures animées, ſur les expreſſions fortes & hyperboliques, ſur les expreſſions ingenieuſes, qui font entendre plus qu'on ne dit, ou autre choſe que ce qu'on dit; ſur la maniere de marquer les

Ibid. n. 25.

Ibid. n. 33.

Ibid. n. 23.

Ibid. n. 24.

La Rhétorique à Herennius.

mœurs & le caractere, & par consequent sur le Dramatique* qui y est si utile, & sur certaines hypothéses qu'on fait pour se fournir des preuves ou des images sensibles; sur les differens effets, tant des similitudes que des exemples, soit qu'on les employe pour ornement, ou pour preuve, ou pour un plus grand éclaircissement; enfin sur l'art de se tenir dans son fort, c'est-à-dire, en ce qu'il y a d'avantageux dans la cause, ou de le rendre plus sensible par la comparaison qu'on en fait avec ce qu'il y a de foible dans la cause de l'Adversaire, sans oublier un moyen entre autres trés-efficace pour exciter la compassion, & fort usité dans les bons Auteurs, qui est de s'abandonner en quelque sorte à la merci de ceux qu'on veut toucher. C'est la chose du monde qui fait le mieux son effet.

* Ibid. n. 75. 76. 77. 78. 79.

Ibid. n. 44.

Il n'y a rien de particulier dans tout le premier livre, ni dans la moitié du second. Tout y roule sur les divers genres de causes; sur les devoirs que l'Orateur doit remplir, & qui sont marquez, ou par les diverses parties de la Rhétorique, ou par celles du discours; sur les regles qu'il

faut garder dans celles-ci, sur les défauts qu'il y faut éviter, & sur les diverses questions qui tombent dans le genre Judiciaire, matiere qui convient fort avec les premiers livres d'Hermogéne. En tout cela, s'il y a quelque chose qui soit plus digne de remarque que le reste, ce sont ces trois principes : Que *les regles ne servent absolument de rien sans un grand exercice*, Que *l'Orateur doit se borner aux matieres qui entrent dans le commerce de la vie* : Que *son fort est dans la preuve & dans la Réfutation* (5).

La Rhétorique à Herennius.

L. 1. initio.

C'est pour cela sans doute que dans la suite du second livre, l'Auteur nous explique l'Art de traiter les argumens, dans toute l'étenduë dont ils sont capables, lorsque la proposition qu'on avance est soûtenuë, non-seulement de son principe & de l'application qu'on en fait, mais que chacune de ces parties est encore appuyée de sa preuve. Il remarque aussi qu'ils sont plus courts lorsque toutes ces choses, ou quelqu'une, ou enfin plusieurs, n'y sont pas necessaires. Ce qu'il observe, dit il, afin que l'Orateur dans ses

L. 2. n. 34. & 35.

(5) Tota spes vincendi posita est in confirmat. & confut. *Ibid. n. 18.*

La Rhétorique à Herennius.

argumens, s'étende ou se resserre selon qu'il est à propos. Il auroit dû ajoûter que ces argumens étendus sont rares dans les discours oratoires. L'Enthymême, comme Aristote le remarque, y convient beaucoup mieux, tant par sa vivacité, que par la nature des sujets que traitent les Orateurs. Il n'a point omis les moyens d'orner ou de fortifier les argumens par des similitudes, des exemples, & des amplifications; en quoi il convient assez avec Hermogéne. Mais sur quoi il s'étend davantage, ce sont les défauts des raisonnemens, ou des preuves qu'on donne des propositions dont ils sont composez; ou des ornemens qu'on y joint. Ce qui est une espece de Logique dégagée de toute sorte d'épines, & trés-utile soit pour nous garantir nous-mêmes de ces défauts, soit pour les découvrir lorsque les autres y tombent. Cela est suivi d'une idée des plus justes de la Peroraison, & des parties qui la composent, qui sont la *Récapitulation*, les *Passions*, & l'*Amplification*, choses qui ont lieu aussi en d'autres endroits du discours, par exemple, aprés quelque preuve considerable, ou aprés la Narration. Toutes

L. 2. à num. 37. ad 45.

Ibid. n. 45.

ces réflexions, avec quelque chose que l'Auteur dit encore dans le troisiéme livre sur le genre déliberatif & sur le Panégyrique, sont proprement ce qu'il appelle *l'Invention*, que je finis par cette observation qu'il fait, Qu'encore que le Panégyrique arrive plus rarement, il ne faut pas laisser d'être prêt à s'en acquitter avec honneur.

La Rhétorique à Herennius.

L. 3. n. 18.

Il est beaucoup plus court sur la Disposition, & néanmoins il nous apprend qu'il y en a de deux sortes; l'une que l'Art nous prescrit, parce qu'il faut la suivre, à parler generalement; l'autre que nous prescrivent les circonstances des affaires, lorsqu'elles nous obligent de laisser l'ordre prescrit par les regles, qui ne sont autres que le bon sens; & cela, pour nous accommoder au tems, à l'humeur, ou à la situation de ceux devant qui nous parlons, & qui sont ou prévenus, ou fatiguez, ou pressez; de maniere qu'un Exorde leur étant alors insupportable, il faut aller au fait, sauf à faire habilement entrer dans le corps même du discours ce que nous aurions dit d'abord pour faire valoir notre cause.

Ibid. n. 19. 20. 21.

Enfin l'Auteur parle de la Memoire & de l'Action, & il y consacre la

L. 3. n. 22.

La Rhétorique à Herennius.

moitié du troisiéme livre. Que penser de tous les moyens qu'il fournit pour faciliter la premiere ? Je le dis sans hésiter ; il est plus mal-aisé d'apprendre un discours par les prétenduës regles qu'il nous donne, que de l'apprendre sans aucun de ces secours ; & même je dis que c'est double peine que de s'en servir. On peut lire ces regles pour se convaincre de la verité. Je suis persuadé qu'on en reviendra à ce principe de plusieurs Maîtres habiles, *qu'il n'y a que la Nature qui donne la Memoire, & l'exercice qui la perfectionne.* Seurement l'Auteur de la Rhétorique à Herennius auroit pû retrancher tout ce qu'il dit sur cet article, selon la promesse qu'il avoit faite d'abord d'écarter tout ce qui ne serviroit de rien qu'à rendre l'Art oratoire plus difficile. A l'égard de la prononciation qui comprend la voix & le geste, peut-être y a-t-il quelque chose de plus utile dans ses préceptes. Ils contiennent du moins ce qu'on peut dire de plus raisonnable sur ce sujet dans une Rhétorique, & il le traite avec intelligence. Cependant j'en reviens toujours sur cela à l'exercice, aux préceptes de vive voix, & à l'imitation.

On voit par tout ce que j'ai rapporté, que Junius a eu raison de dire que quel que soit l'Auteur de ces livres, les préceptes en sont bons & utiles. Il ajoûte qu'ils sont expliquez en peu de mots, clairement, & en bons termes. Il en fait aussi une analyse fort courte, qu'il est inutile de rapporter aprés celle que je viens de faire ; ce seroit dire la même chose en deux façons.

La Rhétorique à Herennius.

Method. Eloq. compar. c. 4.

SENEQUE

LE RHETEUR,

Qui fut pere de Seneque le Philosophe, & náquit à Cordoüe en Espagne environ l'an 700. de la ville de Rome, 53. ans avant Jesus-Christ. On croit qu'il mourut sous le regne de Tibere.

Il y a déja du tems qu'il ne reste plus aucun doute (1) sur la distinction qu'il faut mettre entre Seneque

SENEQUE le Rhéteur.

(1) Doctorum suffragio receptum est | hos Declamationum sive Controversiarum

SENEQUE le Rhéteur.

le Rhéteur, & Seneque le Philosophe. Celui-ci est le fils de l'autre. Ils étoient de Cordoüe en Espagne, & de l'Ordre des Chevaliers. Le Pere, nommé *Marcus*, vint s'établir à Rome sous le regne d'Auguste. Il y amena, avec sa femme nommée *Helvie*, trois fils qu'il avoit. L'un, qui s'appelloit *Mela*, fut pere du Poëte Lucain; le Philosophe se nommoit *Lucius*; le nom du troisiéme étoit *Novatus*. On croit (2) qu'il s'appelloit aussi *Junius Gallio*. C'est au Pere que nous devons les Déclamations qui portent le nom de Seneque, comme on l'a démontré par des raisons qui se trouvent dans les ouvrages de Lipse, qu'il est inutile de transcrire ici. Il suffit de remarquer en passant, que la principale de ces raisons se tire de la difference du style; parce que celui du pere est plus enjoüé, & que celui du fils est plus grave & plus sévere. Ils se ressemblent néanmoins par un endroit que je remarquerai dans la suite de cet article.

Lips. Elect. 1.

Schott. Præf. in Senec. p. 3. ad calc.

libros esse Senecæ Rhetoris, Lucii Annæi Senecæ Philosophi patris. *Nic. Fab. L. C. Præf. ad. M. Ann. Senec. Rhetor. edit.* 1602.

(2) Qui & Junius Gallio putatur. *Schott. Ep. ad. Lips.*

SENEQUE le Rhéteur.

Au reste, les Anciens ne nous disent rien de notre Rhéteur. On voit seulement dans Tacite (3) que le Philosophe se dit fils d'un Chevalier Romain, homme de Province. C'est dans la Harangue qu'il fait à Neron, pour lui remettre les richesses immenses qu'il en avoit reçûës, pressentant bien qu'elles seroient cause de sa perte, comme il arriva. On ne peut douter que Tacite ne parlât du Pere, dans l'Histoire de Caligula & de Claude, vers le tems où ses deux fils, Gallion & Seneque, commencerent à devenir celebres. Mais ce que cet Historien avoit écrit de ces deux Empereurs, s'est perdu, & en même tems tout ce qu'il y avoit pû dire de notre Auteur.

Ce que nous en savons, nous l'apprenons dans ses ouvrages, & dans le livre que le Philosophe son fils, exilé dans l'Isle de Corse par l'ordre de l'Empereur Claude, & par les mauvais offices de Messaline, écrivit à sa mere pour la consoler de son absence. C'est dans les mêmes ouvrages

(3) Egóne Equestri & Provinciali loco ortus proceribus civitatis annumeror? *Tac. Ann. l. 14. c. 53. Vide Rhet. Sen. Praef. l. Controv. 2.*

SENEQUE le Rhéteur. qu'on apprend que le Rhéteur fut ami de Porcius Latro, de Cassius Severus, de Claudius Turrinus, de Montanus, & de tous les beaux esprits qui parurent en si grand nombre de son tems. Pour ce qui est de son merite, l'un de ses Commentateurs trouve qu'on en a des preuves plus que suffisantes dans ses écrits.

Nicol Faber. J.C. ubi supra.

Il y avoit recueilli ce que plus de cent Auteurs, tant Grecs que Latins, avoient dit ou pensé de plus remarquable, sur differens sujets, qu'ils avoient traitez comme à l'envi les uns des autres, pour s'exercer à l'Eloquence, selon la maniere de ces tems-là.

Idem Ibid.

Non-content, dit-on, d'avoir fait un choix de leurs plus belles pensées & de leurs plus belles expressions, il en faisoit la comparaison, & en jugeoit en homme aussi habile qu'équitable. Par ce moyen, il nous donnoit le caractere de tous les beaux esprits du siecle d'Auguste, & nous les faisoit connoître au naturel par des traits qui ne trompent guéres. C'est ce qui a fait dire que son ouvrage étoit fort propre à former les hommes à l'Eloquence, & à leur en donner le goût.

Il faut en effet convenir qu'à force de considerer ce que les autres pensent, & d'examiner le tour qu'ils donnent à leurs pensées, on peut apprendre aussi à penser. Il en est de même de la diction ; en se rendant attentif à la maniere dont s'expriment les gens habiles dans une Langue, on se fait une habitude de la parler aussi bien qu'eux.

Mais il y a sur cela quelques réflexions à faire. Premierement tous les ouvrages de ces Auteurs se sont perdus ; & il y a bien de la difference entre des pensées détachées, & un ouvrage suivi, où l'on peut les voir en place. Quelque belles qu'on les suppose, ne peut-on pas dire, qu'aprés tout, ce sont de beaux yeux arrachez d'une belle tête ? En second lieu, le Recueil que Seneque avoit fait de ces pensées, a eu presque le même sort que les originaux où d'abord on les avoit mises en œuvre ; & de dix livres de Controverses ou de Plaidoyez, à peine en reste-t-il cinq, qui sont même si défectueux, qu'on les prendroit plûtôt pour des fragmens qui ont été ramassez au hazard, que pour un Recueil où l'on ait voulu garder

Idem Ibid.

SENEQUE le Rhéteur.

quelque ordre, sans qu'il paroisse aucun moyen de rétablir ce qui manque. De ces deux considerations, la seconde dit une chose qu'on ne peut imputer à l'Auteur, & il n'y a que la premiere qui attaque son dessein : mais pourtant elles semblent diminuer un peu l'estime qu'on pourroit avoir pour les Déclamations de Seneque. Néanmoins si Virgile avoit l'adresse de trouver, à ce qu'il disoit, des perles dans le fumier d'Ennius, je crois de même qu'on peut rencontrer des choses précieuses dans les débris de notre Auteur. Les ordures (4) qu'on y trouve autorisent cette comparaison. Aussi Gronovius les compare-t-il aux étables (5) qu'Hercule fut obligé de nettoyer.

Avec les livres de Controverses, il y a aussi un livre de Déliberations qu'on met à la tête des autres, quoi qu'on sache que Seneque ne le donna qu'aprés. On a suivi en cela l'ordre que les Maîtres faisoient garder à leurs disciples. Ils commençoient

Nicol. Faber. J. C. ubi supra.

(4) Lubrica & fescennina. *Schott. ad Lect. In M. Sen. p.* 2.

(5) Augiæ stabulum, adeò cuncta plena spurcitiæ. *Gronov. Ep. nuncup. Sen. p.* 19.

par les Déliberations, parce qu'ils les croyoient plus aiſées ; & ils s'éloignoient du ſentiment d'Ariſtote, qui a crû le genre déliberatif plus difficile que le Judiciaire. On a pû remarquer dans Ciceron, que cet Orateur regarde le Judiciaire comme le chef-d'œuvre de l'eſprit humain.

Cic. de Orat. *voyez ci dev. p.*

On peut dire une choſe qui eſt vraye ; c'eſt que quand même les Déclamations dont je parle ſeroient telles que l'Auteur les avoit données, elles ne ſont pas du nombre des ouvrages dont j'ai entrepris de parler. Ce ſont plûtôt des critiques que des préceptes. Si on y trouve des regles, comme on y en trouve quelques-unes ſur la maniere d'établir une queſtion, ou de la diviſer en ſes parties, ou de donner à une cauſe le tour ou la couleur qu'elle peut avoir ; ce ſont moins des regles qu'on nous apprend, que des principes qu'on ſuppoſe que nous avons appris d'ailleurs L'Auteur n'en fait l'application ſur les ouvrages dont il parle, que pour juger de ces ouvrages, ou des parties qu'il en rapporte. Il ſemble donc que ce n'étoit point ici, que je devois placer Seneque. J'aurois dû attendre, dira-t-on,

SENEQUE le Rhéteur.

que j'en fusse aux Orateurs, & ne parler de lui, que pour rapporter les jugemens qu'il a faits de quelques-uns. Mais pour cela, il eût fallu que nous eussions les discours dont il a jugé; comme nous ne les avons pas, il m'a été libre de le placer parmi les Rhéteurs, puisqu'on lui donne ce nom, & qu'étant aussi connu qu'il l'est, il ne m'étoit pas possible de le passer absolument sous silence.

Il me donne occasion de marquer plus particulierement que je ne le fais ailleurs, l'estime & l'usage qu'on faisoit autrefois de la *Déclamation*. C'est un mot connu dans Horace (6), encore plus dans Juvenal (7); il ne le fut point à Rome avant Ciceron & Calvus (8). On appelloit ainsi des compositions par lesquelles on s'exerçoit à l'Eloquence, & dont les sujets, vrais ou inventez étoient tantôt dans

(6) Trojani belli Scriptorem, dum tu declamas Romæ, Præneste relegi. *Horat. l.* 1. *Ep.* 1. *Ep* 2. *ad Loll.*

(7) Ut pueris placeas, & declamatio fias. *Juv. Sat.* 10. *v.* 167.

(8) Apud nullum Autorem antiquum, ante ipsum Ciceronem & Calvum inveniri potest. *Senec. Controv. lib.* 1. *p. m.* 59.

le genre Déliberatif, tantôt dans le Judiciaire, rarement (9) dans le Démonſtratif. En ſorte que les diſcours que l'on faiſoit ſur ces ſujets, étoient une image de ce qui ſe paſſe dans les Conſeils ou au Barreau (10), excepté qu'on y mettoit fort en uſage une certaine Eloquence d'apparat, qui n'a guéres lieu que dans le Panégyrique, & tend moins à nous faire voir la juſtice d'une cauſe, qu'à faire (11) paroître l'eſprit de celui qui parle. C'eſt pourquoi on ne ſe mettoit pas beaucoup en peine de cultiver expreſſément ce troiſiéme genre de diſcours: on s'y préparoit aſſez, pour ne pas dire trop, par la maniere dont on cultivoit les deux autres.

SENEQUE le Rhéteur.

(9) Duo declamationum genera, Suaſoriarum & Controverſiarum. *Nic. Fab. ubi ſuprà.*

(10) Forenſium actionum meditatio, & judiciorum conſiliorumque imago. *Quintil.*

(11) Qui declamationem parat, ſcribit non ut vincat, ſed ut placeat. Omnia lenocinia conquirit, argumentationes quia moleſtæ ſunt, & minimum habent floris relinquit. Sententiis explicationibuſque audientes delinire contentus eſt. Cupit enim ſe approbare, non cauſam. *Sen. Præf. l. 4. Controv. p. m. 169.*

SENEQUE le Rhéteur.

La Déclamation fut la voye que prit Ciceron, encore jeune, pour devenir Orateur. Ce fut celle qu'il prit encore dans un âge plus avancé (12), tant pour se fortifier dans l'usage de l'Eloquence, que pour s'y entretenir. Il continua cet exercice lors même que le changement de l'Etat lui eut fait abandonner le Barreau. Il récitoit alors à Cassius & à Dolabella, ou à d'autres (13) les Harangues qu'il n'avoit ainsi composées que pour s'exercer.

Cic. Ep. ad Volumn. Eutrapel.

Il y avoit des hommes considerables, des hommes constituez en dignité, qui n'estimoient pas ces exercices indignes d'eux. Ils s'y appliquoient sous les yeux de Ciceron (14), & profitoient de ses préceptes. C'est pourquoi cet Orateur les appelloit ses *grands & illustres disciples*, au rapport de nôtre Rhéteur & de Suetone (15).

(12) Cicero ad Præturam usque græcè declamavit, latinè verò senior quoque. *Suet. de clar. Rhet.*

(13) Cùm M. Pisone aut cum Q. Pompeio, aut cum aliquo. *Cic de clar. Orat.*

(14) Veniunt qui me audiunt, quasi doctum hominem, quia sum paullò, quàm illi doctior. *Cic. l. Ep. 9. Ep. 10.*

(15) Consulibus Hirtio & Pansa, quos discipulos grandes & Prætextatos &c. *Suet. de clar. Rhet.*

Ce dernier met de ce nombre Hirtius & Pansa, l'année même qu'ils furent Consuls. Ciceron nomme (16) Dolabella & Hirtius. *Hirtius*, dit-il, *& Dolabella apprennent de moi l'Art de bien dire, & moi j'apprends d'eux l'Art de faire bonne chere*, parlant ainsi, parce qu'*ils venoient* (17) *chez lui, ou réciter leurs discours, ou les corriger, & qu'ensuite il alloit souper chez eux*, leur table étant meilleure que la sienne. Mais, comme le remarque Casaubon, il est difficile que Hirtius & Pansa eussent ce loisir l'année qu'ils furent Consuls; année funeste à la République, puisqu'elle se vit plongée dans le trouble & la confusion; année fatale aux deux Consuls & à Ciceron, puisque ce fut celle de leur mort. Ces considerations obligent Casaubon à avancer de trois ans ces jeux d'esprit, & ces nobles occupations qui faisoient les délices de tous ces Hommes illustres, parce qu'elles demandent du repos. Pour ac-

SENEQUE le Rhéteur.

Isaac. Casaub. in Suet. Tranq. lib. d. clar. Rhet.

(16) Hirtium ego, & Dolabellam dicendi discipulos habeo, cœnandi magistros. *Cic. ad Pap. Pat. l. Ep. 9. Ep. 16.*

(17) Puto enim te audisse illos apud me declamitare, me apud eos cænitare. *Idem ibid.*

SENEQUE le Rhéteur.

corder Suetone avec sa pensée, il fait quelque correction dans cet Auteur, qu'on peut voir au long dans son Commentaire.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on assûre (18) que le grand Pompée s'appliqua trés-sérieusement à la Déclamation peu avant les guerres *civiles*, pour répondre à Curion, qui parloit trop à l'avantage de César; que Marc Antoine en fit de même pour répondre à Ciceron; qu'Octave ne cessa de le faire, au siége même de Modéne, pour sa propre satisfaction. Je laisse Ciceron le fils, qui s'exerça aussi en Grec & en Latin, à l'imitation de son pere, mais qui ne réüssit pas de même.

Aprés Ciceron, on doit mettre Seneque au nombre de ceux qui ont cultivé la Déclamation. Ce Rhéteur remarque (19) qu'il auroit pû entendre les Déclamations que Ciceron faisoit

(18) Cnæum Pompeium quidam Historici tradiderunt sub ipsum civile bellum, quò faciliùs Cato Curioni promptissimo juveni, causam Cæsaris defendenti contradiceret, repetisse declamandi consuetudinem... Item Augustum ne mutinensi quidem bello omisisse. *Suet. de clar. Rhet.*

(19) Potui illud ingenium, quod solum populus Romanus par

avec ses illustres Disciples, si les guerres civiles ne l'eussent retenu dans son pays. Il seroit à souhaiter qu'il eût entendu cet Orateur, afin d'en prendre les manieres & le goût, si, en l'entendant de bonne heure, il étoit plus d'humeur à les prendre, qu'il ne l'a été dans la suite en le lisant. Car quoiqu'il lui ait rendu justice, quoiqu'il l'ait admiré, néanmoins il ne l'a pas imité. Seroit-ce qu'il n'eût pû se défaire des manieres qu'il avoit prises d'abord dans sa patrie? Il est difficile d'effacer les premieres impressions(20). L'amour que Seneque eut pour l'Eloquence, fait connoître que ce bel Art fleurissoit en Espagne. On peut d'autant moins en douter, que cette passion étoit commune à toute sa famille. Mais, comme nous allons voir, c'étoit un genre d'Eloquence particulier.

SENEQUE le Rhéteur.

Au reste, la Déclamation est plus ancienne que Ciceron. On en attribuë l'invention à Démetrius chez les Grecs, & chez les Romains à Plo-

Vide Schott. ubi supra.

imperio suo habuit cognoscere. *Senec. Præf. l.* 1. *Controv. p. m.* 59.

(20) Quo semel est imbuta recens servabit odorem. *Testa diu. Hor.*

SENEQUE le Rhéteur.

tius, Gaulois de nation, qui fut un des Maîtres de Ciceron. On s'y est pris differemment avant & aprés l'Orateur Romain, & même de son tems. Philostrate dit que ce fut Eschine qui la mit en usage à Rhode; d'autres disent que Gorgias en fut l'auteur. Il me paroît facile à concevoir que la Déclamation doit être aussi ancienne que *l'étude* de l'Eloquence ou de la Rhétorique. Comment pourroit-on étudier autrement cet Art, qu'en l'exerçant en particulier avant que de se produire en public? S'il y a eu de la *difference* dans cet exercice selon *les* tems, elle venoit ou de la varieté du style que l'on vouloit cultiver, ou des sujets que l'on traitoit. On prenoit ces sujets par partie, comme nous avons vû en parlant d'Aphthone, ce qui faisoit de petits exercices, qu'on appelloit *Progymnasmes*, & qui étoient pour les commençans; ou l'on prenoit des sujets entiers, ce qui faisoit comme de grandes causes, pour les personnes plus avancées. Aprés quoi, c'étoient ou des *sujets veritables*, ce qui valoit toujours mieux; ou *imitez d'aprés le vrai*, ce qui ne pouvoit encore être mauvais; ou bien ils étoient *inventez*

à

à plaisir, outrez, & en quelque façon extravagans; ce qui portant les esprits à des pensées & à des expressions de même nature, ne manqua pas de tout gâter.

Ciceron nous fait remarquer que dés le tems de Crassus, il se glissoit déja des défauts dans ces exercices; celui, entre autres, de ne s'attacher qu'à l'affluence des paroles. « J'approuve fort, dit Crassus (21), la coutume que vous avez de feindre une cause approchante de celles du Palais, & de la traiter comme si elle étoit veritable: mais d'y crier à pleine tête, comme font plusieurs; de s'y agiter sans jugement; de s'y abandonner à l'impetuosité de la langue, & de s'imaginer qu'on y a bien réüssi, quand on y a parlé beaucoup; c'est une grande illusion. Ils ont oüi dire qu'en parlant on apprend à par- «

(21) Equidem probo ista, Crassus inquit, quæ vos facere soletis ut causâ aliquâ positâ consimili causarum earum, quæ in Forum deferuntur, dicatis quàm maximè ad veritatem accommodatè, sed plerique in hoc vocem modo, &c. In quo fallit eos, quod audierunt, *dicendo homines, ut dicant efficere solere*. Verè enim etiam illud dicitur, *perversè dicere, homines, per-*

ler ; mais n'ont-ils pas oüi dire aussi qu'on apprend à mal parler en parlant mal ?

Ainsi Plotius, par exemple, à ce qu'on dit, exerçoit ses Eleves à la maniere des Asiatiques, qui aimoient le style diffus. C'est cette methode, ajoûte-t-on, que Denys d'Halicarnasse étoit bien-aise de voir tomber de son tems, d'autant plus qu'il voyoit renaître une méthode plus sensée, dont Gorgias étoit l'auteur, selon Philostrate, & qui étoit de songer encore plus aux choses qu'aux paroles. Telle est la pensée d'André Schott. Il est vrai que Denys d'Halicarnasse parle d'une bonne & d'une mauvaise maniere de s'exercer à l'Eloquence ; mais il ne me paroît pas clair que la bonne, selon lui, soit celle de Gorgias, & la mauvaise celle de Plotius.

Vide Schott. Præf. in Senec. p. 4.

φιλόσοφος ῥητορικὴ. *Dion. Halic. T. 2. p. 80. lin. 35. & p. 81. l. 5.*

Quoiqu'il en soit, c'étoit, selon cette idée generale de la Déclamation, que tous les amateurs de l'Eloquence, soit Grecs, soit Latins, s'assembloient chez d'habiles gens, tels que sont ceux que nomme Seneque, ou

versè dicendo facillimè consequi. Cic. de Orat. 1. n. 149. 150.

tel qu'il étoit lui-même (22); & que là ils prononçoient des discours sur les sujets dont on étoit convenu. Notre Auteur avoit la plus belle memoire du monde. Il parle de celle de Cyrus, de Cynée, de Themistocle, d'Hortensius; ce n'étoit rien en comparaison de la sienne. Non-seulement il apprenoit sans aucune peine, il se souvenoit toujours de ce qu'il avoit appris. Il répetoit deux mille mots, lorsqu'il les avoit entendus, dans le même ordre qu'on les lui avoit récitez. C'est par ce merveilleux talent, que tout ce qu'on avoit dit de plus curieux dans toutes les Déclamations qu'il avoit entenduës, s'étoit si bien imprimé dans son esprit, que longtems aprés, dans un âge fort avancé, il se trouva en état de rappeller tant de choses détachées, & les rédigea par écrit pour l'usage de ses fils, & pour les transmettre à la posterité.

Idem Præf. in Senec. p. 1. vide ipsum Senec. Præf. l. 1. Controv. pag. 58. & 60.

Rien n'étoit plus à souhaiter, au jugement de Schott (23), que d'avoir cet ouvrage en son entier; parce qu'il

(22) Ad Senecam cùm fieret concursus. *Schott. ad Lips.*

(23) Nullum antiquæ eloquentiæ opus magis referebat integrum, inviolatumque restare, atque hos

SENEQUE le Rhéteur.

donneroit une juste idée du goût de ces tems-là. Ce Critique ajoûte qu'aprés Ciceron & Quintilien, il ne trouve rien de plus élegant, ni de plus poli; & qu'il y paroît bien de l'esprit, parce que les Grecs, dont on rapporte les pensées, les vûës & les expressions, en avoient beaucoup. C'est ainsi qu'il s'en explique en adressant à Lipse, le commentaire qu'il avoit fait sur cet ouvrage, commentaire digne des soins de l'Auteur & de son habileté. Juste Lipse lui-même dans une lettre assez courte qu'il écrit à ce commentateur, regarde les declamations dont nous parlons comme un ouvrage qui peut servir (24) à ceux qui aspirent à la gloire de l'Eloquence, parce qu'il renferme comme en un corps les membres de tant d'Orateurs. Enfin, selon Vivés, il y a une grande varieté, une grande abondance d'expressions tant propres que metaphoriques; il y a de l'invention, du tour, du brillant dans les pensées. Je ne puis point

Lud. Vivés l. 3. & 4. de Trad. disc.

declamationum Senecæ libros. *Schott. ad Lips.*

(24 Utile illud ad eloquentiam scriptum est, & quod in uno velut corpore præfert tot membra veterum Oratorum. *Lips. Ep. ad Schott.*

SENEQUE le Rhetéur.

ne pas être du sentiment de ces fameux Critiques. Je doute pourtant qu'on puisse honorer du nom d'Orateur tous ceux dont parle Seneque, à moins qu'on ne veüille dire que c'étoient des Orateurs naissants. Encore quelqu'un pourroit-il prétendre que plusieurs d'entre eux n'étoient proprement que des avortons. André Schott trouve ces ouvrages *diserts*, (25) parce qu'aprés Ciceron & Quintilien, il ne sait rien de plus élégant. Cependant oserions-nous pour cela juger du goût du bon siecle, par ces morceaux que Seneque a ramassez? Il y en a de merveilleux: combien y en a-t-il qui font voir qu'il y avoit alors des esprits faux & outrez, comme il y en a dans les meilleurs tems? Si neanmoins c'est là tout ce qu'on a voulu dire, il faudroit en convenir.

On peut dire en genéral, que sur le soin que tant de gens prenoient alors de s'exercer à l'Eloquence, de quelque âge, de quelque condition qu'ils fussent, & même en quelque

(25) Libri illi diserti... Nihil esse in lingua latina, cùm à Cicerone Fabioque discesseris, scriptum puriùs aut elegantiùs. *Schott. Præf. in Sen. p. 5.*

SENEQUE le Rhetéur.

emploi qu'ils se trouvassent, nous devons nous examiner, afin de reconnoître si nous faisons quelque chose d'approchant pour exceller dans ce bel art. Et à l'égard de ceux qui s'écartent du vrai & du beau, qui donnent dans le mauvais goût, & l'introduisent par une espece de contagion, il faut remarquer que ce ne sont pas des enfans ; cela passe leur credit & leur ambition. Ce sont des personnes d'une plus grande consideration ; ce sont des gens qui lassez des voyes communes, & voulant se distinguer, se jettent dans l'extraordinaire, qui approche fort du mauvais.

Voila par où la déclamation dégénera ; on voulut y pointiller ; on y chercha des minuties ; on s'y alambiqua l'esprit ; d'ailleurs les hommes s'arrêtoient trop à cette sorte d'amusement, (26) & s'en faisoient une occupation éternelle, au lieu qu'ils ne peuvent être utiles, qu'autant qu'ils servent de préparation aux affaires serieuses. L'un des fils de Seneque,

Mela.

(26) Dum vel exilia nimis consectantur, vel in Scholis, velut ad Sirenæos scopulos consenescunt. *Schott. ibid. p. 5.*

par exemple, paroît n'avoir fait que cela toute sa vie. Qui pourroit loüer cette conduite, quoique son Pere la loüe (27)? Ajoutons ce qui acheva de décrier ces exercices. Ce fut le trafic que les Maîtres faisoient de leurs connoissances, & la maniere sordide dont ils vivoient; ce qui les fit regarder comme *de faux sages*, idée qui s'étoit de même attachée au nom de sophiste dés le temps d'Aristote. Il ne faut pas s'étonner si un pareil mépris interrompit à Rome pendant quelque temps, l'usage de la déclamation, jusqu'à ce qu'on le rappella sous l'Empire de Neron, qui ne dédaigna pas de s'y exercer. L'Empereur Julien la cultiva encore avec plus d'ardeur, ensorte qu'il se mit en état d'écrire lui-même des Harangues & des lettres importantes, comme avoit fait Philippe de Macedoine.

SENEQUE le Rhéteur.

Voyez Quintil. l. 12. c. 11.

Il y auroit de l'injustice à charger notre Seneque de ce qu'il y a de mauvais, ou d'excessif, dans des pensées

(27) Mela Fili carissime, video animum tuum... hoc unum concupiscentem nihil concupiscere, ut eloquentiæ tantum studeas. Perge quò inclinat animus. *Sen. Præf. l. 2. Controv. p. 97.*

SENEQUE le Rhéteur

ou des expressions qu'il condamne tout le premier. C'est sur cela sans doute qu'André Schott (28) loüe son esprit, sa pénetration, son discernement, *partie rare*, dit-il, *& que Seneque possede en perfection.* Ainsi Schott n'est pas du sentiment d'un habile homme qu'il ne nomme point, & qui n'estimoit pas si fort notre Rhéteur.

Præf. lib. 1. Controv. p. m. 10.

Je trouve une chose à examiner sur cette difference de sentiment. L'Eloquence de Lucain, celle de Seneque le Philosophe, trop herissée de pointes, de sentences, de subtilitez étudiées, n'est-elle pas dans le goût de l'Auteur dont nous parlons ? Si elle y est, peut-on estimer cet Auteur, sans apporter du moins quelque précaution ? Ecoutons sur cela d'autres Critiques. Ce nouveau genre d'Eloquence, dit Monsieur Baillet, semble avoir pris naissance dans la famille de Lucain. Son oncle le Philosophe en avoit déja donné un exemple en prose, & on pourroit soupçonner son grand Pere Seneque le Rhétoricien

Jug. des Savans T. 6. p. 353.

(28) Judicium verò, quod semper fuit eritque paucorum hominum & acumen in aliorum scriptis censendis, summum ac proprium illius. *Schott. ubi supra p. 5.*

d'en avoir voulu donner la forme & les regles.

Vossius ne s'en tient pas au soupçon ; il décide. Cette affectation, dit-il, (*des pointes & des brillans continuels*) étoit particuliere à la famille des Annéens, qui étoit celle de Lucain, celle des Seneques, celle de Florus l'Historien. Bien plus : cette affectation étoit commune à l'Espagne entiere, comme il a paru par l'exemple de Martial, & de quelques autres Ecrivains de cette Province de l'Empire.

Ger. Jean Voss. Inst. Poët. l. 3. p. 108.

Ne nous en tenons pas à ces témoignages, & jugeons-en par l'ouvrage même de notre Rhétoricien. Que signifie en général ce soin de recueillir en un corps des pensées détachées de divers Auteurs sur divers sujets, sinon que l'Auteur du recueil aimoit les brillans & les pointes ? Quel effet ces pointes ainsi recueillies pouvoient-elles produire dans l'esprit de ses lecteurs, & particulierement, de ses enfans, à qui il les adresse, sinon la passion d'en produire de semblables ? Quel dessein peut-on attribuer à l'Auteur qui les a ramassées, sinon celui de les donner

à imiter ? Il y a ſans doute lieu de croire qu'il a voulu que ſes enfans lui reſſemblaſſent. Son ſtyle eſt plus *enjoüé*, celui de ſon fils le Philoſophe eſt plus *ſevere*. Cela n'empêche pas qu'ils ne ſoient tous deux *ſententieux*. Mais, dit on, il blâme lui-même ce ſtyle ! Comme ſi Petrone ceſſoit d'être affecté, parce qu'il blâme l'affectation ! ou comme s'il avoit lui-même ces tours aiſez & ces manieres naturelles qu'il recommande tant aux autres ! Il donne, dit le Pere Rapin, les plus belles regles du monde contre l'affectation, & il ne les obſerve pas. Il eſt trop peint & trop étudié ; ou s'il eſt ſimple, c'eſt d'une ſimplicité affectée. Cette image de Petrone eſt une image de Seneque. Et quand je devrois me hazarder un peu trop, j'avancerai ce que je penſe. Je crois que quand même toutes les expreſſions, & toutes les penſées qu'il a recueillies, ou qu'il approuve, ſeroient auſſi bonnes que Ciceron nous repreſente celles de Craſſus, (29) ce recueil, cet amas qu'il en a fait,

Præf. lib. 1. Contr. p. m. 60.

Rap. avertiſſ. des Refl. ſur la Poët.

(29) Sententiæ Craſſi tam integræ, tam veræ, tam novæ, tam ſine pigmentis fucoque puerili. *Cic. l. 2. de Orat.*

SENEQUE. le Rhéteur.

ne pouvoit manquer d'être contagieux, & de faire sur l'esprit de plusieurs de ses Lecteurs, à peu prés la même impression, qu'on peut croire qu'il a faite sur l'esprit de ses enfans. Je dis *à peu prés*, parce qu'il faut reconnoître avec un Poëte, (30) que les leçons & les exemples d'un Pere ont d'ordinaire plus de pouvoir sur ses fils, que sur des personnes étrangéres. Concluons, que si dans l'étude de l'Eloquence, on lit ces Auteurs pour profiter de leurs pensées & de leurs reflexions, il faut attendre un âge meur, afin de prendre ce qu'il y a de bon sans se laisser infecter par ce qu'il peut y avoir de mauvais. C'est le jugement, comme on sait, que Quintilien (31) a porté de Seneque le Philosophe, parce que ses defauts ont des attraits. Erasme, Gronovius & Monsieur Morhof en disent la même chose. Ne résulte-t-il pas de tout ce que j'ai rapporté, qu'il en faut dire autant de Seneque le Rhétoricien?

L. 18. *Ep.* 12. *p.* 1668. *Gronov. Praf. in Senec.* *Morhof. Polihist. l.* 4. *c.* 12. *p.* 174. *n.* 8.

(30) ... Velociùs & citiùs nos corrumpunt vitiorum exempla domestica, magnis cum subeant animos auctoribus. *Juv. Sat.* 14. *v.* 31.

(31) Dulcibus vitiis abundat. *Quint. l.* 10. *c.* 1.

DIALOGUE SUR LES ORATEURS,

Tenu la sixieme année du regne de Vespasien l'an de Jesus-Christ 74. recueïlli ensuite & mis au jour par un Auteur, qui dit y avoir été present, étant encore fort jeune.

Dialogue sur les Orateurs.

J'Ai parlé du Dialogue de Ciceron sur les Orateurs illustres. Le *Dialogue sur les orateurs* est une autre piéce, qui se trouve sous ce titre dans quelques éditions de Tacite; & dans quelques unes de Quintilien avec le titre de *Dialogue sur les Orateurs, ou sur les causes de la corruption de l'Eloquence*, Ouvrage qui paroît estimable, quoi qu'imparfait, & dont il est à propos de donner ici une idée. A cet effet distinguons-y trois parties.

Tac. in fol. de Paris chez Chevalier. p. 155.

Quintil. in 8. de Francf. p. 508. aprés les déclam.

La premiere nous présente un Avocat & un Poëte qui sont aux prises.

Celui là veut faire embrasser sa profession à celui-ci, parcequ'il le croit trés-capable de s'en bien acquitter; ce dernier s'en défend, parce qu'il trouve dans la sienne, sinon, de plus grands avantages, du moins plus de charmes, & à peu prés autant de gloire. Cette dispute produit deux éloges, l'un de l'Eloquence, où l'on reconnoît bien des choses qu'on a luës dans Ciceron; & l'autre de la Poësie, où l'on retrouve aussi bien des idées qu'on peut avoir conservé de la lecture d'Horace, quoique les manieres de ces Auteurs soient tout à fait différentes.

Dialogue sur les Orateurs.

La seconde partie du Dialogue est, pour ainsi dire, *un plaidoyé* du même Avocat, il se nomme Aper, en faveur des Orateurs de son temps contre les Anciens. Il vivoit du temps de Vespasien. Ce sont les Orateurs de ce temps là, quil appelle *les modernes*, & il appelle *anciens*, Ciceron & ceux de son siécle: si ce n'est que pour rendre sa cause meilleure, il prétend quelque-fois les ranger tous dans une même classe, à cause qu'il n'y a que six vingts ans des uns aux autres; & les traitant tous *de moder-*

Apud Tac. p. m. 161. & 162.

Dialogue sur les Orateurs.

nes, les opposer aux Orateurs les plus grossiers de la République naissante.

La troisiéme partie de l'ouvrage est une recherche des causes de la chûte, ou de la corruption de l'Eloquence. Car quoique dise le défenseur des Modernes, ceux qui tiennent le parti contraire, ne croient pas devoir lui répondre : de sorte que je ne vois pas sur quel fondement on a dit *qu'il a été trés-vivement réfuté*. Ses Adversaires bornant l'idée des anciens à Ciceron & à ceux de son siécle, supposent comme une chose certaine, que ces grands hommes n'ont pas besoin qu'on les défende, qu'ils se soûtiennent deux mêmes par leur propre reputation ; & que, depuis cette Epoque, l'Eloquence a dégénéré. Ainsi ils ne s'attachent qu'à examiner les raisons de cette décadence. C'est dequoi se chargent Messala, Secundus & Maternus, qui sont avec Aper les personnages du Dialogue.

Ib. p. 164.

Oeuv Posth. de Mauc. Préf. p. 10.

Ubi suprà p. 165.

Tout ce que disoit Secundus, s'est perdu, avec une partie de ce que disoit Maternus, ce qui fait un grand vuide dans cet ouvrage, sans parler de quelques autres endroits défectueux. Messala attribue la chûte de l'Eloquence

Ibid. p. 66.

à la dissipation des jeunes gens qui n'étudient plus ; (1) *à la négligence des Parens*, qui les élévent mal ; *à l'ignorance des maîtres* qui les conduisent par de fausses routes. Maternus ajoûte à ces raisons ou *le goût* ou *l'impatience* des juges qui ne donnent pas la liberté de parler ; la *nature des affaires* qui ne sont pas susceptibles de tant de beautez ; *& la forme du gouvernement sous les Empereurs*, parce qu'il prétend que l'Eloquence a l'esprit Républicain, & qu'elle se fortifie dans le trouble & le tumulte, comme la flame s'entretient par l'agitation.

Dialogue sur les Orateurs.

Ibid. p. 169.

Messala avoit envie de réfuter quelques propositions de Maternus, mais le temps ne le permit pas. On pourroit encore aujourd'hui y trouver quelque difficulté. En effet les Orateurs n'avoient-ils aucun ménagement à garder dans les Républiques ? leur gloire consiste-t-elle à parler long temps ? l'Eloquence n'a-t-elle d'autres beautez que celles qui conviennent aux grands sujets ? On suppose dans ce Dialogue comme une chose certaine que l'affaire

Ibid ad calcem dialogi.

(1) Torpent ingenia desidiosæ juventutis. *Sen. Rhet. praef. l. 1. controv.*

Dialogue sur les Orateurs.

de Milon avoit été une de ces grandes causes propres à signaler l'Eloquence d'un Orateur ; & selon Ciceron même, celle de Roscius d'Amerie fut aussi une cause d'apparat : N'en trouve-t-on plus de semblable aujourd'hui ? N'en trouvoit-on plus dans un temps où les Personnages du Dialogue conviennent (2) qu'un Avocat *avoit encore à défendre les nations & les Provinces.*

L. de clar. Orat. n. & in Orat. n.

Si nous en croyons l'Auteur qui nous a donné les Oeuvres posthumes de M. de Maucroix, Messala lui-même attribue *sur-tout* la chûte de l'Eloquence *à d'indignes Rhéteurs*, & ces Rhéteurs en général sont coupables de tout le mal qu'en ont dit *Lucien*, *Petrone*, *Philostrate*. Avec ces trois Auteurs on pourroit mettre Quintilien qui parle des Rhéteurs comme Petrone. On ajoute sans aucune distinction, que ces gens-là *par un étrange abus de leur art fascinoient de telle sorte les esprits, que Vespasien, au rapport de Suétone, leur assigna des pensions sur le Thrésor public,*

Préf. p. 11.

Ibid.

(2) Cum tot coloniarum, tot municipiorum clientelæ in forum vocent... Maternus adsciscere nationes, complecti provincias possit. *Apud Tac. p. 156.*

dans le temps même qu'il chassa (3) *de Rome les Philosophes.* N'en doutons pas ; les mauvais maîtres ne sauroient conduire à la veritable Eloquence : Et il y en avoit beaucoup de mauvais dans le siécle dont nous parlons. Mais Quintilien étoit de ce temps là ; *il étoit agé de trente-deux ans & déja celebre Professeur en Rhétorique.* Il est donc à propos de l'excepter. Il faut excepter Lucien, lequel, selon toutes les apparences, en décriant les Rhéteurs, n'a pas voulu se décrier lui-même. Et si, selon Suétone, Vespasien *fut le premier qui assigna aux Professeurs de Rhétorique des pensions sur le thrésor public*, Quintilien fut le premier à qui on fit cét honneur ; & cela ne laisse pas la liberté de dire indistinctement, qu'on accorda cet avantage *à des Rhéteurs indignes.* On me dira que ce grand homme tenoit sa pension de Galba. C'est le sentiment du savant Monsieur Dodwel, mais il ne répond pas à Suetone, qui dit que Vespasien fut

Dialogue sur les Orateurs.

Ibid. p. 9.

In Vesp Edit Suet. Casaub. p. 107.

M. Dodvvel Annal. Quintilian. p. 94. n. 10.

(3) *L'Auteur de cette Préf. confond Vespasien avec Domitien. Il peut soûtenir ce qu'il dit par Dion & par Theodore Marcile. p. m. 44. & 45. mais non pas par Suëtone, comme il fait.*

Dialogue sur les Orateurs.

le premier qui assigna ces pensions. En tout cas aux termes de Suëtone, ceux que l'Empereur gratifia de ces pensions étoient (4) *des gens de Lettres, qu'il se faisoit un plaisir de protéger, parcequ'il favorisoit les beaux arts.* Aussi voit-on par le Dialogue dont il s'agit, qu'il accorda une somme considerable à un Poëte nommé Bassus, qui étoit estimé. L'historien ne dit point du tout que ce Prince *dans le temps même qu'il faisoit ces liberalitez aux Rhéteurs, chassa de Rome les Philosophes:* Il le dit de Domitien. Pour ce qui est de Vespasien, il le represente au contraire comme un Prince trés-clement qui *souffrit* (5) *avec beaucoup de patience les libertez que se donnoient ses amis, les satyres couvertes des Avocats, & les emportemens des Philosophes*, lesquels selon Monsieur Dodwel ne furent chassez de Rome que vingt ans aprés. Les Personnages mêmes du Dialogue qui blâment les matieres que

Ibid. p. 158.

Quingenta sestertia; environ. 60000. *l.*

Ann. Quintilian. p. 135. *n.* 26. *Suet. in Domit. p. m.* 105.

Apud Tacit. p. 159.

(4) Ingenia & artes vel maximè fovit: primus è fisco latinis græcisque Rhetoribus annua centena constituit. *Ibid.*

(5) Amicorum libertatem caussidicorum figuras & Philosophorum contumaciam lenissimè tulit. *Ibid. p.* 106.

les Rhéteurs faisoient traiter dans leurs Ecoles, ne les blâment pas précisément, parce qu'elles sont *feintes & inventées*, (6) mais parce qu'au lieu d'être du moins imitées d'aprés le vrai, elles sont tout à fait outrées.

Dialogue sur les Orateurs.

Il faut donc mettre quelque distinction entre ceux qui enseignent l'Eloquence. C'est à quoi Messala lui-même ne paroît pas prendre garde. Car en nous proposant pour modéle l'application & la conduite de Ciceron, de la maniere que cet Orateur la rapporte, il parle de ses autres maîtres & de ses autres études, sans dire un seul mot ni de ses maîtres de Rhétorique, que Ciceron met pourtant au nombre de quatre ou cinq; ni des discours qu'il composoit assidûment sous leurs yeux. Au contraire, abusant de ce que dit cet Orateur, *qu'il s'est formé à l'Eloquence, non dans les Ecoles des Rhéteurs, mais dans celles des Philosophes*, Messala propose une méthode peu solide d'élever un Orateur, qui est de l'instruire à la maison dans toutes sortes de sciences, & de le faire

Ib. p. 167.

In Brut. ad calc.

Ib. ubi supra p. 168.

Ibid.

(6) Fictis nec ad veritatem accedentibus controversiis. *Ib. p. 167.*

Dialogue sur les Orateurs.

passer ensuite au Barreau sous la conduite d'un Avocat célébre sans autre maître d'Eloquence. Cette idée peut avoir réüssi ; mais elle ne peut servir de régle. Elle est formellement contraire au sentiment de Quintilien, qui veut qu'il y ait des maîtres de Rhétorique, & préfére les études publiques aux études particulieres. Il est visible que de se passer de toutes sortes de maîtres parce qu'il y en a de mauvais, c'est éviter un écueil pour se jetter dans un autre.

Quoiqu'il en soit, on peut fournir des Orateurs qui ayent dégénéré de la solide éloquence, sans qu'on puisse attribuer ce changement à aucune des causes que j'ai ci devant rapportées; Et ces Orateurs ne sont pas des gens du métier, je veux dire des Rhéteurs; mais des gens d'une profession différente, gens qui se picquent d'être, & sont en effet d'un rang superieur. Aussi faut-il avoir un rang & un nom, comme on le verra, pour produire ce changement. Peut-on dire, par exemple, que Démétrius le Phalérien eût été *mal élevé*, ou qu'il n'eust pas *eu & de bons maîtres & de bons modéles*, ou qu'il *n'eust pas travaillé* ; ou qu'il

n'eust pas la liberté de parler tant qu'il vouloit, ou qu'*il ne rencontrât pas de belles affaires* à traiter, ou qu'il *vécût dans une état monarchique?* Cependant il fit dégénérer l'Eloquence. (7) Comment donna-t-il lui-même dans ce défaut? & comment y fit-il donner les autres? Cela peut être l'effet d'un esprit tourné de certaine façon, lequel se trouve dans une Académie, au Palais, ou dans tout autre genre d'éloquence; il a des manieres contagieuses, & elles infectent toute une nation.

Dialogue sur les Orateurs.

C'est ce qu'a voulu dire l'Auteur de la Préface qui est à la teste des œuvres posthumes de Monsieur de Maucroix. Voilà, dit-il, la source « du goût dépravé, qui regnoit alors; « de vains Déclamateurs, qui par la « nouveauté de leur style gagnerent « d'abord quelques personnes d'élite, « mais peu éclairées, d'où se forma « aisément le préjugé de la multitude. « Ce qui arrive en mal, arrive pa- « reillement en bien. C'est ce qui a « fait dire au même Auteur: Dans « quelque aveuglement que nous sup- «

Préf. p. 12.

Ibid. p. 14.

(7) Primus inflexit orationem. *Cic. Quintil vide De not suprà.*

Dialogue sur les Orateurs.

» posions un siécle, une nation en-
» tiere ; s'il vient à s'élever un génie
» superieur, qui ait la force de résis-
» ter au torrent du mauvais goût, &
» qui fasse reparoître au milieu de ces
» ténébres les pures lumieres de la
» raison ; ne doutons point qu'il ne
» soit écouté, qu'il ne raméne les *esprits*
» peu à peu, & que malgré l'erreur com-
» mune, il ne fasse enfin revenir au sens
» commun.

L'Abbé Cassagnes dans la Préface qu'il a faite aux œuvres de Balzac,
» dit quelque chose d'aussi fin. Rien
» n'est plus contagieux, dit-il, que
» les mauvais modéles, quand ils ont
» l'approbation publique. On voit à
» l'heure même une infinité de copies,
» qui sont d'autant plus condamnables
» qu'elles sont fidéles. Il ne faut quel-
» quefois qu'un seul génie, s'il a des
» qualitez brillantes, & qu'il soit de-
» venu extrémement fameux ; il ne
» faut, dis-je, qu'un génie seul, *pour*
» corrompre le goût d'un siécle, &
» l'esprit d'une nation ; & l'on éprou-
» ve alors que comme les Peintres
» rencontrent plus aisément la ressem-
» blance d'un visage défectueux, que
» celle d'une beauté réguliére, aussi

Préf. de Balz. p. 2.

Dialogue sur les Orateurs.

a fausse éloquence est plus facile « à imiter que la veritable. «

Quelque agreables que soient les pensées de ces deux Auteurs sur cette matiere, on aura je crois, encore plus de plaisir à voir celles de Monsieur Bayle. Il s'en explique à l'occasion d'un Auteur qui n'étoit pas grand admirateur de Ciceron, mais qui admiroit Tite-Live, & le trouvoit si inimitable que désesperant de se pouvoir conformer à ce modéle, il prit le parti d'imiter Tacite. Il étoit si passionné de Sénéque que rien plus; il préféroit Lucain à Virgile, & les tendresses de Catulle à la Majesté d'Horace. Il est certain, dit là-dessus Monsieur Bayle, qu'il y a de la « disparate dans ces sortes de juge- « mens : car selon l'ordre il faudroit « qu'un homme qui a plus d'admira- « tion pour Tite-Live que pour Ta- « cite, mît Ciceron fort au dessus de Sé- « néque, & Virgile fort au dessus de « Lucain. L'Éloquence de Ciceron, « de Tite-Live & de Virgile, leur ca- « ractére & leur esprit sont à peu prés « de même genre, excepté la différen- « ce, soit de la prose & des vers, soit « des sujets qu'ils ont traitez. Ce sont «

Dict. T. 3. p. 2510. Priolo.

Dialogue sur les Orateurs.

» des Auteurs qui ne se picquent point
» de briller ; ils répandent sans affec-
» tation une lumiere qui embellit tout
» l'ouvrage conformément à la condi-
» tion de chaque partie, mais qui n'est
» point destinée à éblouïr, comme
» celle de quelques autres Ecrivains,
» qui au lieu de laisser aller chaque
» raison par son chemin, recourent à
» une espéce de Dioptrique, pour
» reünir une infinité de rayons, afin
» de jetter un grand éclat. C'est leur
» principale étude. C'est ainsi que Sé-
» néque, les deux Plines & Tacite en
» ont usé. Lucain tout de même se
» tourmente & se fatigue pour s'ex-
„ primer extraordinairement, & pour
„ se donner des airs de grandeur. C'é-
„ toient de fort grands esprits, il faut
„ l'avoüer, & peut-être auroient-ils
„ suivi une route plus naturelle, s'ils
„ avoient fleuri en même temps que
„ Ciceron, & que Tite-Live, & que
„ Virgile, mais ils commencérent à
„ étudier sous les premieres déprava-
„ tions du goût. Il arriva aux Romains
„ ce qui arrive à ceux qui se sont trop
„ accoutumez aux excellens vins :
„ leur palais s'émousse ; ils ne peuvent
„ plus le picquer qu'en buvant de l'eau
de

de vie, oudes liqueurs aromatiſées les « plus fortes que l'Art de l'homme « puiſſe inventer. L'Eloquence maje- « ſtueuſe, naturelle, uniforme com- « mença d'être inſipide dés que l'on « y eut été accoûtumé ; on demanda « des traits d'eſprit, & des ſaillies « d'imagination ; on voulut marcher « non pas à la lumiere du jour, elle « n'étoit pas aſſez vive ni aſſez per- « çante, mais à la lueur des éclairs. « *Les François commencent à ſe ſen-* « *tir de la même maladie.* Sénéque & « Tacite s'acommodérent à ce goût « là ; ils craignirent de n'être point « eſtimez, s'ils vouloient écrire com- « me les Auteurs du ſiécle d'Or. Quoi » qu'il en ſoit, leur langage fut directe- « ment opposé à celui de Tite Live. « D'où vient donc que l'on a pû être " ſi charmé de ce grand Hiſtorien, & " de Sénéque en même temps ? Com- " ment a-t-on pû admirer Lucain plus " que Virgile, & Sénéque plus que " Ciceron ? Il n'y a point d'uniformi- " té dans cette conduite. Mais per- " ſonne ne ſauroit répondre des varie- " tez de ſon goût, & c'eſt preſque " une matiere dont il ne faut pas diſ- " puter. Contentons-nous donc du fait. "

Dialogue ſur les Orateurs.

Dialogue sur les Orateurs.

Faisons deux reflexions sur ces idées. La premiere est, que ces sentimens d'admiration pour les brillans & les éclairs des Auteurs du caractére de Sénéque, de Tacite, & de Lucain, sont justement le goût de cet Aper qui défend les Modernes & se déchaîne contre les Anciens dans ce Dialogue. Quelque fois, dit-il, les Anciens *le* font rire, souvent aussi ils l'endorment; leurs harangues à son avis, ne sont pas belles, parce quelles ne sont pas fardées, *ni semblables à ces édifices dorez, & incrustez de* marbre; de là vient que comme l'action des Orateurs suit presque toûjours leur maniere de composer, il n'aime point l'action naturelle, majestueuse & passionnée de ce fameux Roscius; s'il trouve quelque beauté dans Ciceron, ce n'est que dans les oraisons que ce grand homme a faites étant avancé en âge, *quand l'expérience*, dit Aper, *lui eut appris à bien parler*; En un mot, critique si peu judicieux, qu'il paroît mettre Lucain au niveau de Virgile & d'Horace.

Apud Tac. p. 163. Préf. de Mauc. p. 9.

Traduct. de Mauc. p. 13.

Apud Tac. & Préf. ibid. ubi sup.

Une seconde reflexion est, que la différence des Anciens & des Modernes ne diminue rien, selon Aper, du

Apud Tac. p. 169.

merite de ces derniers. Sa raiſon eſt que l'Eloquence n'eſt pas toûjours la même, & qu'elle change avec les perſonnes & avec les temps. Tous " ceux, dit-il, à qui vous donnez le " nom d'Anciens ne ſe reſſembloient " pas ; & neanmoins on les eſtime. " De même Caſſius, qui le premier " abandonna la route tracée par les " Anciens, & ceux qui l'ont ſuivi, " ne l'ont fait ni faute d'eſprit, ni fau- " te de ſcience ; ils ſe ſont accommo- " dez au goût de leur ſiécle, & ils " n'en ſont pas moins eſtimables ; par- " ce que tout ce qui n'eſt pas ſem- " blable n'eſt pas mauvais pour cela. " Tel eſt le principe de cet Orateur. " Mais on a fort bien remarqué qu'on ne doit point l'admettre ſans reſtriction ; Rien n'eſt plus propre à éclaircir cette verité que les paroles de M. Bayle que j'ai rapportées, & l'on peut en donner une raiſon. Il y a dans l'Eloquence la plus ſaine, une grande diverſité de ſtyles, qui lui ſervent ſans la corrompre : il y en a qui ſont indignes d'elle. Qu'on faſſe tel changement qu'on voudra ſans s'écarter des premiers, *certainement ce qui ne ſera pas ſemblable, ne ſera pas pour cela mau-*

Dialogue ſur les Orateurs.

Préf. de Mauc. p. 13.

ſuprà.

Dialogue sur les Orateurs.

vais, comme les Odes & les Epitres d'Horace, comme Horace encore tout entier & Ciceron. Mais si venant à sortir du caractére de Virgile vous prenez celui de Lucain, alors cette difference ne manque pas de vous faire dégénérer.

Apud Tacit. p. 150. 164. 168. Et Fra-dact. p. 22. 23. 37. 52.

Au reste on peut douter qu'*Aper* parle sérieusement en tout ce qu'il *dit* pour les Modernes ou contre les Anciens, puisque quelqu'un des autres personnages dit que tout ce qu'Aper en fait, n'est que pour disputer; c'est Messala, c'est Maternus qui le dit; & il semble lui-même, en un endroit, approuver la recherche qu'on fait des causes de la corruption, ou de la chûte de l'Eloquence. Mais, quand même on supposeroit qu'il parle sérieusement, on pourroit douter si sa dispute sur les Anciens & les Modernes a un si grand rapport avec celle qu'ont eû de nos jours sur le même sujet Monsieur Despreaux & Monsieur Perrault. Ce que je puis asseurer est, qu'elle n'en a aucun avec celle qu'Horace soutient dans son Epitre à Auguste, & dont j'explique le sens dans un autre endroit; à moins qu'on ne dise que ce rapport est en ce que *les Modernes* pour qui parle Hora-

ce, sont *les Anciens* dont on parle dans ce Dialogue.

Dialogue sur les Orateurs.

Il me reste à dire un mot touchant l'Auteur de cet ouvrage. La difficulté est de savoir qui il est. C'est une question agitée par Juste Lipse dans la Préface du Commentaire qu'il y a fait. C'est de là qu'est tiré ce que nous en dit l'Auteur qui nous a donné les œuvres posthumes de M. de Maucroix. Je n'ai qu'à rapporter ses paroles. Quelques uns, dit-il, le donnent à Tacite, d'autres à Quintilien. Peut-« être n'est-il ni de l'un ni de l'autre. « Car enfin sur deux ou trois manuscrits qui portent qu'il est de Tacite, « comment se persuader que la même « plume nous ait laissé un discours où « les graces & les fleurs sont prodiguées, & des Annales où l'on voit « au contraire un style aigu & concis « jusqu'à être obscur ? Le style, dit-« on, peut changer avec l'âge ; & de « licentieux qu'il étoit dans la jeunesse « d'un Ecrivain, devenir grave & mo-« deste dans sa vieillesse ? Mais chan-« gera-t-il tellement que le même gé-« nie n'étincelle pas toûjours dans ses « premieres & dans ses dernieres com-« positions ? Pour Quintilien, ses par-«

Préf. p. 7.

Dialogue sur les Orateurs.

» tisans se fondent sur ce que cet Ou-
„ vrage approche fort de sa Rhétori-
» que, soit pour la diction, soit pour
» les préceptes; & sur ce qu'il dit a-
„ voir composé un Livre *des causes de*
„ *la corruption de l'Eloquence*, lequel
„ n'existe plus, si ce n'est pas ce Dia-
„ logue. Mais ces raisons, quelque *for-*
„ *tes* qu'elles paroissent, ne décident
„ pas la question, parce qu'il reste en-
„ core à concilier l'âge de Quintilien
„ avec l'Epoque de la conference dont
» il s'agit. Or elle s'est tenuë la sixiéme
„ année du regne de Vespasien; l'Au-
„ teur dit lui-même qu'il étoit *fort jeu-*
„ *ne*, quand il y assista, & ce fut en
„ qualité de simple auditeur. Ce qui
„ paroît ne pas convenir à Quintilien,
„ âgé pour lors de trente-deux-ans, &
„ déja célébre Professeur en Rhétori-
„ que.

Quelque merite que puisse avoir cet Ouvrage & pour le fond & pour la forme, il me paroît fort inférieur aux Ouvrages de Quintilien. C'est du clinquant auprés de l'or. Monsieur Bayle parlant du Livre que cet Auteur avoit fait sur les causes de la corruption de l'Eloquence, dit aussi qu'*il le croit perdu, & qu'il ne doute nullement qu'il ne*

Dict. de Bayl. Art. de Quint.

fût de la même force à proportion que ce qui nous reste de cet Ecrivain. Concluons donc avec Juste Lipse qu'on ne connoît point l'Auteur du Dialogue sur les Orateurs.

Dialogue sur les Orateurs.

Préf. du comment. sur ce Dial.

On a pû remarquer, dans le cours de ce chapitre, ce qui m'a fait nommer assez souvent *les œuvres posthumes de Monsieur de Maucroix.* C'est la *Préface* qui est à la tête & qui est un Ouvrage fort bien écrit. Cette Préface n'a dit ce qui a rapport à la matiere que je traite, que parce que parmi ces œuvres posthumes il y a une *Traduction du Dialogue sur les Orateurs.* A cette Traduction on en a joint encore d'autres. Ce sont *les Philippiques de Démosthenes*; ce sont des *endroits choisis des Verrines de Ciceron, les Catilinaires, l'oraison pour Marcellus*; C'est enfin un fort beau morceau de Quintilien, contenant une *instruction sur la maniere de composer.* Recuëil trés beau & trés-curieux, qui a eu d'abord pour titre, *Oeuvres posthumes de Monsieur de Maucroix* & qu'on a ensuite publié sous le titre de *Traductions diverses pour former le goût de l'Eloquence sur les modéles de l'Antiquité.* Ce second titre & la premiere de toutes ces Tradu-

Il se vend chez Monsieur Estienne, ruë saint Jacques.

Dialogue sur les Orateurs.

ctions ne permettent pas que je passe sous silence, ni ce volume, ni les jugemens qu'on en a faits. Toutes les personnes équitables qui liront ces Traductions, conviendront, je crois, qu'elles peuvent avoir l'effet que nous promet le second titre. On n'en sauroit douter, ce me semble, aprés le jugement qu'en a porté Monsieur Despreaux dans une Lettre qu'il écrit à l'Auteur, & qu'on a imprimée avec quelques autres à la fin du Recueil. Pour venir à vos Ouvrages, „ dit Monsieur Despreaux, j'ai déja „ commencé a conférer le Dialogue „ des Orateurs avec le Latin. Ce que „ j'en ai vû, me paroît extrémement „ bien ; la langue y est parfaitement „ écrite. Il n'y a rien de gêné, & „ tout y paroît libre & original. Il y „ a pourtant des endroits où je ne „ conviens pas du sens que vous avez „ suivi... Excusez, Monsieur, la liber„ té que je prens de vous dire si sin„ cerement mon avis. Mais ce seroit „ dommage qu'un aussi bel Ouvrage „ que le vôtre, eût de ces taches où „ les Savans s'arrêtent, & qui pour„ roient donner occasion de le rava„ ler.... Je reviens aux piéces que

Traduct. div. &c. p. 350. 351. 366.

vous m'avez envoyées, il n'y en a " pas une qui ne soit trés digne d'être " imprimée. Que répond l'Auteur sur " cela? Je conviens, dit-il, de bonne " foi de votre remarque. Au cas que " ma Traduction s'imprime, non seu- " lement je profiterai de votre corre- " ction, mais j'avertirai le Public " qu'elle vient de vous, si vous l'a- " gréez; & par là je me ferai honneur; " car on verra du moins que je suis un " peu de vos amis. Il y a encore dans " ce Dialogue beaucoup d'autres en- " droits que je n'ai pas rendus scrupu- " leusement en notre langue, par ce " qu'il auroit fallu des Notes pour " les faire entendre à la plus part des " Lecteurs, qui ne sont point instruits " des coûtumes de l'Antiquité, & " qui sont cependant bien aises qu'on " leur épargne la peine de se rabbat- " tre sur les Notes. Vous savez d'ail- " leurs que le Texte de cet Ouvrage " est fort corrompu, la lettre y est " souvent defectueuse; Comment " donc le traduire si litteralement? "

Dialogue sur les Orateurs.

Ib. p. 359. 360.

Ajoûtons que les Lettres qui finissent ce Recueïl, sont belles, curieuses, dignes de leurs Auteurs. Dans la derniere Monsieur de Maucroix don-

Ib. p. 379.

Dialogue sur les Orateurs.

ne des Réflexions qu'il dit avoir faites sur l'Art de remuër les passions. Il les donne d'une maniere originale & trés agreable ; mais elles ne sont ni de lui ni de Quintilien, d'où il les a prises. Elles sont d'Horace & de Ciceron. *Il faut être touché, pour toucher les autres.* C'est la pensée que l'Auteur met dans un beau jour. Elle est vraye, belle, solide. Mais avec tout l'éclat qu'il lui donne, elle ne suffit pas pour instruire un homme, & le mettre en état de remplir cette partie des devoirs de l'Orateur, laquelle est en même temps la plus difficile, & celle qui le fait triompher. (8)

Finissons par une autre lettre également curieuse, & tout ensemble convenable à cet article, parce qu'elle nous donne l'Epoque d'un mauvais goût qui s'étoit introduit dans „ l'Eloquence Françoise. Il ne suffit „ pas, dit l'Auteur, d'avoir un langa„ ge pur, & un grand amas de con„ noissances ; mais il faut encore que „ cette érudition soit accompagnée de „ bon sens, & qu'un Orateur, quelque savant qu'il soit, n'affecte pas de

Traduct. divers. p. 375. 376.

(8) Docere, necessitatis ; delectare suavitatis ; movere, victoriæ. *Cic.*

le paroître. Rien n'est plus conforme à la doctrine d'Aristote & de Ciceron (9) que cette pensée de Monsieur de Maucroix. C'est un defaut, continue-t-il, que Monsieur du Vair en son Traité de l'Eloquence Françoise reproche à Monsieur Brisson, qui fut Avocat Général, avant que d'être Président. Il l'accuse d'en être l'Auteur, & de l'avoir introduit au Barreau. Il dit que ses harangues étoient tellement remplies de citations, qu'à peine en pouvoit-on prendre le fil; & que d'ailleurs il affectoit de ne rien oublier de tout ce qui se peut dire sur un sujet. De sorte qu'une trop grande abondance déroboit à ses discours la clarté & le bel ordre. Sa réputation, ajoûte cet illustre Garde des Sceaux, l'a fait imiter par d'autres, qui, bien qu'ils ne fussent pas aussi doctes que lui, n'ont pas laissé d'alleguer un grand nombre de passages pour

Dialogue sur les Orateurs.

P. 504.

(9) Neque vult orator ita sapiens inter stultos videri, uti qui audiant, aut illum ineptum, aut Græculum putent, aut etiamsi valdè probent ingenium oratoris, sapientiam admirentur, se esse stultos molestè ferant. *Cic. l. de Orat. n. 221.*

Dialogue sur les Orateurs.

„ paroître ce qu'ils n'étoient pas. Ils „ n'ont pû acquerir le nom de savans & ont perdu le moyen d'être éloquens.

Selon cette remarque de Monsieur du Vair on peut joindre, en quelque façon, Monsieur Brisson à Démetrius & à Cassius.. Ce que Démetrius fit autrefois parmi les Grecs, ce que Cassius fit ensuite chez les Romains, Monsieur Brisson l'avoit fait parmi nous; il avoit introduit dans l'Eloquence un goût particulier. Les François ont été assez heureux pour revenir de ce goût là, ce qu'il semble que les Romains n'ont pas fait. Dieu veüille qu'ils se soûtiennent! Malherbe selon Monsieur Despreaux établit le bon goût dans la Poësie. A qui doit-on donner l'honneur de l'avoir retabli dans la Prose? Morery dit que *Pibrac fut le premier qui introduisit la veritable Eloquence au Barreau.* Ce n'est pourtant pas ce que nous cherchons, puisque Pibrac est plus ancien que Monsieur Brisson, & qu'au rapport de Monsieur du Vair, son style étoit aussi enflé de citations, quoi que ce défaut ne fût pas contagieux en lui comme il le fut dans Monsieur Brisson.

Dict. de Moreri artic. de Guy du Faur.

Qui que ce soit à qui la France ait l'obligation d'avoir ramené la veritable Eloquence en Prose, il merite, je crois, comme Malherbe, qu'on jette des fleurs sur son tombeau (10).

Dialogue sur les Orateurs.

Pour ce qui est, en général, du progrés que la langue Françoise a fait vers sa perfection, nous pouvons nous en tenir à ce qu'en dit Monsieur Charpentier dans son Traité de l'Excellence de nôtre Langue. Ce fameux Academicien observe que le bégayement & l'enfance de la langue Françoise est au de là du siécle de saint Loüis; qu'elle a commencé à parler raisonnablement depuis saint Loüis jusqu'à Loüis onziéme; qu'elle s'est fortifiée & annoblie depuis ce temps-là jusques sous le regne des derniers Valois; & qu'enfin elle a acquis sa plus haute perfection sous Loüis le Juste, & sous Loüis le Grand.

Traité de l'Exc. de la Lang. Franc. p. 369.

Je crois ne pouvoir mieux finir ce volume, que par un trait de la préface sur les Ouvrages de Balzac, lequel contient deux choses; l'une est un antidote contre l'erreur de ceux,

(10) Manibus date lilia plenis, purpureos spargam flores, & fungar inani munere. Virg. Æneid. 6.

Dialogue sur les Orateurs.

qui n'ayant point le génie oratoire, s'imagineroient peut-être pouvoir devenir éloquent, pour avoir pris dans ce Livre l'esprit des plus grands Maîtres de l'Eloquence; l'autre est le jugement que l'Auteur de la Préface porte des plus considérables de ces Maîtres, & que je n'ai point *rapporté* en parlant d'eux, parce que c'eust été le gâter, de le mettre en pieces pour en rapporter sur chacun ce qui lui étoit propre, & il a été plus à propos de se reserver à le mettre ici tout entier en finissant. Il y a donc des esprits si mal-faits, selon l'Auteur de » la Préface, & si peu nez pour l'Eloquence, qu'ils ne sauroient être redressez ni par cette incomparable » Rhétorique, qui est l'un des chef-d'œuvres d'Aristote, ni par cet excellent Dialogue où Ciceron nous » donne les régles d'un art, dont il » nous a laissé de si merveilleux exemples; ni par ces Institutions si élégamment écrites où Quintilien fait naître tant de fleurs, parmi les épines » mêmes de la Grammaire, & où il » se montre aussi grand Orateur, que » grand Rhétoricien. Les Ouvrages » des autres Maîtres de l'art achevent

Préf. sur Balz. p. 21.

C'est par ces Institutions que je commencerai le second volume.

d'embarraſſer ces génies malheu- " reux, bien loin de les inſtruire. Le " Traité de *Longin* en les élevant les " égare, & , comme on dit, les fait " perdre dans les nuës ; & ſur tout, " les idées d'Hermogéne produiſent le " même deſordre en eux, pour la Rhé- " torique, que les Idées de Platon " produiſent en beaucoup d'autres " pour la Philoſophie. "

Dialogue ſur les Orateurs.

Obſervons neanmoins que pour ſe croire du nombre de ces eſprits diſgraciez de la nature, il faut auparavant s'être long-temps éprouvé dans tous les exercices de Rhétorique; puiſque s'il falloit ſe déſeſpérer pour quelques petites difficultez qu'on y rencontre, ou même pour les plus grandes, Démoſthéne auroit étouffé ou enſeveli ſes talens, avant que de s'eſſayer, & ſe ſeroit par là privé de la gloire immortelle qu'il s'eſt acquiſe.

Fin du premier Voulume.

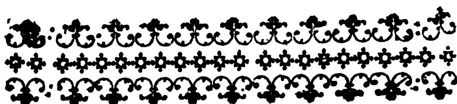


TABLE DES MATIERES

contenuës dans ce premier Volume.

Le chiffre romain indique la Préface.

Fin de la Table des Matieres.

De l'Imprimerie de la Veuve d'Antoine Lambin.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Jugemens des Savans sur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique, avec un précis de la doctrine de ces Auteurs, Tome I. contenant les Auteurs Grecs, & les Latins jusqu'à Quintilien.* Il m'a paru que l'impression de cet ouvrage ne pouvoit qu'être agréable & utile au Public. Fait à Paris le vingt-huitiéme d'Avril mil sept cens treize. SAURIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senefchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé BALTAZARD GIBERT, ancien Recteur de l'Université de Paris, l'un des Professeurs de Rhétorique au College de Mazarin, Nous ayant fait exposer qu'il a composé un livre qu'il desireroit faire imprimer sous le titre de *Jugemens des Savans sur les Orateurs, & sur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique ; avec un précis de la doctrine de ces Auteurs*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires ; Nous avons permis & permettons par ces Présentes audit Exposant de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, conjointement

